

François-Marie Legœuil



DANSE MACABRE

François-Marie Legœuil

Remerciements à Philippe qui fut il y a vingt ans mon premier lecteur passionné, patient, attentif et de bon conseil.

À mes filles : Bénédicte, Anne-Laure, Véronique

À mes quatorze petits enfants et à mon arrière-petit-fils

À ma femme Monique

À Arnault

* Une astérisque dans le texte : aller au glossaire en fin d'ouvrage

Table des Matières

Cliquer sur Chapitre ou numéro de page pour y aller.

Prologue	4
CHAPITRE 1	33
CHAPITRE 2	60
CHAPITRE 3	84
CHAPITRE 4	115
CHAPITRE 5	139
CHAPITRE 6	163
CHAPITRE 7	200
CHAPITRE 8	250
CHAPITRE 9	306
CHAPITRE 10	357
Glossaire	430

PROLOGUE

*« Voyons, par où commencerons-nous
Cette périlleuse histoire ?
Selon moi, mon enfant,
Voici le chemin
qu'il nous faut suivre de préférence. »
Platon (Le Sophiste, chap. XXX)*

A ce moment précis où, d'une plume ferme, je trace ces lettres mêmes que vous êtes en train de lire et qui sont les toutes premières de cette myriade de signes qui attendent impatiemment de s'agglutiner en mots et de s'ordonner en phrases afin de révéler le sens de ce manuscrit dont je ne suis que le découvreur et le transcripteur, l'enthousiasme, ma vieille compagne, s'éveille avec le souvenir. L'obscurité presque complète d'une fin d'après-midi, ce froid que les radiateurs poussifs n'arrivent pas à vaincre, la pluie monotone sur les tuiles... Oui ! C'était bien un de ces mornes samedis d'hiver, où l'alternative à la poisseuse mélancolie est de s'enfermer dans un de ces greniers dans lesquels s'amoncellent dans un ordre problématique des archives inépuisables dont le seul classement suffit à justifier une vie. Montagnes d'antiques classeurs éventrés, collines de cartons déglingués dégorgeant des dossiers jaunis, pénéplaines d'immémoriales liasses aux ficelles élimées, vallées de simples feuillets déchirés, écornés et tavelés de vieillesse, ô dépôts sédimentaires des temps révolus ! Ô géographie des siècles submergés ! Votre contemplation est le plus ferme réconfort des âmes en détresse et votre fade odeur de caveau, plus suave que tous les parfums de Saba, enivre le cœur des chercheurs au sein des hivers les plus septentrionaux ! C'était un grenier, glacé, bien entendu, vermoulu comme il se doit, poussiéreux selon les normes

les plus exigeantes, celui de l'ancienne mairie d'Aigremont, village proche de Poissy et de Saint-Germain-en-Laye. Il ne me restait plus qu'une étagère à explorer, celle des années 1850 à 1890. « L'archiviste, un sportif de haut niveau » : je décidai que ce serait là le titre de ma prochaine contribution au journal municipal. Juché sur le tabouret instable, hissé sur l'extrême pointe de mes pieds, les bras étirés à la limite du possible dans la position de l'alpiniste passant un surplomb, j'entrepris de descendre un des deux derniers très anciens cartons, noirs de cette tenace crasse du temps si douce au cœur des chartistes. L'inventaire des archives municipales serait bientôt terminé et la conclusion du premier tome de mon Histoire d'Aigremont depuis le Moyen-Âge était en vue. C'est alors que de la caisse éventrée, tomba une épaisse liasse de feuillets manuscrits liés d'un brin de paille qui céda sous le choc ; la pile s'éparpilla sur le parquet ciré, dans une brume de poussière qui me fit éternuer. Un fort cahier relié de toile grise gisait sur un amas de papiers brunis, déchirés, troués de vers. Je fermai les yeux et, le portant à mes narines, je le respirai profondément. Je devins aussitôt tout à la fois le bibliothécaire de la librairie d'Alexandrie, le gardien de celle de Néron, le conservateur des capitulaires de Charlemagne, le classificateur des archives de Byzance et l'amoureux épousseteur des incunables de Montaigne. J'étais le bourgeon ultime de cette lignée ininterrompue d'érudits dont les racines plongent dans l'humus des années effacées et dont les rameaux à naître se perdent dans un futur indéfini. En belles anglaises, les pleins et les déliés de l'étiquette blanche tachée de rousses piqûres de vieillesse, annonçaient : « Commentarius Perpetuus N° 5 ». J'ouvris la couverture avec les précautions d'un Carter forçant le boyau d'accès à la chambre funéraire de Toutankhamon, et l'émotion d'un Schliemann donnant le premier coup de pelle au déblaiement des remparts noircis de Troie. La première page portait le sous-titre

suivant : « *LA SARABANDE DES MACABRÉS, Récit Initiatique et Historique du Pincerais** »

Dans la marge ponctuée d'éclaboussures de cette encre rouge qu'utilisaient alors les instituteurs, une plume hâtive avait noté : « En avant ! Débarrasse-toi de toute fidélité, le remords s'annonce déjà. » Commentarius... Remords... Et pour me mettre à l'unisson du plumitif inconnu, je ne résistai pas au plaisir de potache de remonter sur l'escabeau et tendant le bras selon le mode antique, relevant fièrement le menton à la romaine, je citai à mon tour d'une voix forte : « Je ne recherche pas l'Histoire, mais l'immédiateté ! » Immédiatement, j'allumai la lumière et commençai la lecture du cahier de toile grise. Mon passif venait de s'enrichir d'un jugement téméraire : l'œuvre n'était pas terne, bien au contraire ! Je la lus d'un trait et ne rentrai chez moi qu'à deux heures du matin, après avoir buté sur le mot « fin » entouré d'une arabesque suivie d'une date – 14 janvier 1893 – et d'un nom : Charles Lebasq. Pour moi, ce n'était pas un inconnu. J'avais déjà rencontré sa signature, au détour des documents municipaux et j'avais même lu son dossier administratif pour rédiger une histoire de l'école du village. Instituteur à Aigremont dès sa sortie de l'école normale de Versailles en septembre 1891, il ne le resta qu'un peu plus d'un an. Car le 15 janvier 1893, lendemain donc du jour où il écrivit ce mot « Fin » sur ce cahier, ce n'est pas lui, mais le bedeau, qui sonna la cloche pour l'appel des enfants de la classe unique de la petite école d'Aigremont. On ne devait plus le revoir et, faute d'éléments, l'enquête de gendarmerie fut classée sans suite. J'emportai les cahiers de Lebasq chez moi où, pendant les mois qui suivirent, je mis au net le plus scrupuleusement possible ce texte que je soumetts aujourd'hui à votre plaisir, le souhaitant aussi vif que le mien. C'est le récit des aventures d'Anselme d'Aigremont, un jeune chevalier aussi guerrier que cultivé, aussi positif que poète, aussi sensible au sentiment amoureux qu'à l'appel de la transcendance, un de ces hommes, en un mot, comme seul le quatorzième siècle

sut en produire. Le quatorzième, âge de fer et de gloire, d'incendies et de fêtes, de prières et de rimes, où les couleurs étaient plus vives, les passions plus fortes et le remords plus mordant ; où l'hiver était plus froid, mais le printemps plus tiède, où le parfum des fruits était incomparable et où le teint des femmes atteignit à cette transparence qui plus jamais ne se reverra.

La trame du récit en est simple. C'est en 1356 qu'Anselme d'Aigremont, chevalier sans reproches et cadet sans fortune, fut capturé avec son père par les Anglais à la bataille de Poitiers* en compagnie des derniers fidèles du roi Jean II Le Bon* et emmené à Londres avec la fleur de la chevalerie française. Mais ce n'est qu'en février 1358, après le paiement de sa maigre rançon par Yon de Garencières son suzerain et son parrain et son retour d'exil qui s'ensuivit, que tout va commencer. Pendant ces quelques mois que couvre le récit, Anselme fut mêlé à tous les événements violents qui ensanglantèrent la région : occupation de Poissy par les Anglais du Prince Noir, passage dévastateur des grandes compagnies*, répression de la grande Jacquerie* par Charles le Mauvais de Navarre, soulèvement, dictature et assassinat du prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel*. Comment classer le récit que je venais de lire ? Simple récit picaresque de cape et d'épée ? Tous les ingrédients s'y retrouvent. C'est tout un peuple de trafiquants de reliques, de moines défroqués et de saints prêtres inspirés, de brigands retords et sanguinaires, de pèlerins professionnels, de kabbalistes* savants et tatillons, de harponneurs de baleines et de charbonniers, de devineresses héréditaires et de lépreux physiciens, de tailleurs de pierres hallucinés et de gâte-sauces parlant hébreu, de grands seigneurs insolents et magnifiques et de paysans révoltés en sabots, qui y vivent, s'y amusent, s'y battent, s'y aiment et y meurent, le plus souvent avant l'âge et presque toujours de mort violente. Ou bien alors s'agirait-il d'un récit initiatique, comme le laisserait entendre le sous-titre ? Peut-être. On y aime à toucher de douteuses reliques ; tout y est occasion pour

s'agenouiller et prier. Croix et statues y peuplent à l'excès un de ces paysages gothiques que l'on croirait sortis de la plume d'Aloysius Bertrand. À chaque carrefour, un calvaire interpelle le passant : « Quelle que soit la direction que tu prendras, fais ton choix sous le regard de Dieu ! » Mais malgré ces croix et ces prêtres, la nuit du plat pays attire encore invinciblement le vilain autour de ces pierres levées païennes si compatissantes au malheur des humbles ; les fontaines sacrées, si compréhensives aux petits, ramènent à chaque nouvelle lune autour de leurs margelles, la horde des tourmentés, des brisés et des exclus de l'existence. C'est un récit où se disputent dans la violence des passions de savantes et tortueuses joutes en Sorbonne, où se concoctent des philtres d'amour et de mort, où l'on voit se nouer les trahisons les plus sordides et se dissoudre les fidélités les plus fortes. Initiatique, vraiment ? Mais alors, pourquoi ces rondels et ces ballades, ces querelles autour d'une rime en chevauchant gaiement vers les massacres, ces défis littéraires et ces cours d'amour à la lueur des incendies ? Mais pourquoi vouloir classer ce texte ? Disons simplement qu'il décrit un monde où la vie et la souffrance ne valent rien, mais où l'irrésistible attrait de l'au-delà affleure dans chaque action. Un parfum violent et tenace se dégage de chacune de ces pages, l'arôme même des années treize cent. Et pourtant, ce n'est pas dans ces aventures échevelées ou dans ces personnages bigarrés qui après tout constituaient l'ordinaire des contemporains que réside l'attrait du cahier que vous allez lire. Non ! L'intérêt, du moins pour moi, c'est que l'instituteur Lebasq s'est penché à son tour sur l'un des mythes de l'Histoire de France – le trésor des Templiers – l'a peut-être élucidé, et a disparu, comme Anselme l'avait fait avant lui. Et ce récit, cette enquête plutôt, ou plus précisément cette quête, dormait dans un placard de la vieille mairie d'Aigremont depuis quatre-vingt-dix-huit ans, lorsque je l'ai exhumé dans les circonstances que je viens de vous rapporter. Au départ, l'ambition de notre instituteur était bien modeste. Il voulait simplement

réaliser ce que moi aussi j'ai entrepris un siècle après lui, sans connaître, hélas, autant de succès : écrire l'Histoire de ce minuscule village de deux cents habitants. Mais lui, a eu plus de chance que moi : il a tenu manifestement entre les mains le livre de raison* original du chevalier Anselme d'Aigremont, hélas ! perdu aujourd'hui ou qu'en tout cas que je n'ai pas retrouvé. Mais les archives de la vieille mairie n'ont pas dit encore leur dernier mot... Pendant son court séjour à l'école d'Aigremont, Lebasqq entretint une correspondance suivie avec les érudits de la région et, à l'issue d'un travail de bénédictin, il réussit ce que personne n'avait réussi jusqu'alors, percer le secret de la richesse aussi fabuleuse que soudaine d'Anselme. Ayant trouvé la solution, il s'est fait nommer instituteur à Aigremont – son premier et son dernier poste – pour confirmer par les faits ses découvertes d'archives. Il y est probablement parvenu et il a disparu à son tour. L'enquête sur sa disparition tourna court faute d'éléments et le seul point qu'elle établit fut qu'il avait brûlé le 14 janvier 1893, veille de sa disparition, un gros paquet de documents dans le poêle de son petit logement au-dessus de l'unique salle de classe. Seul rescapé de cet autodafé, le gros cahier que j'avais découvert, enfoui dans un sac de vieux papiers.

Ce récit que je vous livre n'est pas achevé. Il y manque une introduction permettant de préciser le cadre, l'époque et les tribulations qu'il nous raconte, ainsi que la conclusion donnant la clef de l'énigme. Heureusement, son deuxième cahier contenait une multitude de notes libres, ainsi que des textes copiés dans divers ouvrages et qui étaient destinés, je pense, à lui servir de matière première pour parachever son livre. Je me suis donc contenté d'introduire le texte de Lebasqq en recopiant ceux des passages de ce deuxième cahier qui me paraissaient les mieux à même d'éclairer la suite du livre, et en y incorporant les références de leurs origines. J'ai opéré de la même façon pour la conclusion qui jaillit d'elle-même du rapprochement de ses notes, ainsi que

des recherches que j'ai faites dans la Presse de 1893. Voilà quelle a été ma démarche ; je pense qu'elle est honnête et qu'elle ne trahit en rien le travail de l'instituteur. Enfin, je me dois aussi de signaler que j'ai relevé de nombreuses inexactitudes historiques, ou plutôt de ce qui paraît en constituer pour nous aujourd'hui en l'état de nos connaissances. Prenons un exemple entre dix, entre cent : Arnaud de Cervole dit l'Archiprêtre* fit à la tête de ses routiers* la conquête de Metz en 1362 et Lebasq situe cet épisode en 1358. Néanmoins, Lebasq ne fait que reprendre ce qu'Anselme d'Aigremont, contemporain des événements avait écrit. Alors, de deux choses l'une : soit qu'il y ait eu deux prises de Metz distantes de quelques années, ce qui est possible, soit qu'Anselme fût mal informé, ce qui est également plausible vu la façon dont les nouvelles se propageaient à cette époque reculée de la guerre de Cent Ans ; il aurait alors pris pour certaine la conquête de cette ville alors qu'il ne s'agissait que d'une crainte populaire. Un autre exemple ? Il parle de Charles le Mauvais, alors que ce sobriquet du roi de Navarre et comte de Dreux passe aujourd'hui pour lui avoir été donné par un moine, copiste catalan vers 1570, un siècle après cette histoire. Peut-être l'instituteur Lebasq a-t-il modifié lui-même quelques points pour introduire plus de clarté dans le récit ou, au contraire, pour brouiller les pistes ? Qui peut savoir ! Quoi qu'il en soit, toujours par respect du texte original, j'ai laissé subsister ce qui aujourd'hui peut apparaître comme erroné. Mais il est grand temps que je m'efface et que je laisse la place aux notes et aux papiers de Charles Lebasq.

Paris, le 15 novembre 1893,
De Monsieur Parengon
Sous-chef documentaliste à la Bibliothèque de l'Arsenal
À Monsieur Charles Lebasq, Instituteur à Aigremont
Monsieur,

J'ai le plaisir de vous communiquer ci-après, comme vous me l'avez demandé, un texte écrit vers 1360 dans votre région par un chanoine du chapitre de l'abbaye de Poissy et qui évoque les

sombres événements qui ravageaient alors Paris et ses alentours. Voici cet extrait des *GRANDES CHRONIQUES DU PINCERAI ET DU HUREPOIX* (Bibliothèque de l' Arsenal, Section Documents Ecclésiastiques, carton Archidiaconé du Pincerais, manuscrit B1AS années 1330 à 1400) : « Pendant les trois règnes qui ont suivi le trespas de notre sire Philippe Quatrième du nom, dit le Bel, dont le cœur repose dans notre collégiale Saint-Louis pour la plus grande gloire de son dit chapitre, et pendant les années que nous avons vécues depuis la honteuse défaite de Poitiers l'an de grâce de Notre Seigneur 1356, et la captivité de notre bon roi Jean Le Bon deuxième du nom, qui s'ensuivit, nostre pais fust ravagé et pillé sans répit par les armées angloises du Prince Noir. Pour notre vergogne, un capitaine angloys commande désormais les tournelles du pont de Poissy avec ses archers gallois et ses mercenaires gascons. Les routiers des grandes compagnies mettent villes à sac et plat païs en brûlement. Les brigands de Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, boutent la braise au blé en herbe et scient les poiriers dans les vergers. La fumée des incendies obscurcit le ciel rouge de Paris et les cris des femmes et des pucelles forcées, travaillées et meurtries, couvrent les croassements des corbeaux dépulpan les cadavres. Autour de l'Ascension 1358, pendant deux longues semaines, les bandes de milliers de Jacques* misérables et ivres de révolte ont marqué leur traversée du Vexin par l'incendie et les destructions. Pas un château, manoir, tour ou repaire nobles, de Senlis à Meaux et d'Ermenonville à Conflans ne fut épargné. Innombrables furent les nobles empalés sur bâtons ferrés ou rôtis en broche comme agneaux et donnés à manger à leurs petits garçons, tandis que leurs mères et leurs pucelles de sœurs étaient livrées comme bourdelles* aux ruffians qui les saillaient à dix ou douze à la fois. Les familles nobles fuyaient éperdues de toute part, comme renards débusqués par la meute. Le Mauvais de Navarre ne ménageait pas ses protestations d'amitié envers ces brigands,

tandis qu'en secret, il rassemblait à Mantes une compagnie de mille hommes de pied et deux cents bonnes lances et armures de fer. En trois jours seulement, cette troupe tailla en pièces les Hurons* et les bourgeois de Conflans menèrent leurs enfants, le dimanche, cracher sur les cadavres des Jacques, nus et gonflés, descendant l'Oise par milliers jusqu'à boucher son confluent avec la Seine. Si effroyable fut le massacre que, vingt ans durant, on ne trouva plus en Vexin, ni maréchal pour ferrer les bœufs et les chevaux, ni forgeron pour marteler les mors et que les filles durent prendre les grands chemins pour chercher époux jusqu'en Normandie. En ces temps d'horreur, même la capitale de notre pauvre royaume dolent et ravagé, ne fut pas épargnée : la noire lie des faubourgs et des rouges étals des bouchers, encadrée par les francs-bourgeois et excitée à rébellion par les riches échevins et par le Prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel en personne, faisoit la loi dans Paris et empêchoit de s'assembler les députés des États de langue d'oïl convoqués par notre dauphin Charles*, Lieutenant du royaume pendant la captivité du roi Jean Le Bon son père. La minorité rebelle des États et des échevins, appuyée sur les va-nu-pieds et la canaille, frondoit la volonté du pauvre Dauphin, dont on alla jusqu'à assassiner les maréchaux sur la courtepointe de sa chambre du Louvre. Les temps de fer sont arrivés et les signes se multiplient. Déjà, une femme, à Feucherolles, a accouché d'une tête de veau, et deux moutons jumeaux à cinq pattes sont nés à la maladrerie* de Poissy. Des pèlerins allant toucher la sainte Tunique* du Christ à Argenteuil* ont vu un soir, les quatre cavaliers passer dans le ciel de la lune rousse. Les moines mendiants, sur le marché aux bestiaux de Poissy, prêchent l'apparition prochaine de l'ange sur ses nuées ; le septième sceau* va être rompu, la corne du jugement dernier va être embouchée et, dans la vallée de Josaphat*, les pierres tombales vont s'ouvrir dans le fracas de la fin des temps. »

Je vous adresse également, pour parfaire votre documentation sur la région, un texte peu connu concernant l'histoire des origines de la famille d'Aigremont, tiré de *L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES ANTIQUES ET NOBLES FAMILLES DU PINCERAI* (rue de la Grande Truanderie, à l'enseigne de la Plume d'Oie, à Paris 1678, par Dom Guillaume Laussié, chanoine prébendé de Saint-Louis de Poissy) :

« La famille des chevaliers d'Aigremont, dont le dernier rejeton disparut sans explication aux alentours de 1358 ou 1359, descend indirectement, dit-on, des glorieux barons de Poissy, dont les largesses ont toujours profité à notre sainte mère l'Église. Sur les quelques lieues carrées de notre terroir, les abbayes d'Abbecourt, de Marcheroux, de Joyenval et des dizaines de prieurés, dont ceux d'Aigremont et de Chambourcy, témoignent, si besoin en est, de la piété des Poissy et de leur crainte de Dieu, peu vive il est vrai durant leur vie, mais qui s'est toujours réveillée et affermie à l'approche de la mort. Les barons d'Aigremont portaient « D'azur aux deux merlettes d'or posées sur une rose de même, barré de gueules. » Les merlettes leur venaient de la famille des Poissy ; la rose, symbolisant la connaissance hermétique, leur était propre ; la barre, marque de bâtardise, était arborée avec fierté par ces chevaliers. Leur devise « Toques-y si tu l'oses ! » et leur cri de bataille « Bernemichaud ! » ont été de toutes les batailles du haut moyen-âge en Île-de-France. »

Rappelez-vous, cher Monsieur, qu'à cette époque, la bâtardise, loin d'être une tare, constituait un épisode courant de la vie rude de ces terribles féodaux qui écrivirent l'histoire de notre beau pays de Pincerais. Notre ami commun, sur la recommandation duquel vous m'avez écrit, le délicieux et érudit chanoine prémontré Aloïs de Villechenu, m'avait, dans le temps, fait cadeau d'une note écrite sur parchemin, vers 1438, pour le terrier* d'Aigremont, mais que je n'ai malheureusement pu encore retrouver dans mes papiers. Toutefois, je n'en ai pas oublié la teneur que voici : « Dans l'été 1185, Amaury

sire de Béthemont, chevauchait vers sa grosse tour du même nom s'en revenant de Poissy où il venait d'assister, en compagnie de son père Gazon 1^{er} de Poissy, dit le Vieux, aux messes d'obit* chantées par les chanoines pour le repos de l'âme d'Agnès, sa seconde femme. Traversant les chaumes de la côte des Greisses, il aperçut Renaulde du Poulx qui se promenait, suivie seulement de deux servantes. Renaulde, surnommée la Courtaude à cause d'une légère disgrâce physique qui lui faisait les jambes plus courtes que le torse, ne manquait cependant pas de charme du court haut de ses seize ans. Comment oublier ce délicieux proverbe du Hurepoix : « Claudicante la femme, brûlant le déduis* ! » Quoique deux fois veuf, le bouillant Amaury dont l'épaisse chevelure rousse était la preuve d'une constitution volcanique fut immédiatement séduit par cette particularité physique et les promesses qu'elle annonçait. Il fondit sur le petit groupe et après avoir pris le cheval de Renaulde par la bride, il la conduisit à Béthemont où il l'enferma au deuxième étage de sa redoutable tour qui sera plus tard assiégée par Jehanne la Pucelle, juste avant sa capture à Compiègne. L'échelle qui permettait de monter du premier au second étage ayant été retirée, Renaulde était bien prisonnière. Pourtant, elle n'éprouva, dit-on, nulle peur, car le baron Amaury était connu non seulement pour sa bravoure, mais aussi pour sa courtoisie et ses poèmes. Du reste le soir même, il la séduisit définitivement en composant sur l'instant ces doux vers :

« Belle, vous oyez le martyre
Que tous les jours me faut souffrir,
Et voyez que je n'ose dire,
Pour peur de votre déplaisir,
La douleur qu'il me faut sentir,
Dont je voys qu'à ma destruction
Seray mis, car je vais mourir,
S'il ne vous plaît ma guérison. »

Renaulde, folle d'amour d'être, quoique boiteuse, l'inspiratrice d'une si brûlante déclaration, tourna vers Amaury toutes ses attentions. Amaury était borgne ; une lance rompue dans un tournoi avait percé d'une esquille son œil gauche, que depuis cachait un bandeau blanc. Le soir même de son enlèvement, Renaulde se couvrit d'un bandeau l'œil gauche pour percevoir le monde tel qu'Amaury le voyait. Ce fut cette si tendre attention qui fit entrer dans le cœur d'Amaury le plomb fondu de la passion. Pendant six jours et six nuits, le ravisseur et sa victime vécurent comme Psyché et Amour, dont les émois chantés par les conteurs à la veillée, au château paternel, avaient ému et bercé l'enfance de la jeune fille. Six jours et six nuits seulement, parce que, Simon sire du Poulx, furieux de l'affront fait à l'honneur de sa lignée, rassembla ses quatre fils et trente volontaires désignés parmi ses jeunes vilains les plus vigoureux et marcha sur la tour de Béthemont. »

La Chronique de la Montjoie relate ainsi cette expédition : « Messire du Poulx, on a flétri ta fille ! Simon l'entend ; le sang lui monte à la tête ; il lève les poings et crie à pleine voix : armez-vous chevaliers mes fils, je veux saccager Béthemont sur l'heure ! Sous les cognées des trente valets hurlants, les portes des chaumières s'abattent avec fracas ; les vilains s'échappent par les rues. Les chevaliers, la lance baissée, les clouent aux murs et aux portes de leurs maisons... Le sang ruisselle dans la poussière de la grand-rue... Les hommes d'armes jettent des charbons ardents dans les granges et répandent les braises des foyers sur les planchers. Les salles s'allument, les solives craquent, les plafonds s'effondrent ; les tonneaux d'huile et de lard s'enflamment et crépitent dans les lardiers. Tout Béthemont s'embrase ; les petits-enfants, grand deuil et grand péché, rôtissent dans leurs berceaux. Rien ne vit plus dans le bourg, l'odeur de l'incendie et de la chair grillée se répand dans la campagne : Simon est content ! Simon est vengé ! À l'abri de ses profonds fossés, de sa herse et de son pont-levis, seulement défendue par cinq archets, la tour tient bon. Repu de carnage,

Simon de Poulx est disposé à traiter. Affamé, Amaury de Béthemont y consent : il se rend contre la vie et ses biens sauf, moyennant une rançon de deux chevaux, trente chèvres et cinq cochons. Renaulde, folle d'amour et trempée de pleurs, enlace de ses bras les genoux de fer de son baron si courtois qui l'a pourtant trahie pour sauver sa vie et ses biens. Ses quatre frères l'arrachent à Amaury et la descendent à bout de bras. Elle hurle et se débat, le groupe dégringole de l'échelle et roule sur le parvis glissant sur les fientes des poules qui y picorent. Malgré cette violente chute, un bâtard naquit neuf mois plus tard, fut prénommé Gazon et devint le fondateur de la lignée d'Aigremont. Ce péché public et l'expédition punitive qui l'avait engendrée causèrent un émoi considérable et le scandale fut chanté jusque sur les marchés de Mantes-la-Jolie et d'Évreux. Il fut anathématisé à Poissy par l'archiprêtre lui-même, du haut de sa chaire, à la grand-messe. L'official* de Chartres condamna Amaury à réparation publique sur les lieux mêmes de son forfait et pendant la fête des Rameaux, afin que le peuple y fût nombreux. Le dimanche de Pâques Fleuries, le soleil brillait dans un ciel sans nuages et la foule était innombrable sur le chemin conduisant de la maladrerie de Poissy à Béthemont en passant par le hameau de la Bidonnière, les vilains de Béthemont au premier rang, faussement compatissants, pour voir leur fier seigneur plier devant les prêtres. Étaient là aussi ceux d'Aigremont, de Chambourcy, d'Orgeval et même de Feucherolles et de Saint-Nom. Les bourgeois de Poissy et de Saint-Germain se dressaient sur leurs étriers pour mieux voir. Amaury se dévêtit et, en chemise, la corde de pénitence au cou, se coucha à plat ventre sur une claie de branchages tirée par deux ânes. Le curé de Béthemont, en aube violette de pénitence, ouvrait le cortège, brandissant bien haut le cierge pascal, clamant à pleine voix sur trois notes : « Peuple regarde ton seigneur Amaury faire amende honorable. Les orgueilleux eux-mêmes courbent le front devant la colère du fils de

Dieu ; les puissants sont rabaissés et les premiers seront les derniers ! Avec ton seigneur, peuple, repens-toi ! »

Derrière lui, venaient deux chanoines de Poissy en surplis blancs, jetant la cendre à poignées sur le chemin où cheminaient les ânes tirant la claie. De chaque côté, deux clerks fouettaient à coups redoublés le sire de Béthemont de verges de joncs mêlés d'orties. Amaury, à chaque coup, psalmodiait : « Madame Marie, mère de Notre Seigneur, vous qui fûtes toujours vierge, prenez grand-pitié d'un pauvre débauché qui commit le stupre sur une pure jouvencelle et arrachez-le aux infernaux paluds ! » Au passage du cortège, la foule se refermait, suivait en procession, et, gagnée par la ferveur, implorait les saints locaux : « saint Barthélemy, dont la peau est à Joyenval entends notre clameur ! saint Éloi, toi qui veilles au feu des forgerons, éloigne-nous du brasier de l'enfer ! saint Germain, reçois son aveu ! saint Saturnin, toi qui fus traîné attaché à la queue de taureaux sauvages, tire Amaury en Paradis ! »

Arrivé au pied de la butte où s'élève l'église de Béthemont, Amaury gravit à genoux la forte pente pleurant à chaudes larmes et, toujours fustigé, entra dans le chœur et confessa sa faute. L'année qui s'ensuivit fut en pays Pincerai d'une ferveur qu'on n'avait point connue depuis la nuit des temps. Quant à la Courtaude, qui avait été souillée et ne pouvait donc plus prétendre à mari, elle fut enfermée, à peine arrachée de bras si doux, si velus et si regrettés à la fois, au couvent de Poissy où elle accoucha de Gazon. Elle conserva sur l'œil gauche le bandeau qu'elle y avait mis par amour et ne franchit la clôture que vingt années plus tard pour rejoindre sa tombe. Amaury fut inconsolable, mais le veuvage est une lourde charge pour un homme d'action. Il se remaria donc pour la troisième fois, deux mois après le rapt, avec Bertrade la sœur de Renaulde, afin de réparer l'outrage fait à la famille de Poulx. Bertrade avait quinze ans, sa beauté était éblouissante et elle ne boitait pas. La réparation fut d'autant plus légère au baron qu'elle lui apporta la grasse terre des Greisses, ce qui fit dire au

délicat poète qu'était Amaury : « Merveilleuse chose que le cul des filles, qui peut vous valoir un fief. »

Gazon le bâtard reçut à la mort de son père la baronnie d'Aigremont et porta les armes des Poissy augmentées de la rose de la connaissance et de la barre de bâtardise. Quant à Simon du Poulx, il trépassa l'année suivante au cours du banquet de l'Assomption, où, l'un de ses vassaux levant sa coupe et portant un toast, s'esclaffa dans une fine allusion à Renaulde :

« Terre fertile bien foutue,
fait fi des consentements !
Plate-bande ardemment bêchée
Engendre de beaux fruits ! »

Simon, qui était en train de manger une grappe de raisin, s'étouffa de rage avec un pépin et partit dévider devant son Créateur le long écheveau de ses exactions. »

Voici donc, Cher Monsieur Lebasq, toutes mes modestes connaissances sur le sujet qui vous occupe. En espérant que ces textes vous seront utiles, je vous prie d'agréer mes meilleures salutations et de transmettre mon bon souvenir à notre ami commun, le chanoine.

Signé : Parengon, documentaliste à l'Arsenal.

Chambourcy, le 30 novembre 1893

J. M. J.

De Monsieur l'Abbé Blanguignon,

Curé de Chambourcy et Desservant d'Aigremont

À Monsieur Charles Lebasq, Instituteur à Aigremont

Monsieur l'Instituteur,

Votre courrier du 25 courant m'a beaucoup surpris : ce n'est pas tous les jours qu'un pauvre prêtre comme moi, propagandiste des vérités révélées et obscurantistes, reçoit une requête d'un ardent porte-flambeau des lumières de la République radicale. Soyez sans

crainte : comme vous le souhaitez, personne ne saura que vous m'avez écrit, bien que cette correspondance ne concerne que le progrès de la science historique dont nous sommes tous deux de zélés serviteurs.

Mais venons-en au sujet de cette lettre. Comme vous le supposiez, l'histoire touchante de Renaulde de Poulx a bien laissé des traces dans la tradition populaire orale du pays. Vers 1850, tout jeune vicaire de Chambourcy sous l'éphémère République seconde du nom qui contenait en germe tous les errements de notre présent régime, je recueillais les récits et chansons des vieillards du canton pour ma monographie *FOLKLORE ORAL DU PINCERAI*s qui fut publiée, avec le succès que vous savez, en 1878.

Camille Rousselais, né à Poney avant la Révolution, m'avait raconté l'histoire suivante. Très jeune, dans les années 1788 ou 89, il avait participé plusieurs fois à la fête des Soufflaculs qui se déroulait à la fin du Carnaval qui marque l'entrée dans le Carême. Traditionnellement, à cette dernière veillée grasse, les jeunes gens portant des soufflets avaient coutume de poursuivre les filles à marier et, leur relevant les jupes, de leur « souffler un coup de vent au cul pour y chasser le démon. » C'est peut-être en se remémorant cette réjouissance populaire que le bon La Fontaine prétendait, pensant à cette partie de l'individu sur laquelle la décence et mon état ne me permettent pas de m'attarder, que « c'est par là que l'esprit vient aux femmes ! » D'autant qu'à l'époque, les filles ne mettaient pas de culotte. N'oubliez pas, en effet, que l'usage de cette pièce vestimentaire, portée jusqu'alors par les seules femmes publiques dans l'unique dessein d'allonger d'autant les préliminaires de l'effeuillage, commençait à peine à se répandre dans les hautes couches de la société et n'avait pas encore contaminé les naïves jeunes filles de nos villages. Je vous laisse à penser à quels débordements ces séances de soufflets pouvaient mener, dès que tombait la chaude nuit parfumée du printemps... À

force de ténacité, l'Église a fini par réussir à abolir cette coutume sacrilège et contraire aux bonnes mœurs qui, heureusement, disparut totalement voilà vingt ou trente ans.

Mais je m'é gare, revenons-en au fait. Après s'être prêtées complaisamment au vent purificateur tout en faisant des mines et en criant bien fort leur délicieuse réprobation, les filles se donnaient le bras et remontaient la grand-rue en chantant une chanson traditionnelle qui variait de village à village. Pour Aigremont, Chambourcy et Béthemont, cette chanson reprenait un thème qui n'est que le souvenir lointain et transformé de Renaulde de Poulx, la mémoire orale et collective traversant bien des siècles :

« Nous avons au pays de Poissy, ma mie (bis)
 Une Renaulde fort jolie
 Qui tous les soirs au clair de lune
 S'en va-z-au gué cueillir des prunes
 Zigue ! La zigue !
 Prends garde, blanche fillette (bis)
 À la méchante bête
Car c'est aux gués que les gars guettent ! (bis)
 Où vas-tu donc ma jeune enfant
 Cotillon court et bas tout blancs ?
 Zigue ! La zigue !
Et la Renaulde au blanc sourire (bis)
 Ai-je ouï-dire
 Dans le bois entre sans frémir (bis)
 Et l'on entend de gros baisers
 Et les genêts de s'ébranler
 Zigue ! La zigue !
Et on entend de gros baisers (bis)
 Ah, la bourrée !
Et puis les buis de s'ébranler (bis)
Plus de baisers ? Mais que de bruits !

Blonde Renaulde est au déduit
 Zigue ! La zigue !
 Aux belles prunes rassasiée (bis)
 Tout extasiée !
 S'en retourna pour se coucher (bis)
 Maman je crois que j'suis dolente !
 J'ai dû manger trop de z'harengs
 Zigue ! La zigue !
 La belle enfant d'un beau poupon (bis)
 Le blond Gazon !
 A contenté le preux baron (bis)
 Jeunes filles, écoutez la morale
 Les prunes au gué sont indigestes
 Surtout quand le noyau y reste !
 Zigue ! La zigue ! »

Vous conviendrez que les allusions à l'histoire de Renaulde de Poulx sont on ne peut plus précises : nos paysans ont toujours appelé un chat, un chat. Je vous signale par ailleurs que la plus ancienne marque de cette liqueur de Béthemont, qu'on appelle encore aujourd'hui « Noyau de Béthemont », lancée au XVIIe siècle par Roger Prunolt frère cellier de la maladrerie de Villennes, s'appelait alors le « Noyau de Renaulde ». Ce n'est qu'en 1865, sous l'influence des acheteurs parisiens, que la liqueur fut dénommée « Noyau de l'abbaye », car le moine, bon vivant, fait vendre. Puis en 1886, nouvel avatar, la liqueur devint le « Noyau de Béthemont », abandonnant ainsi une référence à l'abbaye, que les progrès de l'anticléricalisme véhiculé par votre République que d'indélicats conservateurs qualifient grossièrement, mais fort justement de « Raie publique », rendaient insupportable aux gosiers des générations franc-maçonnnes montantes. Enfin, pour être complet avec ces résurgences orales folkloriques, Léonce Courculot, dite Gropis, qui fut nourrice à Poncy pendant la douce monarchie de juillet, m'avait chanté cette comptine :

« Sire Amaury à la Renaulde demanda :
De Gazon, le blond mignard,
En ferons-nous un tonsuré
Ou bien un chevalier sans peur ?
Pauvre Renaulde soupira :
Pour expier mon escapade,
C'est colporteur qu'il deviendra !
On lui mettra la hotte au dos...
Et trois pruneaux tout secs dedans.
Il s'en ira chantant sans fin,
Au long des chemins creux :
Noirs, noirs, les pruneaux noirs !
Noirs, noirs comme péché ! »

Voilà mon cher Instituteur républicain et par conséquent esprit fort, mes modestes contributions de folkloriste à vos recherches sur Aigremont. À bientôt peut-être dans mon église et qui sait, rêvons un peu, dans mon rustique confessionnal dont les grossières planches de pin noircies au brou de noix seraient fières d'être transfigurées par les glorieuses lumières de la laïcité radicale. Je vous souhaite bonne chance pour votre entreprise et vous prie d'agréer, Monsieur l'Instituteur, mes amitiés en Jésus-Christ.
Signé : Justin Blanguignon, curé de Chambourcy, desservant d'Aigremont.

Saint-Germain-en-Laye, le 10 décembre 1893

De M. Léonard Grenier, Archiviste municipal

Membre correspondant de l'Union Rationaliste Supranationale

Lauréat 1889 du Cercle d'Études Positivistes de Saint-Aramont

Inventeur du Système de Classement d'Archives Algébro Alphabético

Cognitif Breveté SGDG.

À M. Charles Lebasq, Instituteur à Aigremont,

Monsieur l'Instituteur,

Je vous confirme bien volontiers qu'Anselme, dernier seigneur du nom à Aigremont, devint fabuleusement et inexplicablement riche dans l'été 1358. *Les Comptes des Trois Premiers Valois*, in *Les Historiens*

de la Gaule et de la France (Paris 1752, Tome 18, page 895) signalent qu'Anselmus de Acrimontis, qui n'avait pu payer son destrier ni son armure de fer lors de son départ pour l'ost* que leva en 1356 Jean II le Bon pour combattre l'Anglais à Poitiers, et dont la rançon pourtant modeste fut payée par son suzerain Yon de Garencières, dit le Baveux, au seigneur gascon Aymerigot de Calbrette, dit le Bouc de la Dordogne, qui l'avait capturé, fut capable, quelques mois après son retour de captivité, de donner 30.000 écus d'or, soit un pour cent de la gigantesque rançon de Jean le Bon. Ce fut la plus grosse contribution privée de tout le royaume. Ce don royal fit à la Cour un bruit considérable, car personne ne comprit comment ce jeune chevalier démuni avait pu réunir une pareille somme. Et pourtant, le mois suivant, il paya comptant, mœurs surprenantes pour ce siècle sans circulation monétaire, la réfection de l'église d'Aigremont saccagée par le Prince Noir et le changement de toute la toiture de l'abbaye de Joyenval. Seulement dix jours après, il fit cadeau à l'église d'Argenteuil, de la châsse d'or fin constellée d'émeraudes, destinée à remplacer la pauvre caisse de bois qui contenait la robe du Christ depuis que les soudards gascons en avaient dérobé le métal précieux dont elle était plaquée. Hélas ! Cette superbe pièce fut fondue à la Révolution pour constituer la dotation des Orphelins des Volontaires de Valmy et des Naufragés du Vengeur, et les deux plus grosses émeraudes vinrent, ô sacrilège ! souligner les arrogants tétons scandaleusement dénudés de madame Tallien, ce qui permettait à son terroriste de mari de lui dire entre deux « canonnades bordelaises » : « Quand je vous chevauche chère amie, ce n'est pas la ci-devant Marquise de Fontenay que je fous, mais c'est deux mille ans d'Histoire ecclésiastique. » En quelque trois mois, Anselme avait dépensé plus que le Dauphin lui-même n'aurait pu le faire en un an, même avec le secours des subsides que les États-Généraux s'obstinaient à lui marchander. On ne parlait plus que de la fortune d'Anselme dans les châteaux de la région et les spéculations allaient bon train

sur la manière dont il se procurait l'argent : dans les donjons, on évoquait l'alchimie et sous le chaume, la sorcellerie. Lui-même semble avoir gardé le mutisme sur ce sujet. Puis Anselme s'évapora littéralement sans laisser de traces et avec lui s'éteignit la race des Aigremont du Pincerai. Cette disparition brutale alimenta pendant cinquante ans les commérages des veillées. Son fief passa dans les mains de l'abbaye de Joyenval, puis, sous Louis XI, dans celles d'un avocat à la Chambre des comptes, un dénommé Poignan. Mais aucun des nouveaux seigneurs ne put apporter la moindre lumière sur l'affaire. Pourtant ils n'épargnèrent pas leurs efforts dans l'espoir de découvrir quelque hypothétique trésor. Depuis six cents ans, de nombreux érudits se sont interrogés sur l'origine de sa soudaine et fabuleuse richesse et sur les conditions de sa disparition. On a souvent écrit que c'était à cause d'Anselme et pour en garder tous les secrets que le roi Charles V avait interdit l'alchimie sur tout son royaume en 1380. On a dit aussi qu'à la même époque son fils, le Dauphin, fit de très fréquents séjours à Poissy où il avait pour habitude de chevaucher tous les matins jusqu'au château d'Aigremont. On prétend enfin, que devenu roi à son tour, Charles VI, à l'esprit déjà faible, ne put supporter les lourds secrets d'Anselme, ce qui aurait déclenché cette folie qui devait livrer la France à l'Anglais. Le roi, avant de sombrer dans les ténèbres de la démence, aurait eu le temps d'écrire cette « *Œuvre Royale de Charles VI Roi de France* » que d'aucuns lui contestent. On ne s'est pas privé de répéter qu'Anselme serait l'auteur inspiré de « *l'Ars Transmutatoria* » attribué à tort au pape avignonnais Jean XXII, mort à Cahors peu avant la naissance de notre chevalier. Ce pontife qui a fulminé contre les alchimistes sa célèbre Bulle *Spondet Pariter* ne peut en effet avoir rédigé ce monument alchimique. À l'appui de cette thèse, on rappelle qu'un peu plus tard Bernard Le Trévisan, ce noble padouan du XVe siècle qui, en compagnie de Geoffroy Le Leuvrier moine de Cîteaux, avait distillé trente fois les blancs et les jaunes séparés de deux mille œufs durs dont il ne put accomplir la

transmutation en or, fit le voyage d'Aigremont où il demeura neuf mois à l'abbaye de Joyenval venant tous les matins dans le donjon d'Anselme. À son retour en Italie, il déclara y avoir découvert l'œuf philosophal dont il résuma le travail dans sa célèbre formule : « *Nature s'éjouit de Nature et Nature contient Nature.* » On connaît aussi la déclaration in articulo mortis que fit, en 1575, Marie Zinglerin à son bourreau avant que celui-ci ne coupât la corde de la cage de fer où elle était enfermée, pour la précipiter au centre du bûcher déjà en flammes auquel l'avait condamnée le duc Jules de Brunswick de Luxembourg : « C'est en contemplant pendant deux jours et trois nuits *La Mort Alchimiste* que Tobias Stimmer grava sur bois en 1568, que j'ai eu la révélation que l'homme au chapeau agenouillé et qui tend la poupée à la petite fille, tandis qu'un squelette retourne son sablier d'une main en montrant la cornue de l'autre, était en fait le chevalier Anselme d'Aigremont. J'ai alors compris son grand secret dont le symbolisme est entièrement contenu dans le dessin de son chapeau. Mais le duc n'a pas eu la patience d'attendre que je lui fabrique de l'or ; tant pis pour lui ! » Le bourreau, qui avait ses ordres, ne saisit pas toute l'importance de la déclaration : il trancha la corde et la cage s'abîma dans une gerbe d'étincelles réduisant en cendre et en fumée tous les secrets de la Zinglerin. C'est en 1705 que l'on parla pour la dernière fois d'Anselme, dans un ouvrage intitulé *Démolition et Conquête du Purgatoire Alchimique Annoncé par l'Ordre du Pape Chimique au Son d'une Trompette d'Élie et de Toutes les Batteries Élevées sur l'Île des Injures*. On y prouvait entre autres, que l'histoire de la famille d'Aigremont était en réalité une simple allégorie alchimique permettant de déféquer* la quintessence* : « Il faut commencer au soleil couchant, lorsque le mari rouge et l'épouse blanche s'unissent dans l'esprit de vie pour vivre l'amour, dans la proportion exacte d'eau, de terre et de volatil... » Amaury de Béthemont le rouquin mari rouge et la virginale Renaulde, l'épouse blanche, s'aimant dans un donjon clos comme un athanor* alchimique à

l'ouest de Paris... Il fallait y penser ! Hormis ces traditionnelles sottises et ces ineptes références à l'alchimie et à la pierre philosophale, dont le grand Louis Figuier vient de démontrer l'inanité dans son ouvrage capital *L'Alchimie et les Alchimistes* (Paris 1854), et auxquelles personne ne peut ajouter foi dans le siècle scientifique qui est le nôtre, éclairé par la glorieuse lumière du flambeau de la philosophie positiviste de monsieur Auguste Comte, nous ne sommes, hélas ! toujours pas en mesure d'avancer des solutions satisfaisantes et rationalistes à ce qui est arrivé à Aigremont en 1358.

J'espère que ma modeste contribution fera progresser votre étude et que, par conséquent, j'aurai l'avantage d'être cité dans le répertoire de vos sources. Notez que je prends l'engagement de contribuer à la diffusion de votre ouvrage, en faisant acheter deux exemplaires par la municipalité dès qu'il sera mis en vente. Je reste votre dévoué serviteur. Signé : L. Grenier, Archiviste diplômé.

Paris, le 22 juin 1892

De M. Léon Tremblay,

**Secrétaire Perpétuel du Bulletin des Antiquités Médiévales du Hurepoix
Chevalier des Palmes Académiques, Grand Taciturne pour la Nation
Franque de l'Ordre Véridique et Restitué des Paladins du Saint-Empire
Docteur honoris causa de l'Université de Camaret (North Carolina,
USA)**

**Titulaire de la médaille d'honneur de la Société d'Histoire de Sérignan
(Vaucluse)**

À M. L'Instituteur Charles Lebasq

Monsieur,

J'ai eu en effet l'occasion de faire des recherches sur la disparition soudaine et restée inexpiquée d'Anselme d'Aigremont en 1358. J'ai été assez heureux pour retrouver quelques témoignages de cet événement qui défraya la chronique à l'époque, venant d'un personnage qui venait de s'illustrer par une fortune surprenante, accompagnée de dépenses aussi considérables qu'ostentatoires.

Examinant un titre de propriété rescapé du vandalisme des sans-culottes, daté d'août 1358, et signé par le sous-bailli de Poissy, je me suis rendu compte qu'il comportait un texte au revers, de la main du bailli qui avait dû s'en servir comme pense-bête, et ainsi rédigé (transcrit en français actuel pour faciliter votre compréhension de néophyte) : « Les recherches entreprises pour retrouver le chevalier d'Aigremont, cité par-devers moi pour s'expliquer sur l'origine de sa fortune, n'ont rien donné et on ne saura jamais si le démon était en cause. La rumeur publique sur cette possible affaire de sorcellerie est persistante et le mieux à faire pour y mettre fin, c'est de faire arrêter les personnes soupçonnées d'y avoir trempé et qui sont suffisamment obscures et dépourvues d'appuis pour faire d'excellents coupables : la fille charbonnière jeteuse de sorts surnommée Escarboucle et son entourage d'hommes des bois. » Le livre de raison *de Jehan Malestroi, Bourgeois de Poissy* (Bibliothèque Nationale, ms 1298) note aussi : « Le 11 août 1358. Le chevalier d'Aigremont qui s'est illustré, entre autres à Poitiers, sous le roi Jean, et qu'on surnomma le nouveau Crésus, a disparu de son château d'une manière bien curieuse. Son valet a dit à ma servante qu'il avait fermé, le soir, les volets de sa librairie*, alors que son maître y était à l'étude de vieux grimoires, diaboliques d'après lui. La herse était baissée et le pont relevé. Au matin, il alla réveiller son maître et ne le trouvant pas dans sa chambre, pensa qu'il s'était endormi au milieu de ses livres. Il n'y était pas non plus, ni du reste nulle part. Pourtant, le guetteur de la tour n'avait rien vu ni rien entendu, la herse était encore baissée et le pont relevé. Depuis on ne l'a plus revu. Son idée était qu'il s'en était allé au sabbat de Belzébuth par la cheminée et qu'après avoir bu la soupe à la bière des sorciers, il n'avait su retrouver son chemin. »

J'espère que vous serez intéressé par la qualité de nos travaux dont vous venez d'apprécier un échantillon. Je vous adresse donc, par la présente, un formulaire d'adhésion à notre savante confrérie,

accompagné de votre nomination comme correspondant de notre société pour Chambourcy, Retz et Aigremont, nomination qui ne prendra effet qu'après paiement effectif de votre cotisation.

Signé : Léon Tremblay, Secrétaire Perpétuel du Bulletin des Antiquités Médiévales du Hurepoix.

Aigremont, le 13 janvier 1893,
Charles Lebasq à Paulette Lebasq,
Femme de chambre chez la Comtesse de Basse-Rive,
10, rue Nicolo à Passy.
Ma chère sœur,

Je me plais toujours autant à Aigremont. La classe fonctionne depuis quelques jours avec des effectifs réduits, beaucoup d'élèves étant retenus chez eux par la neige qui couvre les chemins et multiplie les angines. Mais tout cela est sans importance et me sert seulement à te taquiner en retardant le moment de te dire la grande nouvelle, passionnante, extraordinaire, fantastique nouvelle, que tu sais que j'attends depuis si longtemps. Quatre années de recherches intensives viennent d'aboutir ! Les heures passées dans les bibliothèques et les archives, ainsi que les nombreuses correspondances que j'ai entretenues avec tout ce que la région compte d'érudits et de chercheurs, avaient déjà passablement éclairé mon sujet. Mais je n'aurais jamais touché au but si je n'avais eu la chance de trouver dans les vieux cartons d'archives municipales le livre de raison du chevalier Anselme d'Aigremont lui-même, relatant sa vie au jour le jour durant les sept mois entre son retour à Aigremont en février 1358 et sa disparition en août 1358. Cette époustouflante découverte remonte déjà à six mois, mais un semestre n'a pas été de trop pour en déchiffrer l'encre pâlie, retrouver les mots disparus dans les trous de vers iconoclastes et interpréter les termes de ce très vieux français plus proche du bas latin que de notre belle langue. Lecture bouleversante ! Sur le chevalier d'Aigremont, devenu soudainement fabuleusement riche en pleine guerre de Cent Ans

et qui disparut à jamais quelques mois plus tard, eh bien ! Je sais tout maintenant ! D'où vient son inépuisable richesse et pourquoi on ne l'a jamais revu. La semaine dernière, j'ai achevé mes travaux de déchiffrement du manuscrit d'Anselme et j'ai passé ces quinze jours et nuits de vacances de Noël à composer, à partir du journal quotidien de la vie d'Anselme tel qu'il se dégage de son livre de raison, le récit authentique de ces événements, que j'ai intitulé *La Sarabande des Macabrés*. Enfin, ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que la retraite secrète, centre de tous ces mystères, qu'Anselme a découverte il y a six cents ans maintenant, cette retraite existe toujours. Grâce au livre de raison, j'ai pu à mon tour, sur ses traces, déchiffrer les énigmes qui m'ont conduit, moi simple instituteur d'un minuscule village, à travers les embûches du labyrinthe initiatique de ces lieux sacrés. Je brûle de te détailler mes travaux et mes trouvailles, mais je ne peux le faire par écrit : de tels secrets ne doivent pas risquer de tomber entre des mains indignes. Je viendrai te voir ce dimanche à Paris. Attends-moi à la gare Saint-Lazare à une heure de relevé. Nous irons au Jardin d'Acclimatation et, autour d'une limonade, je te raconterai tout. Cette nuit, je retourne sur les lieux, ô combien incroyables ! de mes découvertes, tout près de cette mairie-école qui est aussi mon humble domicile. Mais chut ! Sois patiente !

Je t'embrasse tendrement, ton frère affectionné. Signé : Charles.

Conclusion du rapport de la 3e Brigade de Gendarmerie adressé le 15 mai 1893 au Procureur de la République de Seine-et-Oise, sur la « disparition » de M. Lebascoq Charles, Patrick, Bruno, François-Marie, Jean-Jacques, Instituteur public à Aigremont (Seine et Oise) : « Ainsi qu'il appert de l'enquête que nous avons menée, diligentée tant auprès des habitants de la commune que des proches et des parents du susdit, et dont nous venons de donner compte rendu, rien ne permet de conclure à suicide, meurtre ou assassinat. En outre, les comptes de la mairie, dont le susdit était

également secrétaire, ne font apparaître aucune irrégularité, comme l'a démontré leur examen par la recette perception de Saint-Germain-en-Laye. Aucune infraction n'ayant pu être constatée, nous ne pouvons par conséquent, en l'état actuel de nos connaissances, que conclure à une disparition volontaire du susdit ce qui constitue une affaire strictement privée. Nous avons subséquemment conseillé à Mlle Lebasq d'ouvrir un dossier auprès du Service des personnes disparues de la Préfecture de Police de la Seine. Signé : Pancrace Durécu, Adjudant-chef de Gendarmerie. »

Extraits du dossier de l'instituteur Lebasq.

Chroniques de Jehan Froissard Après la Défaite de Poitiers de 1356 : « Li royaume de France fut durement troublé et courroucié. Il y eut bien raison, car ce fut une très grant désolation et anoiable pour toutes manières de gens. Et sentirent bien adonc li sage homme dou royaume que grant meschiés en nesteroit (que grande calamité en naîtrait) ; car li rois leurs sires et toute la fleur en la bonne chevalerie de France estoit morte ou prise et li trois enfants dou roi qui retournés estoient Charles (futur Charles V), Loeis et Jehan, estoient moult jone d'aage et de conseil. Avec tout ce li chevalier et li escuier qui retourné estoient de la bataille, en estoient tant hay et blasmé des commugnes (du peuple) que envis ils s'esbatoient en es bonnes villes qu'ils s'en revenaient de mauvais gré vers les bonnes villes... » Les soldats débandés se regroupaient en grandes compagnies de routiers et ravageaient les campagnes : « Ils conquéraient et roboient (pillaient) de jour en jour tout le pays entre la rivière de Loire et la rivière de Sainne par quoi nulz n'osoit aller entre Paris et Vendôme, ne entre Paris et Orliens, ne entre Paris et Montargies, et nulz dou pays (campagne) n'i osoit demorer... et chevauçoient aval le pays par troupiatis, ci vingt, ci trente, ci quarante et ne trouvaient nulz qui les destournast et rencontrast pour leur porter damage. »

Dans ces temps de défaite et de désolation, dix années après la grande peste noire de 1348 qui fit périr une bonne partie de la population du royaume, l'hiver terrible de 1358 ajouta la malédiction de la nature à la méchanceté des hommes. *Livre de Raison de Jehan Malestroi*, bourgeois de Poissy : « Lundi quinziesme de febvrier de l'an de grâce 1358. Ceste année-ci, la mauvaise saison commença dès la Saint-Michel d'hyver, tellement que la pluie tomba sans arrest pendant XXIII jours et que la Seine franchit les berges. C'estoit au mois de febvrier, sous le signe des Poissons où se trouvèrent dix et sept conjonctions tant majeures que mineures, et si Jupiter n'eust donné Saturne, au rapport des astrologues le monde entier eust esté noyé sous un nouveau Déluge. Les rues des quartiers bas derrière les remparts en rive du fleuve, furent noyées d'eau et de gadoues jusqu'au premier étage. Et les caves débordoient par les soupiraux, tellement que le vin fust gasté dans toutes les auberges. Puis la neige tomba et la glace vint pendant deux grands mois. L'eau fut gelée dans les rues et les convois attelés de bœufs passaient la Seine à pied sec sans acquitter les droits des chanoines qu'on se devoit payer pour franchir le pont, ce dont le chapitre Notre-Dame fit grant plaint aux Sous-bailly. La moitié de la ville fust inhabitable. La froidure, l'eau et l'ordure furent causes que bien des petits-enfants moururent car les dolentes mères affamées n'eurent plus de lait à leurs mamelles pour les nourrir. On compta jusqu'à dix et neuf enfonçons abandonnés chaque nuit au tour* de l'abbaye et la sœur qui faisoit manœuvrer ledit tour estoit si fatiguée de ne pouvoir dormir à cause de la si grande abondance des abandons, que l'on fust obligé de la remplacer à prime sonnée tous les matins. Il mourust grande abondance de peuple dans la ville et dans le plat pais alentour ; les loups mangièrent les pauvres corps abandonnés decy delà et saignaient voyageurs et pèlerins, ce qui fist cause qu'une députation des paroisses d'Aygremon de Retz et de Béthemont vint faire plainte aux Louvetiers du roi en son chastel de

Saint-Germain, requérant qu'on organisa battue en forests de Crüye et d'Herblay. »

Vous venez de prendre connaissance des notes du deuxième cahier de Charles Lebasq ainsi que des documents annexes qui vous étaient nécessaires, je pense, pour vous permettre de mieux situer les événements extraordinaires du premier cahier que vous allez lire maintenant. Sachant comme le dit Dante au chant XXXII de l'enfer que « *Ce n'est pas sans crainte que je me hasarde à retracer ce que j'ai vu* », je laisse la place au manuscrit de Charles Lebasq : ***Danse Macabre.***

*« Vertueux furent les Siècles
Au temps de nos ancêtres
Car y régnaient l'Honneur,
la Justice et l'Amour.
Reine était la Foi, aujourd'hui bafouée.
Tout est changé ;
le temps a perdu sa couleur.
Jamais ne reviendront
les temps de nos anciens. »
Thibault de Vernon (XIe siècle)
(La vie de saint Alexis)*

CHAPITRE 1

Où Anselme s'en revenant de son cachot de Londres
prend son breakfast avec ses charbonniers.
Comment les trois merlettes d'Aigremont
abattirent les deux féroces léopards anglais
lorsque Anselme en son donjon d'Aigremont
aidé par le Morvieux de Montaigu
captura le Bouc de la Dordogne
et ce qui s'ensuivit.

15 Février 1358.

Le soldat leva la main pour libérer le taquet bloquant la chaîne de la herse et je fus alors submergé par la certitude qu'à cet instant même, de la paume de la Parque, s'échappaient les dés dont la combinaison inexorable venait de planter les bornes de ma destinée. Lui, il était là, à vingt pas de moi. Fier et silencieux, il se tenait debout sur le fumier et me regardait en penchant la tête, de son unique œil rond énigmatique et noir qui ne cillait pas. Je sus que c'était lui qui venait de lancer les dés. Cette évidence frappa mon cœur comme la lumière du soleil illumine la cave lorsque s'ouvre la porte en été. Que ce soit justement cette expression toute faite qui me vienne à l'esprit était la preuve que mon destin et lui ne faisaient qu'un. Car son autre œil, d'un blanc

laiteux sans pupille, c'était moi qui l'avais crevé d'un coup de fronde le jour de mes six ans. Et la base pelée de son cou, c'était bien la marque de la pierre lancée par mon père du haut de la tour, la semaine qui précéda son départ pour Poitiers, pour cette bataille dont il ne devait pas revenir. Et sa patte brisée, c'était le père de mon père qui avait posé le piège dans les taillis de nos douves, peu de temps avant que le fatal fossé de Crécy ne marqua le terme de son voyage terrestre. On racontait aux veillées du village que le père du père de mon père l'avait aussi pourchassé en vain toute sa jeunesse, et que, la veille de sa mort, il était revenu le narguer dans son agonie, depuis le rebord de la fenêtre de sa chambre. D'où venait cette querelle entre mon lointain aïeul et lui ? On n'en savait plus rien aujourd'hui. Les raisons de cette vendetta se perdaient dans les lointains estompés du siècle passé. Ainsi, de tous les membres de ma famille qui avaient vu ce corbeau, tous étaient aujourd'hui dans la fosse et ne pouvaient en parler. Tous, sauf moi, le dernier survivant. J'étais bien là, devant lui, et lui me regardait sans bouger. Que les plus vieux corbeaux soient capables de passer le siècle et de conserver une mémoire sans faille, c'est un fait reconnu. D'un seul croassement, il marqua son mépris profond pour l'espèce humaine en général et pour mon lignage en particulier, et s'éleva. Je ne pus m'empêcher de me signer et Gerson de Poncy, mon page, qui fermait la marche, baissa la tête sous sa cagoule, et se mit à prier à haute voix : « *Ave Maria gratia plena...* » À treize ans, il était excusable. À cette pensée, je me repris : quoi ! Moi, je n'étais plus un gamin et je n'allais pas me laisser subjugué par un présage de vieille femme ! Hercule Savinien – mon cheval – semblait penser la même chose. Et pour me manifester son accord, il frappa les pavés gelés de son sabot gauche, retroussa les babines et claironna un pet qui roula clair sous les voûtes du poste de guet. J'aurais donné cher pour pouvoir, moi aussi, frapper du sabot, secouer la tête et retrousser les babines en hennissant. Cela m'aurait permis d'oublier mes orteils

qui se recroquevillaiement sous le froid mordant. Mais aussi, pourquoi donc avais-je mis ces poulaines* de fer qui n'étaient décidément pas de saison ? Le valet avait raconté la veille au soir en servant le souper que la glace empêchait le vin de couler aux robinets des barriques dans les chais de l'abbaye de Joyenval toute proche. Le soldat acheva de retirer le taquet libérant la chaîne et le pont-levis s'abattit au-dessus des douves en faisant trembler ses poutres. Le portail s'ouvrit, une bise glacée nous frappa de plein fouet et un froid paralysant se faufila sous la laine des mitaines qui fourraient mes gantelets d'acier, s'insinua par les fentes de ma cuirasse à travers mon surcot en peau de mouton. Dieu que j'avais froid ! Et Dieu que j'étais impatient ! Ainsi donc, j'étais de retour ! Deux ans déjà que j'étais parti ! C'était un gamin exalté à la perspective de la bataille qui avait pris la route avec, au chapeau, un bouquet de violettes, cadeau de sa mère, et dans sa poche, les poésies d'Horace, cadeau de son précepteur. C'était un homme accompli de dix-sept ans qui s'en revenait. Mais le gamin n'était pas encore bien loin, comme venait de le montrer l'épisode du corbeau. Je claquai les rênes, cognai de mon bras de fer sur l'écu pendu à ma selle et Hercule Savinien consentit à se mettre au pas. Derrière moi, ni le cheval de mon écuyer, ni mes trois valets de pied, ne marquèrent d'hésitation face au froid. Les sabots ferrés des deux destriers* et les talons cloutés des bottes des trois soldats claquèrent sur les madriers du pont-levis ; les roues ferrées de la charrette portant le gros tonneau de saumure dans lequel mon père dormait de son dernier sommeil crissèrent sur la neige. Mais ces bruits ne se propageaient pas : la lourde neige verglacée qui recouvrait la dense forêt de Cruyes entourant la forteresse et le village de Retz donnait de l'épaisseur à l'air, étouffant tous les sons. Il était impossible de distinguer le ciel de la terre : tout était gris, tout était blanc. Toujours au pas, enfonçant profondément dans la neige de l'unique ruelle que les villageois n'avaient pas encore dégagée, notre troupe quitta le hameau aux huit chaumières

délabrées groupées autour des remparts moussus et de l'église Saint-Jacques-de-Retz éclatante de blancheur dans ses pierres nouvellement taillées, et s'engagea en direction de la paroisse d'Aigremont sur le grand chemin qui joignait Sainte-Gemmes à Poissy en passant par Feucherolles et Retz. Personne dehors : tous les culs-terreux devaient être pelotonnés au coin de leur âtre à peler les châtaignes de leur petit-déjeuner. Ils avaient même rentré leurs poules. À la sortie du village, nous empruntâmes la digue de terre verglacée qui séparait les deux grands étangs gelés servant de viviers pour le carême des Prémontrés de l'abbaye de Joyenval dont on distinguait très bien le double clocher au-dessus de la ligne noire des châtaigniers formant clôture entre le verger et le potager. Dans ces étangs, enfant, j'avais pêché les grenouilles avec les garnements de Retz, et dans ces vergers, j'avais volé des passe-crassanes, ô combien juteuses ! Quittant l'étroite vallée de Joyenval, la route glissante de givre se mit à grimper raide dans la futaie épaisse des Tailles d'Herblay, ultime avancée sur la rive gauche de la Seine, de l'antique et impénétrable forêt gauloise de Cruyes qui, de Saint-Cloud à Versailles et de Saint-Cyr à Poissy, résistait toujours à la cognée infatigable des essarteurs et aux feux ravageurs des charbonniers.

Deux ans déjà ! J'avais quinze ans alors. Cela me paraissait enfoui dans la brume de siècles sans fin. Oui, je méritais bien alors mon surnom d'Anselme le Jeune, fils d'Anselme le Vieux, sire d'Aigremont et petit-fils d'Anselme, dit le Flamand pour s'être illustré à treize ans dans l'expédition des Flandres, quand le roi Philippe le Bel avait fait crier le ban* à Poissy à l'Ascension 1303 pour aller châtier l'impudent Ferrand, comte des Flandres. Aujourd'hui, mon équipement proclamait que l'enfance était révolue. Mon heaume, à l'impressionnant cimier frappé d'une aigle d'or aux ailes étendues, cadeau de mon parrain, accroché à ma selle, le bonnet de laine blanche enfoncé jusqu'aux sourcils et les oreillettes rabattues, je portais sur ma cuirasse noire le surcot de

laine vert frappé aux armes des Aigremont : « D'azur aux deux merlettes d'or et à la rose de même, posées deux et une, barré de gueules. » J'avais eu une bien belle enfance ! Dernier garçon de trois frères, j'avais été le préféré, choyé par ma mère qui me destinait à la prêtrise et m'avait placé à sept ans chez les Prémontrés de Joyenval, à portée de vue du château paternel. Dans cette atmosphère studieuse, j'avais avidement appris la prosodie et l'histoire universelle, fréquenté assidûment les pères de l'Église, les auteurs latins et grecs, et manié la mathématique, la musique et le chant. Aux côtés du Père Chrysostome, j'avais aussi appris l'hébreu, l'alchimie et l'astrologie. Avec quel appétit, j'avais englouti tout cela ! Je venais à peine d'avoir acquis la certitude d'avoir trouvé ma voie, que le destin me fit brusquement bifurquer, dans un de ces revirements inattendus dont il est coutumier. En trois jours, mes deux frères moururent de la peste, non pas de la première et terrible Grande Contagion de 1348, mais d'un de ses nombreux retours offensifs annuels dont témoignaient tant de fosses communes dans les cimetières du royaume. C'est pourquoi, à quatorze ans, je revins au manoir d'Aigremont pour y apprendre le métier des armes et succéder un jour à mon père. Le cheval, la lutte et la quintaine, j'y mis autant d'application qu'au grec et à l'hébreu. En quelques mois, à l'épée ou au bâton, je tenais tête au capitaine de mon père. Et c'est ainsi que l'année suivante, à l'automne 1356, j'allai à Dreux demander à mon parrain et suzerain, le sire Yon, dit le Baveux de Garencières, de m'équiper en cheval, écu, lance et armure, afin de pouvoir rejoindre dignement en sa compagnie et en celle de mon père, Anselme le Vieux, l'ost royal qui se regroupait sur la Loire pour courir sus à l'Anglais qui rapinait tranquillement dans le juteux Poitou. L'aventure et les rêves de gloire, les grands espaces et les routes sans fin gonflèrent mon cœur d'une soif inextinguible pendant la longue semaine que dura le voyage. Une semaine seulement, car c'est à Poitiers, le 18 septembre 1356, que ma carrière militaire, à peine entamée, fut

brutalement interrompue comme tant d'autres, lorsque l'armée de notre bon roi Jean II le Bon rencontra, en ce dimanche funeste à jamais, les Anglo-Gallo-Irlando-Gascons de l'héritier d'Angleterre, le fameux Prince Noir. Quoiqu'encore enfant, je peux dire sans forfanterie que je fis montre d'une bravoure exemplaire. Avec les jeunes de la région regroupés sous la bannière de Garencières, Gerson de Vaux, Gazon de Poissy, dit Sans-Avoir, Amaury de Béthemont, dit le Torve, et le petit Gérard de Poncy, dit Basdecul, je fus de ce groupe si restreint qui ne se débanda pas sous la pluie des flèches anglaises comme le fit la bataille* du Duc de Normandie. Nous nous regroupâmes au contraire autour du roi Jean, quand celui-ci, abandonné d'une bonne partie de sa noblesse, comme la coutume féodale le permet à ceux dont le temps de service a expiré, cria : « À pied ! À pied ! » Pour enlever au dernier quarteron de barons fidèles les moyens de s'enfuir. Descendant de nos chevaux, entourant le roi, la hache à la main droite et la masse d'armes à la gauche, nous montâmes d'un pas très lent, chancelant sous le poids de nos armures de fer, hurlant à pleins poumons : « Montjoie ! Saint-Denis ! » à la rencontre des bandes gasconnes et anglaises qui arrivaient quatre fois plus nombreuses en cette fin de bataille, en braillant de leur côté : « Saint-Georges ! Guyenne ! » Le choc fut terrible et saint Georges eut raison de saint Denis. De ma masse hérissée de piques d'acier, je rompis trois casques ennemis et en fus tout éclaboussé de cervelles. Devant moi, Jean de Clermont, Maréchal de France, embroché d'un coup de lance, darda une énorme langue écarlate hors de sa bouche large ouverte dont aucun cri ne sortait. Le spasme de l'agonie contractant brusquement ses mâchoires, sa langue tranchée net glissa, sanglante, sur sa poitrine d'acier. Peu après, Geoffroy de Charny, portant la bannière de Saint-Denis, tomba à la renverse et ne put se relever, écrasé sous le poids de son écu. Un coutilier toulousain s'assit sur lui et, prenant son temps, glissa la longue lame affilée de sa miséricorde, dans la fente de vue

du heaume, la tourna et la retourna avec la précision d'un écailler ouvrant une huître. Le preux Geoffroy ne put supporter longtemps ces avanies et sa courageuse âme se rendit à Dieu dans un glouglou d'entonnoir qui se vide. Les Anglais, hurlant de joie, brandirent cette bannière de France, pourtant réputée invincible, et le roi Jean et sa suite, et nous avec, abandonnés par Saint-Denis, et ce qui est plus grave, par les fiers vassaux de France en déroute, se rendirent à Guy de Maubecques, chevalier d'Artois, en compagnie de l'archevêque de Sens, de treize comtes, cinq vicomtes, vingt-et-un barons et mille neuf cent trente-trois hommes d'armes.

Le soir même, nous dînâmes princièrement avec nos vainqueurs. Mais au petit matin, tous ceux qui ne pouvaient acquitter immédiatement leur rançon prirent la route de la captivité. Du moins ceux qui pouvaient laisser espérer qu'ils seraient capables de payer ! Car les autres, sans avoirs ou de lignage trop obscur, ils furent pour la plupart égorgés sans plus de procès par leurs vainqueurs dépités de voir s'échapper leurs espoirs de richesse. À Londres, un carme qui avait rencontré la sagesse à la fin de sa vie me commenta ainsi sa conception de la guerre : le destin du soldat de pied ou du valet est d'y servir d'engrais aux labours du vilain ; celui du chevalier est d'y accélérer, par la rançon, la circulation monétaire et la redistribution des terres dans la noblesse. Pour mon père et moi, c'est la caution que Yon le Baveux, banneret de Garencières, donna à Aymerigot de Calbrette, chevalier gascon des bandes anglaises qui avait reçu la reddition de mon groupe, qui nous permit d'éviter le couteau des égorgeurs et de prendre le chemin de la Tour de Londres. J'y passai dix-huit mois à soigner mon père qui restait grabataire à cause du coup de crochet de fer dans la cuisse qui l'avait désarçonné. J'occupais mes loisirs à graver profondément mes armes et ma devise dans le linteau du fenestron qui donnait sur les douves anglaises puantes et à guetter le cotillon de Mary-Jane, la fille du gouverneur-geôlier. Ce n'est que l'année suivante que j'eus la joie de voir arriver mon généreux

parrain Yon, venant se constituer otage pour garantir le retour à Londres du roi Jean Le Bon, parti sur parole pour la France réunir sa fabuleuse rançon de trois millions d'écus d'or. Six mois après, Yon paya ma petite rançon et je m'embarquai pour Dinard. La mer était aussi démontée qu'à l'aller et, malgré mes efforts, il ne me restait plus rien à vomir au fond de mes boyaux lorsque je débarquai à la Tour Saint-Servan. Trois jours de chevauchée ininterrompue suffirent à me guérir et à arriver avant-hier à la Malyverne, près de Dreux, chez Yon le Baveux. Il me prêta une escorte pour regagner Aigremont avec une étape au château de Retz où il tenait garnison pour compte du dauphin Charles,* Lieutenant Général du royaume en l'absence du roi captif.

Dans une heure au plus, je passerai la herse de mon beau château d'Aigremont de mon enfance ! Oui, j'étais devenu un chevalier accompli et tout mon physique le proclamait : petit, mes hanches larges garantissaient ma bonne assise en selle, et mes épaules pas plus larges que mes fesses accentuaient la puissance de mes coups d'estoc ; mes jambes torsées attestaient que les livres n'avaient pas empêché une pratique intensive du cheval ; mes cheveux ras, coupés au bol, permettaient le libre jeu du chapeau de fer. Marie-Jane, la rousse fille du geôlier anglais, m'avait confié sur la courtine sud, dans la douceur d'un soir du printemps dernier où les hirondelles volaient bas, que j'avais l'œil pensif du clerc et le sourire rêveur du poète qui, d'après elle, signalaient immanquablement aux damoiselles et aux pucelles promptes à s'émouvoir, le chevalier habitué des cours d'amour et le poète-troubadour fidèle et courtois serviteur des dames. Ce dut être cette brise si tiède qui montait de la ville qui me fit fondre le cœur et trembler les jambes ! Pour un vers, elle me donna un sourire, pour une strophe, elle me permit un baiser, et pour un rondeau, elle m'ouvrit son corsage. Le front en sueur et les lèvres sèches je la regardais déboutonner la dernière agrafe lorsque son père ouvrit la porte et en laissa tomber la soupe de saisissement. Il cloîtra sa fille dans la porterie, me traita de

« *damned bloody frenchy frog !* » Et en oublia de me rapporter une assiette pleine. Les six derniers mois de ma captivité furent difficiles. Je ne pouvais m'endormir qu'au petit matin, ressassant l'évocation de ce qui n'aurait pas manqué de se produire, si j'avais eu le temps de réciter à la belle une ballade complète. Heureusement, l'heure de mon départ finit par sonner, car j'en étais très sérieusement venu à envisager de conter fleurette à la fille du porte-clés en second. Cette Junon de forteresse passait tous ses loisirs à faire des parties de bras de fer avec les geôliers ou à s'enivrer avec les croque-morts de la tour.

Oui j'étais impatient ! J'étais impatient de me reposer sur le banc de bois noirci de l'âtre pavé de granit noir de la grande cuisine du château. Mais la joie du retour était obscurcie par la mort de mon père, Anselme le Vieux, qui avait rendu à Dieu son âme la veille de notre libération et n'avait pu revoir sa douce France. Il avait réclamé d'être inhumé dans notre église d'Aigremont. Le chemin de retour étant long et aléatoire, je ne pouvais le ramener en l'état. Je l'avais donc fait bouillir dans une grande marmite afin de dépulper les os d'une chair, qui n'aspire, hélas ! qu'à se corrompre au plus vite, même au plus fort de l'hiver. Ses ossements avaient été soigneusement rangés dans un coffre de bois et la partie charnue de son corps se conservait dans le tonneau d'eau-de-vie de prunes galloise qui nous suivait en cahotant sur la charrette. Mais j'avais hâte aussi de reprendre mes recherches sur l'énigme ! Mes recherches ou plutôt mes rêveries. L'énigme de cette dédicace qui préfaçait le magnifique in-folio légué par mon précepteur Chrysostome, chanoine de Joyenval : *Chroniques du Graal et de Perceval* de Chrétien de Troyes, racontant les prouesses du parfait chevalier Perceval dans sa quête initiatique du Graal, ce vase sacré dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli les dernières gouttes du sang du Christ à la descente de croix le vendredi soir de la Passion.

Abandonnant le grand chemin qui continuait à gauche vers Poncy et Poissy, nous obliquâmes vers Aigremont. Sur le sentier à peine tracé qui montait de plus en plus abruptement à travers les fourrés des Tailles-d'Herblay, les sabots s'enfonçaient profondément dans la neige du sous-bois. Ce n'était plus l'heure de rêver et je me concentraï sur la conduite d'Hercule Savinien. Les soldats dérapant sur les plaques de verglas juraient comme des Bulgares : « Par le Sang Dieu et la peau de saint Barthélémy ! Même un sanglier ne sortirait pas aujourd'hui ! » Les roues ferrées de la charrette funèbre dérapaient dans les ornières de glace et les soldats poussaient aux rayons. L'attelage fit une embardée, et le tonneau vacilla. Je me retournai vers lui : « Courage mon père ! C'est un mauvais passage, mais dès demain vous trouverez enfin le repos éternel dans votre caveau ! » J'éternuai : une âcre odeur de fumée signalait que l'on arrivait chez les charbonniers. À la clairière des Huit-chemins, au centre de laquelle se dressait orgueilleuse du haut de ses trois marches, la vieille croix pattée templière plantée deux siècles auparavant par les Blancs-Manteaux*, ces bougres de renégats rôtis depuis quarante ans déjà par les prévôts du roi Philippe, s'élevaient les huit huttes de torchis couvertes de chaumes qui constituaient les Greisses, le misérable hameau des charbonniers, dépendant de mon fief d'Aigremont. En cette saison, toute activité était arrêtée. Les familles se pressaient autour des feux allumés à même le sol de terre battue, et la fumée, qui s'échappait par un trou du toit, signalait que les femmes préparaient la soupe. Ces charbonniers, comme partout dans la chrétienté, étaient des parias. Voués aux puissances infernales à cause de leur métier du feu, on les créditait, comme les forgerons, de pouvoirs occultes et on les accusait de lancer des maléfices. Vivant dans les bois, on les associait aux lutins et aux fées dont les pierres et les sources animaient encore nos campagnes au grand scandale du curé. On ne les fréquentait pas et ils ne se mêlaient pas à leurs voisins, les habitants de Retz, de Poncy ou d'Aigremont. À la messe du

dimanche à l'église d'Aigremont, une porte – la porte noire – et un bénitier – la cuve aux Gavots – leur étaient réservés. Comme ils se mariaient exclusivement entre eux malgré les interdictions répétées du curé, beaucoup souffraient de becs-de-lièvre, de goitres ou de claudications. Trois d'entre eux, assis dans la bise glaciale sur le pas de leurs huttes, bavaient, la bouche ouverte. C'étaient là mes manants ; hommes libres toutefois, depuis qu'un siècle et demi auparavant, le roi Philippe Auguste, achevant l'œuvre de son aïeul Louis VI le Gros, les avait libérés dans un de ces élans de bonté d'autant plus pur, qu'ils lui permettaient de remplir le trésor de la Couronne avec le montant de la taxe d'affranchissement, tout en présentant l'avantage d'affaiblir le pouvoir de ses vassaux agités en les privant d'une main-d'œuvre gratuite. Oui, les temps avaient bien changé depuis mon aïeul ! Aujourd'hui, ces manants se disaient libres ! La liberté ! La liberté de travailler dans la crasse et la fumée ! La liberté de crever de faim un hiver sur deux ! Et pourtant je les aimais bien mes manants : j'avais joué et fais les quatre cents coups avec chacun d'entre eux dans mon enfance...

Un vieillard, courbé sur sa canne de chêne noueux et suivi des autres hommes du hameau, sortit de la plus grande des huttes. C'était Sidoine l'Ancien, le chef de la communauté. Couvert de haillons, vêtu de peau de sanglier, il répandait, comme tous les autres, l'odeur puissante et épicée du bouc en rut. Il était instruit, ayant, dans sa jeunesse, voyagé dans tout le royaume, des marches de Lorraine aux confins des États pontificaux du Comtat Vénéssain. Lorsque mon écuyer Gerson leur dit : « *Manants voici votre seigneur Anselme qui s'en revient de la guerre du roi Jean* », ils retirèrent, en signe de respect, leurs coules de bure luisantes de crasse. Sidoine l'Ancien s'avança, écarta d'un coup de pied un cochon au long poil gris qui nous regardait et, s'agenouillant dans la neige, dit : « Seigneur Anselme, faites-nous l'honneur de venir prendre un peu de soupe avec vos gens pour vous réchauffer. » Ouvrant la porte de planches brutes de sa hutte, il nous fit tous

entrer. Il faisait bon, presque noir : seul le feu, à même le sol, répandait une lueur rougeâtre et dansante. La fumée, qui avait du mal à se frayer un chemin jusqu'au trou du toit servant de cheminée, épaississait l'air. Dans le fond, deux vieilles, torse nu, les seins pendants jusqu'à la ceinture, s'épouillaient mutuellement et portaient à leurs chicots noirâtres le nourrissant résultat de leurs recherches. Dans le coin le plus obscur, trois nourrissons, bras et jambes emmaillotés dans un réseau serré de bandelettes, étaient suspendus à la grande branche servant de poutre maîtresse, pour leur éviter de servir de pitance aux chiens affamés qui rôdaient entre les jambes. Une jeune et très jolie jeune fille balançait ces berceaux aériens à l'aide d'une baguette. Un coffre de bois, deux bancs grossiers et une table creusée dans son épaisseur de dix-huit trous en guise d'écuelles, constituaient tout l'ameublement. Une simple cloison de planches mal jointes montant à mi-hauteur séparait la hutte d'habitation de la soue à cochons qui entretenait une douce et odorante chaleur d'appoint animale. La jeune épouse de l'Ancien, jolie fille aux joues rebondies et aux fines chevilles striées de boue séchée, versa avec sa louche de buis la soupe épaisse et fumante dans les trous de la table. C'était une soupe d'hiver de famine : de l'eau, du seigle bouilli et des glands ; mais elle était chaude et la troupe d'Anselme la dévora avec plaisir trempant les morceaux de pain noir en guise de cuillère. L'Ancien, d'une voix forte, pleine de majesté et d'autorité naturelle, prit la parole :

- Seigneur Anselme, faites attention ! Vous savez que la trêve signée entre le dauphin Charles, l'Anglais et le Mauvais de Navarre, a jeté sur les chemins des hordes de soldats errants et débandés qui se regroupent en redoutables grandes compagnies, et ravagent le royaume. Les routiers ont conquis de nombreux châteaux et villes en Mâconnais ; les écorcheurs ravagent le Forez et le Velay ; les Tuchins font grasse rapine en Vivarais. Ces brigands commencent même maintenant à malmener notre région à la

barbe du dauphin Charles à qui les États-Généraux de Langue d'oïl refusent les subsides pour lever l'ost qui seule permettrait de les tailler en pièces. Sachez qu'un groupe de quatre routiers, payés paraît-il, par ce maudit Robert Tottenham capitaine des Goddoms* de Poissy, et faisant partie de cette compagnie d'Arnault de Cervole, dit l'Archiprêtre, qui conquiert Metz le mois dernier, est arrivé avant-hier devant votre château. Ils l'ont pris par traîtrise.

Mon château aux mains des routiers ! Mon seul héritage ! Décidément le vent de l'infortune soufflait encore pour moi ! La défaite, la captivité et maintenant le dépouillement... Moi qui ne rêvais que de gloire, d'aventure et de richesse !

- Voilà comment ça s'est passé. La nuit commençait à tomber et le gros Jean, vous savez, le Morvieux de Montaigu, ce sale rouquin du diable, est arrivé à la porte du château avec une charrette attelée à deux bœufs et chargée de tonneaux. Là, il a hélé Gerbert, votre intendant, disant qu'il apportait des barriques de vin, cadeau du capitaine de Retz pour votre retour prochain. Le vieux Gerbert, confiant, lui a ouvert la herse. Contrairement à leur habitude, ils n'ont tué personne. La garnison d'Aigremont, qui comptait du temps de votre père jusqu'à sept arbalétriers, ne se compose plus depuis les troubles et votre départ, que d'un seul arbalétrier qu'ils se sont contentés de désarmer et de jeter dehors avec Gerbert et vos vieilles servantes qui sont allées se réfugier à Poncy. Depuis deux jours qu'ils sont dans votre château, on ne sait pas ce qu'ils y font. On les entend aller et venir, fouiner partout, tout déplacer et remuer, mais on ne les voit pas. Normalement, ils auraient dû piller le village, brûler par habitude et violer négligemment pour s'amuser. Mais ces routiers-là ne font vraiment rien comme les autres. Ils ont seulement ordonné au village de leur envoyer trois femmes jeunes, pour, ont-ils dit, se dégourdir le guilledy. Le Conseil des Anciens s'est réuni et, dans sa sagesse, a désigné les deux filles au Jacquou, qui sont si mal faites que personne n'en a

encore voulu, et la petite Jeannette, la fille unique à la veuve Marguerite, qui n'a pas de mari pour s'opposer à cette iniquité. La Jeannette en tomba à genoux au pied des anciens, versant des torrents de larmes, en appelant à sainte Agathe qui souffrit, elle aussi, le martyre du déshonneur. Émue aux larmes, la jolie et bouillante Guillemette, la femme à Tiescelin le forgeron, s'offrit de prendre la place de la douce pucelle, disant, ce que chacun savait, qu'elle avait connu tant d'hommes, que quatre ou cinq de plus ne lui feraient pas grand mal : « *Terre souventes fois labourée, ne craint point la herse !* » conclut-elle. Tiescelin, son mari, hurla sa rage et menaça le Conseil de cesser à jamais de ferrer le bétail. Guillemette essaya de le calmer en affirmant que des Anglais ou des Gascons, cela ne comptait pas. Les jeunes gens maîtrisèrent le forgeron, l'emmenèrent au cabaret noyer son chagrin dans le cidre et les trois femmes entrèrent au château. Pendant deux longues journées, on n'en eut plus de nouvelles. Le bruit courait que les mauvais traitements en auraient eu raison. Mais ce matin, le pont-levis s'est abattu et les deux bancroches au Jacquou en sortirent pâles de déception, disant qu'elles n'avaient point fait l'affaire. Du haut de l'échauguette, Guillemette rigolait et criait qu'elle suffisait à l'ouvrage, qu'un seul de ces brigands valait sur la paillasse au moins quatre vilains d'Aigremont. Le forgeron, pourtant habitué à ses débordements et qui ne dessoûlait pas depuis son départ, jurait qu'il arracherait la peau du cul de la dévergondée et qu'il la donnerait aux copistes de Joyenval comme bon et loyal parchemin de bouc pour y peindre en enluminures les frais feuillages et les gais oiseaux du Jardin de la Vierge.

Tout en écoutant ce récit imagé, j'évaluais la situation : avec mes trois soldats, mon jeune page Gerson et moi-même, c'était insuffisant pour bouter hors de remparts puissants, quatre routiers aguerris et bien à l'abri. Il me fallait des renforts. Je ne pouvais demander de dégarnir Retz, ni perdre deux jours à aller quérir à la Malyverne l'aide de Yon le Baveux. La seule solution, c'était le père

de mon page, Géraud de Poncy, sire de Poncy, la maison forte voisine d'Aigremont, au pied de la colline surplombant Poissy, à une demi-lieue à peine du village des charbonniers. Je remerciai mes misérables hôtes d'avoir partagé avec nous leur soupe chaude, je reçus la bénédiction de Sidoine qui aimait jouer au patriarche et nous remontâmes à cheval. À la croix templière des Huit-chemins, au lieu de descendre à droite sur Aigremont, nous prîmes à gauche le sentier de crête vers Poncy. Un quart d'heure plus tard, notre petit convoi, suivi du chariot funèbre, sortit de la forêt, et rejoignit, au niveau de la côte des Greisses, le grand chemin de Poissy à Sainte-Gemmes, que nous avions abandonné une heure plus tôt. À un jet d'arbalète, s'élevait la ferme fortifiée de Poncy : un grand rectangle de hauts murs de pierres meulières sans créneaux, flanqués de quatre tours d'angle ; un hourd* de bois surmonté d'un toit de planches courait tout autour du mur, à l'intérieur, pour permettre la circulation des soldats. Le trapu logis de maître à deux étages s'appuyait sur le mur sud sur lequel ne donnait aucune fenêtre. Sur la façade nord, au contraire, deux séries de fenêtres défendues de forts barreaux s'ouvraient côté cour face à Poissy entre les deux contreforts qui renforçaient la façade. Cette disposition privait de soleil le logis seigneurial, mais accentuait sa position forte. Le long des murs est et ouest, deux bâtiments de communs encadraient le logis du maître. L'eau des douves était gelée. À la flèche de l'une des tours, où aucune brise ne l'agitait, pendait le pennon du sire de Poncy, « *de sable aux six merlettes de gueules, posées trois deux et une* » : comme moi, il était issu d'une de ces multiples branches de la prolifique race des Poissy qui régnait sur la plupart des fiefs du Pincerais de temps immémorial. La neige s'était remise à tomber. Ce n'était pas encore midi : le grand portail de Poncy fermé et le pont relevé soulignaient bien l'insécurité des temps. Au-delà de Poncy, en regardant droit devant soi vers le couchant, on apercevait l'énorme masse ronde de la tour de Béthemont qui jaillissait loin au-dessus des plus hauts

chênes de la forêt. Tour où, jadis, mon ancêtre était né des amours pécheresses du borgne rouquin Amaury et de la courtaude Renaulde. La blancheur des champs n'était rompue que par le noir des haies et les bras décharnés des poiriers et des pommiers dont les rangées s'alignaient en descendant jusqu'à la grand-route royale de Paris à Rouen. Les points noirs qu'on voyait s'agiter sur ce chemin, n'étaient que des voyageurs se pressant vers Saint-Germain ou Poissy ou des lépreux rentrant à la Maladrerie de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont la flèche s'élançait du petit carré de hauts murs, au carrefour du chemin de Sainte-Gemmes et de la route royale. Gerson, mon page et fils des lieux sonna le cor, et, un casque apparaissant à la lucarne de la tour d'angle, il cria : « *Je suis Gerson de Poncy. Préviens le sire mon père qu'Anselme d'Aigremont, s'en revenant de sa captivité de Londres est avec moi.* » Une dégringolade de pas fit trembler l'escalier de planches de la tour ; le pont s'abattit dans un fracas de chaînes et un nuage de poussière, et notre troupe entra dans la grande cour pavée, glissante de verglas. Une dizaine d'hommes d'armes se montrèrent aux lucarnes des tours, tandis que les valets accouraient des écuries pour prendre les chevaux par la bride. Géraud de Poncy parut sur le perron, une veste de loup gris maintenue croisée sur la poitrine par un ceinturon de cuir noir, le bonnet de laine rouge aux rabats de peau de renard tenus serrés sur les oreilles par un cordon de cuir noué sous le menton, les jambes chaussées de bottes de feutre renforcées de cuir et doublées de peau de mouton : un homme encore dans la force de l'âge. Il pressa Gerson sur sa poitrine sans mot dire, puis se retourna :

- Cousin Anselme, ma maison t'est ouverte. Maître Gerbert Le Redde, ton intendant, est arrivé ici avant-hier soir. Il m'a appris le coup de main des routiers contre ton manoir. Très éprouvé par son aventure, il garde encore la chambre. Considère-toi comme chez toi. Entre et repose-toi. Et s'adressant à mes hommes : allez aux cuisines vous réchauffer.

Nous entrâmes dans la grand-salle très sombre, éclairée seulement par l'énorme monceau de braises qui rougeoyait dans l'âtre profond. Aude de Poncy embrassa Gerson avec passion et le fit tourner plusieurs fois comme un jouet pour l'admirer :

- Mon doux fils, te voilà devenu un beau damoiseau, un vrai petit chevalier ! D'aussi belle prestance que le fier Chevalier Vermeil de la forêt de Guingueroi !

Elle passa la main sous la chemise de son fils et en retira une petite boule de métal damasquinée retenue autour du cou par une chaîne d'argent :

- Je vois que tu n'as jamais quitté les reliques de saint Clair que je t'avais données. Si tu conserves bien ces fragments d'os de ses orbites que j'ai échangés contre un rubis au Juif rabbi Abahou du pont de Poissy, ils te garderont toujours sur le droit sentier de roses qui mène au paradis du Seigneur Dieu.

Saint Clair passait dans la région pour le meilleur des guides sur la route de la vie : décapité par les païens sur les bords de l'Epte, il porta sa tête sous son bras jusqu'à l'église, car malgré ses yeux éteints il y voyait suffisamment clair pour suivre son chemin. Les saints font toujours des choses étonnantes : ils naviguent sur des auges en pierres ; ils marchent, portant leur tête tranchée sous le bras ; sur le gril, ils affirment tranquillement être cuits à point et demandent qu'on les retourne... Mais je gardais ces réflexions pour moi : la mère de Gerson était confite en dévotion... Nous prîmes place sur les deux bancs qui s'avançaient profondément dans la cheminée de part et d'autre du foyer. À la crémaillère pendaient deux chaudrons fumants. Géraud évaluait la situation : il me donnait les dix hommes d'armes de Poncy. Avec nous, cela faisait quinze, et devrait suffire pour emporter la place... si toutefois on pouvait s'y introduire par ruse. Sinon, les quatre routiers, bien à l'abri dans la forteresse, pourraient tenir longtemps. Géraud, quant à lui, pour le cas où la surprise échouerait, prendrait tout de suite la

route pour Béthemont et La Malyverne afin de ramener les cinquante hommes nécessaires à un siège en règle. Il devrait être de retour dans deux jours. Nous remontâmes à cheval et, tandis que Géraud se dirigeait vers la Tour de Béthemont, je descendis, suivi de mon page Gerson et des ribauds de pied de Poncy, vers la route de Saint-Germain à Rouen. Au pied de la côte des Greisses, juste avant la maladrerie, une crécelle craqueta dans le silence jusqu'ici troublé seulement par les croassements des corneilles dont les vols épais et bruyants se fondaient dans les flocons qui désormais tombaient dru. De peur, notre troupe fit un écart : « Les ladres ! » Chacun répéta ce nom terrible : « Les ladres ! » Une colonne de douze lépreux descendait la côte vers la maladrerie. Ils venaient de la forêt où ils s'étaient ravitaillés en bois. Chacun portait un fagot sur l'épaule. Le premier, qui agitait sa crécelle de bois à bout de bras, un haut bonnet de feutre noir sur la tête, était presque normal ; mais un trou noir béait au centre de son visage : le nez avait été rongé. Les autres, les oreilles ou le nez absents et les yeux à demi éteints par la maladie n'y voyaient sans doute rien et, pour ne pas se perdre, chacun tenait de la main droite le pan du manteau de celui qui le précédait, agitant son bâton d'aveugle de la main gauche, le dos ployé sous la charge du fagot. Le lépreux au bonnet de feutre guidait toute la troupe. Il s'arrêta à vingt pas des soldats, comme les ordonnances le prescrivaient pour éviter la contagion. Dans la colonne, chaque ladre buta sur son compagnon de devant. Cela me rappela cette chenille venimeuse que j'avais vue à dix ans et qui cheminait, se comprimant et se raccourcissant avant de s'étirer à nouveau pour avancer. Je reconnus le guide de la chenille humaine : Pierre Le Redde, le neveu de mon intendant. Un valet se précipita, la lance en avant pour les écarter. Je levai la main : « Arrête ! Laisse-les ! » Le Redde tourna la tête vers moi :

- Seigneur Anselme ! Chassez les routiers avant qu'ils ne brûlent les récoltes de nos familles, sinon elles ne pourront plus payer notre pension aux Hospitaliers. On dit que ces quatre bandits qui sont

chez vous ne pillent ni ne violent ; du moins pas encore. On dit aussi que ce n'est que l'avant-garde des écorcheurs d'Arnaud de Cervole – l'Archiprêtre – qui a pris Metz vers Noël. À Poissy, au marché, j'ai entendu des marchands raconter que l'Archiprêtre mettait maintenant le siège devant Meaux. D'autres racontent qu'il arrive à marche forcée sur Poissy par Argenteuil, pour en piller l'abbaye. On murmure aussi qu'il a pris la route de Chartres. Mais tout ça n'est peut-être pas vrai. Qui sait ? Je vous demande, Seigneur Anselme, au nom de l'amitié que vous avez pour mon oncle, votre régisseur, de prier pour moi qui, depuis cinq longues années déjà, souffre la lèpre pour la rémission de mes péchés. Mes péchés, ils étaient gros ! Un soir de Mardi gras, j'avais rossé le garde-guichet de l'abbaye des Vaux-de-Cernay. Il n'était même pas tonsuré : ce n'était donc pas péché mortel. Mais, pour mon malheur, j'avais la même nuit défloré les trois pucelles de Feucherolles qui étaient servantes chez monsieur le curé et, toucher au bien d'Église, c'est faute mortelle sans discussion possible. Même si, contrairement à ce qu'affirmaient ces ribaudes, elles n'étaient plus pucelles.

Il s'arrêta un instant, s'abîma dans ses réflexions et murmura très bas :

- Je ne méritais quand même pas la lèpre ! Car, pour racheter mes fautes, j'avais fait à pied le pèlerinage de la Madone Noire de Chartres avec des haricots crus dans mes chaussures. Dès que j'ai aperçu la double flèche au-dessus des blés, bien des lieues avant d'arriver, je me suis mis à genoux et j'ai terminé le chemin comme ça. J'avais bandé des chiffons sur mes jambes, mais les cailloux ont quand même creusé les longues zébrures des cicatrices qui marquent encore ma chair. Pourtant, malgré cette grande pénitence, Dieu ne m'a pas encore donné merci, puisque ces cicatrices de miséricorde se confondent aujourd'hui avec les chancres purulents de la maladie. Et pourtant, je n'en suis pas resté

là : après Chartres, j'ai payé le Rageux des Carmes pour pèleriner à ma place sur les longs chemins du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. Il a beaucoup souffert en chemin pour ma Rédemption, comme l'ont attesté les billets des frères hospitaliers qui l'ont hébergé sur sa route et que m'a lus le curé ; il a eu la bouche racornie par la soif, et les entrailles mordues par la faim ; il a monté à genoux la grand-rue qui serpente de la grève du Mont jusqu'à la porterie, puis a gravi, à genoux encore, le grand escalier qui mène à la nef. Quand, avec les autres pèlerins, il a franchi le camp anglais qui assiège le Mont, il a été battu au sang avec des verges d'orties par les sergents Goddoms* qui l'on fait danser sur la table comme un ours de bateleur.

Le murmure avait enflé, et c'est d'une voix éclatante qu'il conclut :

- Eh bien, malgré toutes ces pénitences, j'expie mes péchés par la lèpre ! Priez pour moi le grand saint Barthélemy, dont la peau pend dans le chœur de l'abbaye de Joyenval, afin que le Seigneur fasse descendre sur moi sa miséricorde, abrège ma vie de souffrance et me rappelle en son paradis avant que les bourgeons nouveaux n'annoncent le prochain printemps. Car de cette vie je n'attends plus rien. »

Le misérable, qui pour une fois tenait un auditoire, était intarissable. Je promis de prier pour lui et, détachant la plus petite de mes deux bourses de cuir renforcé de plomb qui pendaient à ma selle, je la jetai au lépreux qui se remit en marche. La chenille des ladres s'étirait par anneaux successifs chaque fois que l'un d'entre eux sentait, à son bras qui se tendait sur le pan de la robe de son prédécesseur, qu'il fallait se mettre en route. Et bientôt toute la colonne, précédée des craquètements de la sinistre crécelle et des battements des bâtons qui frappaient en cadence la neige des fossés, se mit à descendre vers le havre de miséricorde. Plusieurs soldats firent le signe de croix et j'entendis mon jeune page faire cette prière : « Sainte Clotilde, fraîche fontaine de Joyenval, apaise

leur soif de justice, verse sur eux la fraîcheur de la paix du Seigneur et reçois-les en son paradis. »

Nous poursuivîmes en silence : la rencontre nous avait marqués. Sur la grand-route, je pris à droite vers Saint-Germain-en-Laye, tout en mûrissant mon plan : mettre la main sur le traître de Montaigu qui avait guidé les routiers et, avec son aide, obtenue de gré ou de force, nous faire passer pour une compagnie de routiers envoyés par les Anglais de Poissy pour renforcer la nouvelle garnison d'Aigremont avec, comme argument décisif, que j'amenais de quoi payer la solde. De chaque côté de la grand-route se succédaient les hauts murs des vergers dont les pommiers et les poiriers avaient été sciés à ras du sol par la soldatesque. En revanche, les treilles noueuses de vigne grimpaient intactes le long de leur tuteur : ces bandes sans foi ni loi voulaient continuer à pouvoir étancher leur soif dans le futur. Le blanc clocher de Saint-Saturnin de Chambourcy régnait sur la trentaine de chaumières groupées à ses pieds. Nous obliquâmes vers le hameau de Montaigu et nous descendîmes dans la vallée du Ru de Buzot sur la rive duquel s'élevait la ferme fortifiée du receveur de Montaigu, demeure jumelle de celle de Poncy. Laisant mes hommes de pied à l'entrée du hameau, je me dirigeai avec Gerson vers la dernière mesure, celle du traître Jean le Morvieux. Au bruit des deux chevaux, les femmes étaient sorties dans la ruelle où la neige et le purin formaient une gadoue noirâtre, puante et glacée, dans laquelle pataugeaient bambins, poules, chiens et cochons. Avec une température pareille, voilà des marmots dont les chances d'atteindre le printemps s'amenuisaient rapidement ! Margot la Morvieuse me reconnut et devina ce qui allait suivre. Son cri déclencha une course rapide : le Morvieux jaillit par la porte, sauta la haie de son jardin et courut vers la forêt. Gerson, poussant son cheval, le rattrapa juste avant les premiers arbres et lui claqua l'arrière du crâne de sa main gantée de cuir clouté de fer : le coup du lapin. Le Morvieux s'écroula, ses cheveux rouges tachant la

neige. Gerson le saisit par le capuchon de son surcot et le traîna à mes pieds :

- Quand on était gosses, on avait bien raison de lui jeter des pierres à ce sale rouquin de poil de carotte ! Enfant, il avait toujours la morve au nez. Tout ça ne peut donner que des faux jetons et des traîtres. Morvieux, si tu veux la vie sauve et effacer ta forfaiture, tu vas venir avec nous et te débrouiller pour te faire ouvrir la porte du château d'Aigremont par tes amis les brigands. Tu n'auras qu'à nous faire passer pour de bons compagnons de Poissy apportant la solde. Soit convaincant, car s'ils n'ouvrent pas, nous t'attacherons pour la nuit à un arbre de la forêt afin de vérifier si les loups aiment toujours les rouquins.

Le manant gémissait en se tordant les mains :

- Seigneur, je ne suis pas un traître ! Je croyais que vous étiez mort ! On ne peut trahir un mort ! Donnez-moi merci ! Je me repens ! Je serai loyal !

En chemin, le Morvieux essayait de faire oublier sa trahison et, pour nous amadouer, donnait volublement des détails sur les routiers. Leur chef se faisait appeler le « Bouc de la Dordogne. » C'était un homme imprévisible. Certains le décrivaient comme une brute dont la seule occupation consistait à piller, tuer, voler, torturer et violer. D'autres affirmaient que c'était un très beau jeune homme, doux et chevaleresque. Du reste, c'est bien comme cela qu'il était apparu au Morvieux qui soulignait son langage fleuri. Pourtant, beaucoup le disaient aussi blasphémateur que Judas l'Isariote. On racontait aussi qu'il avait signé un pacte avec le diable. Tout le monde savait qu'il était à Aigremont depuis trois jours et qu'il n'en était pas sorti, commentait le Morvieux. Pourtant, ce matin, des marchands venant de Mantes avaient affirmé l'avoir vu la veille, de leurs yeux vu, mettre le feu à un hameau de cette ville. Ou c'était un sorcier, ou c'était le diable lui-même, conclut le rouquin en baissant la voix. Avoir pactisé avec le diable plutôt qu'avec un vulgaire

bandit devait, dans son esprit, amoindrir le caractère infâme de sa trahison et lui valoir l'indulgence des circonstances atténuantes. Nous arrivions à Aigremont par la colline boisée des Tailles-d'Herblay surplombant le village et séparant la paroisse d'Aigremont de celles de Retz et de Joyenval. Un peu à l'écart, à la limite des bois, se dressait le prieuré Saint-Éloi entouré de son petit cimetière. Construit depuis cent vingt ans déjà par le sire de Poissy, Simon le Vieux, son toit de chaume partait en lambeaux, laissant apparaître des poutres noires qui tranchaient sur la blancheur de la neige. Son clocher, ruiné par l'incendie des bandes du Prince Noir pendant la chevauchée de 1346 qui s'acheva par le désastre de Crécy où mourut mon grand-père, n'avait pas encore été relevé. J'étais bien petit à l'époque, mais je n'ai pas oublié ce soir mélancolique où nous étions montés sur le donjon avec mon père, ma mère et mes frères, pour voir le ciel d'Île-de-France rougeoyer des incendies de Poissy, de Joyenval, de la tour de la Montjoie, de Saint-Cloud et de Pontoise, allumés par ces damnés anglais. L'air était lourd et les cendres de l'incendie de notre clocher retombaient comme une paresseuse neige noire.

Partant de l'église, une ligne de vingt chaumières bordait, côté forêt, le sentier servant de grand-rue. De l'autre côté, la rue donnait directement sur la forteresse. Mon château était impressionnant : un haut mur crénelé formait un rectangle bordé sur la rue par le logis à deux étages flanqués d'une très grosse tour ronde et d'un bâtiment plus bas servant de communs. Deux petites tours défendaient les deux autres angles des remparts. Un fossé d'eau stagnante et puante, alimenté par la source jaillissant dans la cour du château et par le capricieux Ru Saint-Éloi et surtout par le purin des écuries, complétait le dispositif de défense. Le portail de madriers renforcés de plaques de fer cloutées était fermé et le pont de planches relevé. Les chaumières étaient closes. On ne voyait personne : les vilains, terrorisés par les routiers, attendaient en tremblant le début des inévitables exactions. Ils avaient dû

dissimuler leur bétail dans la cave aux fées située sous les pommiers des grandes ventes. Au pied du pont relevé, Gerson s'annonça d'un coup de trompe plaintif. Un homme apparut au créneau de l'échauguette formant avancée au-dessus de l'entrée, gigantesque, magnifiquement coiffé d'un bassinet doré à la visièr argentée relevée et surmontée d'une longue pointe d'acier bleuté. Il portait une armure noire gravée sur la poitrine d'un arbre d'or dont les ramures couvraient le torse. Ses bras et ses jambes étaient recouverts de cuir épais renforcé aux coudes et aux genoux par des articulations d'acier aux reflets profonds. La rumeur publique n'avait rien exagéré : les bandes des grandes compagnies étaient splendidement équipées, bien mieux que les brigands des armées royales françaises et anglaises et même mieux que les soldats de Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui tenaient garnison à Dreux. Le Morvieux releva sa tête rouge :

- Tu me reconnais, mon gars ? Je suis le Morvieux de Montaigu ! Va dire au capitaine que cette bande de Gascons soldés par Robert Tottenham, capitaine de Poissy, vient vous renforcer. Et vous en aurez besoin : on annonce que le sire d'Aigremont est de retour de Londres. On l'a déjà signalé à Dreux. On dit qu'il vient en force. Nous apportons aussi votre solde en beaux écus parisis avec, en prime, une bonne barrique de vin de Suresnes.

Je ne sais pas si c'est la solde ou la barrique qui décidèrent le soldat à l'arbre d'or. Il disparut. Un long moment après, il revint et libéra la grosse chevillette de bois, débloquent le pont qui s'abattit dans le grincement de ses chaînes et le fracas de ses madriers rebondissant sur le parapet de pierre de la douve. Il descendit pour tourner en ahanant les grosses barres de bois du treuil qui releva lentement la herse de fer.

Bien à l'abri derrière une haie de lauriers, invisibles du soldat qui s'activait sur le treuil, mes trois arbalétriers s'étaient mis en position pour bander leurs armes. La potence posée sur le sol et maintenue

par leur pied droit, ils tournaient, serrant les lèvres sous l'effort, la manivelle du cranequin qui tendait la corde de soie graissée. Enfin, ils relevèrent leurs arbalètes et purent glisser dans la fente guide la redoutable dondaine* à la hampe de buis durci au feu, terminée par une pointe d'acier barbelée. Cette arme restait terrible si du moins la pluie n'en venait pas ramollir les cordes comme cela avait été le cas à Crécy, quelque douze années plus tôt, quand les arbalétriers génois du roi de France Philippe VI s'étaient honteusement débandés sous le tir des archers gallois déclenchant ainsi la panique des hommes de pied français. Ces ribauds, mêlés aux Génois en fuite, furent écrasés sous les sabots des chevaux des chevaliers français qui montaient à l'assaut en foulant leur propre piétaille dans leur fougue, pour finalement s'enliser à quelques pas de là, dans des marais fangeux où ils périrent noyés. On avait dit à l'époque que l'averse, qui aurait détendu les cordes et empêché les tirs, n'avait été qu'une excuse commode pour cacher la couardise de ces mercenaires génois qui, hors de leurs bateaux, ne valaient décidément pas tripette ! Mais on avait aussi murmuré que cette lâcheté des exécutants n'avait été montée en épingle que pour cacher l'incurie des chevaliers chez qui les muscles tenaient lieu de cervelle, et l'impatience de stratégie.

Décontracté, souriant et sans méfiance, le routier à l'entrée du pont attendait des camarades. Il n'eut même pas le temps de réaliser son erreur. J'avais poussé mon cheval au galop et la longue pointe de Tolède de ma miséricorde, dissimulée jusque-là dans ma manche, jaillit de ma main comme je passais devant le soldat. Elle se ficha dans sa gorge par la fente laissée libre entre la cuirasse et le bord de son bassinnet. L'homme tomba à la renverse et son sang, en longues saccades, rougit les madriers du pont et coula comme une fontaine dans la neige et la glace souillée des douves. Deux autres routiers, sans armure, vêtus de lourdes casaques de cuir et de chanvre tressé, se tenaient devant le puits au centre de la cour. L'un d'entre eux se retourna pour s'enfuir ; un carreau d'arbalète

l'arrêta net et il s'écroula sur le ventre dans la neige qui se stria de rouge. L'autre, appuyé à la margelle, regardait, stupéfait et sans réagir, le deuxième arbalétrier qui l'ajustait et qui péta longuement et bruyamment pour mieux se concentrer sur sa cible. Le couinement du pet secoua le routier qui cria à l'attention de son chef invisible le vieux cri d'assaut des écorcheurs : « Aye Dieu ! Aye as Compaignies ! » Et il eut le temps d'ajouter : « Par la Vierge, nous sommes trahis et desconfis ! » Le carreau siffla, transperça le cuir noir et épais juste au centre de l'éléphant écarlate qui décorait sa poitrine et ressortit dans le dos en le clouant à la haute margelle du puits. Au moment où je descendais de cheval, l'homme s'écroula. La pointe d'acier de la dondaine restait fichée dans le joint séparant deux pierres, juste à l'endroit d'une marque de tâcheron que le sang soulignait d'un terrible trait rouge. Je reconnus la « patte-d'oise », la célèbre marque des Gavots, les tailleurs de pierre des « Compagnons du Saint-Devoir, » tiers ordre des artisans bâtisseurs des Templiers et qu'on disait héritiers directs de Maître Jacques et du Père Soubise, les architectes du temple de Salomon à Jérusalem. Les graffiti et les marques de tâcherons m'avaient toujours passionné. Mais je ne pouvais m'attarder à ces réflexions : trois routiers étaient morts ; restait leur chef, probablement plus coriace. La lucarne sous le toit de la grosse tour, dont le premier étage me servait de librairie* et de terrier,* s'ouvrit et le capitaine des brigands montra sa tête :

- Holà ! Messire Anselme ! Arrêtons ce massacre. Vous m'avez déconfit tous mes bons larrons. Que Satan les reçoive en son enfer ! Je suis gentilhomme et je me rends à rançon si vous me promettez la vie sauve. Sinon venez me chercher !

Je donnai ma parole et le brigand descendit. La cloche de l'Angélus se mit à sonner au clocher d'Aigremont au moment même où la bannière aux armes anglaises – deux léopards d'or passant sur champ de gueules – que le Bouc de la Dordogne avait

hissée sur le donjon d'Aigremont pour faire croire à une troupe régulière, était affalée par mes hommes. Et le pennon d'Aigremont se mit à flotter dans le ciel d'hiver désormais ensoleillé : « Deux merlettes d'or et une rose de même, posées deux et une sur champ d'azur barré de gueules. » Mes merlettes de Poissy venaient d'abattre les orgueilleux léopards d'Angleterre. Enfin, après deux longues années, une revanche sur l'Anglais ! Et un noble prisonnier à rançonner de surcroît.

*« Cito, bene cito ac valde breviter »
(Bientôt, sans tarder, dans très peu de temps)
Saint Vincent Ferrier 1355-1419
(Sermon sur la fin du monde)*

CHAPITRE 2

Où les vilains se déchaînent au grand jeu du pet en gueule,
Où le Bouc de la Dordogne dans la gaste forêt d'Orient
chauffe les pieds du convers du Temple
Et comment Anselme le Vieux fut dans la saumure pêché
puis en divers morceaux mis en bière.

Sans perdre de temps, mes hommes d'armes étaient déjà en train de détrousser les morts et de se partager le butin : armes en acier mauresque ou tudesque, cuirasses resplendissantes, bottes fourrées de mouton, casaques de laine. Je me réservai les chevaux ainsi qu'une dague d'Allemagne. Mon page prit le casque à la pointe dorée et les cadavres nus furent jetés dans une charrette. Guillemette qui avait eu à peine le temps de renouer son corsage tant sa délivrance avait été soudaine, se lamentait bruyamment sur les souffrances qu'elle affirmait avoir endurées de la soldatesque, dans l'espoir de se faire pardonner de son mari irascible, forgeron et cocu :

- voyez-vous, les deux filles au Jacquou étaient trop laides. Ce n'est pas parce qu'on est des brigands qu'on doit se contenter de laides. Il faut se mettre à leur place : ils avaient du goût, les pauvres ! Ah ! Oui, vraiment ! J'ai beaucoup souffert pour avoir pris la place des deux bancroches ! Ces ganaches m'ont cochée sans arrêt, de jour comme de nuit, comme si j'avais été la seule poule dans ce poulailler de coqs. Je n'avais même pas le temps de rabattre ma

chemise, qu'un autre me sautait dessus, et leurs chausses étaient si râpeuses que je n'ai plus un poil vaillant sur la motte. Vous devriez voir mon pauvre cul ! Aussi râpé que la planche à découper du boucher ! »

Je pensais qu'elle en faisait trop, avec la réputation qu'elle avait. Mais non ! Sa beauté mettait tout le monde de son côté. D'autant qu'elle avait troussé sa robe au-dessus de sa ceinture, pour exhiber à la compassion publique ses fesses rabotées et sa motte tondue. Et ça marchait ! Les badauds s'émerveillaient de ce qu'une telle souffrance n'ait pas réussi à ternir le teint de rose de ce cul glorieux, ni à éteindre la flamme si gaie qui brillait en permanence dans ses prunelles. Ah ! Oui, la Guillemette, c'était une belle figure de courage et d'endurance ! Un exemple pour la jeunesse si relâchée d'aujourd'hui, que cette femme qui n'avait pas hésité à sacrifier son honneur pour sauver la communauté ! Tout le village, rassemblé dans la cour du château, contemplait les corps de ceux qui les avaient terrorisés de leur seule présence pendant ces trois jours. La peur n'avait pas encore disparu et tous se taisaient. Une jeune fille s'approcha, se pencha sur le plus gros des corps, cracha soudaine sur le visage cireux et se mit à hurler le visage tourné vers le ciel. Ce fut aussi contagieux que la peste ! Tous se mirent à crier des souhaits de damnation éternelle pour les vaincus. Les plus jeunes s'attelèrent à la charrette et les femmes poussant, on amena les dépouilles sur la place du prieuré Saint-Éloi. La cohue suivait, frappant les cadavres, leur crachant dessus, se vengeant de toutes les avanies que la vie leur infligeait : les Anglais, les pillards routiers, la peste, la disette, leurs femmes volages, leurs maris ivrognes : en un mot toute la grande misère des temps. Ils déversèrent leur cargaison de morts devant la grande croix hosannière* qui dominait le parvis de l'église du haut de ses trois marches. Trois garçonnets baissèrent leur culotte et pissèrent dans les bouches ouvertes qui se mirent à fumer dans l'air glacé, à croire que les brigands reprenaient vie ; quelques femmes poussèrent

des cris. Les hommes pendirent par les pieds les trois corps nus aux branches de la croix, comme ces beignets que l'on y accroche pour les enfants à la veille de Pâques fleuries. En signe de dérision, et comme si elle préparait un miroton, la vieille Manon leur décora les oreilles de brins de thym séché et fourra leurs narines de ciboulette. Une danse s'improvisa autour du trophée macabre, au son des claquements des sabots que rythmait la rapide cadence des cris stridents sur deux notes d'un chœur de trois vieilles femmes groupées sur les marches du cimetière. Les enfants, ravis, criaient : « Noël ! Noël ! » Un homme se mit au centre de la ronde et improvisa d'une voix de tête :

« Aye les margottons
ouvrez le lardier, percez le tonneau !
Troussez vos jupons
Mains sur les hanches !
Tournons ! Sautons !
Sautons ! Tournons !
Buvons ! Buvons !
Et toi mon gars,
Prends garde aux pucelles !
Trop tôt te ferreront
Et passeront le mors aux dents ! »

Les sabots claquaient de plus en plus vite, les glapissements des vieilles vrillaient maintenant les oreilles ; la ronde accélérât sa cadence. Un feu fut allumé, une botte de paille répandue pour recouvrir la neige et deux compères roulèrent un tonneau de piquette. Les hurlements de Tiescelin, qui injurait sa femme, arrivaient parfois à dominer le vacarme de la fête :

- Bourre brigands ! Colique de mule ! Vide Gascons ! Merde de bouc ! Ah ! Oui, vraiment ! On a raison de dire que bonne mule, bonne chèvre et bonne femme sont trois méchantes bêtes ! Et encore, ma mule est bien meilleure que toi !

Beaucoup renchérissaient sur le forgeron :

- Bon cheval, mauvais cheval veut l'éperon, bonne femme, mauvaise femme veut le bâton !

- Bonne femme, mauvaise tête, bonne mule, mauvaise bête !

Toute la « sagesse » populaire, si prolixes sur les défauts des femmes, venait de trouver un champ propice à son déchaînement. Il y en avait pour la nuit ! Pour calmer son époux, Guillemette le poussa au premier rang en murmurant suffisamment haut pour être entendue des commères : « Ce que femme veut, Dieu le veut ! » Il lui fallait bien soigner son public féminin ! Comme si on était déjà aux jours gras, le grand jeu du « pet-en-gueule », allait commencer. Et le grand Renard, ainsi nommé à cause de sa chevelure carotte, legs de ses ancêtres Vikings, roula ses chausses sur ses mollets en exhibant ses grasses fesses blanches et poilues et se saisit de Tiescelin que Guillemette lui avait poussé dans les bras. D'un seul coup de main, il lui baissa les chausses et, l'attrapant par les chevilles, lui mit la tête en bas et la fit passer entre ses jambes. Le malheureux Tiescelin avait son nez enfoncé dans la raie des fesses du rouquin qui lui-même avait la narine chevillée entre celles du forgeron son compère. Et le couple tête-bêche et culs nus commença à tourner autour de feu en tanguant sur un rythme lent, comme danse l'ours sur la grand-place de Poissy les jours de marché. Renard plissa le front et ses joues se creusèrent sous l'effort. L'assistance retint son souffle, passionnément attentive : un long pet plaintif, qui n'en finissait pas, vrilla le silence. Le forgeron, le nez collé aux fesses de Renard, se tortilla de dégoût ! L'assistance hurla sa joie. Mais c'était maintenant au tour de la victime, tête en bas, de se concentrer pour mobiliser ses ressources internes et donner ainsi à son adversaire une réponse à la mesure de son attaque. Guillemette encourageait son époux : « Mais pète ! Mais pète donc, abruti ! » Devant des débuts si prometteurs, l'assistance se mit à entonner le gai refrain du pet-en-gueule :

« Au grand jour du Béhourdis
 Autour du feu
 J'ay tant baillé
 Que mon pantalon a pété !
 Trou la lirette !
 Trou la Liré !
 Autour du feu du Béhourdis
 Des peummes rougeuttés
 Et des poères point bleuttés
 Pour Monsieur saint Barthélemy
 Sans oublier nos belles garces !
 Une bonne tartine pour nos gentils gars
 Et un bon gros pet
 Pour tous nos valets !
 Trou du cul la lirette !
 Trou du con la liré ! »

Les pets se succédaient maintenant en canon, sur deux modes ; en mineur pour le grand Renard qui avait mangé des fèves, et en majeur pour Tiescelin qui dînait seulement de pois. La nourriture féculente des derniers mois d'hiver permettait aux acteurs de ne pas manquer de répondant. Le chœur reprenait de plus en plus faux à mesure que le vin coulait :

« À la veillée du Behourdis
 Le Grand Péteau
 A tant pété et tant pété
 Que son trou du cul
 À prins feu !
 Trou du cul et pet la lirette !
 Trou du con et pet la liré !
 À la veillée du Behourdis
 Le Grand Renard

A tant roté et tant chié
Que son trou du cul
S'est éteint !
Trou du cul et con et pet la lirette !
Trou du con et cul et pet la liré ! »

La fête commençait avec un tel entrain, qu'elle ne s'éteindrait qu'au petit matin sous les coups de sabot et les malédictions de Maître Foulques Rousseau, le curé-prieur de Saint-Éloi, qui, en bon prémontré rigoureux, ne tolérait aucune débauche dans sa paroisse. En ce moment, il se bouchait sûrement les oreilles, à deux pas de là dans son presbytère, mesurant dans sa sagesse l'impossibilité de s'opposer pour l'instant à ces danses du diable et à ces jeux indécents. Mais ces brutes ne perdaient rien pour attendre et, demain, viendraient les confessions et les pénitences. Il obligerait leurs femmes à leur tenir la dragée haute avec abstinence féroce jusqu'à Pâques carillonnant au moins. Par saint Barthélemy ! On allait avoir un de ces carêmes-prenants !

J'entrai avec Gerson et mon noble prisonnier brigand dans ma grande cuisine carrelée de dalles de granit noir et nous nous assîmes face à face sur le banc dans l'âtre de la cheminée où flambaient de grosses bûches de châtaignier qui n'en finissaient pas de péter, elles aussi, dans d'explosives gerbes d'étincelles. Le routier était revêtu d'une armure argentée, portant ses armes sur la poitrine : un bouc d'or dressé sur ses pattes de derrière sur champ d'azur, surmonté de la devise familiale « Bourc* ne suis, bouc veult être. » Ce qui me fit sourire : j'étais moi-même arrière arrière-petit-fils de bâtard et j'en étais fier. Mon prisonnier me surprenait ; son allure si juvénile, ses joues si parfaitement lisses et sans le moindre poil, son air si féminin et sa voix si haut perchée, exerçaient une profonde séduction. Où donc étaient la brute et le soudard de la rumeur publique ? Le Bouc prit la parole d'une voix flûtée :

- je m'appelle Aymerigot de Calbrette, mais on me surnomme le Bouc de la Dordogne. Vous ne me reconnaissez pas, Aigremont ? Pourtant c'est moi qui vous ai fait prisonnier, il y a deux ans à Poitiers.

J'avouai que, non vraiment, je ne le reconnaissais pas. J'avais gardé le souvenir d'un grand gaillard aux larges épaules. Il rit et observa que la mémoire est une grande traîtresse. Je le laissai continuer sans l'interrompre :

- Je faisais partie de ces Gascons qui se battaient pour une solde de misère dans l'ost de leur suzerain le roi d'Angleterre. La solde, je ne l'ai jamais touchée, mais j'ai fini par empocher la rançon, assez maigre il faut le dire, que Yon de Garencières paya pour votre liberté. Hélas ! Il va maintenant falloir que je vous paye à mon tour ! Et il partit d'un grand éclat de rire : ce sont là ces hasards et fortunes de guerre qui mettent du sel dans l'existence. Il n'y a rien à dire. De toute façon, j'ai sur moi une bourse que j'ai volée en route à un chanoine en traversant la forêt de Bondy et qui contient à vue d'œil le double de la rançon que vous m'aviez versée jadis. Elle est à vous. Il la posa sur la table.

Je me souvenais bien de la scène : les derniers barons encadrant le roi Jean... Geoffroy de Charny qui tombe lâchant la bannière de France ; le coutilier gascon vrillant sa miséricorde dans sa visière et moi, déjà couché sur le dos, maintenu par trois sergents bordelais qui en voulaient à ma bonne armure, prêts à me tuer pour me l'enlever plus facilement ; le Bouc repoussant les sergents du poitrail de son cheval et proclamant que j'étais son prisonnier et qu'il abattrait d'un seul coup de masse quiconque oserait protester que le prisonnier était à lui.

Le Bouc de la Dordogne avait tourné les yeux vers les flammes et continuait son récit sans me regarder :

- Je suis cadet de Périgord. Ma famille possède une tour qui s'élève grêle dans un ciel toujours sec, au sommet d'un aride pic de calcaire, aussi décharné et desséché que l'index d'une supérieure de novices. On avait beau presser et rudoyer nos vilains, on n'en tirait qu'une très maigre pitance qui ne suffisait pas à nourrir mes cinq frères, mes trois sœurs, nos trois dogues de Bordeaux, notre lévrier de chasse et nos deux chevaux efflanqués. Même nos pigeons affamés avaient déserté leur pigeonnier. On n'a pu doter et marier que l'aînée des filles, et encore ! À un noble galeux, râpé et aussi affamé que nous. Quant aux deux cadettes qui sont jumelles, on n'a même pas pu verser la mince dot que réclamait pour elles le couvent le plus minable de Cahors. Elles sont donc restées chez nous à filer la laine au deuxième étage plein de courants d'air de la tour familiale lézardée. Pour essayer de vivre noblement comme l'exige notre condition, avec les autres cadets de la région on détroussait au printemps les marchands qui rentrent les fontes bourrées d'écus des foires de Montpellier ou de Perpignan. Mais quand l'hiver venait, que la neige recouvrait le Causse et que les loups étaient plus nombreux que les chrétiens à cheminer sur nos plateaux, on dépouillait les pèlerins en toquant la cloche de notre tour pour les attirer sur notre rocher, leur faisant accroire que c'était la campane* de l'hospice des frères qui sonnait pour guider le pieux égaré vers le havre évangélique. Voilà comment vit la noblesse autour de l'abbaye de Brantôme !

Cela me paraissait irréel. Ici, tout autour de Paris, il y avait maintenant bien longtemps que les barons ne détroussaient plus personne sur les grands chemins : la tour du Louvre était trop proche et les prévôts du roi régnaient en maîtres ! Du moins jusqu'ici, parce qu'au train où allaient les événements, on ne tarderait pas à se trouver dans une situation comparable. Mais je me gardais d'intervenir et de le distraire. Je n'avais qu'un but : qu'il me raconte tout ; ce qu'il était venu chercher ; et pourquoi ? Oui, il valait mieux le laisser parler, il était bien parti !

Le Bouc continuait d'un ton rêveur :

- On en a tellement fait, après que la Grande Contagion* eut répandu la famine sur tout le pays, que le sénéchal de Guyenne, ému des incessantes plaintes des vilains, a fait crier le ban dans toutes les paroisses pour courir sus aux nobles brigands tandis que son tribunal, se déplaçant à dos de mulets, venait rendre sur place des sentences terribles. La hache de ses sergents a fait voler par douzaines les têtes nobles parmi ceux qui se sont rendus aux citations du prévôt. Quant à ceux qui s'étaient cachés, ils ont été traqués comme des ours et branchés par les impitoyables et rancunières milices paroissiales. Les temps changent : aujourd'hui, les vilains n'acceptent plus de se faire dépouiller ! Cette vermine se hausse du col et hurle à l'exaction pour un oui ou pour un non. Et dire que les officiers du roi prêtent une oreille complaisante à ces jérémiades !

Les yeux fixés sur les flammes de l'âtre, Aymerigot se tut et se plongea dans ses souvenirs. Il y avait du vrai dans les paroles du Bouc : les vilains relevaient partout la tête. Il paraît que dans les cabarets et les auberges, on accusait les nobles d'avoir honteusement fui à Poitiers, comme ils l'avaient déjà fait à Crécy. Et on disait tout haut que si le roi était prisonnier depuis deux ans, c'étaient eux les responsables. Des meneurs – des moines mendiants gyrovagues* prétendait-on – soutenaient dans ces beuveries que leur seule justification à ces chevaliers, ç'aurait été de défendre le royaume et surtout d'être vainqueurs. À quoi servaient-ils donc, s'ils fuyaient comme les derniers des couards ? Autant s'en débarrasser. Mais je dois dire qu'en bon habitué des « disputes » et des controverses philosophiques, je me gardais de donner tort à ces meneurs : j'en avais trop vu de ces bannières nobles quitter la bataille, à Poitiers, au plus fort de l'offensive anglaise, en abandonnant leur souverain dans la mêlée. La tradition féodale le leur permettait, c'est vrai ! Car c'était l'heure où expirait

leur contrat féodal ! Mais le peuple ne comprenait plus ces règles qui n'étaient faites ni par eux ni pour eux. La seule chose qu'ils voyaient, c'est que quand il s'agit de saisir des récoltes, le noble ne compte pas ses heures ! Mais il les compte lorsque leur suzerain et roi est près d'être saisi ! J'ai entendu raconter, hier au soir au dîner à Retz, que tout près d'ici, dans le Valois, les embuscades contre les nobles devenaient de plus en plus nombreuses. Le vidame* de Joyenval disait qu'un de ces jours on devait s'attendre à voir éclater une de ces émeutes de campagne qui se répandent comme un incendie dans les chaumes à l'automne, ravageant tout sur leur passage. Il est vrai que dans le Valois*, les conditions de vie sont plus dures qu'ici : les troupes armées s'y affrontent depuis des années et finissent toujours par s'accorder sur le dos des manants. De ce côté-ci de la Seine, c'est différent, car la situation est un peu moins mauvaise. Le voisinage de Poissy pacifie un peu le plat pays. À Aigremont, mes vilains me paraissent des plus calmes ; et puis, je les connais tous et j'en suis estimé, du moins, je le croyais. Une bûche s'éroula dans la cheminée dans une cascade d'étincelles et nous tira de nos pensées. Le Bouc reprit sa confession de sa voix flûtée :

- Dans ce monde à l'envers, la hache et la corde ont eu raison des nobles pillards et c'est par dizaines que leurs repaires, leurs maisons fortes et leurs tours se sont écroulés dans les brasiers de la vengeance que l'on appelait justice. À Lubersac, le curé a même fait jeter du sel sur les décombres encore fumants du château pour que jamais rien ne repousse sur ce sol qu'il déclara maudit. C'est alors que je me suis enfui : les syndics de la paroisse de mon fief, enhardis par les mercenaires du sénéchal, m'avaient promis la branche comme au plus gueux d'entre mes serfs ! Du haut de ma courtine, j'ai vu monter leur colonne armée de fourches et de pique-boeufs ferrés au feu, précédée du curé de mon propre village qui brandissait la bannière de saint Sébastien patron des archers, derrière le cheval du capitaine des brigands* de Guyenne.

Et malgré la distance, j'ai entendu leur sauvage refrain qui grondait au-dessus de leurs fourches emmanchées à l'envers :

« Prends ta fourche Jacquou,
Prend ta gourde pour boire,
Avec saint Sébastien
Et monsieur saint Michel
Nous allons faucher le regain
Dans les rangs des barons de Calbrette !
Laridondé Laridondette. »

À ces paroles de fureur, mes sœurs et ma mère attelèrent le percheron au chariot des vendanges et s'enfuirent à Périgueux, tandis que le chant éraillé et aviné se rapprochait :

« L'Aymerigot nous le foulerons
Dans son grand pressoir banal* !
Puis au chêne des fées
Par les pieds, nous le brancherons
Et des renégats de Calbrette
Éteindrons la race maudite.
Laridondé Laridondette. »

C'est à ce deuxième refrain, où j'étais nommément cité, que je pris la route sans plus attendre, sous les quolibets de mes cinq frères décidés à défendre leurs biens. Leurs biens ? Des remparts en ruine, un donjon éventré, un logis sans tuiles, une cave et un cellier vides. Quelques instants plus tard, éperonnant mon cheval, j'eus le temps d'entendre le sort qu'on leur promettait :

« Des pierres du donjon de Calbrette
Rebâtirons notre hameau.
Dans les douves des remparts
Nous pêcherons la carpe bleue
Et sur la motte des Calbrette
Nous jetterons le sel stérile
Laridondé laridondette. »

Et en effet, ils furent branchés tous les cinq, le soir même, à l'orme féodal de Calbrette, symbole de l'antiquité de notre race. Ils s'y balancèrent tout l'hiver. Et quand les cordes se rompirent au printemps, on jeta leurs restes desséchés sur le tas de fumier paroissial où les cochons vinrent se les disputer. Et de l'orme, symbole de nos droits, ils en firent le feu de la Saint-Jean. Quant à moi, j'ai galopé jusqu'à Château-Neuf-de-Randon, ce beau repaire de brigands, où j'ai fait la connaissance de ce magnifique et noble cadet de Dordogne, Arnault de Cervole. On l'appelle l'Archiprêtre, lui ce sans Dieu, à cause de son oncle un pieux chanoine de Périgueux qui se réserve la fleur de toutes les pucelles de son ouvroir. Le désastre de Poitiers a sonné notre heure. Le roi est à Londres, le Dauphin sous la coupe radine des échevins de Paris, et les troupes royales sont débandées. Le désordre s'est installé et la justice n'est plus qu'un souvenir. Avec les grandes compagnies de routiers, d'écorcheurs ou de tuchins, nous tenons plus de soixante forts en Mâconnais, en Basse-Bourgogne, en Forez, en Velay et sur la Loire. Nous rançonnons la moitié du royaume et on ne peut se débarrasser de nous sans payer. Magnifiquement vêtus d'or et d'argent, avec des armes plus splendides que celles des princes, il n'est aucune vie en ce monde qui procure plus de plaisir et plus de gloire que celle que nous menons à chevaucher à l'aventure et à guerroyer. Les riches abbés, les gras prieurs, les bourgeois dodus, les Lombards couverts de soie, les longues caravanes flamandes de mules chargées de damas et d'épices, tout est à notre merci. L'or nouveau ruisselle chaque jour en ondées bienfaisantes sur nos paumes gantées de soie. Les vilains d'Auvergne et du Limousin pourvoient à notre subsistance et leurs colonnes d'ânes amènent chaque matin à nos cuisines, le blé et la farine, le pain tout cuit, les moutons gras et les chapons fondants, sans oublier l'avoine et la litière pour nos destriers* d'Artois et nos roncins* poitevins. Attirées par l'or et l'abondance, les filles délaissent leurs familles et accourent de partout en telle quantité que nous tirons aux dés

celles qui auront le privilège d'écartier les jambes dans la paille rugueuse des greniers, après avoir rompu d'un coup de dague impatient les lacets de leurs corsages et mis à l'air leurs gros tétins laiteux. Nous sommes étoffés comme rois et princes et quand nous chevauchons, tout tremble devant nous, plat pays* comme bonnes villes ! C'est la belle vie, franche, grasse, juteuse et soyeuse !

Le Bouc s'arrêta un instant, grisé par la beauté de l'évocation de sa vie de turpitude, me regarda en souriant et retira ses bottes pour mieux exposer ses pieds à la douceur de l'âtre. Ne chercherait-il pas à me recruter ?

- Toutefois, je ne suis pas venu ici pour vous revoir, ni pour vous raconter ma vie aventureuse. Je ne suis pas non plus l'avant-garde de l'Archiprêtre, qui n'est pas à Melun quoi qu'en dise la rumeur, mais toujours à Metz dont il n'a pas l'intention de sortir pour l'instant. En fait, je suis venu chez vous pour mon propre compte, pour chercher quelque chose que je n'ai pas trouvé et qui n'existe sûrement pas. Je crois que j'ai été le jouet d'un vieux moine à la cervelle un peu faible. Je savais que les chances qu'il dise vrai étaient minces, mais l'appât du gain est tellement puissant que j'ai préféré venir vérifier par moi-même. J'ai cherché partout ; j'ai tout bouleversé dans votre château, des caves aux greniers et si je n'ai rien trouvé, c'est qu'il n'y a rien à trouver. Je peux donc sans risque vous raconter cette histoire de trésor inexistant si vous me donnez à boire, car nous allons passer quelques instants divertissants.

Je fis servir des gobelets de vin chaud. On en arrivait enfin à des choses intéressantes et il convenait de rafraîchir les gosiers. Aymerigot reprit le fil de son récit :

- À l'automne dernier, je poursuivais depuis des semaines, avec un groupe de fiers et braves compagnons* une de ces chevauchées à l'aventure que nous affectionnons tant et qui nous donne toujours grande abondance de butin, de femmes et de chevaux. Cette fois, le hasard des poursuites nous avait menés vers Troyes en

Champagne. Le soir nous surprit dans cette forêt que l'on nomme « la gaste* forêt d'Orient*. » Nous avons peur de nous égarer dans ces futaies profondes et de nous noyer dans les étangs, les lacs et les tourbières qui y sont aussi nombreux que les cailloux sur les grands chemins et qu'un brouillard épais dissimule le plus souvent à la vue des voyageurs. Tout en chevauchant, je me souvenais des délicieux frissons d'horreurs qui me secouaient lorsqu'enfant, ma mère me décrivait pour m'endormir, les sombres taillis des landes et des marais de Guingueroi où se tapissait l'Orgueilleux de la Lande guettant le passage du Chevalier Vermeil, tandis que la Veuve Écarlate pleurait des larmes sans fin sous sa tente de deuil violette. Nous arrivâmes cependant sans encombre devant une de ces petites maisons de bonne pierre que les Templiers avaient coutume de construire sur leurs domaines pour servir de resserre ou de relais. Il faut vous dire pour la bonne compréhension de mon récit que la Gaste Forêt d'Orient est le berceau du Temple.

Moi aussi, je connaissais tout cela, par les récits que me faisait dans mon enfance, mon grand-père qu'on surnommait le Flamand : c'est au milieu de ces bois si épais que se trouvait le fief de Hugues de Payns, officier du comte Hugues de Champagne. En 1097, Hugues de Payns se joignit à l'armée des croisés de Godefroy de Bouillon, de Tancrède et de Bohémond, qui enleva Jérusalem des mains impies des infidèles le 14 juillet 1099. Quelques années plus tard, Hugues de Payns qui était resté à Jérusalem pour soigner les pauvres pèlerins avec les chevaliers de Saint-Jean, fut illuminé comme l'apôtre Paul sur le chemin de Damas et fonda en 1119 l'ordre des moines-soldats du « Temple de Jérusalem. » Au début, lorsqu'ils se présentèrent à Baudouin II, roi de Jérusalem, ils n'étaient que neuf pauvres compagnons chevaliers, dont André de Montbard, l'oncle du grand saint Bernard, celui qui avait prêché la croisade. Hugues revint en France pour créer dans son fief de Payns la première commanderie du Temple hors de Terre sainte, puis parcourut l'Europe pour recruter des adeptes. Bientôt, l'ordre

prospéra si bien, que lorsque le Concile de Troyes le dota de ses statuts en 1128, c'était déjà une puissance militaire considérable. Mais il restait alors volontairement pauvre. Ce n'est que bien plus tard que le Temple devint tellement riche qu'il excita la cupidité du roi Philippe le Bel qui, pour le dépouiller, ne trouva pas d'autre moyen que de le détruire en l'accusant d'hérésie et de mœurs contre nature. Si l'ordre n'avait pas été détruit, tous ces Routiers qui ravagent notre beau pays de France n'auraient pu prospérer. Le Bouc continuait son récit et devenait lyrique :

- La vue de cette vieille grange du Temple nous évoqua une bonne auberge, bien pourvue en gras chapons et vins épais. Pourtant, rien ici ne respirait la richesse : les broussailles croissaient le long des murs et le chaume était percé par endroits. Cependant, un filet de fumée montait de la cheminée droit et haut dans le ciel sans vent : c'était habitué. Un de mes hommes donna de la trompe pour prévenir de notre arrivée, mais nous fûmes obligés d'enfoncer la porte. À l'intérieur, il n'y avait qu'un très vieil homme qui s'avéra vraiment très entêté. Car après que nous lui avons mangé tout ce qui pouvait se manger, c'est-à-dire pas grand-chose dans cet antre de misère, il refusait toujours de nous dire sous quelle pierre du mur ou sous quelle dalle du sol il cachait ses économies. Pourtant on fut patient. Mais la vertu a ses limites, surtout chez un brigand poussé par la soif de l'or : on le coucha sur un banc, on le déchaussa et on lui frotta les pieds de lard. Un de mes fiers-à-bras raviva le feu de la cheminée avec les plumes des deux vieilles poules qui avaient eu l'honneur de nous remplir l'estomac et se mit en demeure de pousser le banc pour lui rapprocher progressivement les pieds du foyer. Cette bonne vieille méthode des « chauffeurs », ça marche toujours. C'est à ces détails que l'on comprend que la truanderie est vraiment affaire de traditions ! La graisse de lard qui enduisait ses plantes commençait à peine à grésiller, que le vieux se mit à glapir qu'il ne voulait pas mourir, alors que, de toute façon, il lui restait si peu à vivre. Ce sont

toujours les plus vieux qui font le plus d'histoires. Pas les jeunes qui n'ont aucune imagination ! Il criait qu'il nous dirait tout, si on le détachait et lui laissait la vie sauve. Comme cela ne coûte rien de promettre, on promet tout ce qu'il voulut. On le détacha et on lui fit boire de force toute une gourde de ce Saint-Pourçain si réputé pour délier les langues. Et entre deux hoquets avinés, roulant des yeux blancs, il nous fit ce long récit, multipliant les détails pour reculer la reprise inéluctable de son supplice. Il s'appelait Bertrand Quintel. Il avouait quatre-vingts ans ou environ, mais en paraissait à peine soixante. Il était né dixième enfant, dont trois seulement avaient vécu, aux Vaux-de-Cernay, en Hurepoix, non loin de Poissy, aux temps lointains du saint roi Louis. Vaux était à cette époque le siège d'une puissante commanderie du Temple et son père, pauvre journalier, vivait une vie sordide de bête de somme en se louant à la tâche au receveur du seigneur du lieu. Un hiver que la disette tordait les ventres de la famille, son père s'était « donné » à Arnould de Châteaufort, maître de la commanderie, ce qui le faisait échapper à la juridiction de son seigneur. Comme pour les autres « Donats* », son sort s'était de ce fait considérablement amélioré, car les chevaliers du Temple étaient des maîtres humains, même s'ils étaient impitoyables sur la qualité du travail, la discipline, les mœurs et la religion. Fort pour son âge, il avait été remarqué à douze ans par l'écuyer du maître, qui en avait fait un sergent d'armes. Il avait vécu à Vaux une longue vie tranquille d'homme d'armes soldé et n'était jamais allé en Terre sainte, car les derniers combats pour la défense du tombeau du Christ venaient d'être livrés en vain.

Ces tragiques épisodes que me racontait Aymerigot faisaient également partie des récits de veillées de mon grand-père. C'était en effet en mai 1291 que Melec el Esseraf « *Le Sultan des Sultans, le Puissant et le Redoutable, le Chasseur et le Pourfendeur des Francs, des Tartares et des Arméniens, l'Arracheur des châteaux des mains des Mécréants et des Infidèles* » donna l'assaut aux huit cents

chevaliers francs de Saint-Jean-d'Acre. Accablé sous le nombre, le maréchal du Temple, Pierre de Sévry préféra, plutôt que de se rendre, s'ensevelir avec ses chevaliers dans l'écroulement du donjon après y avoir attiré deux mille musulmans. Quel soldat peut rêver d'un plus beau tombeau ? C'est sur ce dernier trait de bravoure que le saint royaume de Jérusalem tomba définitivement aux mains des Maures malgré la vaillance des Templiers, et des Hospitaliers de Saint-Jean et des Teutoniques, à cause des intrigues et des grands péchés des barons « poulains* » nés en Terre sainte et plus préoccupés de querelles et de rapines que de la Cité de Dieu. L'ordre du Temple s'était alors replié sur l'Europe et le donjon du Temple de Paris en était devenu la maison chèvétaine*.

- Seize années après ces sombres événements d'Orient, poursuivit le Bouc, en novembre 1307, Bertrand Quintel nous avoua avoir fait, avec son maître le commandeur de Vaux, un voyage à la commanderie de Payns. Il s'y trouvait encore quand le 10 novembre, un courrier harassé arriva du donjon du Temple de Paris, après avoir chevauché trois jours sans dormir, prenant à peine le temps de changer de monture à chaque commanderie : le grand maître Jacques de Molay prévenait le commandeur de Payns que le roi Philippe le Bel allait incessamment confisquer les biens de l'Ordre et emprisonner tous les chevaliers. Il lui ordonnait par conséquent d'appliquer le plan d'enfouissement. Conformément à ces directives secrètes, raconta Quintel, les moines-soldats, aidés par les frères convers et leurs valets, passèrent deux jours dans les souterrains de Payns, se relayant jour et nuit pour remonter de lourdes caisses scellées qu'ils chargèrent dans quatre chariots bâchés. Sous une très forte escorte de vingt chevaliers et de trente frères, le convoi quitta la forêt d'Orient dans la nuit du 12 novembre 1307, sous une bourrasque de neige qui effaçait les traces de roues et brouillait leurs pistes. Le lendemain 13 novembre, il neigeait toujours. La nuit était tombée encore plus

tôt que d'habitude sous le ciel plombé. Il ne restait plus que deux sergents d'armes et une douzaine de frères convers, dont notre Bertrand Quintel. La neige étouffait tous les bruits et ce furent les hennissements des chevaux qui avertirent la commanderie de l'approche des quarante cavaliers de Jean de Villarcel, prévôt de Troyes, qui venait arrêter les Templiers de Payns, comme tous les prévôts du roi le faisaient à la même heure dans tout le royaume. Et comme partout ailleurs, le prévôt fit lire par son héraut à la porte de la commanderie l'arrêt du roi rédigé de la main même de son intendant, l'infâme Garde des Sceaux Enguerrand de Marigny : « *Une chose amère, une chose déplorable, une chose horrible à penser, terrible à entendre, une chose détestable, un forfait exécrationnable de scélératesse, une infamie affreuse, une chose tout à fait inhumaine, pis, étrangère à toute humanité, a retenti à nos oreilles selon le rapport de plusieurs personnes dignes de foi, non sans nous frapper d'une stupeur profonde et nous faire frémir d'une violente horreur...* » Pendant de longues minutes, le héraut continua la lecture de la lettre, dans laquelle le roi accumulait mensonges et fausses accusations, pour justifier les arrestations des moines-soldats. Tout y passait : l'hérésie, la sorcellerie et même la sodomie... Sans attendre la fin de ce tissu d'horreurs, Bertrand Quintel se sauva par la fenêtre de derrière. Les autres, qui n'en croyaient pas leurs oreilles, restèrent sur place, frappés de stupeur. Mal leur en prit ! Ils furent arrêtés et pourrirent de longues années dans les geôles royales. Quant à Quintel, il se réfugia ici à l'Hôpital-du-Temple, au centre de la forêt d'Orient. Il y vécut caché pendant cinquante et un ans, jusqu'à notre visite, bien que quarante-quatre ans se fussent écoulés depuis qu'un sanglier énervé eut brutalement mis fin d'un coup de hure à la vie de ce roi sacrilège, faux-monnayeur, gifleur de pape et grand chasseur. En 1314, Quintel ne sortit même pas de sa retraite pour fêter ce royal décès qui suivit de quelques mois le grand brûlement des dignitaires du Temple, conformément à la prophétie que le grand

maître Jacques de Molay avait fulminée du haut de son bûcher fumant, citant le pape et le roi à comparaître devant le tribunal de Dieu avant que l'année ne se termine. Le vieux sergent du Temple, chez qui la chaufferie de ses pieds et l'excès forcé de Saint-Pourçain avaient décidément ravivé les souvenirs, nous affirma dans de longs sanglots que c'était tout ce qu'il savait et qu'il ignorait ce qu'était devenu le convoi du trésor du Temple. Il réclama la vie sauve que nous lui avions promise. Mais c'est un point d'honneur pour nous les francs Routiers de ne jamais croire un honnête homme. Par conséquent, nous remîmes aussitôt le convers sur son banc d'angoisse. Ses pieds fondirent sous la chaleur du feu et la graisse qui coulait des crevasses de ses plantes éclatées donna une nouvelle vigueur au brasier dont les flammes teintaient de pourpre les visages crispés de cupidité de mes compagnons tourmenteurs. Quand les os de ses talons tombèrent sur les dalles comme des noyaux de prunes que l'on crache, il expira, trop tôt à notre gré, non sans crier que les chariots s'étaient rendus, non pas à Gisors comme le voulait la croyance commune des chevaliers rescapés des bûchers, mais qu'ils s'étaient arrêtés sur la route de Normandie dans un château appelé Aigremont.

Je fixais le Bouc. Il paraissait perdu dans ses souvenirs et ne laissait paraître ni remords ni émotion. Ce beau petit jeune homme était vraiment un redoutable ruffian...

- Au matin, reprit Aymerigot, nous quittâmes l'Hôpital d'Orient après y avoir mis le feu pour effacer les traces de nos forfaits, et nous reprîmes le chemin de Metz. Heureusement, en cheminant, nous tombâmes sur un groupe de chanoines de Théroouanne revenant d'Avignon où ils étaient allés faire trancher par le pontife cette querelle de théologie qui les opposait aux franciscains d'Arras : « *Les langues de feu qui descendirent sur les apôtres à la Pentecôte dégageaient-elles ou non, chaleur et fumée ? Et si oui, pourquoi n'avaient-elles pas mis le feu à la toiture ?* » Ces chanoines

disputailleurs s'étaient fait rudement rabrouer par Sa Sainteté qui leur avait recommandé de s'occuper plutôt des aumônes dues aux pauvres et de laisser les subtilités de la théologie aux docteurs de Sorbonne qui lui donnaient déjà, à eux seuls, suffisamment de fil à retordre. Nous les dépouillâmes et, pour commencer à bien leur inculquer cet esprit de pauvreté recommandé par le siège apostolique, nous les laissâmes tout nus pleurant dans la neige et continuâmes notre route en tirant derrière nous leurs grasses mules ecclésiastiques bien pourvues de riches portemanteaux. C'est bien la seule fois que j'ai été le bras séculier de décisions pontificales. Dieu comptera cela à mon crédit, j'en suis certain, lorsque l'archange se saisira du fléau de la balance pour peser ma pauvre vie de noble brigand valeureux. Je passai le début de l'hiver douillettement au chaud avec mes compagnons dans notre château de Metz, grassement nourris par les vilains décharnés et affamés des environs. Mais je ne pouvais oublier les paroles arrachées par le feu au vieux sergent du Temple : à l'approche de la mort, et la crainte de l'enfer aidant, il ne pouvait avoir menti ! Quoiqu'en aient dit leurs juges vendus au roi et au pape, cette engeance de Templiers ne pensait qu'à Dieu et au paradis ! J'ai mis du temps à repérer votre trou à rat. Car pardonnez-moi mon ami, mais des Aigremont, il y en a trois ou quatre entre Champagne et Normandie, et toutes ces tours sont autrement plus hautes et plus prospères que les vôtres. Comme disait César, je suis venu et j'ai vu. La seule différence avec lui, c'est que je n'ai pas vaincu. Voilà : depuis trois jours, nous avons tout fouillé chez vous. Excusez-moi pour le désordre, d'autant que nous n'avons rien trouvé. Cette vieille ganache militaire du Temple nous aura quand même bernés. Au jour d'aujourd'hui, on ne peut même plus compter sur la vertu des moines et encore moins sur celle des convers qui vous roulent dans la farine. Mais peut-être que mentir à un écorcheur leur vaut des indulgences dans l'au-delà. Ah ! Les temps sont bien durs,

même pour les voleurs ! Les prêcheurs ont raison de dire que ce siècle est de fer !

Sur cette sentence désabusée, Aymerigot de Calbrette, surnommé le Bouc de la Dordogne, termina son gobelet d'un trait, rajusta sa magnifique cotte d'orient et sortit sur le pas de la porte :

- Je suis allégé de ma bourse et je n'ai plus de cheval. Adieu ! Anselme. Je vous avais fait prisonnier, vous venez de prendre votre revanche. À nous revoir pour la belle, sinon en enfer. Merci pour le vin. Faites-moi conduire jusque sur la grand-route. Je vais tâcher de détrousser un de ces marchands de bœufs qui s'en reviennent du marché de Poissy les chausses cousues de pièces d'or. Il me sera, j'en suis sûr, reconnaissant de me céder son cheval bien nourri contre la vie ; et si j'insiste, je ne doute pas qu'il me fasse même cadeau de la mule qui porte son bagage, juste pour me faire plaisir. Gagner ainsi la considération de son prochain, le pousser à l'esprit de pauvreté et d'aumône, c'est décidément l'un des plus fins agréments de la vie de larron !

Du haut de ma courtine, je contemplais Aymerigot disparaître sur le chemin de Poissy. Eh bien, pour un jeune damoiseau à l'allure si douce et si frêle, c'était un rude compagnon qui méritait bien sa sinistre réputation ! Mais il restait une bonne dose de mystère chez cet homme. Comment pouvait-on le dire brutal, grossier et blasphémateur ? Présentait-il tour à tour ce double visage ? Bah ! Pourquoi me tourmenter ? Il n'y avait aucune raison de le revoir de nouveau. Le soleil allait bientôt disparaître derrière les collines des Tailles-d'Herblay. Il était temps de penser à mon défunt père. Je descendis et ordonnai de conduire à l'église la charrette et son tonneau. La fête des vilains battait son plein. La piquette avait coulé sans entrave. Ivres morts, de nombreux corps jonchaient la neige noircie de boue mêlée de paille. Le crépitement des sabots dansant la gigue, les notes suraiguës éraillées et rauques des mélopées des vieilles, les roucoulements énervés de plaisir des

filles chatouillées transformaient la place de l'église en un lieu de sabbat. Pour éviter le porche et la croix hosannière* où pendaient par les pieds les trois corps nus des routiers décorés de thym et de laurier aux oreilles, et à qui les reflets du proche brasier donnaient des apparences de vie, j'ouvris la petite porte de côté, la « porte noire » réservée aux charbonniers. Mes trois valets roulèrent le tonneau à l'intérieur. Ils plantèrent dans l'anneau du mur deux torches de paille graissée de lard qui fumaient noir et épais. Dans la quasi-obscurité, la petite nef romane paraissait immense : ses deux extrémités disparaissaient dans la pénombre. On devinait la grosse ligne noire de la litre* féodale qui rayait les parois à mi-hauteur, à peine égayée tous les cinq pas par les écus d'azur des Aigremont et leurs merlettes d'or. Au-dessus, la voûte de bois en berceau se perdait dans la nuit, mais les centaines de crânes et d'ossements blanchis, soigneusement rangés sur les planches jetées en travers des poutres soutenant le toit et servant de charnier* à la paroisse, reflétaient doucement la lumière fuligineuse des torches et témoignaient de l'antiquité de la communauté d'Aigremont. La paille boueuse qui jonchait le sol pour absorber l'humidité de la terre battue crissait sous nos pieds. L'enfeu* creusé dans le mur nord était prêt, conformément aux ordres que j'avais envoyés de Londres. Le couvercle de pierre sculptée et polychrome du gisant d'Anselme le Vieux en armure, les mains jointes et chaque pied reposant sur une merlette dorée, était posé verticalement contre la paroi. Les valets ouvrirent le coffre et rangèrent dans la fosse de granit, d'abord le crâne, puis les côtes et enfin les autres os. Ils enlevèrent le couvercle du tonneau et une épouvantable odeur de décomposition envahit l'église. Du bout de leurs crochets de fer, ils pêchèrent un à un dans la saumure d'eau-de-vie de prunes galloise, les morceaux de chair, et en bourrèrent un coffret de plomb qui s'avéra bientôt trop petit. Un valet dut monter sur le couvercle et y sauter pour pouvoir le refermer. À nous quatre, nous saisîmes la dalle au gisant et la replaçâmes sur la fosse

de l'enfeu : Anselme le Vieux pouvait désormais reposer dans son église pour l'éternité. Ses viscères trop putrescibles et intransportables avaient été inhumés sous le chœur de l'église du Nottingham près de Londres, et son cœur reposait dans une urne murée dans le troisième pilier du cloître du couvent de Verneuil-sur-Avre, où sa sœur était abbesse. Lorsque sonnera la trompette de Josaphat*, il aura peut-être du mal à recoller tous ses morceaux ! Dans deux jours aura lieu son service funèbre en présence de tout le village. À genoux sur la paille du chœur, je priais vaguement en contemplant toute ma lignée rassemblée dans les huit enfeus creusés dans la paroi, depuis Gazon le Bâtard, fils d'Amaury de Béthemont et de Renaulde la Courtaude, jusqu'à mon grand-père, Anselme le Flamand dont je me souvenais de la mise en terre. Anselme le Vieux était bien entouré : deux siècles d'histoire et de chevalerie gravés dans la pierre. Il ne restait plus qu'une place, la mienne. Mon successeur devra agrandir l'église. À chacun ses responsabilités.

La nuit était tombée. Je m'en retournai à ma tour en méditant les derniers événements d'une journée si riche en rebondissements. Le récit du Bouc m'avait passionnément intéressé. J'espérais que je ne lui en avais rien laissé voir. Tout en l'écoutant, je pensais que la dédicace mystérieuse de mes *Chroniques du Graal et de Perceval*, avait sans aucun doute un rapport avec l'histoire de l'écorcheur. Ce convoi mystérieux, en provenance de la commanderie de Payns en gaste forêt d'Orient, et à destination de la puissante forteresse du Temple de Gisors, qui se serait arrêté de nuit à Aigremont au moment où la nouvelle de l'arrestation de tous les Templiers du royaume venait de se répandre... Mais si j'étais prêt à accorder quelque crédit au récit du routier, je ne pouvais comprendre pourquoi le convoi aurait choisi pour sa halte de nuit la forteresse d'Aigremont qui n'appartenait pas au Temple, ni comment ces quatre chariots avaient pu passer inaperçus dans Aigremont, puis disparaître totalement dans un endroit dont je connaissais par

cœur tous les recoins et la moindre de ses cachettes. Mais j'étais bien fatigué. Je posai les pieds sur les chenets de l'âtre de ma grande cuisine et commandai mon souper. Me souvenant que ce retour au pays coïncidait avec le jour de mon anniversaire, je pris mon stylet et, sur une tablette de cire, je gravai ce poème d'espoir :
« *Dans la partie de l'année encore jeune où le soleil, sous le signe du Verseau, commence à réchauffer ses rayons, et où les jours vont conquérir la longueur du temps que les nuits leur avaient enlevée ; lorsque le givre imite, au milieu de nos champs, dans sa durée incertaine, la couleur de la neige sa blanche sœur, le villageois qui n'a plus de nourriture à donner à ses bestiaux, se lève, sort, trouve la campagne argentée par la gelée, et, se frappant lui-même dans son dépit, retourne à sa maison, se livre à des plaintes douloureuses comme l'infortuné qui ne sait pas ce qu'il faut faire ; puis il renaît bientôt à l'espérance en voyant la face du monde ranimée en un instant.* »

*« Je n'arrive pas à comprendre :
les énigmes en effet m'embrouillent
De leurs oracles obscurs. »
Eschyle (Agamemnon)*

CHAPITRE 3

Comment le Flamand lié à la bride du roi aveugle
à Crécy souffrit la masle mort,
puis Chrysostome dans son trou
fut descendu tout nu à Joyenval.
Où Escarboucle, de son chaudron de soupe
sortit le païen roi Candat
les dix femmes de son harem
et ses trente petits enfants,
puis de sa poche tira les quintuples sorts des saints.

Mai 1358.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen. » Je me signai et fis une gémflexion devant la croix Saint-Éloi, élevée jadis par Amaury de Béthemont au carrefour du chemin du Fonds de Martival et de la rue d'Aigremont. La splendide pierre de granit commémorative que je venais de faire sceller sur son socle en souvenir de mon grand-père, Anselme le Flamand, tombé à l'âge patriarcal de soixante-cinq ans à la bataille de Crécy, était du plus bel effet :

« L'an mil iii. C.XL.vi.
Que nos seigneurs furent occis
En la bataille de Créci
IHSV cris leur face merci
Anselmus de Acrimonte, miles
R.I.C. »

Comme le faisaient mes prédécesseurs depuis des temps immémoriaux, je me devais de marquer notre grasse terre, notre héritage, par des inscriptions attestant la bravoure de l'antiquité de notre lignée. Le paysage lui-même est Histoire. Ce versant couvert de poiriers, à ma droite, dit « le clos de la cure », avait été légué au prieuré par mon aïeule Agnès, aux temps lointains de Philippe II l'Auguste. Et plus bas, dans les « Petites Ventes », l'orme ferré qui marquait mon droit de cens, avait été planté voilà deux siècles déjà par mes cousins Jean et Robert de Mussy, seigneurs de Montloriet, au-dessus d'Aigremont. Et derrière moi, cette source du ru Saint-Éloi, la légende affirmait que le Bâtard de Poissy s'y était plongé tout habillé pour s'y désaltérer dans sa fuite après la prise de Béthemont par les milices paroissiales menées par le connétable de Louis le Gros, venu châtier ce pilleur de récoltes. Je m'assis sur la troisième marche du calvaire et, le dos calé par la stèle, je me recueillis, laissant mon esprit vagabonder dans les halliers de mes souvenirs. J'étais tout enfant à l'époque, mais le récit de mon père arrivant seul, un soir d'août 1346, devant le pont-levis d'Aigremont, quatre jours après le désastre de Crécy, m'avait tellement frappé que je n'en avais oublié un seul mot. Il faisait chaud ce soir-là et les hirondelles volaient bas en poussant des cris aigus. Il avait fallu descendre Anselme le Vieux de son cheval, tant était grand son épuisement. On n'osait lui demander pourquoi il était seul, ni où se trouvait son père Anselme le Flamand. Il s'était endormi tout de suite, sans un mot. Le lendemain, reposé, il consentit enfin à raconter. Assis sur des bancs dans la cour, la famille, les serviteurs et la moitié du village écoutaient avec passion. Les deux Anselme, le Flamand, le père, et le Vieux, son fils, étaient partis dix jours plus tôt, suivis de leurs deux valets de pied et d'une mule portant leurs écus, leurs lances et leurs cuirasses de fer. Ils sifflaient et chantonnaient : ils allaient conquérir la gloire, la fortune des rançons et s'enivrer de la victoire. Le Flamand surtout, était heureux ; car à soixante-cinq ans environ, il savait que c'était là sa

dernière campagne, et il était décidé à en profiter. Je me souviens encore, avec précision, de son récit :

- « Nous avons passé la nuit du vendredi à Abbeville où cantonnait une partie des chevaliers de l'immense ost du roi Philippe de Valois. Nous étions couchés sur la paille dans l'église Saint-Pierre. L'armée était si grande, que non seulement Abbeville, mais aussi Amiens et les villages environnants pouvaient à peine la contenir. La campagne était éclairée jusqu'à l'horizon par les milliers de feux des bivouacs et les claquements des étendards égayaient la nuit. Le samedi 25 août au matin, on n'entendait dans le plat pays que chants de messes : celles que les nombreux évêques accompagnant l'ost donnaient dans chaque église, chapelle et ermitage, pour les puissants et leurs serviteurs, et celles entonnées à même les chaumes, pour les brigands* et les hommes de pied. Puis, confessée et communiée, l'armée se mit en marche vers le moulin de Crécy où les coureurs de France avaient localisé les trois batailles* d'Édouard III d'Angleterre et de son fils aîné, le Prince Noir. Toute la journée, les longues colonnes françaises montèrent vers Crécy. C'était grand merveille que ce spectacle ! Les armures et les écus innombrables renvoyaient les rayons du soleil. Les lances étaient si nombreuses qu'on aurait dit les branches effeuillées d'une forêt en hiver. Dans un ciel sans nuages, ce n'était pas le tonnerre qui grondait, mais les milliers de sabots des destriers qui piétinaient le sol. Et de toutes parts jusqu'à l'horizon, cheminaient les chariots, les mulets de bât, les valets et les hommes d'armes. Une mer d'oriflammes, de bannières et de pennons, clapotait dans la brise chaude et peuplait la plaine de l'élégant bestiaire héraldique : Lions d'or, léopards flamboyants, dogues rampants, tours d'argent, éléphants de sable, roses de sinople ou têtes de Maures de gueules. Les merlettes d'Aigremont étaient bien entourées ! Je n'avais jamais vu une chose pareille ! Mon cœur était gonflé d'un puissant appétit de gloire, ma main se refermait d'impatience sur le pommeau de mon épée, et l'ardeur

faisait courir dans mes veines un sang brûlant. Nous nous trouvions dans l'avant-garde du roi Philippe. Vers les cinq heures de relevé, nous aperçûmes au loin les rangs anglais et nous nous arrê tâmes. J'étais si près que j'entendais les maréchaux de France donner leur conseil au roi : les troupes étaient fatiguées d'avoir marché toute la journée ; il fallait bivouaquer et les laisser se reposer, puis donner l'assaut le lendemain sans respecter la trêve traditionnelle du dimanche, jour du Seigneur. Certains d'entre nous commencèrent donc à s'en retourner pour trouver un logement avant que tous les toits ne soient occupés. J'étais parmi ceux-ci, avec mon père et nos deux valets. Mais les troupes continuaient d'arriver, et bientôt la cohue fut indescriptible : nous voulions repartir vers l'arrière, les autres voulaient monter vers le front en dépit des ordres. On les entendait crier à ceux qui les suivaient : « Mettons-nous devant eux pour être à l'honneur demain matin au premier rang de la bataille. » Chacun voulait bivouaquer devant les autres, afin d'être mieux placé pour courir sus à l'ennemi. La guerre est une fête, pourquoi y serait-on mal placé ? Nous tournâmes donc nos chevaux pour rester, nous aussi, au premier rang : nous n'avions pas cheminé au soleil toute la journée pour perdre notre place ! À peine avions-nous déchargé nos effets, que les rangs suivants nous dépassèrent et s'installèrent en avant de nous. Nous remontâmes en selle et, dépassant à notre tour les nouveaux arrivés, nous descendîmes de cheval une trentaine de pas en avant. Mais la foule immense des chevaliers superbement harnachés continuait d'affluer, si bien que bientôt, nous fûmes de nouveau installés assez en arrière des premiers. Nous remontâmes donc de nouveau en selle pour reconquérir notre première place. On échangeait des plaisanteries : « À nous les places d'honneur ! À nous seuls, nous les mettrons en déroute. Vous, il vous suffira de nous regarder sans intervenir ! » Piqués au vif, ceux qui étaient déjà assis en arrière se remettaient alors en mouvement. Les écuyers des maréchaux s'efforçaient en vain d'arrêter cette surenchère. Mais la gloire,

hélas ! ne pouvait entendre la voix de leur sagesse. Et finalement, de déplacement en déplacement, nous fûmes bientôt à cinq cents pas à peine des Anglais impeccablement rangés en trois batailles. Le ciel s'était couvert : un de ces violents orages dont seul le mois d'août a le secret se préparait. La nuit serait mouillée. Le roi Philippe traversa alors nos rangs et je l'entendis distinctement dire : « Par mon âme et par mon corps, je vois mes ennemis et je veux aller les combattre. Ce serait grande couardise que de vouloir se reposer. Faites avancer nos Génois et commencer la bataille, au nom du Seigneur et de monseigneur Saint-Denis. » Le roi avait parlé, les maréchaux s'inclinèrent. Les arbalétriers génois venaient de faire six lieues en plein soleil, chargés de leurs lourdes arbalètes. J'entendis aussi leur capitaine faire sa remontrance au duc d'Alençon et contester l'ordre du roi : « Monseigneur, il faut respecter la décision des maréchaux. Il était convenu par contrat que nous nous reposerions cette nuit ; et l'on veut, alors que nous sommes si fatigués, que nous allions combattre ce soir même ? C'est alors que l'orage épouvantable éclata et couvrit la réponse du duc. Le tonnerre nous assourdissait. Le ciel était si noir que, sans les éclairs, la nuit serait tombée en plein jour. Le sol était déjà transformé en borbier sous les sabots de nos destriers*. J'étais en sueur sous ma lourde armure ; la pluie glacée et diluvienne me fit éternuer et frissonner de fièvre. L'averse cessa, et le soleil brilla de nouveau ; nous l'avions dans les yeux et il nous aveuglait. Un vol de corbeaux passa très bas sur nos rangs désordonnés avec des croassements funèbres. Mon voisin, le baron d'Orgeval, me dit alors : « C'est un mauvais présage. Il y aura ici, avant qu'il ne soit nuit, un terrible combat, beaucoup de sang versé et d'hommes morts, quel que soit le vainqueur. » Écoutant finalement leur capitaine, les Génois se rangèrent sur six rangs de profondeur et s'ébranlèrent en poussant des cris si épouvantables que cela en était prodigieux. Arrivées à cinquante pas des lignes anglaises, les six rangées lâchèrent leur première salve de carreaux*. Les archets

anglais tombèrent comme des mouches, mais contre toute attente, ne se débandèrent pas. L'ennemi était coriace et la soirée serait rude. Une pluie de flèches tirée des rangs gallois survivants, en direction du ciel, retomba verticalement sur nos Génois qui rechargeaient péniblement leurs lourdes arbalètes en exposant leurs dos sans défense. Ces flèches tombaient si drues et si nombreuses que le soleil couchant en sembla obscurci. Une deuxième, puis une troisième averse de traits de frêne tombèrent des cieux avant que nos arbalétriers aient achevé de rebander leurs armes. Nous apprîmes à nos dépens que l'arc est rapide et l'arbalète lente à charger. C'est alors que nos Génois s'affolèrent et que leurs rangs se rompirent. Ils commencèrent à refluer vers nous et à bousculer les premiers rangs de notre chevalerie pour fuir plus vite. Rendu furieux par ce début de panique, le duc d'Alençon hurla à ses capitaines : « Tuez cette piétaille ! Mais lardez-moi donc cette piétaille qui nous gêne et occupe notre chemin sans raison ! » Alors nous baissâmes les visières de nos heaumes, nous affermâmes nos poings sur la hampe de nos lances de combat et nous éperonnâmes jusqu'au sang les flancs de nos lourds destriers, hurlant à pleins poumons nos cris de guerre. Nous prîmes de la vitesse, le choc des sabots ébranlait le sol et nous nous sentions immortels. J'étais tout à la fois Achille au pied léger, Alexandre au front couronné, et Thésée invaincu ! Je hurlais sans arrêt notre cri de guerre familial : « Bernemichaud ! » comme l'avaient fait avant moi tous mes ancêtres. Mes valets couraient derrière mon cheval. Nos oriflammes flamboyantes claquaient dans le soleil couchant qui nous aveuglait. Je ne voyais rien, mais la brise de la gloire me caressait le visage à travers la fente de mon heaume. « Bernemichaud ! » et un Génois roula sous mes sabots ; « Bernemichaud ! » et un autre perdit la tête au bout de ma lance ; « Bernemichaud ! » et j'en étendis un troisième d'un coup de masse de ma main gauche. La grande tuerie nous enivrait, mais c'était nos gens que nous massacrons ! Notre charge passait, irrésistible,

semant la mort dans nos alliés. Mais nos ennemis, eux, ne se trompaient pas : mes compagnons de droite et de gauche étaient déjà tombés sous les flèches galloises qui pleuvaient toujours aussi dru. Je tournai la tête et vis que notre premier rang d'assaut était déjà bien clairsemé. Toujours à pleine course, j'allais atteindre les premiers Anglais : « Bernemichaud ! » Mon cheval franchit d'un bond le sommet d'un talus et retomba dans un profond fossé marécageux à demi comblé par des centaines de corps de nos chevaliers percés de traits anglais, couchés dans la boue ou agonisant à genoux en retenant leurs tripes de leurs membres brisés. Mon beau destrier trébucha et s'abattit. Le reste de la charge passa au-dessus de moi dans un grondement d'orage. Nombre des nôtres de la première vague terminèrent leur course comme moi, couchés dans le fossé. Par chance, j'avais été projeté à côté de mon cheval, sans être resté engagé dessous. Dans la boue gluante de sang, ce n'étaient que cris et gémissements. Un Génois, une flèche dans le dos et les yeux pleins de haine, rampait vers moi, un couteau à la main : « Damnés gentilshommes, vous nous avez trahis ! Je vais t'emmener avec moi en enfer ! » Paralysé par le poids de mon armure, je ne pouvais me défendre. Par chance, les yeux figés et la bouche baveuse largement ouverte sur ses chicots pourris, il mourut en arrivant sur moi, et son couteau tinta sur ma poitrine de fer. Les nôtres, de moins en moins nombreux, continuaient à passer. Certains, apercevant à temps le fossé, réussissaient à sauter par-dessus au dernier moment. Mais le plus grand nombre s'y enlisait comme dans les infernaux paluds*. Les chevaux aux pattes cassées, étendus sur le flanc, ruaient de leurs membres valides et trouaient de leurs sabots furieux les armures de leurs cavaliers. Dans ce fossé, c'était la funèbre vallée de Josaphat* : gémissements, cris, blasphèmes et prières mêlés. Un très long moment s'était écoulé lorsque je réussis enfin à me débarrasser de la plupart des éléments de mon armure. Presque nu, je me hissai hors de la tranchée que la fleur de la chevalerie de

France comblait aux trois quarts. Mes amis, les chevaliers de Montaigu et de Feucherolles et les deux frères de Sainte-Gemmes, mâlement occis, gisaient dans leur sang, et des débris de cervelle et la tripaille poisseuse de leurs chevaux leur dessinaient de pourpres colliers. La nuit était presque tombée et les derniers rescapés sautaient le fossé en sens inverse, revenant des lignes anglaises, fuyant honteusement : voilà ce que la roue de la fortune, dans sa révolution, avait fait de ces fringants et orgueilleux chevaliers d'acier ! Une heure à peine auparavant, la gloire les attendait. C'était maintenant le spectre honteux et blafard de la déroute qui les poussait à fuir. La campagne était jonchée de morts. Les râles et les gémissements s'élevaient sous la lune radieuse et les cris des gisants achevés par les coutilliers gascons déchiraient la nuit de leurs clameurs aiguës. L'air était lourd de l'odeur âcre du sang que la glaise n'arrivait plus à absorber, de celle, douceuse, des entrailles répandues et de celle, plus âcre encore des excréments des mourants. Je ne sais comment, j'échappai aux pillards anglais achevant les blessés, détrossant les morts et égorgeant les fuyards. J'arrivais au petit matin dans Amiens : la ville grouillait de chevaliers aux tuniques en lambeaux, de soldats couverts de glaise et gémissants. La boue des ruisseaux était teintée de rouge et les rues bruissaient de rumeurs innombrables : le roi serait mort dans le fossé fatal ; ou prisonnier du Prince Noir ; ou encore en fuite honteuse. Cette dernière nouvelle fut confirmée le lendemain, alors que je chevauchais, malade et fiévreux, vers Pontoise. »

Mon père s'était arrêté un long moment, les yeux fixés au sol, plongé dans sa honte et son désespoir. Puis il avait repris dans un murmure :

- « C'est dans cette ville que je retrouvai le valet de ton grand-père qui me raconta sa fin glorieuse. Plus chanceux ou plus habile que moi, Anselme le Flamand avait réussi à sauter le funeste ravin. Il se

trouvait dans la poignée d'amis entourant le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, dit l'Aveugle, qui, à l'âge de soixante-dix ans passés, appelait de tous ses vœux son dernier combat. À proximité des rangs anglais, ils formèrent un groupe compact de chevaliers au milieu duquel ils placèrent l'Aveugle, et lièrent ensemble les brides de leurs chevaux pour s'empêcher de fuir ou d'être séparés et ainsi vaincre ou mourir ensemble. Leurs coups étaient si vigoureux qu'ils s'ouvrirent un chemin dans le premier, puis le deuxième rang ennemi et disparurent loin avant dans la bataille* anglaise. Peu après, le valet aperçut leurs pennons et leurs étendards brandis par des sergents goddons. Les poursuivants* d'armes mirent longtemps à identifier leurs corps nus et déchiquetés. Le Flamand fut reconnu au tatouage de notre devise sur le bras droit : « Toques-y si tu l'oses ! »

Mon père s'était tu et s'était retiré dans sa librairie* pour caver seul son désespoir. Les temps étaient durs ! Après Crécy où mon grand-père était tombé glorieusement en compagnie de l'Aveugle de Bohême, mon propre père et moi-même avons été vaincus dix ans après, à Poitiers. La captivité avait suivi. Connaîtrai-je enfin un jour, le parfum enivrant et pétillant de la victoire ? Contemplant la plaque commémorative du Flamand, mes idées étaient noires, de la couleur de ces temps funèbres. Et pourtant c'était un de ces premiers jours de mai où le printemps est encore tout neuf.

Je n'avais pas vu passer ces trois mois qui avaient suivi mon retour : remettre en état mon château, organiser les corvées de mes vilains pour remettre en état mes métairies que la guerre avait ravagées m'avait occupé sans répit. Cependant, je n'avais cessé de penser au récit d'Aymerigot de Calbrette. J'avais même, dans mes rares moments de loisir, visité les milliers de coins et de recoins de mon château, à la poursuite de l'hypothétique trésor des Templiers que le Bouc de la Dordogne était venu ici chercher en vain. Mais comme l'écorcheur, je n'avais rien trouvé. Pourtant, j'avais parcouru

torche à la main, le souterrain long de presque une lieue qui reliait jadis la forteresse d'Aigremont à sa ferme fortifiée de Poncy, mais qu'un effondrement rendait inutilisable sur la fin. Rien, pas un indice ! Je m'étais même fait descendre le long d'une corde dans les deux oubliettes creusées au fond du troisième et dernier étage des caves de ma tour. Dans cette obscurité perpétuelle et détrempée où je n'étais jamais encore allé, je n'avais éclairé que quelques ossements couverts de moisissures, témoins de ces guerres seigneuriales qui avaient jadis ravagé la région au temps où le roi Philippe le Gros lançait ses troupes et ses milices paroissiales pour réduire à merci les barons brigands d'Île-de-France. Dans ces temps lointains, l'ost du Gros, appuyé par la milice de Senlis, avait réduit la forteresse d'Aigremont en trois jours et ramené le Bâtard de Poissy, qui avait trop longtemps défié l'administration royale, enchaîné dans une cage de fer juchée sur un chariot tiré par deux bœufs couronnés de lys immaculés. Le Bâtard était resté ainsi exposé tout le jour sur la place du marché aux moutons devant l'abbatiale de Poissy, sous les quolibets de la populace qui chantait à tue-tête : « Poissy te voilà bien poissé ! » Puis au jour tombant, le bourreau avait tiré en ahanant la corde du gibet de la Maladrerie, au bout de laquelle le Poissy vomissait une langue rouge longue d'une main, entre trois chicots noircis. La corde avait mis deux longues années à pourrir, et pendant tout ce temps, le transi s'était balancé, ses os tout blancs, maintenus ensemble par les seuls tendons, cliquetant dans le vent, et les lambeaux de sa chemise flottant, telle une bannière déchiquetée. Même les corbeaux n'en voulaient plus. Mais à part ces restes macabres, rien. Toute cette histoire de trésor et de Templiers n'était probablement que sornettes. Je me laissai distraire par le spectacle des trois fillettes qui jouaient à la marelle, juste en dessous de moi, sur le large socle de granit de la croix Saint-Éloi. Une brunette, couverte d'un haillon, réussit à pousser le galet dans la case du

Paradis sans tomber dans les paluds* de l'enfer. Le chœur des deux autres fillettes entonna le chant de victoire :

« Les enfants de chœur
Sont tous des voleurs
Et un jour viendra
Où le curé les noiera.
Deo gratias !
Margot a mis son bouc à couvrir
Une douzaine d'œufs cassés
Et un jour viendra
Où elle les mangera
Et le Diable la prendra
Alléluia ! »

J'abandonnai les gamines à leurs jeux et poursuivis ma promenade en remontant la grand-rue. Contre le mur de l'église où s'appuyait la forge du village au milieu d'autres échoppes, Tiescelin le forgeron, les veines bleues saillant sur son cou gonflé, achevait de courber un fer pour le sabot de la mule du meunier qui attendait patiemment, pétant de s'être goinfrée de trèfle. Son petit apprenti, vêtu d'un seul bout de bure autour de la taille, tirait en cadence la corde du soufflet, rythmant son effort du refrain de la Saint-Éloi que l'on entonnait le 1^{er} décembre, pour la fête du saint patron de la paroisse et protecteur des forgerons :

« Le grand saint Éloi
Avait un fils
Noir et bigleux
Oculo, se prénomrait.
Quand le grand saint Éloi forgeait,
Oculo le teigneux,
Oculo le bigleux,
Et quand le grand saint-Éloi forgeait,
Oculo, le teigneux bigleux, soufflait. »

Je tournai dans la ruelle du lavoir où une douzaine de lavandières me saluèrent familièrement, tandis qu'assis sur le mur du clos du prieur, trois jeunes drôles désœuvrés psalmodiaient :

« Ah le cul, le beau cul des lavandières !

Rose, replet et si friand !

Ah le cul, le beau cul des lavandières ! »

La plus vieille rétorqua : Dis donc le Pierre ! C'est vrai que tu sais de quoi tu parles. Ta mère a levé la jambe avec tout Chambourcy. Son dos a astiqué tous les planchers rugueux des granges et des greniers jusqu'à Feucherolles. Demande-lui donc s'il faut chercher ton père à Aigremont ou bien à Chambourcy. Peut-être bien à Béthemont. À moins que ce ne soit à Poulx ? Quant à toi le Jacquou, ce n'est pas ton bec de lièvre qui te vaudra bien des faveurs...

Les gamins vaincus par ces fortes paroles disparurent chaparder des pommes dans le clos du curé. Je pénétraï dans la basse-cour de mon château par la poterne nord. Un paysan attendait son tour, tenant sa vache par la longe, tandis que mon taureau banal*, les cornes disparaissant sous un collier de fleurs, les deux pattes confortablement appuyées sur l'encolure de la vache de la veuve Lafosse, accomplissait avec application son devoir fiscal, tout concentré sur sa belle ouvrage qui me rapportait tant de bonnes taxes. Gerbert le Redde, mon intendant, assis sur son escabeau, notait sur un rouleau les écus à payer pour chaque saillie. Dans son enclos, le bouc banal, excité par le spectacle, mais n'ayant rien à se mettre sous la panse, piétinait nerveusement sa litière. Tout respirait une douceur bucolique, une paix virgilienne.

Rien ne montrait que les damnés Anglais ravageaient la contrée ni que les routiers brûlaient et pillaient le plat pays au sud de Paris. Je montai l'étroit escalier de pierre en colimaçon qui menait au premier étage de ma tour où se trouvait ma librairie* qui me servait aussi de terrier*. Sur tout le tour de cette pièce ronde décorée des

emblèmes* des barons d'Aigremont – merlettes et roses alternées – s'étiraient les noires lettres gothiques qui rappelaient sans cesse au lecteur son destin : « Dubia Omnibus, Ultima Certis » : toute heure est possible, la dernière sera incontestable. J'avais bien souvent médité cette maxime et, pour édifier mes vilains d'Aigremont tout en les distrayant, je l'avais transformée en une de ces énigmes dont le peuple raffolait à présent, et que j'avais fait graver sur la porte du cimetière du village :

« Passant, penses-tu ne pas passer par ce passage*

Où pensant j'ai passé ?

Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es pas sage

Car en n'y pensant pas tu te verrais passer. »

C'était dans cette librairie que depuis des temps immémoriaux, les seigneurs d'Aigremont conservaient chartes, rentes et titres de propriété, pour se défendre contre les empiétements incessants des rapaces abbayes environnantes, contre l'appétit des barons nos voisins, mais aussi pour bien préciser les devoirs et les obligations des vilains de nos fiefs. Une étagère spéciale était réservée aux donations que des générations successives de mes ancêtres, angoissés par leur salut, surtout, il faut le dire, à l'approche de la mort, avaient faites pour le repos de leurs âmes au prieuré d'Aigremont, à la collégiale de Poissy et aux abbayes de Joyenval, d'Abbecourt et de Marcheroux. On y trouvait aussi les deux rouleaux racontant l'histoire de ma famille depuis la faute fondatrice de mon aïeul Amaury de Poissy baron de Béthemont. Une deuxième étagère constituait ma magnifique librairie* : six gros in-folio de parchemins enluminés, fermés par de grosses ferrures de cuivre jaune : *Les Confessions* de saint Augustin, le *Roman de la Rose*, le *Charroi de Nîmes*, les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, le *Livre de la Connaissance* de Moïse Maïmonide, et le livre offert par Chrysostome. C'était bien la plus belle librairie de toute la région, à part celles des chanoines de Poissy et de Joyenval ! Je pris le livre de Chrysostome. Sur la couverture de cuir

noirci aux coins ferrés s'étalait le titre, calligraphié avec ses pleins, ses déliés et ses immenses majuscules aux paraphe couvrant la page : *Les Chroniques du Graal et de Perceval* de Chrétien de Troyes. Et je pensai que Troyes était tout proche de la commanderie de Payns et de la forêt d'Orient dont m'avait parlé le Bouc de la Dordogne pendant l'hiver. Mais il pouvait ne s'agir que de coïncidences. Ce livre était le seul cadeau que m'eut jamais fait mon précepteur, Chrysostome, chanoine de Joyenval. Mais c'était un cadeau royal, que seul un prince pouvait faire. Lorsqu'il avait senti la mort approcher, Chrysostome s'était fait transporter dans l'écurie de l'abbaye où, suivant la droite tradition, une couche de cendre avait été épandue sur le sol. On l'avait couché sur cette cendre de pénitence, encadré par quatre grands cierges pascals. Deux jeunes moines agenouillés à ses pieds psalmodiaient la prière des agonisants. C'est alors qu'il me fit venir et me remit ce grand in-folio dont chaque page était enluminée. Je pleurais comme un enfant.

- Il me dit : Ne pleure pas mon fils, c'est seulement l'heure du grand passage et du tribunal. Ma vie s'est écoulée en études qui ne m'ont pas enrichi. Pourtant, j'ai été témoin de secrets grandioses qui m'auraient, si je l'avais voulu, permis de régner somptueusement sur mes concitoyens. Mais ce n'était pas là ma vocation. Dieu m'a créé dans le seul but de frotter mon esprit curieux aux autres esprits cultivés de mon temps, et de contribuer ainsi à entretenir la faible lumière qui nous vient des Anciens et que nos copistes laborieux conservent pour l'édification de nos lointains descendants. C'est pour acquérir et enrichir ce petit luminaire de vérité à transmettre, que j'ai enduré sur des routes sans fin le soleil brûlant, le mistral glacé et la tramontane qui rend fou ; que j'ai franchi en plein hiver les cols enneigés des Pyrénées pour étudier à Salamanque et à Tolède ; que j'ai parcouru des milliers de lieues sur le raide dos des mules, d'Auvergne aux Pouilles et du Gévaudan en Estrémadure ; que j'ai renforcé mes pieds d'épais cals

de cuir sur les ornières des grands chemins de Cluny et de Cîteaux pour lire leurs splendides collections de manuscrits. C'est pour la science que j'ai correspondu, non seulement avec tout ce que la chrétienté compte d'esprits élevés, mais aussi avec les Juifs des juiveries odorantes de Carpentras et d'Avignon protégées des pontifes, ces juifs déicides et kabbalistes, mais si divinement instruits des secrets hermétiques ; que j'ai conversé et disputé avec ces fornicateurs sectateurs de Mahomet qui entretiennent plusieurs femmes, suivant la coutume d'Abraham, mais qui sont si délicieusement civilisés et cultivés et qui, comme nous, constituent les obscurs relais dans la transmission du flambeau de la connaissance. Toi, tu es différent. Ton esprit est fertile et tu dois continuer à le faire croître en savoir, en sagesse et en beauté comme le Créateur t'en a donné les aptitudes. Souviens-toi de la parabole des talents ! Mais tu es aussi un homme d'épée, héritier d'une longue lignée querelleuse et bouillante. Par la plume et par l'épée indissolublement liées, passera donc ton destin. C'est pourquoi les secrets ineffables qu'il m'a été donné d'entrevoir et dont je n'ai pas voulu profiter, je te donne la possibilité de les découvrir. Je ne veux pas te les révéler, car il est écrit que seul l'homme qui, pour chercher, cheminera durement et longuement sur l'étroit et périlleux chemin de la vérité, brandissant à son poing la rose de la connaissance, méritera de contempler la grande éclipse du soleil et de la lune, alors qu'aucun luminaire ne luira plus sur la terre et que la mer se sera asséchée. Je te donne ce livre qui raconte en vers délicieusement scandés les aventures des chevaliers qui consacrèrent leur vie à la quête du Graal, sans jamais l'atteindre. Avec ses donjons et ses cours d'amour, il passe pour un ouvrage courtois à l'usage des hommes de guerre cultivés. Mais il est bien plus que cela ! C'est un ouvrage pour illuminés, où la vérité et le grand œuvre d'alchimie se cachent dans les octosyllabes derrière les rimes. C'est un livre pour les initiés et ceux qui cherchent la lumière dans le silence fécond de leur cabinet de

lecture et dont la méditation ne cesse qu'avec la mort. La première page, que l'on prend pour un envoi au comte Philippe de Flandre « *qui mieux vaut que ne fit Alexandre* », met pourtant sur la voie dès le premier vers :

« Qui sème peu, récolte peu
Et qui veut avoir belle récolte,
Qu'il répande en un lieu sa semence
Qui lui rendra fruit au centuple. »

J'ai écrit un poème sur la couverture de peau de mouton. Fais-en bon usage, médite-le, pénètres-en le sens et il te montrera la route, comme l'étoile de la mer guide le nautonnier dans les plaines marines désespérément vides, vers le havre des îles Fortunées de la connaissance. Et maintenant, va-t'en ! Car l'heure dernière, celle qui ne laisse aucun doute, va sonner pour moi. Il est temps de me préparer à quitter mon enveloppe charnelle pour affronter la face éblouissante du Créateur.

Et, sur sa couche de cendres, il se tourna vers la muraille dans la position traditionnelle, ferma ses yeux et ses oreilles au monde, ne parla plus, ni ne bougea. Il mourut deux jours plus tard, sans avoir fait un seul geste. J'en éprouvai un profond chagrin et mes larmes coulèrent sans retenue dans le cimetière de Joyenval, lorsque l'abbé Simon d'Achères ordonna de poser au fond du trou la simple planche de sapin retournée sous laquelle était retenu par une corde de paille le corps de Chrysostome, nu comme lors de sa venue au monde, simplement revêtu de sa pauvre robe de bure blanche de serviteur de Dieu, tandis que grondaient dans le soleil éblouissant d'un matin d'été, ces paroles terribles : « *Dies irae, Dies illa...* » Saisissant alors la pelle de bois, j'ai tenu à reboucher moi-même la fosse pour marquer aux yeux de tous que je n'étais qu'un humble disciple de cet esprit supérieur. Ce livre, je l'avais lu bien des fois. Mais de ce texte si souvent scruté, je n'en avais tiré rien d'autre que des récits de chevalerie, les prouesses du Chevalier

Vermeil et de Gornemant de Goor dans la Gaste Forêt, les pièges de la Veuve Dame, les traîtrises d'Aguingueron, Sénéchal de Clamadieux des Isles ou les aventures du roi Pêcheur. Restait la dédicace rimée de mon précepteur, dont l'encre gardait toute sa fraîcheur et dont le sable, mêlé de la poussière d'or qui l'avait asséchée, accrochait toujours les rayons du soleil qui entraient par l'étroit vitrail éclairant ma table de travail. J'ouvris de nouveau le livre de Chrétien de Troyes et lus une fois encore la dédicace de mon vieux maître :

« Latet sol in putei
Oriens in tenebris
Milites in rogo.
Per gratiam Dei studiumque
Bufonum et cornuum regis
Redditur et traditur
Ad majorem gloria dei. »

Il n'était pas possible que Chrisostome qui parlait un latin si cicéronien eût pu commettre ce pensum de débutant... À mon avis, il avait recopié ce texte pour une raison bien précise... qui pouvait signifier : « *Le soleil est caché dans le puits, l'Orient dans les ténèbres, les chevaliers dans le bûcher. Par la grâce de Dieu et par l'étude des crapauds et des croissants du roi, il sera rendu et ramené, pour la plus grande gloire de Dieu.* » Le récit d'Aymerigot de Calbrette, le Bouc de la Dordogne, pouvait peut-être donner un sens à quelques-uns des vers jusqu'ici obscurs : « Les chevaliers dans le bûcher » par exemple me faisaient penser à Jacques de Molay, le grand-maître du Temple, et ses autres infortunés compagnons, tous ces moines soldats qui avaient péri sur le bûcher à la pointe de l'île de la Cité, à Paris, sous le roi Philippe le Bel. Et si on continuait dans cette logique, « L'Orient dans les ténèbres » pouvait symboliser le convoi cheminant dans les ténèbres de la nuit depuis la « gaste forêt d'Orient » où s'élevait le premier prieuré du Temple à Payns, vers la Normandie à l'ouest,

passant par Aigremont, si le récit du vieux sergent supplicié par les routiers était véridique. Mais les autres vers restaient vraiment hermétiques : le puits, les croissants, les crapauds... Et le soleil... Un trésor ? À ce moment, au-dessus de ma tête, sonna la cloche de la tour d'Aigremont qui annonçait le dîner. Je descendis dans la cuisine où ne s'activait qu'une seule servante, une jolie et noire jeune fille qu'on appelait Escarboucle. Je l'avais remarquée à mon retour, lors de ma halte aux Greisses, le hameau des charbonniers. Elle avait l'œil pétillant d'intelligence et tout chez elle dénotait la vivacité. Je l'avais prise à mon service. Bien que son nom ne sonnât pas chrétien et n'avait jamais été porté par un saint patron, on ne lui en connaissait pas d'autre. Elle n'habitait pas le château comme les autres domestiques, et préférait continuer à vivre dans sa hutte de branches et de terre des Greisses. Elle saisit une louche d'étain, la plongea dans la marmite suspendue à la crémaillère de la cheminée, en remplit une écuelle de grès et la posa devant moi sur la longue table de chêne. Elle portait bien son nom d'Escarboucle : sa longue chevelure d'un noir profond, ses yeux tout aussi sombres, sa peau si mate, teintée de cuivre par les flammes dansantes du foyer, tout chez elle la distinguait des laiteux, blonds ou rouquins habitants du pays. Je me sentais très gai. Aussi j'engageai la conversation. Je lui dis qu'elle était belle malgré son teint de prune si peu à la mode et lui demandai d'où elle tenait une figure si fière et si peu courante. Je lui assurai même qu'elle me rappelait une amie qui m'avait été très douce. Ce n'était pas vrai bien sûr, mais flatter une femme n'est pas mentir, n'est-ce pas ? Ou si peu... Ses yeux pétillèrent et elle me répondit :

- Vous savez seigneur Anselme qu'on m'appelle Escarboucle la Devineuse. J'avais quinze ans quand vous êtes parti à la guerre avec notre roi. Aujourd'hui j'en ai dix-sept et depuis longtemps je suis femme. J'en ai dix-sept, comme vous. Vous ne l'avez jamais su, mais je suis votre sœur de lait. Ma mère est morte en me donnant le jour. Mon père n'était qu'un bûcheron de passage, amené par le

suroît de printemps et emporté par le noroît d'automne. J'ai été recueillie par Jabouille, la charbonnière que votre mère vous avait choisie comme nourrice, à cause de ses tétons aussi gonflés que ceux de la vache de Tiescelin. Comme vous, j'ai sucé son lait, mais personne n'en a jamais rien su : on croyait que c'était sa sœur qui m'allaitait. Dès que vous aviez fini de téter, elle allait à l'office et me tendait ce que vous aviez bien voulu me laisser. Vous étiez gourmand, mais Jabouille était vaste : il y en a toujours eu pour deux. Je suis votre sœur de lait, mais aussi votre sœur en études. Cela vous surprend, hein ! Je vois votre bouche s'ouvrir de saisissement : les femmes n'ont aucune science et les charbonnières encore moins.

Moi, à l'âge de six ans, on me mit en service à la cuisine de l'abbaye de Joyenval ; j'y tournais les broches, j'y remuais les sauces. Mon monde à moi, c'était la cuisine. Mes appartements, c'était l'immense manteau de la grande cheminée. J'y travaillais dès l'aube, sans interruption, et le soir venu, j'y dormais sur une couche de fougères séchées et odorantes qu'on y jetait et que je partageais avec les deux autres petites marmitonnes. Je m'y nourrissais des restes qui revenaient du réfectoire des moines. Je ne sortais jamais de ma cheminée, sauf pour plumer les volailles dans la cour, les jours de fête. L'hiver, c'était bien chaud : les braises sous la cendre étaient douillettes. J'ai eu bien de la chance, pour une petite charbonnière dont les semblables meurent si souvent de froid dans leur âge tendre, quand la glace saisit les étangs. L'été, c'était bien aussi : couchée sur le dos sur mes fougères, je voyais pérégriner les étoiles, tout là-haut, au bout du conduit rond et plein de suie de ma cheminée. Un soir, j'avais environ neuf ans, l'aide-apothicaire de l'abbaye me réveilla et m'ordonna d'aller porter une décoction de simples au bon chanoine Chrysostome, votre précepteur. Il était malade ; je l'aidai à boire, puis à se recoucher ; j'essuyai son front ruisselant de sueur, et, pour l'endormir, je lui racontai les légendes de la forêt de Cruye jusqu'à ce que le coq chante. Il ne s'endormit

pas, mais au matin il était guéri ; il en fut charmé, me trouva les yeux délurés et l'esprit délié. Le lendemain, il me fit venir et me dit qu'il m'enseignerait les Écritures, l'Histoire et l'alphabet. Et tous les soirs, après la fin de votre journée d'étude et après votre départ pour le château d'Aigremont, dès que le marmiton recouvrait de cendres les braises rougeoyantes de la grande cheminée, je gagnais la chambre de Chrysostome et j'apprenais. J'apprenais âprement, avec délice, avec passion. Je ne regagnais ma cheminée que lorsque la cinquième boule de la chandelle tombait en tintant sur le bougeoir de cuivre.

Pour me rappeler l'impérieuse urgence de l'étude, Chrysostome avait fait peindre sur le coin de cheminée qui me servait d'alcôve, cet aphorisme du Florentin : *« Quand on reste couché sur la plume et sur le duvet, on n'acquiert pas de renommée ; et sans renommée, la vie de l'homme ne laisse qu'une trace semblable à celle de la fumée dans le ciel et de l'écume sur la mer. Lève-toi, repousse la fatigue à l'aide de ton esprit qui triomphera toujours s'il ne se laisse pas abrutir par la lourdeur du corps. Tu as une longue échelle à monter : si tu m'entends, que ta destinée future te serve d'aiguillon. »* Il avait ajouté en souriant : *« Tu trouves sans doute surprenant cette évocation de plume et de duvet, toi qui n'as que les dalles et la cendre comme couche, mais cela t'aidera à découvrir qu'il est indispensable d'assaisonner sa vie d'un peu d'ironie. »* J'ai lu les Évangiles, mais aussi le Cantique des Cantiques ; et le Livre de Job, et celui de Tobie ; le Banquet de Platon, mais aussi le Roman de Renart et le Charroi de Nîmes ; le Chevalier à la Charrette et le Roman de La Rose ; j'ai eu accès aux livres interdits au simple moine et réservés au seul bibliothécaire : le Satiricon de Pétrone et l'Âne d'Or de Lucius. J'ai ânonné les Commentaires du Talmud de rabbi Eléazard, ceux de Rav Yehouda, et j'ai déclamé le Livre de la Connaissance de Maïmonide. Aucune femme, même noble, n'a eu mon instruction. Et peu de clercs peuvent se vanter d'en savoir autant que moi. J'ai voyagé dans le monde entier sans pour autant

quitter ma cheminée, à travers les récits décousus des voyages de Chrysostome. Je connais, sans les avoir vus, la Grande Mosquée de Cordoue et l'université de Salamanque ; le palais des pontifes d'Avignon et l'abbaye de Cluny ; le trésor de Conques et les étapes du camino de Saint-Jacques.

Elle parlait les yeux perdus dans les flammes de la cheminée, d'une voix rêveuse, sans inflexion. Je compris qu'elle n'avait jamais dû avoir quelqu'un à qui se confier. Sa vie montait à ses lèvres comme la vague escalade la jetée, lentement, mais irrésistiblement :

- Quand j'ai eu quinze ans, longtemps après la mort de notre commune nourrice Jabouille, lors de la Grande Contagion*, et après la mort de Chrysostome, j'ai quitté l'abbaye de Joyenval. Mais, noireude et charbonnière, je ne peux prétendre à la main d'un gentilhomme, même de la main gauche comme maîtresse. Et quel vilain pourrait vouloir, pour lui faire sa soupe d'une femme instruite comme un gras abbé de Cluny ? Quant à un bourgeois de Poissy, la dot y manque. C'est donc tout naturellement que je sollicitai de celle que l'on appelait la Vieille, qui n'avait pas d'autre nom et qui habitait dans une hutte de terre au carrefour des huit routes d'Aigremont, un peu à l'écart des charbonniers, de m'enseigner tous ses arts : la divination par les sorts des saints, le choix des simples et la périlleuse science des champignons, ceux qui font rêver et ceux qui font passer ; la réduction des fractures et la guérison des foulures ; l'art de guérir les brûlures par les paroles de saint Barthélemy qui périt sur le grill ; mais aussi la faculté de nouer et de dénouer les aiguillettes, qui donne dans les campagnes un pouvoir plus grand encore que celui des curés ; et aussi l'art de faire passer les enfants et de faire venir les veaux aux vaches stériles ; le pouvoir de tarir les mamelles des nourrices et celui de faire tourner le lait des vaches. Pour la Vieille, ce n'était pas difficile de m'enseigner ses secrets, car je suis héréditairement douée : je suis née un Vendredi saint, coiffée, et septième fille de

ma mère. De plus, j'ai au-dessus du nombril la marque de la roue de sainte Catherine. Et vous savez que cette roue désigne les élues qui ne craignent pas le feu et qui guérissent les brûlures en imposant les mains. Cette roue, je ne l'ai encore montrée à personne. Mais vous, Anselme, regardez !

Elle releva sa jupe jusque sous ses seins ; sa peau nue semblait émettre une lumière dorée. J'avais beaucoup de peine à quitter des yeux ce nombril charmant. Juste au-dessus, se dessinait nettement un cercle plus brun : la roue de sainte Catherine !

- Regardez bien, je suis née avec tous les dons.

Et elle ondula doucement dans la lumière de midi, relevant encore sa robe, avec un sourire malicieux, bien au-dessus de deux seins bien fermes, de cette couleur brique si inhabituelle, la fit passer par dessus sa tête et la jeta par terre. Nue, elle se mit à danser, tournant sur elle-même sur un rythme rapide, en chantonnant :

« Enchanteur, fée, gnome ou démon ?

C'est mon nombril !

Qui tous les hommes ensorcelle.

Mes doigts claquent, ils sont sous le charme !

Je lève mon pied mignon

Leurs yeux chavirent !

Mon corsage s'entrouvre, et les voilà figés

La langue sèche et le frisson aux mains.

À Chandeleur, à la Saint-Jean,

Regardez-les ! La bouche bée !

Les chevaliers, les moinillons,

Les charbonniers, les gâte-sauces.

Se saoulent au bransle

Du stridulant désir des beaux jours de l'été ! »

Fasciné, je ne bougeais pas. Elle s'arrêta, sourit, ramassa sa robe se rhabilla et enchaîna comme si rien ne s'était passé :

- J'habite chez les charbonniers, mais je ne suis pas de leur famille. Je vis avec eux parce qu'ils m'acceptent. Comme moi, ce sont des délaissés, des réprouvés, qui ne viennent au village que pour la messe du dimanche. Vos gens d'Aigremont m'aiment encore moins qu'ils n'aiment les charbonniers. À cause de ma peau sombre, ils me poursuivent en me traitant de « *sorcière et de fille à Belzébuth* » et les gamins me jettent des cailloux. Ils ont cloué Balthazar, mon beau chat noir, sur le tronc du hêtre de saint Louis. Les filles du village me jalourent parce que leurs gars me regardent en douce et me pincent les fesses les jours de fête. Je leur rends la monnaie de leur pièce par là où ça leur pince le plus : les plus beaux de leurs gars, je leur fais danser la gigue douce derrière les haies obscures, à l'écart des feux de la Saint-Jean. J'allume leurs yeux, je leur cède mon corps, un instant trop court et m'enfuis juste avant que la salive ne leur remonte à la glotte : leur faire danser la gigue douce, oui ! Leur appartenir, jamais ! Je ne serais pas étonnée qu'un jour, les gens d'ici me dénoncent comme jeteuse de sorts à l'official de Poissy pour avoir le plaisir de me regarder brûler comme sorcière. J'ai la peau brune, comme ma mère et ma grand-mère et la grand-mère de ma grand-mère. Mon aïeule disait que notre peau est de mère en fille couleur du pain de seigle, parce que nous descendons du roi Candat, vous savez, cet infidèle, ce Maure, qui régnait jadis sur tout le pays de Pincerais et dont le prieur nous raconte l'histoire au prône de la fête de sainte Clotilde. Pour vous seul, ô mon frère de lait ! Ô mon frère d'études ! Je vais vous montrer ce roi Candat et faire revivre le passé de ce pays de Pincerais qui est le nôtre, car ce qu'on apprend par les yeux reste gravé pour la vie, alors que les paroles passent comme le vent sur les chênes, sans laisser de traces. Approchez-vous du chaudron de soupe, asseyez-vous sur le banc de l'âtre. Regardez, mais ne me jugez pas et n'en parlez jamais.

Elle tira une poignée d'herbes d'un petit sac attaché à la ceinture et la jeta dans la soupe. La fumée s'épaissit, envahit la cuisine, ses

volutes de plus en plus opaques n'arrivant plus à s'échapper par la porte et les fenêtres pourtant grandes ouvertes. Les vapeurs se tordirent et prirent des formes qui peu à peu devinrent humaines, et je le reconnus. C'était le roi Clovis, tel que je l'avais vu pendant mes études sur les enluminures des parchemins de Joyenval : Clovis, mince jeune homme à la barbe blonde, courte et frisée, la couronne sur la tête, la robe d'azur semée de fleurs de lys d'or, penché au créneau du rempart de Poissy où il avait coutume de séjourner. L'image disparut et les fumées sculptèrent de nouvelles formes. Clotilde la sainte reine se mirait dans l'eau limpide de la source miraculeuse de Joyenval, ravissante avec ses macarons de cheveux d'or, son voile de dentelle et sa ceinture d'argent cloutée d'émeraudes. Elle fut remplacée par le saint ermite Patrick, venu d'Irlande en remontant la Seine sur une auge de pierre en guise de barque, et qui instruisait la reine dans les voies du salut de son âme, tous les après-midi après vêpres, quand Clotilde, abandonnant son escorte, dirigeait sa jument noire vers l'ermitage ombragé.

Les images se brouillèrent. Les apparitions s'évanouirent et j'entendis la voix, grave et profonde comme la forêt, de l'ermite irlandais qui remplissait d'échos les murs de pierre nue de la cuisine : « Ô ma reine, tu sais qu'ici le monde est encore païen et que le Grand Pan vit toujours : les paysans fleurissent, dans les brûlants après-midi d'été, l'autel de Jupiter sur la motte de la Montjoie* ; Les pucelles continuent d'aller, le soir, souhaiter bonne nuit à Belen, le dieu soleil cornu des Gaulois qui se couche sur la butte d'Orgeval, et Morgane se baigne toujours, nue et les seins laitieux, à demi dissimulée dans les roseaux des sources du ru de Buzot, par les petits matins brumeux, pour le seul plaisir du vieil enchanteur Merlin qui hante les pierres dressées en cercle à Orgeval. Mais les temps sont venus, et doivent s'accomplir les paroles des prophètes ! Il est venu l'âge que le soleil le cède à la Croix et que les pierres levées se couchent au passage de la

sandale du Christ. Il faut que Dieu l'Unique et Tout-Puissant, règne enfin sur le Pincerai. Ma reine, parle à ton mari, Clovis le Victorieux, le grand prince des Francs. Dis-lui d'abandonner Odin et Belen et de croire en Christ, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. S'il se convertit, Dieu lui donnera la victoire sur tous ses adversaires, comme il l'a jadis donnée à Constantin qui avait accepté de porter sa bannière. Suggère-lui de proclamer aux yeux de tous sa conversion par un signe éclatant. Qu'il abandonne son écu aux trois crapauds d'or et aux croissants mêlés, qui sont les insignes honteux de son paganisme ! Dis-lui de les remplacer par l'écu aux lys d'or, signes de pureté, et qu'il les sème sur champ d'azur, couleur de la Vierge mère de Dieu. À ce signe de soumission, Dieu lui donnera la victoire. »

J'étais figé par ce spectacle et stupéfait par ces dernières paroles. Les vers de la dédicace que je n'avais jusqu'ici pas compris venaient d'apparaître dans leur vérité éclatante : les croissants et les crapauds de Clovis, à Joyenval ! La fumée se brouilla, se tordit en tous sens et se recomposa encore et encore... Clovis, très jeune, apparut en chemise dans l'eau du baptistère devant l'évêque Rémi, mitré, la crosse de buis doré à la main : « Courbe la tête, fier Sicambre. Brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé ! Je te baptise au nom... » La voix devint tonnerre, gronda et se perdit en roulements. La fumée se recomposa en forme de remparts crénelés et Candat, le roi païen, à la peau cuivrée, aux yeux de jais, aux cheveux noirs noués en une barbare queue-de-cheval, se pencha au créneau de son formidable donjon de Conflans, au confluent de l'Oise et de la Seine. Je vis apparaître Clovis, la francisque à double tranchant à la main, campé sur la berge triangulaire du confluent. Candat, du haut de sa courtine de planches, l'apostropha : « Roi Clovis, que t'ai-je fait ? Je vivais en paix ; je régnais sur tout le Pincerai depuis mes beaux châteaux de Pontoise et de Conflans, comme mes ancêtres venus d'au-delà du grand fleuve des Walkyries l'ont fait avant moi. Ma peau est noire,

c'est vrai : ma mère venait du pays de Saba. Mais par mon père, je suis sorti des mêmes bruissantes forêts germaniques que toi. Odin nous attend tous les deux dans le Walhalla des guerriers morts au combat pour boire l'hydromel dans les crânes de nos ennemis vaincus. Nous étions amis, et comme moi, avant que tu n'écoutes les sornettes de ta belle épouse chrétienne, les crapauds et les croissants ornaient tes boucliers comme les miens. Moi, je ne me suis pas parjuré : regarde ma bannière qui flotte au vent, les croissants d'or s'égaillent toujours sur le champ de sang et les crapauds venimeux y sont encore tapis, prêts à bondir sur l'adversaire pour l'anéantir de leur venin. Toi, pour l'amour d'une femme, tu as foulé au pied ces antiques symboles. Les lys et la croix de l'ermite sont plus puissants que Belen le cornu rayonnant : tu es venu et tu as défait mes hordes à cheval dans la plaine de Chambourcy. Les armures de mes preux couvrent encore le Fond de Martinval et les os de leurs lourds destriers brillent sous la lune au flanc des coteaux de Montaigu. Tu as poursuivi mes fuyards à pied dans les halliers des Tailles d'Herblay d'Aigremont ; et mes derniers fidèles, tu les as noyés dans les sources de Retz. Tes paysans ramassent encore nos larges épées par douzaines en passant la herse dans leurs pâtures, et de nos fiers casques d'acier, ils forgent de serviles fers pour les sabots de leurs bœufs d'attelage. À nos orgueilleux éperons de fer, ils accrochent les crémaillères de leurs ignobles chaudrons, et des belliqueux mors en or de mes vassaux, ils ont fondu de paisibles boucles pour les oreilles de leurs jeunes épousées. Mes joyeuses bandes de soudards, jeunes, beaux, ardents au combat et prompts au pillage, elles ne sont plus ; tu les as déconfites en une seule après-midi. Pourquoi ? Mais pourquoi donc, Clovis, es-tu venu mettre le siège devant mon donjon avec tes Francs innombrables, assoiffés de rapines et recouverts de fer ? Regarde, depuis quatre mois que ton armée m'assiège et bloque les routes, les chariots pleins de blé n'arrivent plus de la grasse Normandie et nos estomacs sont vides.

Tu as jeté entre les rives du fleuve de lourdes chaînes de fer et les gabares chargées de vivres ne peuvent plus remonter la Seine, tirées par leurs lents attelages de bœufs. Nos magasins sont vides et un quart de mes bons sujets de Conflans est déjà mort de faim. Le mois dernier, même les rats nous ont quittés en innombrables bandes couinantes, préférant tenter leur chance dans les eaux boueuses de la Seine, plutôt que de mourir dans nos celliers et nos lardiers vides et désertés. »

La fumée se tordit de nouveau... et apparut l'estrade fatale, avec ses trente et un tranche-têtes vêtus et encagoulés de rouge, chacun derrière un billot de bois. Et je vis distinctement au bout de leurs bras tendus, les lames s'abattre en une seule fois au signal de Clovis. La tête de Candat, celles des dix femmes de son harem et aussi celles de ses vingt fils, roulèrent dans la poussière détrempée par trente et un puissants jets de sang, dont la pluie diluvienne imprégna de pourpre les blanches toges des dignitaires de la cour de Clovis se pressant au pied de l'échafaud. Puis ce fut le tour des dix-sept petits enfants à la mamelle, chacun saisi par un pied et fendu en deux d'un seul coup d'estoc à l'entrejambe, les deux moitiés palpitant encore, jetées en Seine. La paix des lys nouveaux pouvait tranquillement descendre sur le Pincerai, car les crapauds et les croissants impies avaient vécu, et leur descendance était anéantie. La fumée se dissipa lentement et Escarboucle me rappela sur terre :

- Seigneur Anselme, vous avez vu le passé. Sachez que de cet horrible massacre, seule en réchappa un enfant de deux ans, dont les yeux si noirs émurent si fort une brute franque des troupes de Clovis, que ce soudard au grand cœur la cacha sous son grand manteau. Ce fut la seule rescapée de la famille de Candat. La guerre et le pillage finis, les troupes furent débandées, et le soldat qui avait sauvé mon ancêtre acheta avec ses parts de butin une chaumière à Aigremont, où il éleva la fillette avec beaucoup

d'affection. Cette enfant, c'était ma très lointaine aïeule et voilà pourquoi moi, Escarboucle, j'ai la peau, les cheveux et les yeux aussi noirs que ceux du païen Candat : moi pauvre charbonnière, je suis de sang royal.

Frappé par cette évocation puissante qui ne pouvait qu'être l'œuvre de cette sorcellerie dont j'avais si souvent entendu parler, je restais prostré, sans mot dire, devant ma soupe qui refroidissait. Je venais de comprendre que c'était à l'abbaye de Joyenval, lieu de retraite de la reine Clotilde, que je devais aller à la rencontre des crapauds et des croissants, afin de découvrir l'enseignement caché sous les vers du poème de Chrysostome :

« Par la grâce et par l'étude
Des crapauds et des croissants du roi
Il sera rendu et ramené
Pour la plus grande gloire du Christ... »

Escarboucle reprit la parole :

- Puisque vous m'avez trouvée belle dans ma danse envoûtante et pour vous remercier de ne m'avoir jamais traitée comme les autres le font, après vous avoir montré le passé, je vais vous dévoiler votre avenir dans les sorts des saints. Vous savez qu'on m'appelle la Devineuse ; j'ai aussi ce don que toute ma famille détient par naissance. C'est mon arrière-arrière-grand-père qui, avec sa baguette de coudrier, a indiqué aux puisatiers où ils devaient creuser le puits de la basse-cour* de votre château. Et c'est mon père qui a trouvé la source du lavoir paroissial. Moi, quand je me promène en forêt et que mes chevilles fourmillent, je sais que c'est l'eau qui chemine sous terre qui court dans mes veines. La terre, l'eau et moi, on ne fait qu'un. Je connais les plantes qui guérissent et celles qui font dormir, celles qui font rêver et celles qui font passer l'âme dans un ultime souffle. Je frôle de mes mains le ventre des femmes en mal d'enfants et, si les bouts des seins me piquent, je sais que ce sera un garçon, parce qu'ils sont plus avides à la

tétée et broient souvent les tétins des nourrices les plus robustes. Si c'est mon ventre qui me picote, ce sera une fille, parce que les filles souffrent et aiment par là et que c'est là leur vraie nature d'où jaillit toute vie.

J'écoutais mon extraordinaire sœur de lait et d'études, et je m'amusais : bien qu'elle soit la sagesse même, cette Escarboucle illustre quand même la profonde sentence du Docteur angélique* : « Tota mulier in utero »

- Seigneur Anselme, reprit Escarboucle, vous êtes né le 15^e de février de l'an de grâce 1342, dans le signe du Verseau : des idées vous n'en manquez pas ; des grands combats vous en aurez. Les femmes compteront beaucoup pour vous, mais vous apprendrez vite, trop vite, à leur résister. Toutefois, cette existence aventureuse sera brève, trop brève ; les longues années de solitude, de prière et de macération seront bientôt là. Votre vraie vie est là, Anselme, elle vous attend. Courez vers elle et saisissez-la comme une de ces passe-crassanes juteuses et mûres à point qui laissent longtemps le goût du sucre dans la bouche et la bonne odeur de poire sur les doigts dégouttant de jus épais. Laissez-vous emporter par votre cœur bouillant et doux à la fois et ne refusez pas l'appel de la grâce qui est en vous.

Elle tira une boîte de la poche de sa robe, l'ouvrit et en sortit une poignée de feuillets déchirés et noircis, couverts d'une écriture ornée et pâlie par le temps. Elle dessina un cercle sur le sol avec de la cendre et jeta les papiers en l'air. Cinq d'entre eux tombèrent dans le cercle. C'est là un chiffre béni. David, pour combattre Goliath, prit cinq galets pour armer la fronde qui lui donna la victoire. Jésus Christ, sur la montagne, donna les cinq poissons et les cinq pains qui suffirent à rassasier la foule immense qui l'avait suivi. Escarboucle commenta :

- Ces cinq feuillets sont des paroles du grand saint Clair. Elles vous seront de bon conseil, éclaireront la route de votre vie et vous montreront le chemin, dans la profonde nuit où votre âme est plongée. Elle déplia le premier feuillet, et le lut d'un ton lent et pénétré : « Gardez votre âme pure des crapauds de la médisance et restez soigneusement à l'écart des croissants des faux dieux. C'est à ce prix que vous entrerez en paradis. Dans la fontaine où se mirent les lys sans tache, votre âme sera lavée de toute souillure et la clarté envahira votre cœur. »

C'était la deuxième fois en quelques instants qu'étaient évoqués Joyenval, la fontaine, les croissants et les crapauds. Aussi, je pris la résolution de commencer par étudier ce premier sort qui pouvait bien être le fil conducteur de toute cette énigme. Escarboucle marqua une pause, puis, d'une voix cristalline, lut le deuxième et le troisième sort :

- Vous revêtirez la tunique dont le Christ fut honteusement dépouillé pour subir le fouet des soldats d'Hérode, et vous deviendrez fort et invincible devant le mal. L'épine qui enserra la sainte tête du Christ, entrera profondément dans votre front pour vous enseigner le chemin droit et ô combien étroit ! Qui mène à la vérité.

Puis sa voix devint monocorde comme si elle chantait les psaumes à vêpres, et sans les lire elle récita les deux derniers sorts de saint Clair :

- La chemise que la Très Sainte Vierge Marie avait revêtue pour entrer en dormition avant que d'être enlevée corps et âme au Ciel était blanche comme lys ; de même, votre âme devra revêtir cette candeur pour parvenir en paradis. Dans l'obscurité du puits du grand saint Patrick, les démons vous assailliront. Ne faiblissez pas et gardez fermement votre confiance à Dieu et à votre ange gardien : des profondes ténèbres où vous vous égarerez, la lumière du vase de vérité jaillira.

Le puits de saint Patrick... Cela me rappelait un livre que j'avais beaucoup aimé, le *Périples de saint Brendan*. Il y avait presque mille années que ce saint abbé du monastère irlandais de Saint-Colomban, avait entraîné ses ouailles sur une barque en cuir bouilli à la découverte des mythiques terres glacées du Greeneland. À son retour, il affirma avoir rendu visite aux enfers en descendant dans le puits de Saint-Patrick. Dans la dédicace de Chrysostome, le puits ne mène pas en enfer, mais sert de cachette au vase du soleil. Un vase, mais quel vase ? Un puits, mais quel puits ? De puits de saint Patrick, je n'en connaissais aucun. Quant aux deux tuniques et aux épines, c'était bien obscur pour les paroles d'un saint qui passe pour redonner la vue aux aveugles. Mais il est vrai que les sorts sont toujours bien obscurs. Le sens n'en devient évident que lorsque la prédiction s'est réalisée : c'est la loi du genre ! Et pourquoi n'irais-je pas maintenant à Joyenval rendre visite à ces crapauds et à ces croissants qui m'attendaient sans aucun doute depuis des siècles ?

*« Toutefois je te parlerai par énigme
N'as-tu jamais ressenti l'envie soudaine
D'une soupe fumante aux haricots ? »
Aristophane (Les Grenouilles, vers 61 et 62)*

CHAPITRE 4

Comment le glas cyclique de Joyenval rythmait sans bruit
le branle de la sarabande des Macabrés
pendant que Fauvel mettait le monde à l'envers.
Et comment à la fontaine aux Crapauds
Anselme, guettant Morgane au bain toute nue
atteignit le septième ciel
puis en songe fut transporté au brûlant désert de Natron.

L'Angélus de midi carillonnait à toute volée au clocher sud de Joyenval. Et les vols si maladroits et bourdonnants des milliers de hannetons qui, cette année, s'abattaient sur la campagne de l'Île-de-France me ramenèrent brutalement dans mon enfance. C'était le temps béni, où, tout en rabâchant mécaniquement mes déclinaisons latines, j'attachais un fil à la patte d'un attelage de hannetons pour essayer de faire voler la brindille que mes rêves d'enfant transformaient en char glorieux de Junon. Je dus m'arc-bouter pour pousser l'épaisse porte renforcée de plaques de fer rouillées et entrai dans le narthex. Les deux jeunes novices qui actionnaient la plus grosse des cloches, la Marie-Madeleine, s'envolaient tour à tour, agrippés à leurs cordes, vers les vieilles solives du plafond, dans le fracas des battements du gros bourdon, et redescendaient dans le retroussis de leurs blanches robes de prémontrés, le claquement de la plante nue de leurs pieds sur les dalles de granit quand ils touchaient le sol, marquant le signal de

leur remontée. Je passai dans la nef. Le contraste était saisissant avec l'extérieur : la pénombre, colorée par les saphirs profonds et les rubis des grandes verrières déjà centenaires, était d'une fraîcheur délicieuse. Un tailleur de pierre, au sommet d'un échafaudage appuyé contre le premier pilier, terminait un chapiteau à l'aide d'un délicat ciseau d'acier qu'il frappait de son maillet de bois à petits coups précis, secs et rapides. J'escaladai l'échelle. La plate forme était étroite et, serré contre l'artisan, je m'absorbai dans le motif sculpté éclatant de blancheur, qui prenait forme juste à hauteur de mes yeux. Il représentait un jeune homme, les yeux tournés vers le ciel, vêtu d'une longue tunique, légèrement voûté sous le poids d'un bâton pesant lourdement sur son épaule droite, auquel sont fixées trois cloches sonnantes à toute volée. Une quatrième cloche, sans battant, est attachée par une courroie à son coude gauche ; on devine que, tout en marchant, il frappe en cadence cette cloche mutilée, avec le marteau de fer serré dans sa dextre. La sculpture est entourée d'une mandorle* très elliptique, sur laquelle le tailleur achevait de polir cette légende : *Succedit quartus simulans in carmine planctus**. Je traduisis à mi-voix : « *Vient ensuite le quatrième qui imite par son chant la lamentation.* » Je me tournai vers le sculpteur :

- Dis-moi, l'ami, je ne comprends pas ce que nous enseigne ton chapiteau.

- Ah ! Messire, c'est là tout notre destin, à nous les hommes du dernier âge. Ce jeune homme aux quatre cloches qui tintinnabulent sans trêve sur les poussiéreux chemins du monde, c'est le sonneur du glas cyclique. Il annonce le retour de « *l'abomination de la désolation aux peuples nombreux et grégaires qui vivent les lustres ultimes de l'âge de fer.** » Le cycle de l'âge d'or, chanté par Virgile, n'est plus que souvenirs de poètes délicats. Et l'âge d'argent qui lui succéda s'est englouti, lui aussi, dans les lointaines brumes du passé de nos ancêtres. Nos aïeux ont connu

les affres qui marquèrent la fin du troisième cycle, celui de l'âge d'airain, quand le calamiteux an mil, accompagné de ses comètes affolantes et de ses famines ravageuses, a cédé la place à l'âge de fer qui est le nôtre, et dont nous vivons aujourd'hui les ultimes convulsions. Âge terrible que le nôtre ! Que le poète Ovide a si bien annoncé dans ses Métamorphoses :

« ... Le cycle ultime sera de fer trempé.

Aussitôt tout forfait se précipitera dans l'âge du pire métal.

Le Devoir, la Vérité et la Confiance s'évaporeront

Comme l'eau de la mer est bue par le sable et le soleil.

À leur place s'installeront et les Mensonges et les Ruses,

Les Pièges, la Violence et le criminel Désir de posséder,

La Piété vaincue agonisera et la triomphante Déesse écarlate

Quittera les pays ruisselants du sang des carnages. »

- Croyez-moi, Messire, bientôt l'ange exterminateur gonflera ses joues sur l'embout de sa trompette, obscurcissant le soleil de ses ailes au-dessus de la vallée de Josaphat ; et alors les tombes s'ouvriront et les cris et les grincements de dents des damnés qui en surgiront, couvriront les croassements des épais vols noirs de corbeaux. On m'appelle Avignonnais le Droit Trait, franc compagnon du Père Soubise*, et j'ai vécu ma longue vie sur les chantiers de toute la Chrétienté. Il y a trente ans déjà, que saint Jean, celui de l'Apocalypse, m'apparut en rêve pour la première fois, sous la forme de l'aigle nichant au flanc des falaises de Patmos. De sa griffe acérée, l'oiseau traça sur le sable rouge d'un sulfureux rivage de cauchemar, le dessin du jeune homme aux quatre cloches parcourant le vaste monde de son pas infatigable, rythmé par les lents coups du glas sans fin ni commencement de sa cloche sans battant. Ce songe se passait sous le règne de l'impie roi Philippe le Bel, ce « roi de fer » au nom si bien porté, qui fit gifler le Saint-Père par son abominable légiste Nogaret, et donna aussi l'ordre de brûler Jacques Molay et ses saints compagnons du Temple qui toujours furent nos protecteurs, à nous les tailleurs de

pierre, Compagnons du Devoir. À cette époque, j'étais sur le chantier de Saint-Lazare d'Autun où, obéissant à l'Aigle de mes songes, je gravais mon premier sonneur cyclique, celui battant le glas de la fin de l'âge d'or. Sur sa mandorle*, j'inscrivis, à la suite de Matthieu (X, 26) : » *Car il n'y a rien de caché, qui ne doive être connu* ». Dix années passèrent... Et l'aigle m'apparut de nouveau en songe, alors que dans la chaleur de midi, je me reposais de ma fatigue sous l'orme ferré du porche de la Madeleine de Vézelay : Prométhée, enchaîné sur son rocher battu par la mer déchaînée, offrait ses entrailles au rapace affamé, qui, de son bec acéré, traçait sur le foie rougeoyant du prisonnier les contours du deuxième sonneur. Alors, obéissant au songe je gravai pour la deuxième fois ce sonneur infatigable, martelant cette fois la fin de l'âge d'argent dans la blanche pierre d'un pilier de la crypte, avec sur sa mandorle*, ces mots de Publius Vergilius Maro :

« ... Chez eux la Justice
Se retirant des vertes contrées,
Fit ses derniers pas. »

La troisième apparition de l'aigle se produisit, il y a un lustre maintenant. J'étais alors revenu en Avignon, ma ville natale aux cent clochers et, travail d'orfèvre délicat pour un grossier tailleur de pierre comme moi, j'étais occupé à graver finement sur l'anneau qui sertit la gemme philosophale passée à l'annulaire du cadavre embaumé du Pape Jean XXII alors en attente de sépulture, la célèbre formule hermétique du Florentin : « *Ne la terra ne il cielo vist ha piu bella* » Ce qui veut dire : « *Ni la terre ni le ciel, n'en ont vu de plus belle.* » C'est alors que l'aigle descendit en planant, et dessina en blancs traits de deuil sur un ciel de ténèbres, le pommier fatal qui causa la chute du genre humain. Je pris alors les grands chemins et pérégrinai jusqu'à l'immense chantier de l'abbaye de Cluny, véritable tour de Babel où se côtoyaient plus de vingt nations de compagnons tailleurs, maçons, architectes, peintres, forgerons, maréchaux et charpentiers. Et je sculptai sur le

troisième portique de gauche du triforium, à un endroit inaccessible aux yeux même du plus curieux, mon troisième énigmatique sonneur du glas cyclique, celui qui clame la fin de l'âge d'airain, avec, dans la mandorle*, la devise suivante : « *Sic Malum Crevit Unicum in Omne Malum,* » ce qui signifie : « *Ainsi la pomme unique a mûri pour le malheur de tous.* »

Tout en l'écoutant murmurer sa terrible histoire, je méditais le fait que les Romains, bien qu'ils fussent païens et eussent existé bien avant les Chrétiens, utilisaient le même mot – malum – pour désigner à la fois la pomme et le mal. Pour les Chrétiens, dont le péché originel provenait d'une pomme unique, celle que Ève avait croquée puis tendue à Adam, cela prenait une troublante signification. Avignonnais Le Droit Trait continua :

- Il y a un mois à peine, je déjeunais dans le réfectoire des moines de Joyenval, où j'avais été appelé avec tant et tant d'autres francs compagnons pour embellir la nef, quand l'aigle apparut pour moi seul au-dessus du lecteur qui psalmodiait d'une voix monocorde le livre de Daniel, pour l'édification de la communauté des chanoines mangeant en silence. Comme pour le prophète Daniel, une main écrivit sur le mur de mes songes la sentence que vous me voyez achever de polir : « Suppledit Quartus... » C'est mon quatrième et ultime sonneur, celui qui maintenant sonne le glas de l'âge de fer, le dernier âge du cycle du genre humain : les temps sont proches pour tous ! Et pour moi, le voyage touche à son terme : car c'est la nuit dernière que l'aigle m'est apparu de nouveau et pour la dernière fois. De ses deux serres griffues, il déroula un parchemin qu'une grande faux barrait d'un bord à l'autre. Sur la lame était inscrit en lettres noires sur lesquelles pleuraient des larmes d'argent : « *Nemo accipit qui non legitime certaverit* », ce qui signifie : « *Personne ne la reçoit, qui n'ait combattu suivant les règles.* » Et me réveillant, je compris qu'ayant sculpté les quatre sonneurs, j'avais combattu suivant les règles fixées pour moi de

toute éternité par le cornet de dés qui me jeta sur cette terre. Mon chemin terrestre est sur le point de finir : plus que deux ou trois tours de la roue de ma vie, encore deux ou trois jours de polissage au burin pour adoucir le grain du calcaire de ma mandorle*. À l'approche du grand passage, je me demande toujours pourquoi la Providence, dans son insondable dessein, m'a fait graver ces quatre batteurs de glas, alors que les temps sont proches et que nous n'aurons aucune descendance pour questionner ces pierres. Là est le mystère de mon destin. Assis dans la barque de Charon, je vais quitter nos rivages périssables sans avoir compris ni le sens de mes rêves ni le pourquoi de ma vie.

Je restais immobile, fixant le chapiteau, totalement sous le charme du visage émacié, angoissé, mais farouchement déterminé du sonneur de pierre.

- Maintenant, Messire, laisse-moi, car j'ai besoin d'être seul. Si tu cherches de la compagnie, va voir le peintre sur l'autre bas-côté.

Je redescendis en silence et commençai le tour de l'église. Dans la partie gauche du transept, juste sous la rosace qui venait d'être achevée, sur un amoncellement de gros madriers, un très jeune peintre, d'un gros pinceau plongé dans une noire teinture au goudron, dessinait le septième personnage d'une danse macabre. J'escaladai les marches et écartai les deux jeunes enfants qui mélangeaient le goudron et les huiles dans un seau de cuir cerclé de bois, et m'adressai à l'artiste :

- Belle peinture à la mode, l'ami. Le trait en est franc, mais souple.

- Oui ! c'est pourtant la première œuvre que j'accomplis seul. Mon grand œuvre en quelque sorte. Jusqu'ici, je lessivais les murs pour préparer les fresques et passais les couches d'enduit ; je finissais aussi le trait du maître, l'épaississant quand il le fallait, et je lavais ses pinceaux. Oui, c'est ma première danse macabre à moi tout seul. Comme j'ai été l'élève du célèbre Michel de Poissy depuis

l'âge de huit ans et pendant dix années, le chapitre de Joyenval m'a fait confiance et m'a commandé ce travail. Voilà cinquante-deux jours que le chanoine Foulques Rousseau, prieur curé d'Aigremont qui paye tous ces travaux m'a passé les détails de ma commande ; et depuis, je peins, mangeant ma gamelle et dormant ici à même mon échafaud, sans voir le soleil. C'est lui qui a choisi de placer la fresque sur le transept de gauche qui symbolise le côté droit du corps du Christ, quand on le regarde face à soi. C'est de ce flanc droit du Christ percé par la lance des méchants que s'élançait aujourd'hui ma noire et échevelée danse des Macabrés*. La Mort conduit le bal, un élégant linceul sur l'épaule, élaguant la forêt des vivants à grands coups de faux. Je n'ai aucune imagination, mais les images m'habitent nuit et jour depuis que cette danse m'a saisi, alors que je prenais la route pour mon premier chantier. C'était en plein midi sur la place du marché, devant l'abbatiale Saint-Louis de Poissy. J'étais assis sur une de ces bornes qui protègent le mur des maisons des roues de charrettes, mangeant un guignon de pain et trois oignons frais et piquants. Un bateleur, au nom peu chrétien d'Organ, debout sur son tréteau, chantait les vers de ce poète à la mode dont je ne me rappelle plus le nom :

« Âge de plomb, temps pervers, ciel d'airain*,
Terre sans fruit, et stérile et bréhaingne,
Peuple maudit de toute dolor plein,
Il est bien droit que de vous tous me plaingne
Hui est le temps de tribulation.
Et si nous n'avons point d'Hui ni de demain,
Que li péchiez et la mort ne nous praingnent,
En un moment et par un cas soudain
Cryons merci, qu'enfer ne nous surpraingne,
Hui est li temps de tribulation. »

Chaque parole amenait devant mes yeux, sous un ciel de plomb et sur un sol d'airain, les pauvres transis se donnant la main, le mort saisissant le vif, au détour de l'étal du marché ou au saut de son lit,

la longue farandole montant dans le ciel en tournoyant sans fin. C'est en écoutant ces vers que j'ai revu les petits matins blêmes du Poissy quand la Grande Contagion* ravageait le pays il y a dix ans maintenant. Je n'étais qu'un gamin alors. J'avais huit ans à peine et je débutais mon apprentissage à l'abbaye Saint-Louis, avec mon maître Michel qui s'en revenait de peindre la grande danse macabre de Notre-Dame de Rocamadour et sur le chemin de retour, pour payer ses dernières lieues, une danse plus modeste dans une église de campagne au pays de Puisaye*. Du haut de nos échelles, mon maître posait ses pourpres et ses ors sur la sculpture du grand Christ en majesté du porche, et moi je revêtais minutieusement d'ocre les grappes de raisins et de pampres escaladant le porche en guirlandes de pierre. Sous les planches de notre échafaud, les charrettes débordantes de cadavres empilés, tirées et poussées par des hordes de mendiants déguenillés, allaient déverser leur macabre moisson de pustuleux au cimetière vieil. Les arrivages étaient si nombreux qu'on n'avait même plus le temps de creuser les tombes : on jetait les pauvres transis pestiférés, pêle-mêle dans de grandes fosses toujours béantes, jamais refermées. Un dimanche, j'ai vu sortir de l'église, une famille joyeuse et unie ; le père a fait quelques pas dans la rue et s'est effondré en vomissant. L'instant d'après, il était mort, déjà noircissant. Sa famille, jusqu'ici si câline, terrorisée, ne l'a pas ramassé : elle s'est enfuie poussée par la peur sordide et blafarde, cette peur qui fouille les entrailles et crispe les nombrils. Les Charitons de Saint-Lazare, revêtus de leurs soutanes noires à surplis et mortiers rouges, ne cessaient d'allonger dans leur tombereau noir attelé de deux chevaux aux blancs plumets, les moribonds assoiffés et gémissants, bubons gonflés, membres noircis, chairs déjà éclatées et puantes, encombrant les caniveaux. Ce sont ces images que je peins, la Grande Peste de Poissy, la grande fête des blancs tibias, des côtes décharnées, des vertèbres déjetées et des maxillaires ricanants. Regarde la Mort, revêtue de son magnifique

manteau de prince flottant au grand vent des maudits. De sa faux brandie à main gauche, elle montre le chemin, par delà l'horizon. De sa féroce dextre d'os blanchis, elle vient de saisir un évêque mitré qui s'apprêtait à quitter sa sacristie douillette pour sa belle maison de campagne. Eh bien le voilà, ce superbe, l'étoile de soie autour d'un cou sans chair, l'habit déjà rongé de pourriture et maculé de la terre des tombeaux, il danse avec les autres la grande sarabande des macabrés ! À qui l'évêque donne-t-il la main ? À cette vieille femme que ses rhumatismes n'empêchent pas de danser la gigue des tibias. Malgré son âge, elle espérait encore un peu de vie, la douceur d'une soupe tiède au coin de sa cheminée. Ses orbites, creusées profondément dans sa figure intacte, montrent de la surprise : quoi ? Déjà ? La peau de son ventre pend sur sa tripe qui sort à demi ; à peine trépassée, les vers la rongent déjà. Au passage, la vieille a agrippé subrepticement la main baguée d'un jeune seigneur sortant du bal, et le voilà lui aussi embarqué, tout surpris, dans la folle farandole. Il tourne la tête à regret vers la musique et les joiles femmes aux gorges laiteuses. Son chapeau magnifique, il n'en aura plus besoin maintenant pour se protéger du pâle soleil de Charon. Le seigneur a saisi une belle jeune fille au saut de son lit, la chemise ouverte sur des tétons superbes et orgueilleux, mais son ventre tant chanté par son jeune amant, s'entrouvrant déjà sur des entrailles putrides. Elle a pris au premier tournant, mon cinquième transi, un riche changeur lombard, la ceinture ployant sous trois bourses grasses d'écus soleil et de doubles d'argent, mais la tête réduite à ses os d'ivoire sous un reste de crins de chevelure. Son pourpoint crevé, ses chausses en lambeaux pendant sur ses tibias dépulpés illustrent bien l'apophtegme de l'anachorète : « *Toutes richesses ne seront plus que glaise, lorsque viendra le nocher ultime.* » Et le Lombard a pris la main de la catin dont il partageait la couche l'instant d'avant, cette putain qui fornique sur toutes les paillasses pendant que le royaume brûle sous les incendies boutés par l'Anglais, et que

jamais la Mort n'a été aussi souveraine. Regarde-la, la ribaude ! Le peigne et la boîte à fards des putains pendue à la ceinture, ses vieux seins remontés par des bandelettes pour singer encore la jeunesse qui s'est enfuie depuis longtemps déjà. Regarde sa vieille motte sèche, cette blanchâtre et maigre toison qu'elle dissimulait sous ses robes de brocard. Ses grandes dents jaunes sont grandes ouvertes sur le hurlement d'horreur, qui pour elle ne finira jamais : ce n'est plus la permanente et étourdissante fête qu'elle a si bien connue, mais c'est le bal glacé des trépassés ! Le chanoine Foulques Rousseau, votre prieur d'Aigremont, en passant commande, m'a dit de ne peindre que sept transis, car l'ange exterminateur de l'Apocalypse de Jean n'aura que sept sceaux à briser quand les temps seront venus. Pour ce septième sceau à briser, mon septième danseur sera le chanoine Foulques lui-même, le dernier de la ronde infernale, selon ses propres vœux. Regarde, j'ai commencé à tracer les contours de son énorme panse de moine repu, large morceau de lard grouillant de vers, baillant sur le nombril, pour montrer toute la pourriture déjà au travail du vivant même de ce saint homme de Dieu. Je lui conserverai quelques rares cheveux jaunes et aussi ses grandes oreilles velues ; mais ses bras et jambes, je les décharnerai et les dépulperai. Les os secs de ses pieds seront bien à l'aise dans ces grandes poulaines de satin pourri aux bouts relevés garnis de clochettes que portent les jeunes hommes qui veulent plaire aux filles. Je lui ferai, à lui aussi, une bouche hurlante réduite à ses seuls chicots : car lui aussi a trop souvent oublié le sens des paroles qu'il m'a pourtant lui-même dictées et que je vais écrire sur le sol foulé par ma cavalcade :

« Tous ces morts ont vécu, toi qui vis, tu mourras.

L'instant fatal est proche et tu n'y penses pas. »

À droite de la ronde, tu vois ce grand cheval fauve qui se cabre sur ses pattes de devant et lâche aux quatre vents son hennissement de fin des temps : c'est Fauvel, le cheval roux du quatrième cavalier de l'Apocalypse, le messager et le fourrier de l'Antéchrist qui par

ses naseaux et son fondement fumant, lâche sur notre pauvre monde les calamités et les pestes qui nous ravagent pour nos grands péchés. C'est lui qui mène le bal des trépassés. C'est pourquoi j'ai calligraphié dessous quelques vers de ce roman « Fauvel » qui fut écrit quand j'étais enfant, et dont j'ai entendu les bateleurs déclamer les strophes :

« C'est Fauvel qui met tout à l'envers
Nous sommes près du moment
Où le monde doit finir,
Car le Mal est partout. »

Et à gauche, dans ce cartouche enluminé de rouge, j'ai inscrit la leçon à tirer pour notre édification :

« Rien n'est d'homme, qui bien y pense
C'est tout vent, chose transitoire.
Chacun le voit par ceste danse*. »

Je regardais et je lisais, tout entier envahi par ce grand bal des transis que la foi d'un peintre débutant venait de faire cheminer tout le long du mur droit de l'abbaye, du côté de la sanglante plaie du Christ. Le déjeuner des moines, simple et bon, avait chassé toute mélancolie. Je refermai la porte du réfectoire de Joyenval et m'arrêtai sur le seuil un instant, ébloui par la lumière éclatante du soleil de midi. Puis, je me dirigeai d'un pas joyeux vers la fontaine de la reine Clotilde pour vérifier si les prophéties d'Escarboucle et la dédicace de mon précepteur évoquant les crapauds, les croissants et les lys, étaient une réalité ou n'étaient que le produit de magiques artifices. La source bruissait là, tout au fond d'un mausolée aux arcs voûtés alternant pierre noire et brique rouge. Pas un bruit, juste le très léger frémissement de l'eau ruisselant sur un étroit canal de granit qui se jetait derrière un bosquet proche, dans un des deux étangs de l'abbaye, réserves de poissons pour les nombreux jours maigres des moines. Je m'assis sur le bord de la source, réfléchissant aux événements de la matinée. Pendant tout

le repas, j'avais médité en silence, comme les autres, sur les paroles que lisait le lecteur du haut de son estrade. C'était la vie d'Arsène, précepteur de l'empereur Honorius, qui avait quitté les délices du palais et les charmes de ses hautes fonctions pour mener une vie de dénuement extrême dans le désert de Natron en Egypte, tout près d'Alexandrie. La psalmodie du lecteur résonnait encore à mes oreilles :

- En ce temps là, l'Abbé Arsène étant encore au Palais Impérial, priait Dieu en disant : Seigneur, conduis-moi de façon que je sois sauvé, lorsqu'une voix lui répondit : Arsène, fuis les hommes et le monde et tu sera sauvé. » Le lecteur avait enchaîné sur ce trait de la vie de Théodora, solitaire retirée dans le désert égyptien de la Thébaïde : « L'Amma Théodora a dit encore : Il y avait ici un moine qui, à la suite d'une foule de tentations déclara : Je m'en vais d'ici. Et comme il nouait ses sandales, il vit un homme qui mettait lui aussi ses sandales, qui lui ressemblait en tout point et qui lui dit : N'est-ce pas à cause de moi que tu pars ? C'est ainsi que je marcherai devant toi partout où tu iras. Et le lecteur avait commenté : Partir au désert, fuir le monde ne suffit pas ; on emporte avec soi sa vie et ses tentations à la semelle de ses chaussures. Le désert n'est qu'un préalable, tout reste ensuite à faire. »

Cet appel du désert, qui avait poussé tant et tant d'hommes dans les solitudes égyptiennes des blancs déserts du Natron et de la Thébaïde ou dans les collines pelées d'Asie Mineure, je le comprenais. La terrible marche silencieuse du sonneur du glas cyclique, l'horrible et lancinante sarabande des transis de l'abbaye me revenaient en mémoire. Les temps décidément étaient de fer. Pourtant, je me sentais le cœur joyeux ; un sang jeune coulait impétueusement dans mes veines ; le soleil éclatait sur les frais bosquets ombragés ; la vie était belle ! Je me penchai et bus. Quelle était fraîche, la source de Clotilde ! Allons ! Le Natron, la

Thébaïde, la solitude, c'étaient pour les « appelés » et les « élus de Dieu ». La peste et ses transis, l'appel du glas, c'étaient pour les autres. Moi, j'étais jeune, beau et noble. La vie qui m'attendait et que j'espérais avec une fougueuse avidité, je la voyais remplie de batailles héroïques, de poésie exaltante et de bras câlins de femmes aimantes. Le vaste monde et tous ses attraits étaient à conquérir et j'allais m'y employer !

C'est alors que j'entendis, venant de derrière les arbres proches, des éclabousses d'eau et des bribes de chanson. Curieux, je quittai la source et entrai sous le couvert. Quelques pas me menèrent au bord de l'étang. Une ligne de hauts roseaux en protégeait les abords et m'empêchait d'être vu. À travers l'écran des tiges, j'aperçus assez loin une femme qui se baignait en chantant. Assise dans l'eau, elle me tournait le dos et ses longs cheveux noirs flottaient sur le miroir argenté du lac. Elle se leva, se retourna face à moi sans me voir, leva les bras au-dessus de sa tête, dévoilant deux seins lourds dans une cascade de gouttelettes ; son ventre bombé dégoulinait d'eau que les fines mèches d'une toison noire guidaient vers son entrejambe. Elle plongea et disparut. Un long temps s'écoula avant qu'elle ne revînt à la surface, encore plus loin, aspirant l'air, la bouche grande ouverte vers le ciel, et replongeât longuement. La femme mi-poisson, mi-serpent ! Morgane ! La fée des eaux qu'Escarboucle avait évoquée. Ainsi donc, les radotages de sa nourrice Jabouille et des anciens aux veillées étaient vrais : le pays de Poissy appartenait encore aux fées et aux dieux païens. Morgane plongeait et remontait, lançant chaque fois en arrière ses longs cheveux noirs, d'un mouvement de tête qui jetait dans le soleil une pluie irisée. Soudain, elle émergea de dos, tout près, juste au-delà des roseaux, ses fesses dodues et musclées luisant dans la lumière. Sa peau, grenue sous l'effet de la fraîcheur de l'eau, était couleur de pain bis. La Morgane des anciens et des veillées était blonde, tout le monde savait cela ; elle se retourna, et je distinguai juste au-dessus du nombril, le cercle

brun de la roue de sainte Catherine : ce n'était pas la blanche Morgane de neige, mais la brune Escarboucle de pain d'épices, la lointaine descendante du roi Candat. Subjugué, je me dresse, effrayant une grenouille qui plongeait avec un « flop » qui la fit se retourner. Elle m'aperçut et ne chercha pas à couvrir sa nudité. Lentement, les yeux fixés sur les miens, tordant sa chevelure de ses deux mains relevées, elle marcha vers la rive à travers les tiges de roseaux et s'arrêta devant moi sans un mot. Elle avança la main, déboutonna le premier bouton de ma chemise et, debout, attendit, les yeux clos, la bouche entrouverte, les bras le long du corps, les jambes légèrement écartées et le ventre en avant. Je tendis la main et la posai sur un sein glacé, effleurai la roue de sainte Catherine qui se grêla de chair de poule. Nous restâmes longtemps les yeux dans les yeux. Puis j'approchai mes lèvres des siennes et nous tombâmes sur l'herbe mouillée. Les yeux d'Escarboucle remplis de larmes de joie fixaient le ciel. Nous nous séparâmes, toujours sans un mot, et roulâmes à côté l'un de l'autre. Au-dessus de moi, je fixais les branches des saules qui cachant et dévoilant alternativement le soleil selon un tempo hypnotique engourdisaient peu à peu mon esprit.

Le soleil d'étain s'étendit à toute la surface d'un ciel d'argent. L'atmosphère, qu'aucune ombre n'atténuait, semblait palpable dans cette terrible chaleur immobile qui ne tremblait qu'au ras des cailloux innombrables. Dans ce champ de pierres, sans couleur, pas une herbe, uniquement un blanc uniforme, insoutenable ; argent surexposé du ciel, réverbéré par les cristaux des rochers polis, réfléchi par le diamant de la falaise de silex immaculée rayant l'horizon ; à ma droite, un tronc blanc cassé, puissant, nerveux, tordu, tendant l'os de sa branche de plomb sans écorce vers un zénith fondu. Je marchais nu, les yeux aveuglés par la clarté irradiante, les paupières craquantes comme du vieux papier, la langue sèche, épaisse et râpeuse, les croûtes de mes épaules consumées par le soleil se craquelant douloureusement à chacun

de mes mouvements. Je tombai à genoux, absorbé dans la contemplation d'une sauterelle agonisant de soif sur un galet poli, frottant sporadiquement ses pattes de chitine dans un chuintement lancinant. Patiemment, j'attendis plusieurs heures que l'insecte cessât de bouger et parut tout à fait mort ; et alors seulement, je le saisis et l'enfournai entre mes lèvres desséchées : « Merci Seigneur pour la nourriture que je vais prendre et que vous m'offrez si libéralement. » La carapace crissa délicieusement entre mes rares chicots noircis et déchaussés, tandis que du corps méticuleusement broyé de l'insecte, une goutte de liquide traçait dans mon gosier une ligne ténue de délicieuse fraîcheur, instant de bonheur fulgurant pour ma chair si maltraitée : « Seigneur, je vous offre cet instant de bonheur. » Sous la pierre, j'aperçus une peau qu'un serpent en mue avait abandonnée, jaune vif, rayée de fins cercles noirs. Je la pris et la suçai longuement : les écailles à demi détachées, me laissaient dans la gorge un âcre goût de sueur et de sauvagerie : « Merci Seigneur de me nourrir comme un oiseau des champs, comme vous l'avez fait jadis pour les Hébreux dans le désert du Sinaï. » Cette Action de grâce achevée, je me relevai et repris ma route à travers la désolation brûlée de l'infini désert de Natron. À ma droite, le tronc décharné me suivait d'un même pas, mon double et mon fidèle compagnon de route depuis l'aurore des temps. Sur l'horizon où les rochers se confondaient avec le ciel dans la même aveuglante clarté, l'air se mit à trembler plus fort dans cette atmosphère de fournaise, les vibrations s'élevèrent et finirent par faire surgir la chapelle de Sainte-Clotilde vacillante et dansante dans le mirage. Des voûtes de briques ondulantes, jaillissait la source impétueuse dont la fraîcheur me caressait les joues. Le tronc calciné allongea son moignon de branche et l'étira jusqu'à toucher la voûte céleste. Son extrémité, se mettant peu à peu à vivre, se fondit en une chevelure de miel encadrant un visage de jeune fille, se renfla doucement en un buste aux seins

délicieusement rosés. Morgane leva un bras dont l'index se mit à écrire en lettres de sang sur la voûte céleste :

« Sur la margelle de l'antique fontaine
D'où jaillit tout apaisement,
À l'écart de l'étroit chemin,

La soif de l'indicible dessèche mes nerfs. »

À trois pas devant moi, un cobra se dressa sur sa queue, son cou se dilatant largement en faisant tinter ses écailles, prélude à l'attaque. Mais ce n'était qu'une grenouille plongeant dans l'étang de Joyenval. Je me réveillai, reprenant difficilement mes esprits. Escarboucle avait disparu. J'étais seul. Le soleil avait franchi le zénith depuis longtemps : c'était le mitan de l'après-midi. Le déjeuner des moines, le lecteur et ses récits de désert ; pas étonnant que j'en aie rêvé. Je poussai mon cheval sur la large digue empierrée séparant les deux étangs de l'abbaye, et pris la route de Sainte-Gemmes à Aigremont en direction de mon château. En redescendant des Tailles d'Herblay, je traversai les vergers de poiriers. Les alouettes piquaient en piaillant et les hirondelles rasaient les branches. Un vol d'étourneaux dévastait les fruits naissants. Deux gamins se disputaient. Un garçonnet de Chambourcy, juché sur un poirier, bombardait de poires vertes, Antoine, le dernier fils de Tiescelin le forgeron qui, muni d'un bâton couvert de bouse fraîche et fumante, lui badigeonnait les jambes nues en chantant à tue-tête tout en essayant d'éviter les projectiles :

« Chambourcins,
Sac à vin !
Chambourcines,
Sacs à rapines ! »

L'autre lui répondait de sa voix de fausset d'adolescent en mue :

« Aigremontais,
Culs au rabais !
Aigremontoises,

Toutes grivoises ! »

J'arrivai à Aigremont. La grand-rue mal empierrée était le royaume des moutons, des cochons, des poules et des chiens que la multitude des moutards couverts de haillons bousculait en jouant, tandis que leurs aînés armés de pelles de bois traquaient le moindre étron et se disputaient en hurlant la moindre bouse destinée à fumer les jardinets paternels qui bordaient la rue côté forêt. L'odeur puissante du fumier se mêlait à la senteur tenace de la sueur de tous ces corps exposés au soleil et au fumet rance des soupes qui bouillaient éternellement dans les chaudrons des âtres des chaumières. Sur le pas de sa porte, une vieille édentée qui tournait sa quenouille tout en gardant sa chèvre qui broutait les chardons sur le talus, me salua de ces mots : « Bien le bonjour Messire Anselme ! Il n'y a plus de saisons ! Il n'y a pas eu d'automne, l'hiver n'a été qu'inondations et c'est maintenant l'été au printemps. Nos récoltes vont brûler et se dessécher. C'est bien de la misère à venir pour les pauvres gens ! » Sur la place de l'église, une petite foule entourait Organ, un histrion au costume mi-parti rouge et jaune, et l'écoutait, figée, déclamer d'une voix forte la prophétie de Merlin l'Enchanteur* dont on raffolait depuis bientôt un an, parce qu'elle annonçait la ruine prochaine des envahisseurs anglais, les féroces Goddoms :

« Pour leur orgueil vient la folle journée
Dont leur prophète Merlin
Pronostiqua leur douloureuse fin
Quand il écrit : Vie perdrez et Terres !
Lors, monstreront étrangers et voisins
Au temps jadis était cy l'Angleterre* !
Puis passeront Gaulois le bras marin,
Les pauvres Anglais détruiront cy par guerre
Qu'adonc diront tous, passant ce chemin
Au temps jadis était cy l'Angleterre ! »

Le baladin s'interrompt, renversa lentement la tête en braquant des yeux blancs vers le ciel, et, levant les bras les doigts tendus, il improvisa :

– Manants mes frères, nous bouterons l'Anglois hors de notre belle France, avec l'aide de Dieu, de monseigneur Michel l'Archange qui a écrasé le démon là-bas sur ce Mont-au-Péril-de-la-Mer qui défie aujourd'hui les Goddoms, avec l'aide aussi des Trônes, des Chérubins et des Dominations. Leur défaite est de toute éternité gravée en lettres de bronze sur le dossier du trône du roi Édouard. Regardez bien les armes orgueilleuses de sa bannière qui claque au vent au plus haut de la tour de la Montjoie ; elles ne sont que menteries et faussetés : des léopards d'or sur champ de sang ! Les Goddoms vous mentent, les vrais léopards ne sont pas de ce bel or pur et sans tache ! Moi qui vous parle j'en ai vu un à Paris, dans le cortège de monseigneur le duc de Bourgogne. Et je peux vous l'affirmer sur mon salut : les léopards sont animaux tachetés, et tout ce qui est tacheté est impur. Les léopards d'Édouard d'Angleterre sont bien de la race de toute cette gent animale que vous connaissez bien, celle des roux, des rayés, des tachetés, qui sont tous menteurs, voleurs et fourbes : les tachetés derrière leur chef Tibert* le chat, roi des fourbes ; les rouquins suivant Goupil le renart, prince des menteurs et Rousseau l'écureuil, duc des voleurs. Et que dire des rayés emboitant les pas de Grimbert le blaireau, baron des fétides. Eh bien, moi qui l'ai vu, ce léopard, je vous l'affirme : le léopard c'est le dernier des bâtards de tous ces malfaisants ! Roux comme Goupil, tacheté comme Tibert, puant et rayé comme Grimbert ! Un royaume portant des armes aussi viles que l'on est obligé de les couvrir d'or pour mieux vous tromper, mes amis, ne peut qu'être battu et mis en pièces par les lys d'or sans taches sur ce pur champ d'azur qui sont les armes de notre prince, le dauphin Charles, et de notre sire le Roi Jean, prisonnier de ces félons. Et croyez-moi, ce ne sont pas les gentilshommes qui bouteront ces damnés Goddoms hors de notre verte France. Vous

les avez vus à Poitiers, ces barons orgueilleux, se bousculer pour fuir plus vite la bataille perdue ? Suant de peur, pissant d'angoisse sur leurs chevaux, chiant de trouille dans leurs armures et abandonnant dans leur honteuse déroute leur roi, Jean le Brave, aux mains de ses ennemis. Ce n'est pas d'eux, mais du brave peuple de nos paroisses que doit venir la rédemption du royaume et la défaite de l'Anglois inique.

Apercevant mon cheval, Organ marqua un temps d'arrêt et enchaîna, changeant d'argument :

– Mes amis, mes frères, moi qui vous parle et qui porte l'habit des rejetés à losanges verts et rouges des baladins excommuniés, et qui pour cette raison ne serai pas enterré en terre consacrée, moi l'amuseur, le réprouvé, l'exclu, je peux vous le prédire à vous, qui êtes dans la fosse de ce siècle avec les léopards anglois, oui, je peux vous l'affirmer avec l'assurance tranquille qui anima Daniel dans la fosse aux lions à Babylone : les lys d'or abattront les léopards d'infamie. Nous porterons la guerre et l'incendie dans ce pluvieux pays de pommes, et l'on pourra dire, après notre passage dévastateur qui ne laissera pierre sur pierre : « Au temps jadis était cy l'Angleterre. »

La chevauchée du Prince Noir, l'héritier d'Angleterre, qui douze années plus tôt avait traversé l'Île-de-France, jalonnant sa lente marche d'incendies, de pillages et de désolation, mes Aigremontois ne l'avaient pas oubliée : leur église brûlée, leurs blés ravagés sous les sabots des chevaux et les roues ferrées des charrois, les hommes tués ou estropiés, les hurlements de leurs femmes et de leurs filles forcées, restaient très vifs dans les mémoires entretenues aux feux des veillées. Les cris de haine contre les Goddoms saluèrent ce récit prophétique et les piécettes tintèrent en tombant dans le chapeau à plume de l'histrion faisant la quête. Pour que ces manants si démunis donnassent si libéralement, il fallait qu'ils fussent touchés au plus profond d'eux-

mêmes ! J'attachai mon cheval sur le parvis de l'église à l'anneau de la croix hosannière qui avait vu naguère se balancer les corps des écorcheurs éventrés perdant leurs tripes. Je venais de décider de consulter Foulques Rousseau, chanoine prémontré de Joyenval et curé-prieur d'Aigremont qui m'avait baptisé et qui avait été l'ami inséparable de Chrysostome de Joyenval, mon précepteur et celui d'Escarboucle.

Je poussai la porte de la petite église paroissiale et j'entrai. Dans la pénombre, j'étais là chez moi : le large trait noir de ma litre* féodale ceinturant les murs de sa rayure de deuil, délimitait l'étage des poutres supportant le charnier de la paroisse, croulant sous les ossements et les crânes des générations à jamais disparues. Pénétré par le poids de l'histoire de ma famille, je marchais avec une pensée émue sur la dalle de granit poli par l'âge barrant le seuil et qui abritait le cœur de mon grand-père, Anselme le Flamand d'Aigremont, dont le reste du corps reposait dans un des huit enfeus, tombeaux de ma race. J'en relus avec émotion l'inscription :

« Passant,
foule de ton pied le cœur d'Anselme d'Aigremont
qui moult pécha durant l'expédition des Flandres
et aide-le ainsi à expier ses fautes. »

J'avais entendu dire dans mon enfance que le Flamand avait mis le feu à un village près d'Arras, et que ses soudards s'étaient divertis des cris et des gémissements des femmes et des enfants rôtissant comme porcs en broche. Le Flamand en avait encore sans doute pour longtemps à expier en purgatoire. Le prieur Foulques Rousseau, était là, devant le chœur, méditant, assis sur le banc de bois des marguilliers* juste à gauche du banc de la famille d'Aigremont dont le haut dossier s'ornait de notre devise profondément gravée au milieu des merlettes et des roses : « Toques-y, si tu l'oses ! » Je m'assis à ses côtés et lui racontai mon

rêve. Je me gardai toutefois de lui signaler mon aventure avec Escarboucle. Foulques resta longuement silencieux, puis se mit à parler à mi-voix :

– Il est universellement connu que Dieu, utilisant leurs songes, visite souvent ses serviteurs pendant leur sommeil. Les porches de nos églises en portent de multiples témoignages : notre propre prieuré s'orne de l'échelle de Jacob. Mais les rêves visitent aussi ceux qui sont éloignés de lui : Nabuchodonosor rêva de la statue d'or, puis du grand arbre, et en reçut l'explication de la bouche de Daniel, qui à son tour rêva des quatre bêtes, puis du bélier et du bouc que vous pouvez voir sur le pilier du chœur. Cependant, surtout à nos âges calamiteux, Belzébuth est là qui rôde et qui suscite lui aussi des songes. C'est pourquoi l'Église dans sa sagesse s'en réserve l'interprétation et punit les charlatans qui se disent armés du pouvoir de commenter. Mais dans votre cas, la symbolique de votre rêve me paraît simple, bien qu'il faille par-dessus tout se méfier de la simplicité en cette matière. Votre âme est aussi aride que le désert de pierres. Vous avez soif et faim de vérité dans le monde d'agitation, de luxe et de violence où vous êtes plongé. Le mirage de la fontaine de Clotilde ne peut être que la source de vie de l'Évangile. Le tronc desséché qui écrit sur la voûte céleste, c'est la main même de Dieu, la même que celle qui écrivait sur le mur du festin de Balthazar. Toute votre vie est là dans cette image : vous mourez de soif sur la margelle même de la salvatrice fontaine de vie. Destinée au sacerdoce, vous vous en êtes éloigné pour revêtir l'armure et vous saisir de l'épée. Mais votre soif d'absolu demeure et vous visite la nuit quand vous ne pouvez faire taire la voix de votre conscience. Quant au tronc, votre double qui marche à vos côtés et qui se change en Morgane, pas besoin d'être fin exégète pour en saisir le sens : intimement mêlé à la voix de Dieu, le monde est là avec tous ses attraits féminins pour vous séduire. Le cobra : sa symbolique est multiple. Animal sacré des Pharaons impies qui poursuivirent les Hébreux jusque dans les

eaux mortelles de la mer Rouge, c'est le faux dieu par excellence ; mais c'est aussi le serpent, tentateur depuis les origines. Intimement mêlé à la femme pour nous induire en erreur, il révèle ici sa vraie nature dans son association avec Morgane. Mon fils, réfléchissez dans le silence de votre cœur et suivez la voie de votre destin sans plus y résister. Pour vous permettre d'éclairer et d'illustrer vos choix, je veux vous confier un secret, maintenant que la brume du temps est descendue sur ces terribles événements et que l'apaisement est presque venu. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai été déchiré entre les séductions de la vie et les austérités de la prière. Je ne m'appelle pas Foulques Rousseau, mais Foulques de Théméricourt. Je suis né au château de Théméricourt sur la route de Rouen. Le châtelain, mon père, me destina dès l'enfance au métier des armes. Je fus armé chevalier, mais la voix qui crie dans le désert n'arrêtait pas de tonner dans mon sommeil agité. Tant et si bien que je suis entré chez les chevaliers du Temple, à mon quinzième anniversaire, afin de vivre à la fois ma soif d'absolu et ma passion des armes. En ces temps-là, les bannières du Temple avaient été chassées depuis longtemps des Lieux saints et je menais la vie de jeûne, de prières et des rudes exercices physiques des soldats de l'Ordre, parcourant sans cesse les routes de la chrétienté, des Carpates au Rhin, du Rhin au Rhône et des Alpes aux Pyrénées. Il y a déjà cinquante années, lorsque ces impitoyables et avides suppôts du roi de fer, Marigny et Nogaret, déclenchèrent les terribles événements qui anéantirent le Temple, mon père usa de son influence auprès de l'abbaye de Joyenval, dont notre famille est un bienfaiteur immémorial. Ces bons chanoines me permirent de me fondre dans un anonymat salvateur, caché sous la blanche robe des prémontrés, en prenant le nom de Rousseau. Votre Grand-père, le Flamand, me donna la cure d'Aigremont, que je n'ai plus quittée depuis cette époque.

Je profitai de cette occasion inespérée d'en savoir plus :

– Mais alors, mon Père, vous avez dû connaître ces rumeurs de mystérieux convoi qui aurait transporté le trésor du Temple vers Gisors et qui aurait fait étape, une nuit, au Château d’Aigremont ?

Le prieur Foulques rabattit sa cagoule sur ses yeux, et se leva :

– C’est l’heure des litanies, il est temps pour moi d’y aller. Pensez mon fils à mes conseils de salut : il est toujours plus tard qu’on ne le pense.

Et le chanoine fut absorbé par l’obscurité de la sacristie. Je rentraï pensif, et m’assis dans ma cuisine. Je demandai une assiette de soupe. Ce fut Escarboucle qui me l’apporta, et s’installa en face de moi. Je lui racontai à elle aussi mon rêve de la fontaine, ainsi que l’interprétation du prieur Foulques, lui cachant toutefois les révélations sur son véritable nom et sa vie de Templier.

– Croyez-moi, seigneur Anselme, dit-elle, je vous l’ai dit, j’ai le don.

Elle alla jusqu’à la cheminée, étala les cendres avec le tisonnier et s’absorba dans leur contemplation :

– Votre rêve est clair. Mais votre chanoine est bien trop pétri de théologie pour en déchiffrer clairement le sens. Seules les caraques, les charbonnières et les diseuses de bonne aventure peuvent dévoiler les songes, l’avenir et le destin. Le désert de pierres aride, n’est pas l’image de votre âme desséchée par l’absence de vérité, mais celle de votre cœur craquelé, assoiffé qu’il est de cette bonne eau lustrale de l’amour qui donne sens aux moindres des événements de notre vie. Qui d’ailleurs écrit sur la voûte du ciel que vous mourez de soif à côté de la source ? Ce n’est pas le doigt de Dieu comme chez Balthazar, mais c’est la main de Morgane, cet être d’eau, de lune et de terre nourricière, la femme juteuse dans toute sa splendeur, celle qui remplit les cœurs jusqu’au fond du ciel. Et le cobra qui donne le signal de votre réveil par le bruissement de ses écailles ? C’est encore Morgane, la femme serpent, non pas la tentatrice, mais l’initiatrice, qui vous

donne cet avertissement : votre vie actuelle sans amour n'est qu'un sommeil profond, dont il vous faudra bien sortir pour tourner enfin vos regards vers celle qui vous attend.

La perfide était convaincante ! Ce n'était donc pas de pénitence et de mortification dont j'avais soif, mais d'amour ? Ne prêcherait-elle pas pour sa paroisse ?

*« ... Quand taché de sang arrive
Le boucher des jours heureux
Avec ses agneaux nombreux. »
Jean Follain (L'embellie)*

CHAPITRE 5

**Comment Anselme fit grand et sanglant tournoi
sous les murs de Clermont en Beauvaisis,
et comment le sonneur de glas cyclique
fut aux dés joué et perdu.**

18 Juin 1358

Acette heure de la matinée, quand le printemps est encore dans sa nouveauté, votre jeunesse vous paraît éternelle, une chanson monte spontanément à vos lèvres, vos muscles manifestent leur impatience de montrer leur souple jeu et le cri des hirondelles retrouve cette fraîcheur acide du premier jour de la création. La joie coulait tumultueusement dans mon sang à l'unisson du soleil qui se levait glorieusement dans un ciel sans nuages. Une légère brume stagnait au ras des blés en herbe du Vexin et sur le coteau, le château de la Boissière dressait ses murs noircis. Ses moignons de poutres consumées exhalaient les dernières légères volutes de l'incendie agonisant. Sur l'horizon, la tour de Beauvoisin flambait à grandes flammes de la plus joyeuse façon comme un feu de la Saint-Jean et les gerbes d'étincelles dorées des planchers qui s'effondraient formaient un magnifique camaïeu avec les nuances de l'aube. Oui ! C'était un jour plein de promesses, le monde m'appartenait et la vie était éternelle. Les deux cochons et les trois oies, encadrés d'un chien et de deux

gamins armés de bâtons, avançaient en zigzag sur le chemin creux conduisant à Clermont en Beauvaisis : des effluves et des bruits entendus d'eux seuls les attiraient constamment sur les talus. Un coup de bâton et un aboiement les remettaient en marche dans le droit chemin. Derrière, le corsage ouvert sur des seins pendants pour la vieille, gras, lourds et fermes pour la jeune, bavardaient les deux putains qui avaient décidé de suivre à l'aventure notre troupe qui avait traversé Feucherolles la veille au soir. Leur longue nuit de travail de reins et de croupes, sans relâche, avec la douzaine de coquins de l'escorte, ne les avait pas empêchées de se lever avec le soleil. Tiescelin, le forgeron d'Aigremont, agaçait la plus jeune en relevant sans cesse sa jupe du bout du manche de son gros marteau :

– Tu as le cul aussi foireux et bréneux que celui de ma mule !

– Cela ne t'a pourtant pas empêché d'y tâter hier soir après la soupe ! Tu n'y connais rien et tu ferais bien mieux de surveiller les fesses de ta femme qui sont aussi souventes fois montées par tous les gars des alentours que celles d'une jument poulinière par les étalons du roi ! Ce soir, si tu es encore en vie et si tu as encore tes deux roubignolettes bien accrochées, tu te feras ceinture pour t'apprendre à respecter les belles choses !

– Allons, ne te fâche pas, la belle. Je dis ça, juste pour causer. En fait, ton cul est aussi glorieux que ce soleil ! Foireux et embrené, mais glorieux ! Et c'est seulement ça qui compte. »

Derrière Tiescelin, venaient les onze loqueteux, délégués des paroisses d'Aigremont, de Béthemont et de la Malyverne, armés de fourches, de crocs de boucher et de piques de frêne renforcées de pointes de fer. Ces valets encadraient le chariot tiré par deux bœufs, portant les provisions et notre équipement. Entourant notre suzerain Yon de Garencières, le sire de Béthemont et moi chevauchions en arrière-garde, en robes rouges et bleues,

chapeaux à rubans sur la tête. Yon poussa son cheval exactement au niveau du mien :

– Vous n’avez pas oublié, j’espère, que nous devons tenir une cour d’amour en chevauchant et mener une joute de poésie courtoise, sur le thème de l’amour non partagé ?

– J’ai passé une partie de la nuit à la chandelle à préparer mon poème ; je suis prêt, Messire Yon. Quand vous voudrez !

Yon enleva son chapeau :

– Messieurs, soyez des juges impartiaux et que le meilleur gagne. C’est une ballade que j’ai intitulée de ma devise « Vous m’avez ! » et qui chante la douleur tyrannique de l’amour non partagé par une belle dédaigneuse :

« Je hais ma vie et désire ma mort,*
Et maudy l’heure que je fus amoureux,
Et hais mon cœur quand il en fut d’accord,
Et aussi fais-je ma pensée et mes yeux,
Et puis après, toutes celles et ceulx
Par qui premier, le mestier commença
Et de cecy me blasme qui voudra.
Il ne m’en chaud qui en puisse parler.

Et je vous prie, dictes moy si j’ay tort,
Aigremont, mon frère gracieux.
Car il est vray que, sans nul réconfort
Ni sans estre aucunement joyeux,
Que j’ay aimé, plus de deux et mieux,
Une qui dit qu’elle ne m’aimera jamais,
Ni que pour rien ne me confortera
De la douleur qu’il me faut endurer ;
Pour quoi je dis : Cherchez qui aimera,
Car quant à moi, je ne veux plus aimer. »

– À vous, Aigremont !

– Il va m’être difficile de vous égaler. Pour ma part, je pense que l’amour non partagé ne doit pas nous mener à désirer la mort : même Job, dépouillé de tous ses biens, abandonné par tous sur son tas de purin, n’a jamais perdu l’espoir, sans lequel il n’est pas de vie. L’amour est une maladie singulière, qu’un seul remède souverain peut guérir : la capitulation de la belle. Mais je suis d’accord avec vous, Messire, sur ce point, que comme toute grave maladie qui ne trouve pas son remède, l’amour conduit inexorablement à la mort. Et j’enlevai mon chapeau :

« Belle, entendez le martyr
Que tous les jours me faut souffrir
Et voyez que je n’ose dire,
Par peur de votre déplaisir,
La douleur qu’il me faut sentir,
Dont je vois qu’à destruction
Seray mis, car je vais mourir
S’il ne vous plaît ma guérison.

Mais je veux bien la mort élire,
Dame, si tel est votre plaisir,
Car je ne voudrais pas dédire
Votre volonté ; sans mentir,
Je suis tout fin prêt de partir
Et de m’en aller, veuilles ou non,
Hâtivement ma mort quérir
S’il ne vous plaît ma guérison. »

Mes deux amis saluèrent mes rimes par des applaudissements nourris.

– Je vois que mon tour est venu, s’exclama Béthemont en poussant son cheval à la hauteur des nôtres. Je suis obligé de vous porter démenti à tous deux. Vous vous plaignez des maux d’amour que

vous traitez de maladie conduisant à la mort. Bien au contraire, l'amour est un élan franc et joyeux. C'est la vie même. Voici donc ma réponse à votre dispute :

« Garençières, Aigremont, vous vous plaignez trop fort
Des maux d'amour qui vous sont douloureux.
Il me semble que vous avez grand tort ;
Car nul ne peut, à droit, être joyeux
S'il n'ayme fort, toujours de mieux en mieux.
Je vous dis vray : croyez-moi de cela.
Ayez espoir que votre Dame aura
Pitié des maux qu'il vous faut endurer.
Autre conseil, Béthemont ne donnera,
Car, quant à moy, je veux toujours aymer !

J'ayme ma vie sans désirer ma mort,
Et l'heure aussy que je fus amoureux.
J'ayme mon cœur quant il en fut d'accord ;
Aussi fais-je ma pensée et mes yeux,
Et puis ma Dame au gentil corps gracieux,
Qui en ce monde point de pareille n'a ;
Et quant bonheur tant de bien me donna
Que si belle servir et honorer,
Dise chacun tout ce qu'il lui plaira,
Car, quant à moy, je veux toujours aymer. »

Enthousiasmé, je battis des mains et mon cheval fit un écart :

– Par ma foi ! C'est bien Béthemont qui dit vrai. Pourquoi l'amour devrait-il obscurcir notre vie ? Aimer ! Aimer ! Voilà la vraie vie ! La vie si grasse et si juteuse ! Regardez, Messires : les blés sont verts en herbe ; la rosée monte dans le ciel en fumant et même les incendies et les brasiers chantent la beauté de cette journée de printemps. Et ce soir en plus, nous aurons la gloire, la vraie, celle conquise en combat.

– Béthemont, je vous donne mon choix aussi, dit Yon. Je vous arme Chevalier d'Amour. Voilà le ruban vermeil que m'a remis mon épouse Agnès pour récompenser le vainqueur de cette joute.

– Grand merci Messire ; Je le porterai noué au coude gauche jusqu'à Noël sonnant, et à tous je chanterai la beauté d'Agnès votre épouse.

Au détour du chemin, les cochons reculèrent en grognant vers les valets. Les coups de bâtons ne purent les remettre en marche : une maison forte, au toit écroulé, fumait encore, fenêtres et portes jetées dans la cour, coffres éventrés et disloqués gisant sur l'herbe foulée.

– Les Hurons* sont passés par-là, hier au soir, pas de doute, commenta Tiescelin. Ils ne sont plus loin maintenant.

Nous descendîmes de cheval. Dans la cuisine, la Dame gisait les robes relevées sur des cuisses sanglantes écartelées en équerre, la gorge tranchée si net que la tête pendait de côté. La salle était parée pour un festin diabolique : un bébé à moitié rôti, la broche entrant entre ses petites jambes et ressortant par la bouche, attendait un improbable festin dans la cheminée encore chaude. Le maître de maison, tout nu, allongé sur la grande table, le ventre béant d'où émergeait une tête de veau, constituait le plat de résistance. On l'avait même décoré de touffes de persil dans les oreilles et les narines, et deux gousses d'ail remplaçaient ses testicules arrachés. Le fils aîné se balançait les pieds liés à la poutre maîtresse du lardier, la gorge ouverte. Dessous, on avait disposé un seau pour recueillir le sang, comme on fait avec le cochon pour préparer le boudin. Le seau écarlate fumait encore.

– Taïau ! Taïau ! hurla Yon en remontant à cheval !

– Sus aux Jacques ! Sus à ces Hurons du diable ! La journée sera chaude !

Une heure après, nous arrivâmes en vue des murailles de Clermont en Beauvaisis qui se découpaient sur l'horizon. Au pied des remparts, le camp s'éveillait. Trois cents ou peut-être quatre cents ribauds sortaient de dessous les haillons qui avaient abrité leur nuit, humides de rosée. Les feux s'allumaient çà et là, et les servantes remplissaient les chaudrons. Les poules couraient déjà dans l'herbe et les cochons grognaient : l'intendance avait bien suivi. À l'écart, un village d'une centaine de tentes bariolées, abritait les deux cents chevaliers qui constituaient la troupe levée par Charles le Mauvais roi de Navarre et comte de Dreux pour écraser les Jacques bonhommes*. Un héraut* d'armes, à la tunique rayée aux couleurs de Navarre, mi-parti or et vert, entra dans la tente de Charles et annonça :

– Sire, je vois au loin la bannière du Baveux de Garençières et une douzaine d'hommes d'armes qui arrivent par le couchant. Au nord, on m'annonce les pennons de Charles de Ballanvilliers avec une vingtaine de sergents.

Charles de Navarre était assis, laissant ses joues à la lame de son barbier :

– Oloron*, dit-il à son héraut, envoie tes poursuivants* rassembler les hommes. Le jour est levé, il est grand temps de déjeuner puis d'entendre la messe. Et il passa à table avec sa cour.

Lorsque notre petite troupe atteignit le campement de Navarre, une douzaine de célébrants chantaient déjà des messes un peu partout, sur des tables de tréteaux en guise d'autels de campagne. Dans la grande tente rayée d'or et de vert, les violes de la messe de Charles soutenaient le chœur de chapelle des jeunes garçons de la manécanterie qui suivaient tous les déplacements du Mauvais. La messe splendide était commentée par les barons subjugués par la beauté et la magnificence de la cérémonie. La voix du dominicain en robe blanche, bien timbrée et cultivée, sonnait clair :

– Sire, le Dieu des armées vous a élu pour protéger la veuve et l’orphelin. Vous serez le bras vengeur qui balayera de la surface de la Terre cette bande de Jacques et de Hurons qui portent depuis trois semaines l’incendie et le crime, le viol et la rapine dans tout le Beauvaisis et même jusqu’à Meaux. Mais que cette bataille ne soit point motif à se réjouir du sang versé, ni à jouir de la violence. Ce n’est pas une chasse au sanglier, mais une véritable croisade : que la main tranche la vie, mais que le cœur reste doux et compatissant. N’ajoutons pas l’ivresse du carnage aux horreurs d’une guerre qui depuis vingt années déjà ravage notre belle campagne de France.

Mais la face réjouie des barons attendant l’hallali, montrait que ce discours glissait sur des cœurs endurcis. Dans le coin des chaudrons, le spectacle était différent, mais les préoccupations semblables. Un franciscain pieds nus, la robe déchirée, haranguait les putains :

– La femme a été donnée à l’homme pour sa sanctification en saint mariage et l’empêcher de brûler dans les feux de la concupiscence, et non pas pour forniquer tels des boucs en rut et des truies en chaleur. Mes filles, le service de la table et la cuisine sont votre justification en ce monde et particulièrement dans cette armée en campagne. Malheurs à celles par qui le scandale arrive et qui confondent leur chaste couche de filles de Dieu avec les paillasses de Sodome et Gomorrhe ! Couvrez vos culs ! N’oubliez pas que beaucoup de ceux qui cette nuit ont rugi de plaisir entre vos jambes, et juré en vain le saint Nom de Dieu et de ses saints dans le déduit, comparaîtront ce soir devant le tribunal divin.

À une petite lieue de là, au lieu dit le Campot, le campement des Jacques s’anima aussi. Réveillés depuis longtemps, les ventres creux gargouillaient leur vide, les provisions manquaient. Debout sur une table de chêne massif et sculpté arrachée à une tour incendiée, un autre franciscain, tout aussi pouilleux que celui de

Navarre, exhortait les trois mille Jacques qui s'activaient alentour. La plupart en haillons, mais certains habillés de soie volée dans les châteaux ruinés, d'autres seulement coiffés de chapeaux à rubans, d'autres enfin portant des ceintures de cuir de Cordoue sur des braies en lambeaux. Leur armement était tout aussi hétéroclite : fourches, faucilles, marteaux de forge, fléaux à battre le blé ; mais aussi, piques, larges épées et masses d'armes arrachées aux armureries des manoirs incendiés et des villages pillés :

– Vous êtes, mes frères, déclamait le moine, les oubliés et le rebut de la Terre, méprisés par une hautaine noblesse et un gras clergé repus de bénéfices. Posez-vous donc cette question : quand Adam, le père commun du genre humain, bêchait son jardin d'Eden et qu'Ève, notre mère à tous, filait sa quenouille, où étaient le gentilhomme, où était le chanoine ? Il n'y avait alors que des hommes libres jouissant également des fruits du paradis : Dieu nous a créé tous frères et tous égaux. Mais aujourd'hui, certains sont couverts de vair et d'hermine. Ils ne craignent pas la froidure ni ne souffrent la disette : ils festoient largement auprès de bons feux, les pieds sur les chenets. Cette hermine, ces gras repas, ces cheminées toujours garnies de bonnes bûches, c'est à votre sueur qu'ils les arrachent. Lorsque l'archange Gabriel chassa Adam et Ève du Paradis après la faute, il leur enjoignit de gagner leur nourriture à la sueur de leur front. Il ne leur a pas dit : les uns travailleront tandis que les autres les regarderont trimer ! Ces repus n'en ont jamais assez ; ils gavent leurs lévriers de lard, alors que vos fils et vos filles sucent les mamelles tarries de vos épouses affamées. C'est pour eux que vous labourez. Et comment vous en remercient-ils ? En ravageant vos blés pour poursuivre le cerf et le sanglier dans leurs vaines chasses ; en séduisant vos filles au détour des chemins. Ils sont chargés de vous défendre par le Ciel et par la naissance, disent-ils. Mais empêchent-ils l'Anglais d'occuper le pays, de brûler chaque printemps vos grains et de scier vos fruitiers ? Que nenni !

N'oubliez pas mes frères en misère : même leur devoir, ils l'ont négligé !

À Poitiers, où étaient-ils quand le bon roi Jean fut emmené en captivité ? Ils s'enfuyaient de la bataille où ils auraient dû perdre leur vie pour sauver celle de notre Sire. Abélard, le sire de Clermont, qui nous regarde sans doute avec haine et mépris ce matin du haut de son donjon, il a tant et tant couru pour fuir la bataille, que je l'ai vu arriver tout poussiéreux, se vantant d'avoir crevé trois chevaux pour regagner son repaire au plus vite. Et son père, Gazon de Clermont ? À la défaite de Crécy, au lieu de soutenir son roi Philippe, il forniquait dans Amiens avec la femme de son vassal, au mépris de son serment de suzerain. Il arriva à la bataille à la nuit tombée, tout parfumé de l'odeur de son stupre, alors que déjà ses pairs, ces fiers chevaliers, ne savaient quels chemins prendre dans leur déroute. Lui, on raconte qu'il tua un sergent pour lui dérober son cheval et s'enfuir encore plus vite sur une monture fraîche. Et ce sont ces deux mêmes orgueilleux, qui l'an passé ont poursuivi deux sangliers jusque dans vos communaux dont les blés étaient juste mûrs gâchant ainsi définitivement vos récoltes.

Et ce clergé rotant dans ses doubles mentons, est-ce qu'il prie pour vous ? Vous travaillez sur les terres de leurs abbayes et de leurs prieurés. Rapaces, ils remplissent leurs celliers du grain arrosé de votre sueur, et leurs pressoirs dégouttent des flots des raisins qu'ils vous confisquent. À l'église même, ils s'enferment derrière leurs jubés dans leurs stalles douillettes, pour ne point contempler vos gueules crasseuses ni respirer votre odeur laborieuse. Et vous, vous vous entassez derrière dans la nef glacée, comme bétail en étable. Pourtant ils n'hésitent point à vous côtoyer et à vous ouvrir les vantaux de leurs greniers ; mais c'est seulement à la Saint-Michel, pour mieux compter vos dîmes, ajuster leurs balances et remplir leurs jarres. Dieu n'est pas dans leurs abbayes cossues ni dans leurs

gras prieurés. Dieu est ici, mes enfants, avec les misérables, avec nous. Il nous donnera ce soir la victoire, comme il l'a donnée jadis, devant les puissants remparts de Jéricho, aux Hébreux de Josué sortant en haillons du désert.

Mes frères, vous êtes semblables aux Hébreux lorsque les armées orgueilleuses de Pharaon les tenaient en servitude en terre d'Égypte. Les Juifs n'étaient alors bons qu'à travailler sous le fouet pour enrichir leurs tortionnaires. Mais Dieu leur envoya Moïse pour les sortir d'Égypte. Et lorsque les chars de Pharaon leur donnèrent la chasse, Dieu soutint son peuple et ordonna aux eaux de la mer Rouge de se refermer sur les armées impies. Vous êtes les nouveaux Hébreux ! Le peuple élu, c'est vous ! Dieu soutiendra votre juste lutte contre l'iniquité et la violence. Je vous donne ma bénédiction et vous remets tous vos péchés pour que, si le sort nous était contraire, vous puissiez vous présenter devant le Seigneur, simplement revêtus de la grâce de votre baptême : Au Nom du Père...

Un jeune homme, revêtu d'une coule de bure en lambeau, sauta sur la table à côté du moine :

– Compagnons ! Vous que par mépris on appelle Jacques ou Bonhommes, vous préférez fièrement vous nommer les Hurons. Rappelez-vous que Guillaume Calle, notre chef, nous a menés de victoire en victoire depuis trois semaines. C'est par dizaines que nous avons anéanti et incendié les orgueilleux châteaux de cette gentillesse* qui a failli à tous ses devoirs. Nous avons même conquis la forte ville de Meaux que nous aurions conservée, si l'armée du méprisable Gaston Phébus de Béarn ne nous en avait délogés par surprise. Nous les petits, les journaloux, les laborieux, nous avons même passé un traité avec Étienne Marcel le tout puissant prévôt des marchands de Paris qui a su juger notre force à sa juste valeur. Hélas, Guillaume Calle* notre chef, a été pris par

félonie : hier, il a accepté d'aller, moyennant sauf-conduit, au camp du Mauvais de Navarre pour négocier une trêve. Et là, malgré la parole donnée, abusé et trompé, il fut roué de coups par trahison et pendu comme un malandrin. De cette trahison, les gentilshommes ont dit qu'il n'y avait point déshonneur pour eux, parce que parole donnée à un vilain ne vaut pas serment et n'engage point. Pour eux, nous ne sommes que des bêtes de trait. Lorsque vous avez donné l'assaut à leurs donjons et enfoncé leurs murailles, vous les avez pourtant vus se traîner à vos pieds, vous suppliant, les mains jointes, d'épargner leurs femmes et leurs enfants. Vous savez donc qu'ils sont semblables à nous et que l'on peut les réduire et abattre leur superbe. Aujourd'hui, vous allez les tailler en pièces, et demain notre victoire nous donnera la considération et l'appui du peuple de Paris et d'Étienne Marcel. Demain, nous entrerons triomphalement dans la capitale du royaume, après avoir reçu l'hommage de l'abbé de Saint-Denis tremblant et humble devant notre puissance, et nous irons porter nos suppliques au dauphin Charles, Lieutenant du royaume, que ses mauvais conseillers empêchent d'entendre nos cris de souffrance. Compagnons, serrons nos rangs ! Ce soir, leurs tentes et leurs ribaudes nous appartiendront. Allons au combat le ventre creux, puisqu'ils prétendent que c'est là notre destin. Ce soir, nous réjouirons nos panses de leur souper ! Et si par malchance le sort de la guerre nous était contraire, au déshonneur de la débandade, préférons la mort ! Les enfants des enfants de nos enfants, évoqueront encore notre courage, dans cent ans à la veillée. Plantez en terre vos fourches devant vous pour briser l'élan de leurs chevaux. Les chevaliers démontés, ne leur faites aucune merci : fouillez vos couteaux entre heaume et haubert et saignez-les comme des gorettes. Que saint Joseph, patron des humbles, guide nos bras, et que l'archange Gabriel décuple la puissance de nos coups ! Aye ! Aye ! Compagnons !

Au camp du Mauvais de Navarre, les maréchaux donnaient les instructions arrêtées par le conseil qui venait de se tenir :

– Chevaliers ! Nous n'avons en face de nous qu'un ramassis de vanu-pieds, qui ne savent que ravager des châteaux isolés et sans défense, pris par surprise. Leur expérience se limite à l'assassinat, loin des subtilités de l'art de la guerre. Ne leur faisons pas l'honneur d'une stratégie subtile : vous vous grouperez par bannières en une seule bataille *, sur une seule ligne de front. Derrière viendront les valets de pied pour achever le travail au couteau.

Nous nous chauffions auprès d'un feu de camp tout en nous faisant armer par nos sergents. Tiescelin me présenta mon heaume de tournoi dont le cimier représentait un bras vermillon dressé, au poing fermé tenant par les pattes une merlette d'or, les ailes étendues, prenant son envol. Les préparatifs devenaient exaltants :

– Messire Yon, vous aviez raison, ceci n'est pas une guerre, mais une chasse plus excitante que la course au sanglier. Les armes de tournoi paraissent en effet plus adaptées que l'équipement de guerre.

Juste à côté, Charles de Navarre se faisait aussi armer. Il avait choisi de porter, non les couleurs de la Navarre, mais celles de son comté de Dreux. Cependant, une couronne d'or tranchait sur son casque noir. Il se retourna vers nous :

– Un peu de silence Messires Chevaliers et écoutez ! Il s'agit de la Chanson de la Croisade contre les Albigeois*. N'oubliez pas que ces campagnes contre l'hérétique furent conduites par vos lignées, derrière Simon de Montfort qui tenait fief non loin de Dreux, assisté des prières de Pierre, abbé des Vaux-de-Cernay près de Poissy. Écoutez donc comment vos aïeux écrasèrent ces mécréants, comme vous allez le faire aujourd'hui encore. Que ces vers magnifiques du sac de Béziers vous donnent le même cœur à

l'ouvrage qu'à vos aïeux. Son jongleur se mit à déclamer d'une voix tonitruante :

... Tandis qu'ils cheminaient ensemble vers Béziers,
Les barons et les clercs, les princes, les marquis,
Ont décidé ceci, qu'il faut maintenant dire
Tout château résistant, toute ville rétive
Seront pris par la force et réduits en charniers.
Qu'on n'y laisse vivant pas même un nouveau-né... »

Charles se retourna : « À boire, échançon ! Un verre de Jurançon pour me rappeler le pays ! » Le jongleur continuait :

... On fait dedans Béziers un carnage exemplaire
Pas un seul survivant. Qui dit mieux, qui dit pire ?
L'église ? un abattoir. Le sang mouille les fresques.
La croix n'arrête pas les ribauds : prêtres, femmes,
Enfants et vieilles gens, tous trucidés, vous dis-je.
Dieu reçoive leurs âmes en son saint paradis ! ...

Le Mauvais rota bruyamment de satisfaction en recrachant la dernière goutte de son verre.

... Les valets de l'armée campent dans les maisons
Vident buffets et coffres et se parent d'étoffes
Mais ils n'y restent pas : les chevaliers s'en viennent
Et les flanquent dehors à coup de pied au cul !

– Qu'on amène nos chevaux, c'est l'heure de la chasse au cochon.
Et Charles le Mauvais, suivi de sa Cour, sortit pesamment de sa tente dans un froissement de ferraille, précédé de son jongleur :

... Les ribauds dépouillés de leur butin divaguent
Leur roi hurle soudain, levant son poing rougi :
Foutredieu, brûlons tout !
Dix mille braillements lui répondent.

Aussitôt ces foutus fils de putes entassent les fagots.
Bientôt le feu crépite aux portes et aux fenêtres.
Escalade les toits, envahit les rues, descend aux caves...

L'armée, voyant Charles sortir, se rassemble. Les hennissements des chevaux, les cris de ralliement des valets, le piétinement des sergents de pied couvrent la voix du jongleur qui hausse le ton :

... La haute cathédrale
Que fit Gervais, maître architecte, brûle aussi,
Se fend par le milieu, s'effondre dévorée
De gerbes rugissantes.
Point de butin, seigneurs : tout est cendre et charbon.
Les chevaliers français n'ont pu sauver du feu
Pas même un bol d'argent...
... Trois jours durant, l'armée se repose alentour
Dans la belle verdure. Au quatrième matin,
En route chevaliers ! on boucle les cuirasses
Et les bannières claquent au vent du plat pays...

– La chanson nous donne le signal du départ. En selle, messeigneurs, et que ces vers continuent de chanter dans vos cœurs au plein mitant de la bataille, rugit le Mauvais en abaissant sa visière.

Les Jacques s'étaient rapprochés. À trois cents pas environ, ils plantaient leurs fourches obliquement en terre, en arrière d'un fossé, sur deux longues lignes successives. Une femme se détacha, et seule, marcha vers nous. Arrivée à cent pas, elle se retourna, montra son dos se pencha en avant, releva sa robe et exhiba une magnifique paire de fesses grasses et blanches : « Je vous pète au nez messires les délicats ! Je conchie votre honneur ! Je pisse dru sur vos blasons ! Et de votre sang bleu, je me lave le cul ! » Des hurlements de rage éclatèrent dans les rangs des chevaliers, tandis

que des obscénités jaillissaient de la troupe de nos valets. Un sergent s'élança, son arc à la main. À cinquante pas, il banda la corde. La femme, le dos tourné, trop occupée à pisser, ne l'avait pas vu arriver et ne comprenait pas les cris d'avertissement des Jacques. La flèche se planta exactement au milieu de la raie des fesses, ressortit écarlate par le nombril. La malheureuse tombant en avant, la pointe de la flèche dépassant de son ventre se ficha en terre, et elle resta, la tête et les pieds touchant terre de part et d'autre de la hampe de buis, les fesses dressées vers le ciel, telle une girouette.

Un grondement de colère s'éleva de l'armée dépenaillée des Hurons, tandis que notre lourd escadron de fer s'ébranlait lentement sans même attendre le signal de la charge, chacun voulant devancer son voisin et arriver le premier à la curée. Prenant de plus en plus de vitesse, lances en avant, visières baissées, pennons au vent, les chevaux se couvrant de sueur, les centaines de sabots de nos montures ébranlaient le sol. Derrière nous, couraient les valets de pied, en désordre, certains se prenant les sandales dans les sillons, tombaient et se relevaient couverts de glèbe. À ma droite, Béthemont, ne pensait à rien, heureux de son ruban vermeil, conquis avec les vers de sa ballade et qui claquait à son coude contre le fer de son armure. À ma gauche, Yon de Garencières chantait à pleine voix un refrain de chasse au renard :

« Taïaut, Taïaut !
Sur les landes, sur les chaumes,
Par les taillis, par les halliers,
Au galop, au galop !
Ô saint Hubert
Patron des grandes chasses !
Tue ! Tue ! »

Le vent de la course entrant par les fentes de mon casque me faisant venir les larmes aux yeux. Le roulement des sabots, le halètement des lourds chevaux de guerre, les cris des valets, me saoulaient, la fureur montait en moi comme une marée inexorable, et je me mis à hurler à pleins poumons le vieux cri de ralliement des d'Aigremont : « Bernemichaud ! Bernemichaud ! » Nous atteignîmes la première ligne des Hurons. J'évitai de justesse les trois dents luisantes de la fourche plantée dans le sillon, et ma lance se cassa net dans la poitrine du Jacques qui me menaçait de sa faux. Emporté par mon élan, je franchis la deuxième ligne des Bonhommes et m'arrêtai dans un groupe de paysans qui se referma aussitôt sur moi. Ils se précipitèrent sur mes pieds pour les retirer des étriers et me désarçonner. Je fis ruer mon destrier et le fis caracoler pour les faire lâcher prise. Saisissant de ma main gauche la masse d'arme attachée à ma selle, et de la main droite ma hache à double tranchant, je retraversai la deuxième ligne. Les sergents d'armes et les paroissiaux arrivaient, courant, suant et jurant. Les corps à corps s'engageaient.

J'entendis le cri de guerre de mon banneret* Yon qui devait se trouver en difficulté : « Baveux* ! Baveux ! À moi ! » Je le vis à terre, incapable de se relever sous le poids de l'armure, son cheval couché sur le dos, une fourche lui traversant le flanc et battant l'air sporadiquement des pattes arrières. Un paysan sauta à pieds joints sur Yon et tira son couteau. Je lançai mon cheval et me couchant sur l'encolure, je balançai ma masse cloutée sur la tête du vilain qui se fendit comme une courge bien mûre, sa cervelle tombant en morceaux sur la tunique bleue recouvrant l'armure du Baveux de Garencières. « Aidez-le ! » criai-je à deux sergents de Navarre, qui le remirent debout. Yon tira sa grande épée et se mit à frapper sur tout ce qui passait à sa portée, incapable de faire un pas. Pendant ce temps, les chevaliers qui avaient franchi sans effort toutes les lignes des Jacques se regroupèrent, firent demi-tour et lancèrent une nouvelle charge. Les Hurons, transpercés par les lances,

écrasés par les masses, fendus par les haches, roulaient comme les graviers du chemin sous les sabots furieux des chevaux. Et soudain, ce fut la panique ! Jetant leurs fourches et leurs faux, les vilains se mirent à se débâter dans les chaumes.

– Sus au cochon ! Sus au cochon ! Taïaut ! Pas de merci ! Tuez-les tous ! hurlait comme un possédé le Mauvais de Navarre. Ce fut le début de l'hallali dans les blés foulés. Les chevaliers lancés à pleine vitesse les visaient de loin du bout de leurs lances comme à la quintaine *. Les valets égorgeaient ceux qui étaient à terre ou suppliaient à genoux, puis les dépouillaient méthodiquement de leurs armes et de leurs vêtements. Certains sergents pouvaient à peine marcher, ployant sous le poids des haches et des bottes qu'ils attachaient sur leurs dos. Les ribauds arrachaient les robes des femmes, les forçaient à deux à trois sur des tas de paille, et puis leur tranchaient la gorge, étouffant les cris de rage, de honte et de douleur dans les glouglous du sang. En une heure, les champs furent couverts de centaines, puis de milliers de cadavres que les maréchaux ordonnèrent de jeter dans l'Oise toute proche. Les sergents fourrageurs pillèrent les trois fermes proches, y mirent le feu tandis que leurs habitants s'enfuyaient en criant, et rassemblèrent cochons, poules et canards pour le repas. Les feux des bivouacs s'allumaient et l'odeur de lard grillé commença à flotter dans l'air surchauffé de midi, tandis que s'élevaient toujours les clameurs des victimes. Tiescelin m'aida à descendre de cheval et commença à défaire les sangles de mes pièces d'armure. C'était le grand déshabillage de la chevalerie qui se rafraîchissait en se laissant délayer. Les poursuivants d'armes arpentèrent les blés, recensaient les chevaliers tués ou mourants en lisant leurs écus et leurs bannières, et venaient faire rapport à Charles de Navarre :

- Le baron de Maule, écrasé sous son cheval ; le bâtard de Coucy, tué d'un coup de fourche dans les yeux ; Amaury de Vernouillet, la gorge ouverte d'un croc de boucher ; Artus du Chemin, cloué sur

les chaumes par un épieu à sanglier ; Arnault de Belleforières, blessé, le pied tranché d'un coup de hache de bûcheron ; Gazon de Beynes, le bras ouvert jusqu'à l'os par un couteau à saigner le cochon.

Charles de Navarre fit apporter des sirops d'orgeat pour ses vassaux fatigués. Tous buvaient en écoutant le jongleur chanter en s'accompagnant de sa viole les vers de Chrétien de Troyes :

« Il s'appelle le Chevalier Vermeil
De la forêt de Guingueroi...
Le jeune homme s'est pris de colère
Il vise l'œil, du mieux qu'il peut,
Laisse partir son javelot.

Avant qu'il n'y prenne garde,
Qu'il n'ait rien vu, rien entendu,
Le coup traverse l'œil, atteint le cerveau,
Le sang et la cervelle
Jaillissent par la nuque
La douleur le fait défaillir,
Il tombe à la renverse
Et gît tout à plat.

- Je ne pus m'empêcher de m'exclamer : « C'est exactement comme cela que j'ai occis tout à l'heure mon premier Huron en arrivant sur le talus. La poésie et la guerre, c'est décidément tout un. Et personne ne peut dire laquelle est la plus exaltante.

Les maréchaux donnaient leurs plis aux courriers qui portaient les uns derrière les autres porter la nouvelle de la victoire au dauphin Charles et aux bonnes villes de Clermont, Pontoise, Poissy, Rouen et Meulan qui attendaient dans l'anxiété l'écrasement de la canaille. Ce soir, tous chanteront le sens politique et le courage du Mauvais et flétriront l'attentisme et la tiédeur du Lieutenant Général du royaume, le dauphin Charles, qui s'était contenté d'envoyer à

Navarre un simple contingent, plutôt que de confier le commandement de l'armée à l'un de ses capitaines.

Sous un chêne millénaire, les moines psalmodiaient l'absolution aux mourants, et les 'ego te absolvo' faisaient contrepoint aux coups de pelle tassant la terre sur les fosses communes. À l'écart, les charrois attendaient que l'on y jetât les dépouilles nobles qui chemineraient dès ce soir vers leurs donjons au pas lent des attelages de bœufs. Deux valets tassaient dans une jarre remplie de sel le corps navré et occis de Pons du Gua, qui mettrait bien un mois pour atteindre la crypte charentaise de son dernier repos. Sur la berge de l'Oise, les ribauds déchargeaient leurs brouettes de corps dans le courant, tandis qu'au grand hêtre de la ferme, les derniers Jacques faisaient la queue gentiment, attendant qu'on leur serrât la hart au col. Les chevaliers se regroupèrent sous les frais pommiers pour une sieste bien méritée. La torpeur de midi s'appesantissait sur les dos harassés par le labeur accompli. Les hirondelles volaient haut, les hannetons pullulaient, l'été tiendrait sa promesse !

Une rumeur insistante me fit lever le nez de mon pilon de volaille. Un groupe de valets arrivait, encadrant un homme nu, une lourde cloche de bélier passée autour du cou. Le prisonnier cognait de sa main gauche le battant de bronze sur un lent tempo. Et à chaque coup de cloche, un sergent lui cinglait le dos à toute volée d'une longue baguette de coudrier. Étonné par ce spectacle si particulier, je me dirigeai vers eux. Et je reconnus le sculpteur du glas cyclique de Joyenval. Le groupe arriva au bord de l'Oise. Le sergent lâcha sa trique et soulevant le malheureux, le jeta dans un sac :

– Allez, hop ! À la baille !

– Attends, je veux lui parler, dis-je. On défit la corde, le sac s'ouvrit et le malheureux passa la tête dans l'ouverture et me sourit en me reconnaissant. Je dis sourire, mais les lèvres sanglantes s'ouvraient sur des chicots brisés. Il avait été bien maltraité ! Je l'interrogeai :

- Que faisais-tu avec une cloche sur ce champ de bataille ?
- Comme je vous l’ai dit l’autre jour sur l’échafaudage de Joyenval, mon temps est venu. Alors j’ai voulu rejoindre les miens, les malheureux, les démunis, les sans-toits. Et je suis arrivé hier dans leur campement. Je n’ai pas combattu, car je ne connais rien aux armes. Mais oui ! J’ai souhaité leur victoire et l’écrasement de toute la morgue nobiliaire, ça je peux le dire. Ces ‘bonshommes’ c’étaient notre espoir à nous les malheureux. Et voilà qu’ils ont été vaincus, écrasés, découpés, branchés, jetés en rivière, violés et souillés. La volonté de Dieu est bien difficile à comprendre pour les pauvres gens. Si j’ai quitté mes échafaudages, c’est que les temps sont proches. Après avoir quatre fois sculpté le sonneur cyclique sur l’ordre de mes songes, j’ai voulu enfin, avant de quitter cette vallée de douleurs, entendre le son véritable de ce glas et en vérifier ses effets sur les cœurs. Je l’ai vu et je m’en doutais : les cœurs sont endurcis et ma cloche sans effet. Maintenant, je vais payer ma curiosité et j’y consens : le jour et l’heure ont pour moi sonné.
- Laissez-le partir, je le connais, dis-je aux ribauds.
- Non Messire, il est à nous de par les lois de la guerre. Il fait partie de notre butin. Ainsi en a décidé notre chef le roi des ribauds élu pour cette journée.
- Alors je vous le rachète.
- Non ! Nous préférons nous en amuser. On va le jeter à la rivière enfermé dans son sac et il servira de cible à un concours de tir à l’arc, dont le vainqueur emmènera les deux femmes, jeunes encore, que le sort du butin nous aussi attribuées.
- Je vous le joue aux dés !
- Ah ! Ça, Messire, c’est bien ! Le sort nous l’a donné. Laissons au destin le choix de nous le reprendre. Mais il nous faut à nous aussi quelque chose à gagner. Ton lot de butin comprend une jeune

Jacques à qui tu as promis la liberté, selon ton extravagant code de chevalerie. Si tu gagnes, tu emportes le sonneur fou ; si tu perds, nous gardons le sonneur et tu nous remets en prime la jeune fille pour notre bon plaisir.

Je réfléchis rapidement : le sonneur était promis à la mort. La jeune fille que je devais libérer n'irait pas bien loin dans ce pays dévasté. Avant le soir, elle rencontrerait certainement son destin au détour d'un chemin creux sous la forme de soldats débandés. Il y avait une chance que tout s'arrange ; je sauverais le sculpteur, et la fille prolongerait sa vie au moins jusqu'au soir. Dans le cas contraire, tout ne ferait que suivre la voie déjà tracée pour chacun de ces malheureux. Je donnai mon accord. Un valet posa son manteau sur l'herbe, et sortit les dés. Je les examinai : ils n'étaient pas pipés.

- On le fait en un seul coup et au maximum des points ; je commence, dit le ribaud.

Il jeta les deux dés : as et deux. De dépit, il gifla le sonneur qui tomba en gémissant. J'étais maintenant sûr de gagner après un jet si médiocre. Je lançai les dés à mon tour : as et as. Les ribauds rugirent de joie. L'un d'eux se rua sur la jeune fille gémissante qu'il ramena par les cheveux.

Le sculpteur me regarda en haussant les épaules : 'Merci quand même ! La minute qui vient va être rude, à vous revoir là-haut !'

On noua le sac autour de son cou. Seul le visage aux yeux clos dépassait et, à grand renfort de jurons, on le jeta dans la rivière. Le sac gonflé d'air lui maintenait la tête hors de l'eau. Le premier ribaud banda son arc et lâcha son trait qui se perdit loin de la cible. Le deuxième fut aussi maladroit et sa flèche se ficha dans le talus de l'autre berge. La troisième tentative fut la bonne et se planta en vibrant dans l'œil gauche du sonneur qui coula sous le choc : 'Vive notre Bouc ! C'est lui le meilleur' crièrent enthousiastes les soldats.

Le Bouc ? Je me retournai : c'était bien le Bouc ! Son armure argentée portait sur champ d'azur un bouc d'or dressé sur ses pattes de derrière, avec la devise 'Bourc ne suis, Bouc veult être.' Son heaume était relevé et je le reconnus : c'était bien celui qui m'avait capturé à Poitiers deux ans auparavant. Mais qu'il semblait différent du jeune homme frêle et élégant que j'avais vaincu à Aigremont l'hiver dernier ! Il me paraissait plus large d'épaules ; le visage mangé par une barbe de plusieurs jours, les yeux glacés. Oui il était bien différent ! Il me lança d'une voix plus profonde : 'Encore vous, Aigremont, toujours sur mon chemin !' Il tourna bride et partit au galop.

Le chef des soldats se retourna vers la fille terrorisée qu'il saisit par sa tresse et traîna sur le sol en direction de sa tente : 'Venez, mes bons, vous amuser gratis avec ma prisonnière : vous l'avez bien mérité. Tout soldat victorieux a droit au repos du guerrier. Mettez-vous en rang et procédons par ordre.'

Je regagnai le hêtre à l'ombre duquel se reposaient mes amis chevaliers. Au moment où j'atteignais ce havre de paix, les premiers hurlements de la fille s'élevèrent dans l'air pur et ensoleillé de l'après-midi, tandis qu'un merle modulait son long trille dans les chaumes. Mes camarades engageaient des parties de bras de fer ou de dés ; d'autres récitaient des vers. Apparemment, j'étais le seul à me sentir profondément troublé par cette aubade en canon pour merle et fille, rythmée par le rapide tempo d'un pivert. Je fermai les yeux pour essayer d'oublier le sort de ces jeunes filles. Mon esprit se fixait sur ces tac-tac du pivert qui finissaient par m'envahir de plus en plus profondément. Cet immense tic-tac se confondait maintenant avec les battements de mon cœur.

Les millions de pierres jusqu'à l'horizon réverbéraient l'insoutenable chaleur du soleil immense qui occupait tout le ciel métallique. Au pied de la falaise de silex, le tronc de l'arbre blanc décharné – mon double, mon compagnon immémorial – tendait

toujours sa branche unique quémendant en vain l'aumône d'un peu de rosée. Je n'étais plus qu'un bloc douloureux de chair desséchée, craquelée, squameuse, se traînant à genoux dans une tension de tout l'être pour suivre la libellule qui voletait en direction du gros rocher d'un noir profond. Dans un brutal zigzag, l'insecte disparut derrière le bloc. Appuyé des deux mains sur la pierre chauffée à blanc, j'en fis le tour. À une infime modification de l'atmosphère, je compris que j'avais atteint mon but : 'l'antique fontaine à l'écart de l'étroit chemin'. Une flaque croupie, verdâtre, affleurant à peine du sable, mais de l'eau ! Un homme assis en tailleur occupait toute la tache d'ombre. Nu, les mains sur les genoux, une longue barbe poussiéreuse, les cheveux jusqu'à la ceinture, il me fixait. Sans un mot, il me tendit la coupelle de terre cuite remplie à ras bord. Et la fraîcheur descendit en moi avec un frisson.

Ce fut ce frisson qui me réveilla. La fraîcheur tombait. Le soleil était bas sur l'horizon et la fille s'était tue. La fatigue pesait sur mes épaules. Je me levai, gagnai ma tente.

*« Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême. »
Jean de La Fontaine*

CHAPITRE 6

Où Anselme pique-nique avec un Rollifer,
devient le très provisoire dépositaire du Saint prépuce
qu'il troque contre la sainte Tunique sans couture,
médite sur la tombe du cornard célibataire,
tente de vider la flaque inépuisable
Dans le puits sans fin de Saint-Patrick,
Puis est d'un cul-de-basse-fosse tiré par une charbonnière.

Lazare revenant à la vie avait dû éprouver cette même sensation d'un sommeil noir, profond, poisseux, dont toute vie antérieure est bannie. Mon esprit était vide, ma bouche amère, mes paupières collées. Un vrai lendemain de bamboche ! Je soulevai la portière de ma tente. Même la fraîcheur du petit matin n'arrivait pas à délayer ces pesantes gadoues de fosse fraîchement creusée qui m'imprégnaient. La fumée des incendies sur l'horizon avait diminué. L'hiver de mon âme teintait cette aube estivale de pâleurs agonisantes. Quelques râles de blessés rayaient le silence. Des vols lugubres de corbeaux charognards tournoyaient bas, attirés par le sang et les viscères répandus. De nombreux pillards s'affairaient encore sur les corps des Jacques, que seule la lassitude des ribauds avait empêchés d'être déjà tous jetés dans l'Oise. Que pouvaient-ils bien encore tirer de ces pauvres transis, sans autres biens ici-bas que leur sueur et leurs bras ?

En harmonie avec les cendres de mon âme, une brume épaisse achevait de se dissiper au ras du sol. Je réveillai Tiescelin, mon valet-d'armes-forgeron qui dormait devant la porte, la tête sur le

ballot de son butin : « Je pars seul. Défaits ma tente et ramène-la au château. »

J'allai au bivouac de Navarre, m'y fis reconnaître, y bus un bol de soupe accompagné d'un morceau de pain fourré d'oignons et d'ail et sans plus m'attarder, je montai à cheval et je repris le chemin de Poissy. L'Achéron de mes pensées suivait leur cours de deuil. Où donc était l'exaltation de la furieuse chasse à courre ? L'excitation de la veille était recouverte d'une lourde neige grise de mélancolie. Le roulement d'orage des sabots des destriers, le claquement des bannières dans le vent, la sueur amère qui coule sous le haubert et brûle les paupières, le cœur qui bat la charge au rythme de l'encolure du cheval, en un mot, tout ce qui fait le sauvage plaisir des combats, tout cela, oui tout cela, n'était plus que vagues souvenirs nimbés d'un remords rampant. Seule désormais agaçait mes narines l'odeur âcre des brasiers éteints. Mes oreilles bruissaient encore des bruits de la nuit qui avaient rythmé un sommeil agité : les mourants appelant leurs mères, les supplications inutiles des filles écartelées, les gémissements ininterrompus des blessés. Une grande lassitude m'habitait. Où donc s'étaient enfuis mes rêves de chevalerie ? Et la pureté de mes aspirations de jeunesse ? Ici, je n'avais vécu que mort, désolation, feu et sang... des brasiers de flammes... des rivières de sang... Un monde de force brutale et de cupidité absolue, un mépris radical pour les petits et les humbles... Et dans ce monde impitoyable, si peu chrétien, les chevaliers eux-mêmes... et surtout eux ! et surtout moi ! s'étaient montrés incapables de se maîtriser et de brider les instincts de la brute qui sommeille en chacun de nous. Le même idéal de force aveugle et de vaine gloriole avait animé le chevalier et le soudard. Que sont devenues les promesses de mon adoubement ? La veuve et l'orphelin... J'étais à peine sorti des

idéaux de l'adolescence que déjà j'étais aussi endurci qu'un vieillard cupide.

Oui, dans la journée d'hier, quand avait-on vu une once d'idéal à l'œuvre ? Moi, j'avais couru à bride abattue, sus à des hommes, enivré par la trompe sonnante la traque du gibier. J'avais été, poussé par une perversion que je ne comprenais pas, jusqu'à revêtir mon harnachement de tournoi. J'avais éperonné mon destrier, la joie au cœur faisant pétiller fougueusement le sang dans mes veines. Je n'étais qu'une brute parmi les brutes. Un loup parmi les loups. Ces Jacques n'avaient eu droit à aucune pitié. Leur avait-on donné la moindre chance ? Leur avait-on livré un combat loyal ? Mais non ! On les avait coursés comme des blaireaux, équarris comme des bœufs à l'abattoir, noyés dans des sacs en Seine comme portées de chats. Et leurs épouses, leurs filles et leurs sœurs, les avait-on respectées et protégées ? On les avait dénudées aux yeux de tous comme de vulgaires putains de bordel, et pour mieux en abuser, on avait formé de longues files d'attente, les braies déjà délacées. Ces Jacques, on les traite comme des animaux parce qu'ils ne connaissent ni la musique, ni la poésie, ni les tendres mots du « fin'amor ». Du reste, beaucoup de nobles délicats et de sublimes clercs subtils affirment dans les banquets douter qu'ils aient un cœur et un esprit. Certains au bout de quelques verres murmurent même qu'ils n'ont pas d'âme. On assure que la pourpre de notre sang a des reflets bleutés attestant l'antiquité de nos races et que le leur n'a que l'écarlate de celui du bétail. Et pourtant c'est du même rouge qu'il fume au fil de la lame qui tranche la vie. Seulement un seul d'entre nous a-t-il été bouleversé par le regard, non pas résigné, mais clair et serein du tailleur de pierre que l'on enfournait dans son sac pour le jeter en Seine ? Et comme me l'avaient enseigné mes maîtres, c'est justement parmi ces hommes de rien, ce bétail servile, que le Christ avait recruté ses disciples : des pêcheurs, des menuisiers... des pauvres, des frustes... « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le

feriez ! Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume... » Les exigeantes paroles du Nazaréen montaient inexorablement à mes lèvres.

Mais que m'arrivait-il ? Hier soir encore, j'étais le jeune, le beau, le fier, l'insouciant chevalier qui tirait aux dés la vie d'un tailleur de pierres en proposant sans sourciller en contrepartie la fleur d'une jeune paysanne. J'avais voulu réaliser une bonne action en sauvant le sculpteur, mais j'en avais fixé moi-même l'enjeu exorbitant : le viol d'une gamine contre la noyade d'un innocent. Et ce faisant, j'avais cru me montrer supérieur aux brutes avinées et aux bourreaux. Je m'étais érigé en arbitre de deux destinées et je les avais fait sauter sur les douze faces d'ivoire de deux dés. Et ce matin, tout en moi n'était que remords et tourment. Un profond besoin de calme, de sérénité et de solitude aspirait mon cœur comme le flot d'équinoxe. La grâce serait-elle au travail dans mon âme ? Changer de vie ? Non, impossible ! Le cloître de mon enfance était loin. J'avais bifurqué depuis longtemps vers les armes et les camps ; c'était ma vie et je ne me sentais aucun désir d'en changer. Il ne pouvait y avoir qu'une explication à mon état de dégoût : la fatigue ! J'éperonnai mon cheval, le mis au galop et le vent de la course me fit du bien.

À ce train, je me trouvais en vue d'Argenteuil à midi. Au carrefour de la maladrerie d'Argenteuil, je doublai un moine chauve chevauchant une mule et tirant derrière lui un âne chargé d'un baluchon. Je décidai qu'il était temps de faire halte : mon cheval était couvert d'écume. Je mis pied à terre et détachai la sacoche à provisions :

– Voulez-vous partager mon frugal repas, mon père ? dis-je au moine qui arrivait à ma hauteur. Saint Martin partageant son manteau n'était pas loin.

– En voilà une idée magnifique mon fils. Merci, j'accepte avec grand plaisir, répondit-il en descendant de sa monture. La

compagnie d'un chevalier jeune et robuste ne peut que rassurer un faible religieux sans défense contre les embûches du grand chemin.

– Mais il n'y a plus aucun danger, mon père. Tout est calme et les Hurons sont exterminés.

– Voilà en effet une bonne nouvelle. Mais vous savez, la vie n'est qu'un chemin semé de chausse-trapes pour un pauvre moine, et le Huron n'est pas vraiment un danger pour celui qui n'a rien.

Et il se retourna plein d'inquiétude pour scruter longuement le chemin. N'aurait-il pas la conscience tranquille ? Mais je m'en moquais. Un hôte est un hôte, et le partage du pain ne se discute pas. Nous nous assîmes tous deux sur les marches du calvaire du carrefour, tandis que la cloche de la chapelle des ladres sonnait l'angélus.

– Seigneur Jésus, bénissez le repas que nous allons prendre et comblez de bienfaits le noble chevalier qui prend soin de votre fragile, ô combien faillible ! et ô combien indigne serviteur ! Que ses armes nous protègent contre tous les hostiles ! Je le vis tendre l'oreille. Un homme décidément inquiet ! Et un bénévolat bien particulier !

– Amen ! répondis-je. »

Nous commençâmes à mâcher nos oignons et nos quignons, buvant à tour de rôle à la gourde de cidre. Je lui racontai l'écrasement des Jacques et lui fit part de ma mélancolie.

– L'homme est un loup pour l'homme, dès qu'il s'éloigne du Seigneur, commenta le moine en se signant et en rotant de satisfaction, j'en suis moi-même la vivante démonstration. Intrigué, je l'interrogeai sur le but de son pèlerinage.

– Oh, ce n'est pas un pèlerinage, mais mon état habituel : je suis un professionnel du voyage. Comme vous pouvez le voir à mon habit,

je suis prémontré. Je viens de l'abbaye de La Ferté-Loupières en Bourgogne et demain je ferai étape à Joyenval. Je suis le rollifer* de l'Ordre des prémontrés : je vais d'abbaye en prieuré, d'abbatiale en chapelle, chargé du rouleau des morts. Chaque décès de moine insigne de notre ordre y est enregistré et couché sur ce grand rouleau, accompagné de la minutieuse description de toutes les pieuses manifestations qui ont entouré sa vie et sa mort. À chacune de mes étapes, dans le silence du réfectoire, du haut de la chaire du lecteur, je lis la liste encyclique de ces morts, donnant ainsi à tous des nouvelles de leurs frères tout en proposant de pieuses hagiographies à méditer. Puis le frère armarius qui s'occupe de la bibliothèque calligraphie sur mon rouleau, d'une nouvelle plume d'oie finement taillée de frais, le récit des saintes morts récentes de sa maison. Et chargeant cet édifiant viatique sur ma fidèle mule, je reprends ma route sans fin. Cela fait maintenant trente années environ, que ployant sous mes funéraires rouleaux, j'arpente les doux pays de France, le duché de Bourgogne, les États d'Avignon et le royaume d'Arles sans oublier les provinces anglaises de Guyenne et Gascogne, le Béarn et le comté de Foix. »

Le rollifer se leva, scruta à nouveau longuement l'horizon, déchargea son âne d'un gros étui de cuir, l'ouvrit et en tira un rouleau de parchemin.

– Voilà le rouleau des morts, dit-il avec emphase en le déroulant. Mon dernier client est si édifiant que je prends la liberté de vous le présenter. Il y a quinze jours, je faisais étape à l'abbaye Saint-Paul de Verdun, où venait de s'endormir dans la paix du Seigneur le très savant abbé Jacques. Vous savez sans doute que notre ordre passe injustement pour être particulièrement inculte. Pour essayer d'en élever le niveau intellectuel à la hauteur de celui des bénédictins, le bon pape Clément VI a concédé par bulle d'Avignon il y a dix ans, le port du « bireto purpureo » – le bonnet écarlate – à tout prémontré qui poursuivrait avec succès des études. Par cette

distinction vestimentaire, il voulait créer une sainte émulation pour extirper de notre ordre la crasseuse ignorance où nous nous complaisons. Jacques a été le premier à le porter, comme vous pouvez le voir écrit ici. Il enseigna pendant quinze ans les sept arts à l'école de l'abbaye qu'il avait fondée. Le matin de sa mort, il se fit encore porter sur sa paillasse devant ses étudiants ; il était si affaibli qu'il ne pouvait que murmurer. Un moine, l'oreille collée à sa bouche, retransmettait à claire et audible voix l'enseignement merveilleux de l'abbé. C'est en énonçant le théorème de Pythagore qu'il buta sur le mot « hypoténuse », dont même moi je ne connais pas le sens ; et pourtant je sais lire, écrire et compter. À son troisième essai, comme il butait toujours sur la syllabe « té », il fut pris d'une quinte de toux ponctuée de « té » râpeux qui se prolongea jusqu'à l'angélus de midi. Et c'est sur un ultime « té » déchirant que son âme s'échappa avec le dernier tintement du gros bourdon. Une odeur suave se répandit aussitôt dans la bibliothèque, et le frère caviste affirma avoir vu distinctement ses paupières battre encore pour saluer l'angélus du soir, alors qu'il était déjà froid depuis plusieurs heures. Pour consacrer une vie si édifiante et un si grand miracle posthume, le chapitre a décidé d'introduire en cour d'Avignon le procès en béatification d'un homme si manifestement et si publiquement saint. Après un hochement sentencieux et rempli de componction de son double menton, le rollifer croqua à pleines dents dans un nouvel oignon dont le jus se fraya un chemin humide sur son rabat de dentelle.

– Dans vos pérégrinations bourguignonnes, auriez-vous par hasard entendu parler de mon cousin Pons de Thiboméry qui a pris l'habit au prieuré de La Ferté-Loupières, où il a fait peindre, à ce que m'a dit un tailleur de pierre, une splendide danse des macabrés ?

– Oui, bien sûr ! Je l'ai en effet très bien connu. Il est entré à La Ferté-Loupières, il y a bien vingt-cinq années maintenant et occupa longtemps les nobles fonctions d'armarius. Parmi les deux cents

manuscrits de son armoire, *La Légende Dorée* de l'archevêque génois Jacques de Voragine accaparait la majeure partie de son temps. Doué pour la peinture, il l'enlumina superbement, la dédia au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, dont dépend l'abbaye et alla lui-même la porter à Dijon. Le duc fut si enthousiasmé par son art et si conquis par sa sagesse qu'il l'éleva à la tête de La Ferté-Loupières à la mort de l'abbé Roger. C'est alors qu'il fit peindre la célèbre sarabande qui, du narthex à l'autel, étire ses trente-trois macabres. Comme preuve de son esprit d'impartialité et de son autorité, il osa même y faire figurer en tête, le pape, l'empereur et le roi donnant la main aux vilains, bourgeois et paysans ; et suprême audace, il fit intercaler entre pape et empereur une maquerelle, et entre roi et évêque, un saltimbanque, tous personnages pourtant excommuniés de façon permanente, mais tous égaux devant les ciseaux de la Parque. Mais ce n'est là que le moindre de ses titres de gloire. Il y a bien mieux ! Il y a dix ans, s'en revenant de la cour ducale de Dijon, il passa la nuit à l'hospitaire Saint-Jacques de Vèzelay où il lia connaissance avec Nicodème, un marchand juif qui arrivait des pays infidèles. Le vin l'ayant particulièrement échauffé, Nicodème lui conta une aventure extraordinaire dont le saint abbé sut aussitôt tirer parti « Ad Majorem Gloriam Dei. » Ce Juif lui raconta que, faisant étape à Smyrne, un Turc lui montra un petit coffret de bois de santal qui contenait, prétendait-il, le saint Prépuce de Jésus que Mardoché, grand prêtre du Temple de Jérusalem, aurait recueilli lors de la Circoncision. Trois siècles après cet événement, la mère de l'empereur Constantin, l'impératrice Hélène, se rendit en pèlerinage à Jérusalem pour y découvrir la Vraie Croix et bien d'autres insignes reliques. Elle profita de ce pieux et si fructueux voyage pour acheter le saint Prépuce à une communauté chrétienne syriaque, en échange de la réfection de la toiture de leur dortoir. Le navire qui transportait la relique à Byzance fit naufrage sur une côte mahométane, mais elle fut sauvée des flots

par un groupe de moines maronites qui se lavaient les pieds dans la mer. Et c'est là un grand miracle, car la chance de les trouver sur la plage à ce moment précis était très improbable, vu qu'ils ne se livrent à ces ablutions médicinales qu'une fois par lustre. Ces cénobites maronites conservèrent le saint Prépuce dans leur église pendant près de dix siècles. La vertu de la relique ne fut pourtant pas suffisamment efficace pour empêcher le sac et l'incendie de leur couvent par les Turcs. C'est dans ces circonstances, d'après le juif Nicodème, que le saint Vestige tomba entre les mains d'un janissaire qui se le fit attribuer en remerciement de sa conduite : il avait, au cours de l'assaut, fait couper les oreilles, les testicules, la langue et le gros orteil à dix-huit moines byzantins qu'il avait fini, dans sa généreuse mansuétude et pour abrégier leurs souffrances, par faire empaler sur la grille de bronze qui clôturait les appartements du harem du pacha afin d'égayer la terrible monotonie de la vie des concubines princières. Le janissaire était eunuque. Il avait en effet subi cet irrémédiable dommage en se laissant tomber, jambes écartées, sur le dos de son cheval, du haut du balcon de ce même harem, où il venait de passer la nuit en grande paillardise avec la troisième épouse de son chef. La garde arrivait ; être surpris en flagrant délit de fornication avec le cheptel d'un supérieur hiérarchique, constitue, en pays mahométan, un crime majeur passible du pal. Bien que musulman, il conserva le Prépuce dans un sachet de velours autour de son cou, espérant que la puissance de ce talisman lui permettrait de reconquérir un jour sa virilité perdue. Trois années passèrent... Le janissaire en était toujours réduit à la vertu forcée. Décidément, le gri-gri ne valait rien ! Du moins pour un infidèle. Restait la solution de se faire chrétien pour vérifier son efficacité... finissait-il par penser. Mais il ne pouvait se résoudre à abjurer sa foi pour une simple histoire d'organes, si essentiels fussent-ils. Il faut préciser que l'abjuration conduit elle aussi au pal, selon l'inflexible loi des Infidèles. Pal pour pal, il préférerait encore le statu quo ante. Je me suis laissé dire,

continua le rollifer en baissant la voix, que la fascination que suscite en Orient la peine du pal est si puissante qu'elle conduit bien des sectateurs du Prophète, par un esprit d'imitation des plus dépravés, à se rendre fréquemment coupables du crime de bougrerie sur la croupe puante de leurs nombreuses chèvres. Et même, me suis-je laissé dire, bien que j'aie la plus grande peine à le croire, ils en useraient pareillement avec leurs jeunes bergers grecs encore impubères quand leur troupeau a épuisé toutes ses séductions. Et pourtant ces Grecs schismatiques puent encore plus que leurs chèvres. Mais pardonnez-moi, je m'é gare en vains propos métaphysiques, reprit le moine en élevant de nouveau la voix. Reprenons le fil de mon récit. Lorsque Nicodème faisant escale à Smyrne, lui proposa d'échanger le Prépuce contre un véritable poil poivre et sel de la barbe du prophète, le janissaire se prêta au troc du juif sans état d'âme. En fait de poil de barbe du prophète, Nicodème lui avait seulement cédé un poil de la queue de sa mule que ce juif industriel avait pieusement emballé dans un ruban de soie verte, la couleur préférée de Mahomet. Avez-vous remarqué que l'emballage fait souvent préjuger la qualité du contenu, de la même façon que l'on prétend que l'habit fait le moine ? Alors, dans la nuit de Vézelay, se remémorant l'aventure de Noé, votre cousin Pons de Thiboméry poussa le juif à abuser, comme le patriarche, du capiteux jus de la treille de bourgogne, et lui déroba la relique lorsque le marchand se mit à ronfler comme un mulot qui aurait ravagé un grenier. Quand je dis « dérober », j'exagère ; on ne vole jamais un marchand, surtout s'il est juif : on opère simplement une salutaire restitution ! Pons contacta alors l'abbatiale de Châlons dont le chapitre était pourvu de bénéfices infiniment plus lucratifs que ceux de La Ferté-Loupières, et proposa la relique aux chanoines contre son élection à leur tête, ce qui s'accomplit dans l'enthousiasme. Après des années d'obscurcs intrigues, Pons obtint du pape Jean XXII une bulle accordant une indulgence de 25.000 jours à tout fidèle qui accomplirait le pèlerinage du saint Prépuce

de Châlons, sous la dénomination moins imagée de pèlerinage du Saint-Vœu. Et ce fut pour la bonne ville le début d'une sanctification que l'on reconnaissait aisément à la prospérité de ses hôtelleries, au teint fleuri de ses aubergistes tout autant qu'à la grasse panse de ses moines. Les mauvaises langues ont murmuré avec insistance que, pour aider à la renommée du Prépuce, votre cousin aurait falsifié l'écriture et le sceau du Saint-Père qui ne se serait jamais résolu à consacrer les vertus d'une relique aussi douteuse que gaillarde. Mais ce ne sont là que racontars et médisances de jaloux malveillants ! Quoi qu'il en soit, votre cousin a coulé de très nombreux saints jours pour la plus grande gloire et renommée du chapitre de Châlons qui décida de l'en remercier à titre posthume en introduisant sa béatification à la Rote d'Avignon.

– Voleur ! Impie ! Simoniaque !

Une douzaine de moines vociférants arrivaient au galop sur leurs mules écumantes qu'ils cravachaient d'ajoncs urticants.

– Messire, me voilà en bien mauvaise posture. Sauvez-moi de cette bande malfaisante qui me poursuit et me persécute depuis trois semaines que j'ai quitté Châlons. Si je leur ai emprunté leur saint Prépuce, il ne s'agit pas d'un vol ! Mais d'une simple translation de relique ! Je compte la remettre au prieuré de Saint-Praipusseux en Normandie. Car j'estime en mon âme et conscience que le nom de cet établissement le prédestine à la garde de la relique, d'autant plus que son prieur m'a promis en remerciement de cette sainte translation, de me nommer à la charge de portier. Emploi sédentaire s'il en est, qui mettrait enfin un terme mérité à ma vie de vagabondage et conviendrait parfaitement à mes vieux jours. J'ai ma conscience pour moi et la caution des autorités de Saint-Praipusseux. Mais ces moines de Châlons sont bornés et stupides ! Ils me prennent pour un voleur ! Ils refusent mes explications !

– Le moins que l'on puisse dire, c'est que votre cas n'est pas des plus clairs ! Je ne peux vous soustraire à la justice ecclésiastique,

mais je peux garder la relique jusqu'à ce que vous vous soyez parfaitement excusé, ce qui ne saurait tarder, ajoutai-je perfidement. D'ici là, je la remettrai à la garde du prieur d'Aigremont où vous pourrez venir la récupérer si vous êtes blanchi. Sinon, c'est lui qui décidera à qui la remettre, de l'abbaye de Saint-Praipusseux ou de celle de Châlons. C'est un saint homme, son choix sera juste.

Le rollifer me remit une petite bourse de velours cramoisi et je l'attachai à ma ceinture. Il était temps ! L'avant-garde armée de gourdins venait d'assommer le clerc indélicat qui fut jeté, sans même avoir été fouillé, dans un panier d'osier que transportait un âne. Les moines entonnèrent un guerrier Alléluia d'Action de grâce et repartirent sur la route de Paris après m'avoir offert une bouteille de vieux bourgogne pour prix de ma neutralité. Je terminai tranquillement mon déjeuner, je bus avec délices le flacon ecclésiastique et fit une courte sieste sur le revers du fossé. À mon réveil, ô merveille du bourgogne ! Mes tristes humeurs m'avaient quitté. J'avais recouvré ma joyeuse insouciance et toute mon ironie. Au fond le rollifer en dérobant le Prépuce était dans le droit-fil de la conduite de mon cousin Pons de la Ferté-Loupières qui n'avait pas hésité à le voler à un Juif dans une nuit d'ivresse. Cependant, il y a un monde entre voler une relique à un Juif, ce qui n'est en somme qu'une action pie, et la voler à un couvent, ce qui est une faute majeure. Mais en y réfléchissant à deux fois, ce pouvait être aussi considéré comme la même chose. Je me mis en route en songeant que les laïcs se battaient pour la terre ou pour l'honneur, et les hommes de Dieu pour des reliques. Où était donc la différence ? Une rapine reste une rapine ! Et ceux qui vivent par le glaive... fussent-ils ecclésiastiques...

J'entrai dans Argenteuil au plus chaud de la journée. La ville était en effervescence : un parti de Navarrais de retour de la bataille contre les Jacques m'y avait devancé. Les auberges étaient pleines

de chevaliers et les places couvertes de paille, transformées en écuries. Une nombreuse piétaille occupait les halles et campait même dans les églises où les curés avaient apparemment fort à faire pour empêcher vols, dégradations et sacrilèges. Les bourgeois transpiraient de crainte : on disait qu'en fait la cité était aux mains des soldats qui y faisaient régner la loi des vainqueurs. Et qui dit vainqueur, dit nécessairement rapines, déprédations et molestation. Désespérant de me loger pour la nuit dans la cité pleine à craquer, j'attachai mon cheval au porche de la chapelle du premier couvent que je rencontrai et demandai l'hospitalité à l'abbé. Dès la porte franchie, je tombai en pleine rixe : une trentaine de brigands ivres se battaient dans le chœur. Le bedeau, assis tristement sur un enfeu, les contemplait. Fatigué par ma journée et peu soucieux d'être impliqué dans ces mercenaires querelles de Tudesques, je vins m'asseoir à côté de lui. La bagarre devenait de plus en plus bruyante et violente. Déjà, deux des combattants gisaient assommés, dans leur sang. L'un des soldats abattit sa masse d'arme sur un coffre ciselé pendu à la voûte par une chaîne de bronze qui se rompit sous le choc. Le coffre s'écrasa sur les dalles de granit, et du couvercle brisé, jaillit une robe blanche, immaculée.

– Jésus, Marie, Joseph ! La sainte Tunique du Christ est aux mains de ces pécheurs ! Faites quelque chose pour empêcher la profanation d'une robe si sainte ! gémit le bedeau en me regardant.

Décidément, dans la région, il semblait que l'on passât son temps à voler des reliques. Et il fallait que je me trouve toujours là. Mais ce bedeau avait raison : on ne pouvait pas laisser s'accomplir une abomination pareille. Je me précipitai sur le coffre avant que le soldat frappé d'étonnement ne réagisse, je saisis la Tunique et la passai sur mon armure afin de garder les mains libres pour le maniement de mes armes. Le bedeau se mit à hurler :

– À genoux, paillards ! À genoux, brigands ! C'est la sainte Tunique-sans-Couture qui habillait le Seigneur Jésus lorsqu'on le mit en croix. À genoux ! ou l'enfer vous attend !

Dans le fracas des armes jetées sur les dalles, les soldats tombèrent à genoux et plusieurs se mirent à pleurer à grand bruit : pénitence ! Pénitence ! Pardonnez-nous Seigneur Jésus ! Gardez-nous des ténèbres et du Malin !

Un brigand, magnifiquement vêtu, le chef du détachement sans doute, restait orgueilleusement debout :

– Messire chevalier, rendez-nous la Tunique. Nous l'avons gagnée en loyale bataille, et nous en tirerons demain une bonne rançon du chapitre des bénédictins qui aura, j'en suis sûr, à cœur d'y mettre le prix pour la recouvrer. Sinon, nous allons être obligés de vous la reprendre par la force, et je vous fais remarquer que nous sommes à cinquante contre un. Il n'y a aucun déshonneur à s'incliner devant le nombre.

Les soldats se relevaient les yeux allumés de cupidité : l'appât du gain dissipait déjà leur bruyant repentir. Menaçants, ils m'entouraient, mais n'osaient porter la main sur moi ; la robe immaculée me protégeait. Mais pour combien de temps encore ? La partie était mal engagée. Les arguments de leur chef étaient pleins de bon sens. Un butin gagné au combat n'est pas un vol, et aucune règle de l'honneur n'oblige à mourir sous le nombre. D'un autre côté, une relique n'est pas un butin comme un autre. En ce domaine, le blasphème n'est jamais très loin. Est-ce la Providence qui m'inspira une échappatoire possible ? Je tirai la bourse accrochée à ma ceinture et la brandissant à bout de bras, je la montrai à tous :

– Ce que je tiens enfermé dans cette bourse, c'est le saint Prépuce du Christ. Il m'a été remis par un moine qui l'a dérobé au monastère de Châlons. C'est une relique unique ! Ce prépuce fut

divisé en trois : le pape en conserve un morceau à Saint-Jean de Latran à Rome. L'empereur en garde jalousement un autre à Constantinople. Et voici le troisième et dernier morceau, le seul de tout le royaume ! Il fera de vous l'égal du pape et de l'empereur et vous vaudra une rançon de prince, encore plus rondelette que cette Tunique. Car ce Prépuce, c'est un morceau même du corps du saint Sauveur alors que cette Tunique n'était que son vêtement. Peut-on hésiter ? Prenez-le, laissez-moi la Tunique et vous faites une excellente affaire. Un instant encore, et je proposai un rabais ! Le chef s'adressa à ses hommes :

– Le chevalier dit peut-être vrai. Mais prudence ! La valeur des reliques est affaire d'experts. Allons au ghetto juif ; là nous y trouverons des connaisseurs impartiaux ; car c'est toujours entre leurs mains que les reliques aboutissent le temps d'un emprunt. En attendant, jetez-moi ce chevalier au trou ! Et pour faire bon poids, flanquez-y moi aussi le bedeau geignard.

Nous fûmes poussés dans une petite crypte sombre dont la porte cloutée de plaques de fer fut refermée avec fracas. Une chiche lumière tombait d'un trou circulaire au plafond. Nous nous assîmes contre le mur du fond, sur un tas de vieille paille humide. Le bedeau paraissait effrayé et parlait pour se donner du courage et meubler le silence :

– Bravo pour votre intervention ! Une relique douteuse contre une authentique relique, voilà ce qui s'appelle faire preuve de discernement, une vertu des plus rares de nos jours. D'où vous vient donc votre science ?

– Ce n'est pas pour son authenticité que j'ai choisi la Tunique, mais parce qu'elle appartient à une abbaye de la région, alors que Châlons, patrie du Prépuce, c'est bien loin.

– Les voies du Seigneur sont impénétrables ! Mais toute cette affaire ne me dit rien qui vaille. J'ai peur que ces brigands ne nous

réservent un bien mauvais parti. En vérité, nous sommes en très mauvaise posture. Ce cachot a une bien triste histoire qui ne me laisse augurer pour nous que de sinistres suites. Vous voyez, ou plutôt vous devinez contre le mur, là en face, cette petite pierre tombale en marbre, enchâssée dans le mur ? Il fait trop sombre pour que vous la déchiffriez, mais j'en connais l'inscription par cœur :

Dans ce petit endroit à part
Gît un très gentil cornard*
Car il l'était sans avoir femme.
Passant, priez Dieu pour son âme.
R.I.C.

– Comment peut-on être cornard et célibataire à la fois ?

– Oh, c'est bien simple : c'était un cornard de naissance. Ce défunt s'appelait François Trouillac, un mendiant de la paroisse au destin bien cruel. François avait de naissance une petite corne sur le front, ce qui lui était de la plus grande utilité dans la pratique de son métier : il était mendiant. Pour faire s'ouvrir les bourses, la curiosité l'emporte sur la charité. À chaque obole, Trouillac laissait en remerciement toucher sa corne par le donateur qui repartait avec l'assurance d'être préservé, pour une semaine, des toujours possibles débordements d'une épouse insatisfaite. Séduit par cette surprenante particularité de la nature, Charles le Mauvais le prit à son service et lui confia la charge de grand goûteur princier. Suivant le Prince pas-à-pas, ou plutôt table à table, il fut dès lors chargé d'éprouver, en y trempant sa corne, l'absence de poison dans le royal vin et dans les princières sauces. Sa corne passait en effet pour être plus efficace encore que celle de la licorne utilisée par toutes les cours à cet usage. Hélas ! Le pauvre cornard ne profita pas bien longtemps de sa sinécure. Il avait conservé de son ancien état de mendiant, un goût trop prononcé pour la boisson. Sans vouloir médire, c'était un poivrot invétéré. Si bien qu'au cours

d'une beuverie, totalement éméché par une pinte de délicieux Pisse-Dru bourguignon, il paria de mettre en perce d'un seul coup de sa corne merveilleuse un tonneau de Pécharmant qui, s'avérant plus résistant que prévu, lui fracassa irrémédiablement le crâne.

– Puisqu'il est écrit que celui qui vit par le glaive périra par le glaive, il n'y a aucune raison pour que celui qui vit par sa corne ne périsse pas par le tonneau ! répliquai-je gaiement. Mais ce bedeau était confit de sérieux :

– Ne blasphémez pas, Messire. Dans la triste situation où nous nous trouvons, nous avons besoin de tout le soutien de la Providence ! Aux obsèques du malheureux Trouillac, son maître fit mettre la néfaste futaille en perce pour arroser les gosiers desséchés des pauvres de la paroisse qui s'étaient pressés à la cérémonie, précisément dans cet espoir. La soirée de funérailles fut si gaie que la naine favorite de la reine de Navarre, qui aimait en silence le pauvre cornu, fut battue comme chemise à la lessive sur ce même tonneau, par le truchement de la corne brisée de Trouillac qui la laissa pantelante et toute navrée. C'est l'ancien goûteur, que le mendiant avait remplacé et qui en avait gardé un profond ressentiment qui commit cette barbare vengeance. Mis en demeure de choisir d'épouser pour réparer, ou d'être pendu pour son crime, il préféra la noce. Mais dès le dernier coup de goupillon de la cérémonie, il clama bien haut que « consentement n'implique pas consommation » et se sauva de la sacristie à toutes jambes, ne s'arrêtant, dit-on, qu'après avoir franchi les frontières du Béarn. Il y entama une nouvelle carrière de goûteur à la cour de Gaston Phébus qui, hélas ! fut bien éphémère. Six mois à peine après ses débuts, il fut chargé de taster un ragoût de langues de baleine que Phébus de Béarn offrait à son fils pour sceller leur réconciliation. En réalité, ce mets royal avait été empoisonné par les soins du père qui entendait ainsi se débarrasser définitivement de son encombrant rejeton. Et le fils trépassa juste après son goûteur. La

justice divine est ainsi faite que les criminels finissent souvent de la main d'autres criminels. Pour racheter son crime filial, Gaston prit la Croix et parti pour la Livonie étripper quelques pacifiques paysans païens, le temps d'un bref été de repentance. C'est du reste sur le chemin de retour de cet édifiant voyage qu'il délivra la semaine dernière la ville de Meaux de l'occupation des Hurons. La naine, qui avait cru avoir enfin trouvé chaussure à son minuscule pied avec le tout aussi minuscule Trouillac, avait défailli de joie à l'idée de tâter d'un grand format avec l'ex-goûteur violeur et nouveau mari. La fuite éperdue en Béarn de ce dernier la plongea dans le désespoir. Deux fois frustrée en si peu de temps, elle se voua à sainte Agnès, qui, conduite au lupanar par ses juges romains, n'en mourut pas moins vierge et martyre. Et la naine se fit murer de dépit pour le restant de ses jours dans ce même in-pace* où nous sommes aujourd'hui enfermés. Chaque dimanche après la grand-messe, les fidèles me chargeaient de lui descendre le pain et l'eau par l'orifice que vous voyez au plafond. Les malades y passaient aussi le pied pour se faire toucher par la malheureuse dont la sainteté avait la réputation de faire des miracles. Cette tragique corne avait connu une telle réputation que les cocus se pressaient aussi en grand nombre, mais seulement à la nuit tombée de peur d'être reconnus, pour se faire imposer sur le front les mains de la naine qui avaient repoussé avec horreur la corne brisée de Trouillac brandie par son assommeur. Le curieux de l'histoire, c'est que personne ne s'arrêtait au fait que ces mains avaient pourtant été impuissantes à repousser l'assaut de l'ex-goûteur. Elle est morte à vingt-trois ans à la dernière Chandeleur. Et nous voilà maintenant à sa place, assis sur sa litière de paille qui n'a même pas été changée depuis. J'ai grand-peur du sort qui va nous être réservé.

Toujours revêtu de la sainte Tunique, je ne répondis pas. Attendre la suite des événements était plus que suffisant. Pourquoi

s'encombrer de paroles ? En fait, le calme et l'obscurité de la crypte apaisaient mon cœur. La situation était loin de m'apparaître comme dramatique. Entre soldats, tout finit par s'arranger. Même le plus borné des soudards ne se déterminera jamais à malmener un chevalier qui vaut toujours une rançon, si petite fût-elle. Mais le raisonnement ne valait pas pour le bedeau qui, sur le marché si concurrentiel de la rançon, ne valait pas un clou. Ce dernier devait penser la même chose et pour calmer sa peur en s'empêchant de penser, il n'arrêtait pas de bavarder :

– Je ne vois pas comment ces brigands pourraient accepter votre projet de troc. En réalité votre Prépuce ne vaut même pas la tranche de pain noir et la cruche d'eau croupie qui nous attendent. Je vous rappelle que de tout temps des voix ont tonné dans l'Église pour montrer que le culte des reliques n'était qu'une survivance des pratiques païennes qui, malheureusement, n'ont jamais pu être totalement extirpées. Il y a deux siècles, Guilbert de Nogent fulminait dans son *Traité des Reliques* contre ces superstitions qu'il attribuait, au mieux à l'ignorance crasse des moines, au pire à leur cupidité qui les rend complices d'un peuple resté largement idolâtre et qui a besoin de signes tangibles pour étayer une foi trop abstraite. Et il affirmait aux chanoines de Nogent qui prétendaient conserver une dent de lait du Sauveur : – oubliez-vous qu'il n'existe pour un chrétien qu'une seule relique, l'Eucharistie ? Rappelez-vous aussi Étienne de Bourbon, grand inquisiteur des Dombes au siècle dernier. Ses paysans vénéraient la tombe d'un certain saint Guinefort qui se serait fait enterrer sous la forme d'un lévrier ! Les mères y conduisaient leurs nouveau-nés au plus profond d'un bois sauvage pour les plonger dans l'eau glacée de la rivière voisine. Les heureux survivants étaient censés être guéris de tout, même et surtout des maux dont ils ne souffraient pas. Étienne fit abattre les arbres, déterrer le pseudo saint lévrier et brûler le tout sur la place du village, en traitant de païens et les

vilains et leur curé. Alors, à votre avis, que faut-il penser de votre Prépuce ?

Il n'y avait rien à répondre. Mais je m'amusais beaucoup. Ce cours de jurisprudence ecclésiastique en matière de reliques dans le tréfonds d'un cul-de-basse-fosse, au pied de la plaque tombale d'un cornard guérisseur quoique célibataire, ne manquait pas de piquant. Insensible à l'incongruité de la situation, le bedeau continuait :

– La Tunique – sans-couture, elle au moins, paraît avoir une vraie et sainte histoire. Saint Jean dans son Évangile (19-23) l'affirme : « Les soldats qui venaient de crucifier Jésus, prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chacun des soldats. Ils prirent aussi la Tunique ; mais elle était sans couture, étant tissée d'une seule pièce. Ils se dirent entre eux : ne la déchirons pas, mais tirons-la au sort. Ils firent cela pour que l'Écriture s'accomplît :

Ils se sont partagé mes vêtements
Et, sur mes habits, ils ont tiré le sort. »

Le sort l'attribua au centurion. Lorsque Jésus rendit l'âme, que les ténèbres descendirent sur Jérusalem et que le Voile du Temple se fendit en deux, l'officier tomba à genoux et s'écria :

« Vraiment celui-ci était Fils de Dieu ! »

Joseph d'Arimathie alla voir Pilate et réclama le corps du Sauveur pour l'inhumer avant le shabbat. Revenant au Golgotha – le mont du Crâne – il remit l'ordre du procureur au centurion et descendit le Christ de sa croix. La tradition des apocryphes rapporte que c'est alors qu'il racheta la Tunique au centurion pour les trente deniers d'argent – le montant même payé à Judas pour le prix du sang – et que l'on avait découverts au pied du renégat pendu de désespoir au plus vieux figuier du mont des Oliviers. Cette Tunique demeura à Jérusalem dans la descendance de Joseph d'Arimathie pendant près de mille années. L'empereur de Byzance en hérita lors de la disparition sans héritier mâle du dernier rejeton de la famille, et en

fit cadeau à Charlemagne pour son couronnement. L'empereur à son tour, en fit présent à sa fille Théodrade, lors de sa nomination à la tête du prieuré d'Argenteuil. Et c'est de cette Tunique-sans-Couture que vous portez, Messire, dont ces mécréants, ces sans foi, voudraient aujourd'hui tirer argent, accomplissant à nouveau le geste impie des légionnaires romains ?

Un brouhaha et des bruits métalliques dans l'escalier interrompirent la tirade du bedeau. La porte s'ouvrit et Aymerigot le Bouc de la Dordogne entra avec un groupe de soldats, poussant devant eux un changeur juif aussi sec qu'un capucin en carême. Le Bouc ! Pour la deuxième fois en deux jours ! Mais quelle différence ! Ce n'était plus le cruel gaillard de la veille, celui qui m'avait arrêté à Poitiers, mais bien le jeune homme charmant, à la voix aiguë, d'une grâce presque féminine, que j'avais capturé et libéré contre rançon à la bataille de mon donjon d'Aigremont. C'était un Bouc transformiste ! Un Bouc baladin ! Je ne pus me retenir :

– Aymerigot, vous êtes décidément toujours dans mes pieds. Toujours là, mais toujours différent ! À Poitiers un soudard ; à Aigremont un jeune troubadour ; hier, une brute sanguinaire ; Aujourd'hui, à nouveau un gracieux jeune homme. Lequel de ces personnages êtes-vous réellement ? Le Bouc modèle B, le soudard de la bataille de Poitiers et du massacre des Jacques, ou le Bouc modèle A, le jouvenceau d'Aigremont et d'aujourd'hui ?

Aymerigot se mit à rire malicieusement, et me répondit de sa voix charmeuse :

– Messire Anselme ! Est-ce possible ? Mais c'est vous qui êtes toujours en travers de mon chemin ! Sachez jeune philosophe, que c'est le propre de la nature humaine que d'être à la fois une et multiple, à la fois A et B. Disons que je suis une riche nature. Mais ce qui compte, ce n'est pas l'analyse de ma personne, mais le fait que pour la deuxième fois, je vous tiens entre mes mains. Et je

compte bien en tirer parti. Mais pour le moment, laissons cela. Nous sommes ici pour affaire et maître Abahou que voilà, veut bien nous aider à évaluer ces reliques. Veuillez les lui remettre pour expertise.

Deux soldats apportèrent une table sur laquelle je posai le reliquaire-bourse du Prépuce ainsi que la Tunique-sans-Couture que je retirai. Rabbi Abahou ouvrit le sachet de velours cramoisi et en retira un petit morceau de parchemin qu'il lut :

– Il est incontestable qu'il s'agit bien de la relique du Prépuce. Et il examina la Tunique : c'est aussi la bonne Tunique. Je la reconnais sans conteste. Car c'est auprès de mon grand-père il y a cinquante ans maintenant que l'abbé des bénédictins, pour construire son clocher, la mit en gage contre mille livres parisis qu'il mit plus de dix années à rembourser. Oui, c'est bien cette Tunique que j'ai vue si souvent chez mon grand-père Elie quand j'étais enfant. Je me souviens encore du jour où le Trésorier du couvent vint la désengager, jetant dans le ruisseau le sac aux trois mille livres d'or en crachant : « deux mille livres d'intérêt pour mille de principal, c'est toujours le prix du sang que vous autres, les Juifs, ne cessez d'exiger. Judas est bien votre ancêtre à tous. »

– Monseigneur, continua rabbi Abahou en se tournant vers Aymerigot, puisque vous m'avez demandé mon conseil, voici ce que je ferais à votre place. Les reliques, c'est religieux bien sûr. Mais avec elles, on touche de très près à la politique et à la finance. Les reliques déplacent les populations, font et défont la réputation et la richesse des villes et des communautés. La Tunique, moi à votre place, je n'y toucherais pas. Depuis Charlemagne, c'est un bien du domaine royal. Le Dauphin est pour l'heure à Paris, c'est-à-dire tout à côté et bien pourvu de troupes. Il ne supporterait pas cette rapine dans un sanctuaire placé sous sa protection. Cette honnête prise de guerre ne serait à ses yeux – vous connaissez les princes n'est-ce pas ? qu'un vol pur et simple. À tort bien sûr, de votre point de

vue. Mais c'est son opinion qui compte, car c'est lui qui a les troupes. Le Prépuce, c'est très différent. Il vient de Châlons-en-Champagne. Or souvenez-vous que le comté de Champagne, ainsi que le royaume de Navarre, ont été apportés jadis en dot par Jeanne, seule héritière du dernier comte de Champagne, lors de son mariage avec le roi Philippe le Bel. Or, si elle et ses descendants ont bien conservé en propre la Navarre, dont a hérité le roi Charles le Mauvais votre protecteur, la Champagne, elle, a bel et bien été réunie définitivement à la couronne malgré les coutumes sur l'héritage et les dots. L'intéressant de la chose, c'est que certains considèrent toujours cette annexion comme une spoliation. On murmure même que le Mauvais n'a pas tout à fait perdu l'idée de se réapproprier ce magnifique comté, à l'occasion d'une éventuelle victoire anglaise à laquelle il semble prudemment pousser actuellement. Si vous proposez à Charles le Mauvais le Prépuce champenois contre une bonne et honnête rançon, cela pourrait lui servir de gage dans ses démêlés avec le dauphin Charles. En effet, la restitution par ses soins du Prépuce aux chanoines de Châlons le placerait sans doute par rapport au Dauphin en bonne position dans cette ville. Et le Mauvais vous en saura gré. Et si malgré tout, il s'avérait que le Dauphin avait trop de chats à fouetter pour se préoccuper d'une relique dont l'authenticité n'est certaine que dans les seules caboches de pèlerins ignorants et de moines cupides, il sera toujours temps de faire savoir aux moines de Saint-Praipusseux et aux chanoines de Châlons que la relique est mise à rançon au plus offrant. Et que le mieux-disant emporte ces sacrées enchères ! Ou plutôt, excusez-moi, ces enchères sacrées ! Et si j'étais vous, je ne céderais pas le Prépuce à moins de deux années de revenus de pèlerinages, car cette affaire de vol et de rançon ne manquera pas de faire grand bruit et d'attirer un maximum de pèlerins à la Communauté qui l'aura acquis. Pardonnez-moi, Monseigneur, mais puisqu'on en est à

la question prix, je pense que le denier dix serait un salaire honnête pour rétribuer mes bons et loyaux conseils.

Décidément, ce rabbi Abahou possédait à fond, à la fois les règles de la dialectique, les principes de la politique et le sens de ses intérêts. Je me tournai vers le Bouc : quelle allait être sa réaction ?

– Le conseil du Juif me paraît judicieux. Ne touchons pas à la Tunique et remettons-la aux bénédictins, dit le Bouc à son lieutenant. Juif, je réglerai ta commission bien méritée lorsque la rançon du Prépuce aura été payée par l'une ou l'autre des parties et je te charge de la négociation avec le Mauvais ou les chapitres.

– Si je comprends bien Monseigneur, mes espoirs de rétribution se situent dans un futur des plus hypothétiques : à Pâques ou à la Trinité comme vous dites vous les chrétiens. J'ose alors demander à votre seigneurie de me remettre la Tunique que je m'empresserai, n'en doutez pas, de restituer dès demain au chapitre de cette abbaye. Et je préfère vous faire cadeau tout de suite de mes honoraires dans cette transaction, car la restitution de la Tunique me donnera un gage précieux sur l'avenir : à défaut d'argent, dont ces moines sont toujours avares, j'en retirerai au moins une grande gratitude que je pourrai leur remettre en mémoire lors d'un de ces pogroms dont le retour périodique depuis la Grande Contagion tend à devenir une habitude.

Le Bouc de la Dordogne se mit à rire et se tourna vers moi :

– Des affaires très importantes et urgentes m'obligent à me rendre à Paris. Le sort du royaume est entre mes mains : Charles de Navarre, que je sers actuellement, fera ma fortune si je réussis la négociation délicate qu'il m'a confiée. Je ne tiens pas à vous retrouver encore une fois sur mon chemin, surtout pour les événements qui se préparent. Je vais donc vous garder encore quelques jours dans cette sacristie contre votre volonté. Toutefois, à cause de l'amitié qui nous lie, je vais vous faire apporter de vrais lits

et de bons repas dont vous me remercierez j'en suis sûr. Je retiens aussi le bedeau pour faire bonne mesure et surtout pour l'empêcher de jouer les messagers en prévenant les vôtres. Et pour cette fois, je vous fais grâce de la rançon.

La porte fut de nouveau refermée, mais s'ouvrit peu après pour laisser passer deux valets : l'un portant des paillasses, l'autre des cruches, des pains et des pâtés. À nouveau, le silence retomba dans l'in-pace. Nous dînâmes en silence et bientôt les ténèbres chassèrent la demi-clarté qui parvenait jusqu'ici par l'ouverture de la voûte. Pour passer le temps, et sans doute parce que ses craintes revenaient, le bedeau se remit à parler avec volubilité. Et n'ayant rien de mieux à faire, je l'écoutai avec agrément, car comme disait l'ermite de la Baume de Lirac : « il ne sert à rien à l'honnête homme de se désoler dans l'adversité. La philosophie, c'est l'art de convertir le déplaisir en plaisir. »

– Comme vous venez d'en avoir la démonstration, les reliques, ce sont les sept plaies de l'Église. Dès qu'une relique apparaît, l'appât du gain, les trafics, les vols, les extorsions et les rapines peuvent gangréner la vie de communautés exemplaires jusqu'alors. Quant aux fidèles, leurs réflexes ancestraux venus du fond des âges païens en profitent pour reprendre le dessus. Tenez, rien que dans notre région : prenez la Tunique d'Argenteuil pour laquelle nous pourrissions ici. Au lieu de simplement la vénérer, les fidèles la subtilisent régulièrement en plein office dominical pour la plonger dans une bassine d'eau bénite qu'ils boivent ensuite après s'en être enduit les membres malades. C'est pour cela qu'elle est si propre. C'est du paganisme ! À Saint-Ouen, où l'on conserve, paraît-il, le doigt du saint protecteur de la ville, on introduit ce reliquaire en forme de doigt dans l'oreille des sourds chaque quatorze août, afin que se vérifient les paroles de l'Évangile : « Les aveugles voient et les sourds entendent. » À Saint-Prix, près de Montmorency, on y conserve le corps de Prix, évêque martyrisé à Volvic au Ve siècle.

C'est là que les paralytiques guéris, non contents de pendre des dizaines de jambes et de bras de cire en guise d'ex-voto aux nombreuses potences entourant l'autel du saint, vont ensuite introduire leurs bras ou leurs jambes dans le trou de l'autel qui fut pourtant simplement creusé pour servir d'éteignoir aux cierges. Pourquoi un trou passe-t-il pour particulièrement saint et guérisseur ? Qui pourrait le dire ? Et que penser de Saint-Maur-les-Fossés où Maur guérit les estropiés ? Ils se rassemblent par milliers à minuit chaque 23 juin, car le saint passe pour ne daigner soulager la misère humaine qu'à cette heure précise de ce seul jour de l'année. Il faut entendre alors les plaintes des pauvres gens : « saint Maur grand ami de Dieu, envoyez-moi santé et guérison s'il vous plaît ! » Il faut voir les porteurs de brancards se frayer un chemin à travers la foule de la nef pendant le saint sacrifice en clamant : « Du vent ! Du vent ! » pour que les charitons, revêtus de leur dalmatique pourpre portant en sautoir clairons et tambours, se précipitent vers les grabataires pour leur donner de l'air en agitant leurs chapeaux de cérémonie. Même les chants de la communion sont couverts par les cris des frères infirmiers qui veillent sur les épileptiques : « Gare au rouge ! Gare au rouge ! » pour éviter que la vue d'un vêtement de cette couleur ne déclenche une crise du haut mal. Et juste à côté d'ici, à Conflans-Sainte-Honorine, avez-vous assisté à ces scènes païennes où les ex-prisonniers remercient le ciel de les avoir libérés en passant et ressortant leurs jambes dans les maillons des chaînes de forçats pendues derrière le chœur ? Et avez-vous vu les femmes enceintes implorant une heureuse délivrance en venant se frotter le ventre de la façon la plus impudique contre le fer circulaire du carcan symbolisant de la plus obscène façon l'ouverture naturelle par laquelle naissent les enfants ? Quant à votre Prépuce de Châlons, c'est le pompon, si je puis dire. En fait de prépuce, il s'agirait plutôt du nombril du Christ, si toutefois il est authentique, ce que beaucoup nient. Seul un rollifer, inculte comme l'est souvent un prémontré, ainsi qu'un marchand juif, prêt

à tout authentifier pour un peu d'or, peuvent qualifier le nombril de Châlons, de prépuce. Non, c'est bel et bien du nombril du Christ qu'il s'agit. Lorsque le cordon ombilical de l'Enfant-Dieu tomba, comme c'est le cas pour tous les enfants, la Vierge l'aurait ramassé et conservé pieusement, dit-on, toute sa vie. À sa mort, elle l'aurait légué à saint Jean l'Évangéliste, alors évêque d'Éphèse qui au moment de mourir l'aurait transmis à ses successeurs épiscopaux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'impératrice Irène l'offre à Charlemagne en lui faisant porter ce précieux cadeau par un ange. Les impératrices en ce temps-là avaient des anges pour porter leurs paquets ! Mais un autre nombril est conservé dans le crucifix de Lucques en Italie, et un autre encore à Santa Maria del Popolo à Rome. Trois nombrils, c'est beaucoup pour un seul homme fut-il le Sauveur ! Ces prépuces, ils sont tellement nombreux que c'est à croire à leur génération spontanée. L'abbaye de Coulombs près de Nogent-Le-Roi en possède un exemplaire qu'elle prétend être le seul véridique. On n'en connaît pas l'histoire, mais les femmes enceintes ne s'en agenouillent pas moins sur la croix qui le renferme, tandis que le curé leur fait embrasser son étole : elles sont alors assurées d'avoir un enfant vigoureux. Le prépuce de Saint-Jean de Latran à Rome, n'est pas un morceau de celui de Châlons comme vous l'avez affirmé à tort tout à l'heure. C'est, d'après les chanoines du Latran, le seul authentique lui aussi. Lors du sac de Rome par les Lombards, la relique fut égarée. Madeleine, une jeune fille, découvrit quelque temps après sous des décombres, une bourse de velours sur laquelle elle déchiffra le nom de Jésus. Elle essaya alors d'en délier les cordons, mais ses doigts se glacèrent et se refusèrent à exécuter sa volonté. C'est à ce refus qu'elle comprit qu'elle venait de redécouvrir le saint Prépuce que ses doigts virginaux ne pouvaient effleurer. Quant au prépuce de l'abbaye de Charroux, il aurait été donné à Charlemagne, encore lui ! par l'impératrice Irène de Constantinople, encore elle ! en présent de fiançailles, et ensuite remis par le saint empereur à

l'abbaye lors de sa fondation en 788. C'est de là que viendrait son nom de Charroux : « Caro Rubra », « chair rouge ». Si vous comptez donc bien, il y a aujourd'hui six prépuces : outre ceux de Charroux, de Coulombs et de Saint-Jean dont je viens de parler, il faut en effet ajouter celui d'Hildesheim en Saxe et ceux de la collégiale d'Anvers et de celle de Constantinople. Alors, de deux choses l'une : ou bien ce prépuce était aussi géant que l'était le nombril pour produire six reliques ; ou alors il s'agit d'autre chose. Et de bons érudits n'ont pas manqué de remarquer que le mot de prépuce pour désigner la relique n'apparaît que très récemment, dans la bulle d'indulgences de Jean XXII qui fut extorquée par votre cousin Pons, et qui parle de « praeputum » – prépuce en français – alors que jusqu'alors on ne parlait que de « praesepium » c'est-à-dire « crèche ». C'est donc par la faute d'un copiste ignare du Sacré Collège d'Avignon qu'une série de morceaux du bois de la crèche se serait transmuée en prépuces. Un copiste vaut bien un alchimiste ! Du reste, les papes accordant les indulgences pour la dévotion à ces reliques se sont bien gardés de trancher le point de leur authenticité et ont toujours pris soin d'insérer dans leurs bulles la mention restrictive : « Ut fertur, ut pie creditur » ce qui veut dire en somme : comme on le dit et pieusement cru... Votre rollifer pose un problème de fond : a-t-il commis un vol en dérobant son « prépuce nombril crèche ? » Ou bien s'agit-il d'une simple translation comme il le prétend ? Voilà un point de discussion théorique et juridique vraiment intéressant ! Les reliques sont censées ne pas appartenir aux hommes et continuer à obéir à la volonté des saints dont elles ne sont après tout que les « reliquae » c'est-à-dire les restes terrestres. On reconnaît souvent la volonté du saint dans ces voyages de reliques que certains qualifient de vols., le saint estime qu'il n'est plus suffisamment honoré là où il se trouve et il désire alors seulement qu'on change sa relique de place. C'est pour cette raison, que sous les successeurs de Charlemagne, le moine Arisnide du monastère de Conques, vit en songe Sainte-Foy

qui lui apprit que les moines d'Agen où se trouvait alors sa relique, en prenaient vraiment à leur aise avec leurs dévotions, alors que ceux de Conques étaient beaucoup plus pieux et la serviraient mieux. Ainsi, dument autorisé par la sainte elle-même, dans la nuit de l'Épiphanie, profitant du fait que les clerks d'Agen banquetaient et buvaient au lieu de macérer dans leurs dévotions, proclamant ainsi au grand jour leur insuffisance, le pieux Arisnide creusa un trou dans le sarcophage de sainte Foix à Agen, en sortit le corps, le chargea sur ses épaules et se rendit d'une traite à Conques. La sainte qui lui avait en songe suggéré ce transfert, l'approuva ensuite de la façon la plus claire : les cavaliers que les consuls d'Agen avaient envoyés à la poursuite des soi-disant voleurs, passèrent devant eux sans les reconnaître ! Et sur les épaules d'Arisnide et de son compagnon, le défunt fardeau se faisait si léger que c'en était miracle ! La magnificence des aumônes et l'afflux sans précédent des pèlerins à Conques, qui suivirent exactement le déclin d'Agen, furent autant de signes indubitables que la volonté du Ciel avait bien été suivie.

Je ne voudrais pas multiplier les exemples, mais rappelez-vous quand même la translation du corps de sainte Hélène : le clerc rémois Tetgise, en pèlerinage à Rome, se fit enfermer nuitamment dans la crypte où reposait la sainte. Il perça le sarcophage et ramena le saint corps sur sa mule en Champagne. Pendant tout le voyage, les guérisons qui se multiplièrent sous les sabots de l'animal attestèrent que la sainte était d'accord avec ce changement de résidence. Et lorsqu'on lui construisit son nouveau mausolée à l'abbaye d'Hautvillers, sainte Hélène sut remercier ses nouveaux serviteurs en accordant une abondante pluie sur les vignes, en pleine sécheresse, et après seulement trois jours de jeûne à l'abbaye : on ne saurait être plus clair ! Et les vigneronns de Champagne ne s'y trompèrent pas : une sainte qui fait pleuvoir à bon escient sur le raisin, cela justifie bien des oraisons et bien des transferts. D'autant que l'année suivante, la même sainte Hélène

permet encore aux mêmes moines d'Hautvillers de dérober à Rome le corps de saint Polycarpe, dans des conditions d'extrême facilité dans lesquelles on reconnut, là encore, la bien heureuse intercession du saint.

Mais quand le saint ne désire pas déménager, il sait aussi le faire clairement savoir. Par exemple, dans la crainte d'une incursion normande, les bourgeois de Tours confièrent leur vénéré saint Martin à Auxerre qui refusa de le leur rendre, une fois le péril passé. Alors, dans un grand élan de foi, la noblesse locale se mobilisa, leva six mille soldats, prit Auxerre d'assaut et ramena triomphalement saint Martin dans sa bonne ville de Tour. Le saint fut si content de son retour, qu'il empêcha Auxerre d'entreprendre des actions de représailles ; il est vrai que la ville avait mis cinq années à panser ses plaies et à remonter ses murailles.

– Dis-moi, bedeau, tu es un puits de science en matière de reliques. Mais tu devrais méditer le dicton : un peu d'instruction éloigne de Dieu, seule beaucoup d'instruction en rapproche. Instruit comme tu l'es, tu sais parfaitement que tu as encore beaucoup de science à acquérir pour t'éviter le blasphème et te conduire sur le chemin de la prudence et de l'humilité. Tu as bien de la chance que je n'aie pas une âme d'inquisiteur !

– Savant, savant ! C'est aller bien vite en besogne ! À vous qui m'avez protégé des soldats, et qui êtes, je le sais, un ami de Foulques Rousseau, le prieur d'Aigremont, je peux faire confiance et raconter la pauvre histoire de ma vie. Je suis bedeau, certes, et je sais aussi lire et écrire. J'ai entendu bien de savants personnages disputer entre eux de grandes questions et j'ai retiré beaucoup de ce commerce. Je suis né en Béarn, dans les États de Gaston Phébus. Ma famille faisait partie des cagots*, cette caste d'intouchables parquée dans des quartiers réservés, parce que l'on prétend que nous sentons la mort et que nous n'avons pas de lobes aux oreilles. Et pourtant l'évidence est là : regardez mes

oreilles, ne sont-elles pas exactement semblables aux vôtres ? On dit que nous descendons des Wisigoths aryens. Oui ! j'ai porté le bonnet vert des cagots et à l'église le dimanche j'étais avec les autres, accroupi sur les barreaux des échelles montant aux tribunes, car les bancs nous sont interdits : on risquerait de contaminer les autres paroissiens. Pourtant, mes parents étaient aisés. Mon père avait été le maître d'œuvre du donjon de Quéribus et c'est lui qui a personnellement façonné le pilier palmier de la salle basse. Mais j'étais le treizième de la famille. À sa mort, à l'âge de douze ans, j'ai dû prendre les grands chemins, un hiver de famine. J'ai été recueilli par le prieur Foulques Rousseau, qui venait à Saintes rendre visite à un de ses anciens frères du Temple, sous la bure des Prémontrés pour cacher son appartenance à l'ordre. Il a reconnu en moi un frère en exclusion, m'a retiré mon vert bonnet et m'a pris à son service. J'ai vécu le reste de ma jeunesse à Aigremont où j'ai bien connu votre père et où je vous ai aperçu bien souvent quand vous étudiez à Joyenval. Oui, j'ai beaucoup appris de ces conversations et de ses monologues dans les longues veillées d'hiver devant la cheminée de la cure, et de ses discussions avec son ami Chrysostome de Joyenval. Puis, devenu grand, j'ai été placé par votre père, protecteur de Foulques, comme bedeau à Argenteuil. Voilà une histoire bien ordinaire.

– Je demandai : puisque tu as vécu avec le prieur Foulques et le chanoine Chrysostome, tu as dû entendre parler du convoi des Templiers ?

– Je veux bien vous en parler, Messire, mais seulement si vous me promettez sur la sainte Croix que vous ne m'abandonnez pas aux mains des routiers.

– Sur la Croix, je m'y engage.

– Je les ai souvent entendus évoquer l'arrivée de nuit des chariots, alors que les gardes avaient consigné les habitants chez eux. Mais je n'en ai pas appris beaucoup plus. J'ai aussi entendu parler du

puits de Saint-Patrick où ils avaient caché la relique des reliques. Je crois qu'il s'agissait du saint Graal, parce que Foulques a parlé deux fois de la coupe la plus sainte et prononcé le nom de Joseph d'Arimathie. Mais je n'en sais pas plus, je le jure !

Le saint Graal ! On nageait en plein roman de chevalerie ! Et pourquoi pas Arthur et sa Table Ronde, tant qu'on y était ? J'avais déjà rêvé de Morgane et de l'Enchanteur Merlin. La nuit était maintenant tombée et le bedeau sombra dans un sommeil profond me délivrant de son verbiage torrentueux. J'aurais donné cher pour pouvoir moi aussi m'endormir. Il y avait des choses plus importantes que des légendes bretonnes. Qu'avait voulu dire le Bouc de la Dordogne avec ses affaires urgentes à traiter à Paris ? Que faisait-il au service du Mauvais de Navarre ? Avec un tel maître, le sort du royaume pouvait vraiment être entre les mains d'un brigand. Et pas pour le meilleur à n'en pas douter. Il n'y avait pas de réponse pour le moment, et le sommeil s'abattit brusquement sur moi comme la mort fond sur le voyageur insouciant.

C'était toujours le même désert de caillasses, borné par la même falaise de platine. Le soleil blanc en fusion tombait d'aplomb sur toutes choses, ne laissant aucune ombre. Je bus à la coupelle que me tendait l'homme nu assis en tailleur. Le dos appuyé au rocher, pour la première fois de toute éternité, je connaissais les bienfaits rafraîchissants de l'ombre. Un corbeau gigantesque, le plumage terni de vieillesse, se laissa tomber de nulle part au sommet de la roche et son bec cruel scandant cette strophe d'une voix de fausset :

« L'Arbre de Vie devient bréhaigne
L'Arbre du Bien et du Mal
ne prodigue aucun fruit
À l'âme qui s'égare
Hors du chemin de rectitude. »

J'étais vêtu de la Tunique immaculée et sans couture, qui dispensait sa douceur de soie sur mes membres craquelés. L'homme nu se leva lentement, prit la coupelle que je venais de vider et la remplit à la flaque verdâtre. Deux pas seulement suffirent à le conduire au puits qui venait de surgir du néant. Il y versa le contenu de sa coupe. Trois pas le ramenèrent à la flaque verdâtre, où il la remplit de nouveau ; trois pas encore, et il la vida dans le puits. Ce va-et-vient dura tout l'après-midi. Le soleil déclina, puis se coucha et l'homme vidait toujours la flaque inépuisable dans ce puits insatiable. Ses pas sans relâche rythmaient mon sommeil troublé. Le soleil se leva sur l'homme épuisé qui, les yeux hallucinés, toujours et toujours allait de la flaque au puits et du puits à la flaque. Je me levai délicieusement alerte, lui pris la tasse des mains, la remplis et fis trois pas vers le puits. C'était le puits de Saint-Patrick, cela je le savais au plus profond de moi-même, de même que je savais de toute éternité que mon destin était d'assécher la flaque sans jamais y parvenir et d'en combler éternellement le puits en vain. Des ossements de bœufs d'un blanc éblouissant réfléchissaient les rayons du soleil tout autour de la pierre circulaire d'un seul tenant de la margelle, sur laquelle étaient profondément gravés les mots suivants :

« Séduit par l'éclat des fausses gloires,
Il délaisse son Dieu pour de vaines idoles. »

Je me penchai et distinguai tout au fond clairement, saint Patrick l'Irlandais, accroupi dans son auge de pierre, qui ramait vigoureusement sans pourtant jamais se rapprocher de la paroi. Le rythme de sa pagaie m'hypnotisait. Je me penchai et me penchai encore, et finis par tomber dans le noir conduit de pierre. Cette chute, très lente, ralentie par la Tunique-sans-Couture qui paraissait plus légère que l'air, me semblait ne devoir jamais s'arrêter.

Dans la première niche de la paroi se tenait une statue de femme sculptée dans un sel irradiant une vive lumière qui pourtant n'éclairait rien. Sur son socle était inscrit :

« Souviens-toi de la femme de Loth :
Hors de l'appui du Verbe, le savoir
Est un saloir pour l'âme desséchée. »

De la seconde niche s'échappait dans des remous figés un clair ruisseau gelé. Sous l'étincelante glace transparente, des multitudes de poissons immobiles remontaient vigoureusement un courant inexistant. Sur la rive de sable fin luisant de tous ses cristaux de gel, où il était échoué et pourrissait déjà, psalmodiait tristement le Léviathan de Jonas :

« Gardez-vous de boire imprudemment
Au Léthé glacé de l'Oubli de Dieu. »

Dans la troisième niche, Morgane vêtue de ses seuls cheveux d'or, d'un peigne d'ivoire immarcescible, coiffait ses lourdes boucles. Les écailles d'émeraude de sa queue de sirène ajoutaient leur poli métallique aux éclats acérés des cristaux de glace. Elle me regardait sans mot dire. Son visage au teint laiteux s'assombrissait peu à peu et ses cheveux d'or se muaient en chevelure de jais : c'était désormais Escarboucle à la luisante queue de poisson qui se trouvait assise dans la niche. Dans sa main gauche, elle tenait un miroir et se contemplait sur sa lisse surface d'argent cerclée d'or, tout en continuant à se coiffer de la main droite. Le disque d'argent, tel le bouclier d'Athéna, renvoyait la face dépulpée de la Gorgone, orbites vides grouillantes de vers, joues dénervées exsudant une liqueur purulente : le miroir des vanités. Sur l'encadrement d'ivoire se détachait en lettres d'or l'apophtegme de l'Ecclésiaste :

« Jeunesse et Beauté, Vanité l'un et l'autre. »

Derrière la Gorgone, une porte restait entrebâillée, sur laquelle resplendissaient quatre diamants fixant une bannière qui proclamait :

« Pousse la Porte du Saint-Graal,
Qui toute vie et toute science procure.
Qui avance un pas puis l'autre
Sur la crête acérée de la quête,
Vivra selon l'Esprit une nouvelle vie. »

La porte entrouverte restait bloquée par une soupière d'argent chargée d'un bouquet de pivoines rouges exhalant sa lourde fragrance de sacristie, d'où émergeait un lis blanc immaculé dont la corolle se pencha vers moi en récitant le deuxième sort naguère tiré par Escarboucle :

– Tu as revêtu la Tunique dont le Christ fut honteusement dépouillé pour subir le fouet des soldats d'Hérode ; tu as coiffé la couronne d'épines : tu peux désormais, si tu le décides, vaincre le mal qui est en toi comme en tout homme depuis le péché d'Eden. Tu viens d'arriver au carrefour des sentiers qui bifurquent : à droite, à gauche, la Vie, le Monde...

Loin au-dessous de moi, le clapotis des pagaies de saint Patrick scandait le silence du gouffre sur le même tempo que le sang qui battait à mes tempes. Je ne savais plus si ces coups de gong étaient les battements de mon cœur amplifiés par les moellons circulaires du conduit, ou simplement le rythme immense du temps et de l'éternité surgissant du gouffre des enfers pour monter jusqu'au septième des cieux. Je détournai les yeux du miroir et scrutai le fond du puits où naviguait interminablement le saint : la surface de l'eau s'était élargie aux dimensions d'une mer sans rivage au-dessus de laquelle un ciel de tempête roulait des cumulus de ténèbres. Sur ce champ de lourdes menaces, se détachait nettement une nombreuse troupe en marche :

En tête s'avancait un lansquenet au pantalon mi-parti jaune et vert, à la répugnante braguette rouge obscènement gonflée, boutonnée de six boutons de feu. Sur la puante peau de bœuf récemment écorché de son tambour, il battait une charge lente faisant contrepoint aux coups de rames de l'Irlandais.

Derrière venaient deux nains aux pesantes têtes d'hydrocéphales, portant un brancard sur lequel se prélassait une prostituée aux cheveux défaits et parfumés, sa tête en groin de cochon exhalant des grognements de soue, les bras raclant la poussière, les jambes largement ouvertes sur sa jupe relevée révélant un crapaud bavant, tapis dans l'ancre de son entrejambe. Assis sur ses énormes seins dénudés, un démon soufflait des jets de poix enflammée. Sa queue d'âne poilue battant l'air dispersait les fumets puissants de l'encens se consumant sur le plateau d'étain qui couronnait sa tête. Derrière marchaient les Éthiopiens portant des poutres sur lesquelles des blasphémateurs à califourchon, bouches largement ouvertes vers le ciel, lançaient en vain des paroles d'horreurs couvertes par le tambour. Des avaricieux, à plat ventre sur le bois, tentaient frénétiquement de ramasser les pièces d'or qui sans arrêt de leurs poches tombaient dans la fange. Puis s'avancait la troupe nombreuse des faux Jacquets* pérégrins, le chapeau rabattu sur leurs yeux crevés, appuyés sur leurs bourdons* à coquille : les manteaux blancs pour les morts en état de péché rachetés toutefois par leur pèlerinage à Sainte-Foy de Conques ; les manteaux rouges pour les morts en état de péché dans des échauffourées crapuleuses et qui ce soir même, pousseront la sulfureuse et infernale porte de fer gardée par le chien aux trois têtes. Enfin, clôturant la cavalcade de ce sabbat, chevauchaient les chevaliers trépassés sans confession au combat, brandissant dans un tonnerre de gémissements leurs noires bannières de deuil semées de vivantes larmes d'argent qui coulaient dans la poussière et s'y tordaient en criant. La lugubre colonne s'enfonçait toujours plus profondément vers le ponant, dans le vacarme du tambour, le

sulfure de l'encens, les fuligineuses lueurs des cierges noirs, les blasphèmes inaudibles et les gémissements avortés des damnés.

Je reconnus la terrible Mesnie Hellequin, aperçue pour la première fois au terrifiant tournant de l'an mil par Raoul le moine chauve surnommé le Glabre, et que, depuis, les attardés aperçoivent souvent, le soir, aux carrefours sans calvaires, quand le soleil se couche sur un de ces ciels d'encre et de sang annonciateurs de famines, d'invasions, d'incendies et de meurtres. Cependant qu'au levant, dans une radieuse trouée d'azur, sonnaient les claires trompettes d'argent des Puissances, des Trônes, des Dominations et des Chérubins, inflexibles gardiens de la Céleste Demeure. Le lansquenet tendit du fond du puits un bras gigantesque, jusqu'à toucher mon épaule, et me secoua en rugissant :

– L'heure presse, Messire... L'heure presse Messire !

Et je me réveillai de mon profond cauchemar le front en sueur et m'asseyant brusquement, je vis Escarboucle qui me secouait, une chandelle à la main : L'heure presse, Messire ! Une corde pendait du trou de la voûte :

– Je vous ai suivi de loin, Messire Anselme, depuis votre départ d'Aigremont pour la chasse aux Hurons. J'ai attendu patiemment que cette horde d'ivrognes s'endorme en cuvant là-haut dans la nef. J'ai volé deux draps dont j'ai fait cette corde. Et comme Nicolette se laissant glisser du donjon pour retrouver son Aucassin, je suis descendue par le trou. Vous voyez, c'est très simple, mais faisons vite.

Nous hissâmes le bedeau à la force du poignet, et je montai le dernier. Lorsque nous franchîmes les portes d'Argenteuil au plein galop de nos chevaux retrouvés, le jour pointait à l'Orient, et les archets postés aux coins du pont-levis mangeaient leur soupe avec bruit. Nous arrivâmes à Aigremont alors que le soleil dardait au zénith.

*« C'était au temps qu'arbres fleurissent,
Se feuillent les bois, reverdissent les prés
Où les oiseaux dans leur latin
Doucement chantent au matin,
Et où toute chose de joie s'enflamme. »
Chrétien de Troyes
(Le Conte du Graal, vers 67 à 71)*

CHAPITRE 7

**Où Anselme apprend l'art de fabriquer les cons*,
sauve le royaume des Lys
des griffes du Bouc de la Dordogne,
soutient en Sorbonne la robe barrée des Carmes,
assiste au lancement du pineau de Charente
avant de se planter la Sainte épine dans le front.**

31 Juillet 1358.

Celui qui n'a jamais vécu en Hurepoix ne connaît pas la splendeur et la plénitude de l'été. Le lilas embaumait de façon entêtante, les poires fondaient juteuses sur la langue, le vol voluptueux des bourdons était un baume souverain sur les chagrins d'amour et la compagnie d'Escarboucle versait un miel odorant dans mes veines. À la nuit tombante, accompagné des sifflets des hirondelles, je scandais Thibaut de Champagne :

« En chantant, veux ma douleur découvrir
Quand perdu ai ce que plus désire... »

Un soir, sous la treille qui grimpait le long de la porte de mon donjon, tandis qu'Escarboucle surveillait la desserte de la table, je racontai au prieur d'Aigremont Foulques Rousseau le rêve qui m'avait visité dans le cachot d'Argenteuil. Foulques me ressassa les mêmes explications : tous ces rêves n'étaient que l'appel à la conversion de mon âme vers une vie de prière et de macérations.

Dès que Foulques fut parti se coucher dans son prieuré, Escarboucle revint de la cuisine avec un pot de cidre et, m'en servant un gobelet, laissa tomber :

- Le prieur a beau dire, prêtre il est, prêtre il reste ! Moi, je me contente de remarquer que la fascinante Morgane continue de hanter vos nuits. Tout chez vous recherche invinciblement les attraits du monde et la féminité qui en est le bien le plus doux. Arrêtez votre quête et laissez-vous aller, Seigneur Anselme. Comme Jacob qui lutta sans succès contre l'ange et, se réveillant, cessa son infructueux combat, ne vous engagez pas dans cette bataille perdue d'avance contre la nature. C'est à ce prix que votre vie prendra sa vraie signification. Les commentaires du prieur, c'est bien beau. Ce ne sont pas eux qui se réalisent, mais bien mes sorts. Rappelez-vous les crapauds de Clovis et la fontaine de Clotilde ; souvenez-vous de la Tunique du Christ à Argenteuil ! C'est moi et pas lui qui avait annoncé que vous la revêtiriez. Les prophéties réalisées sont la marque de la vérité.

À la pleine et brutale lumière du plein midi, je pensais qu'elle avait raison : le monde était là, et puissamment désirables en étaient ses fruits mûrs, ses femmes et ses guerres. Mais dès que le soir parfumé tombait sur les poiriers alanguis du verger, le doute et la mélancolie s'infiltraient dans mon cœur jusqu'à la suffocation. Les jours passant, je finis par me fatiguer de mon inaction et je décidai de me rendre à Paris. Je m'inquiétais en fait des sombres et tortueuses machinations que devait y tramer le Bouc de la Dordogne pour le compte de Charles de Navarre. Aujourd'hui, dans les heures si sombres que traversait le royaume, pouvait-on préférer le bonheur domestique à son devoir d'état, et surtout la quiétude des chenets à l'attrait tumultueux de l'aventure ?

De fait, les nouvelles en provenance de la capitale se faisaient de plus en plus alarmantes. La ville était aux mains de Charles le Mauvais de Navarre. La populace l'avait proclamé « Capitaine de

Paris et des bonnes villes qui le reconnaîtraient pour tel. » Aux cris de « Navarre ! Navarre ! » d'une populace agitée, on disait qu'il avait prêté le serment suivant, annonciateur des plus grands troubles : « Je jure aux mains des Parisiens de les gouverner en grande loyauté et les défendre contre tous, car la France est fort malade et ne peut s'en guérir qu'il n'y faille grand labour. » Aux chefs qui annoncent les larmes et le sang, la foule répond toujours unanime : tout plutôt que la routine ! Pourtant, les labours du Mauvais, on ne les connaissait que trop ! Entendre ce parjure évoquer la loyauté n'avait même pas déclenché un seul sourire dans la multitude qui se pressait ce jour-là autour de lui comme à l'accoutumée, soulevée d'enthousiasme par son éloquence. On disait même que Navarre venait de conclure un pacte avec Étienne Marcel, le prévôt des marchands qui tenait la bonne ville depuis près de deux ans dans ses mains de fer. Marcel déciderait Paris à faire du Navarrais un roi de France, aux dépens de Charles, le Dauphin régent. Le roi Jean dans sa captivité de Londres ne comptait déjà plus. Les Anglais campés dans la plaine de Saint-Denis et tenant garnison dans Paris, attendaient leur heure comme des loups affamés tapis dans leurs tanières. On prétendait même que le trésorier de Navarre venait de faire frapper une énorme quantité de pièces d'or portant la devise : « KAR. DEI GRA. REX FRA. NAVAR. » (Charles roi de France et de Navarre par la Grâce de Dieu). Certains malins ajoutaient que les chariots chargés de ce trésor étaient attendus d'un jour à l'autre pour récompenser le prévôt et ses séides de leur haute trahison. On affirmait que des courriers franchissaient tous les jours les portes de Paris pour réclamer l'appui des villes de Flandre pour cette révolution dynastique. Ah ! ces villes de Flandre, prêtes à toutes les trahisons pourvu qu'elles puissent pour leurs métiers à tisser continuer à acheter la bonne laine des moutons anglais ! Le commerce corrompt tout : tout pouvait désormais arriver. Pourtant, il semblait que les Parisiens commençaient à trouver les Anglais mêlés d'un

peu trop près à ces manigances : on murmurait que cette affaire profiterait en définitive à Édouard III d'Angleterre. La semaine précédente, malgré les harangues du Navarrais et du prévôt sur le marché de Paris, une foule énorme avait envahi les casernements des Goddoms ; les couteaux des bouchers avaient promptement ouvert les bedaines anglaises dont les chiens se disputèrent toute la nuit les boyaux dans les ruisseaux. Les rescapés, rejoints en place de Grève, furent noyés dans le fleuve comme des portées de chatons. Les cadavres, le ventre gonflé à faire craquer les pourpoints, coincés en grappes sous les arches du pont de la Cité, répandaient dans la ville l'odeur sucrée de la charogne. On craignait que cette infection n'annonçât un retour de la peste. La popularité du dauphin régent Charles, qui campait hors des murs de Paris à la Porte de Saint-Ouen, commençait même à remonter, d'autant que sa fermeté s'affirmait : dans tout le Vexin, ses soudards ravageaient les maisons de campagne et les métairies des bourgeois parisiens partisans du prévôt. On lui prêtait l'intention de concentrer des troupes pour mener un siège en règle et bloquer sa capitale rebelle.

C'est dans ce climat lourd et angoissant, annonciateur d'émeutes et de révolutions, qu'en cette matinée du trentième et unième jour de juillet 1358, accompagné d'Escarboucle et du bedeau qui ne voulaient plus me quitter, je pris la route de Paris. Au carrefour de la maladrerie, nous nous joignîmes à une troupe de pèlerins, de moines, de chevaliers et de vilains qui s'apprêtaient à se mettre en route ensemble pour garantir la sécurité de leur voyage. Les pèlerins et les vilains vérifiaient leurs chaussures, les moines grimpaient sur leurs mules qui pétaient d'aise dans le clair matin et les destriers des chevaliers piaffaient d'impatience et hennissaient de plaisir. Dans ce joyeux tintamarre, on se mit en route, les vilains en tête, guidés par un pèlerin professionnel qui s'en revenait du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. Il racontait à qui voulait l'entendre, qu'il en était à son quatrième voyage chez le bon

archange. Et, chose merveilleuse, il avait cheminé à chaque fois pour le compte de la même épouse d'un orfèvre parisien qui forniquait avec l'un des apprentis de son époux. Enfin, forniquer, oui ! Mais attention ! Sans intention de pécher ! « Écoutez donc ! » disait-il en martelant la poussière de son bourdon, sûr de ses effets. Une nuit, ayant depuis longtemps mouché sa chandelle, cette pieuse épouse s'était levée à tâtons pour pisser sur les dalles du palier. Chez les bourgeois, qui sont gens délicats, on pisse dans les escaliers et non pas sur le parquet de sa chambre ! Il faut dire qu'elle en avait vraiment besoin, car les cinq andouillettes de son souper avaient été arrosées de trois pichets de cidre. Le jeune drôle couchait là sur de vieux sacs. C'est, d'après elle, sans le voir, qu'elle s'était accroupie au-dessus de sa tête et l'avait compissé par mégarde. Tiré d'un rêve voluptueux par cette tiède et odorante ondée, le vigoureux apprenti n'avait, disait-il, pas su séparer le songe de la réalité et l'avait promptement enfourchée par une erreur aussi lamentable qu'excusable, due aux humeurs humides trop calorifiques dont la nature l'avait surabondamment doté, multipliées au centuple par les épices puissantes des andouillettes. Quant à elle, elle maintenait avec force que, trompée par l'obscurité d'une nuit sans lune, elle ne se serait pas aperçue de la substitution de son mari par le coquin : « La queue d'une poêle vaut bien celle d'une casserole, Monsieur mon confesseur ! » avait-elle osé insinuer à son directeur de conscience. Et elle avait persisté dans ce coupable aveuglement, bien que le jeune imberbe l'ait mâlement plantée par trois fois sans reprendre haleine. Comblée par une telle aubaine, elle ne manqua pas désormais de se relever toutes les nuits pour pisser. Et, merveille des merveilles ! cette triple prouesse se reproduisit pendant de longues semaines. Merveille dont elle ne s'était même pas étonnée, ce qui trahissait pour le moins une coupable légèreté. Son confesseur ne manqua pas de stigmatiser ce manque de discernement particulièrement condamnable chez sa pénitente. Il

lui souligna qu'en bonne épouse attentive, elle aurait dû être alertée par ce subit et par trop persévérant regain de vigueur chez un mari habituellement des plus tièdes. Tout le voisinage pouvait en effet témoigner que le dit conjoint n'accomplissait son devoir conjugal qu'une fois par an, au soir de la fête de la Saint-Éloi, patron de sa corporation. En effet, ce jour-là, la noria des servantes armées de brocs et de bassines effectuant leur va-et-vient à la fontaine publique pour le remplissage du baquet destiné à cet ondoisement annuel du peu fringant mari créait inévitablement devant la porte conjugale un de ces attroupements populaires qui constituent, hélas ! un terreau propice aux déchaînements des lazzis et des quolibets salaces de la plèbe. Mais elle n'en démordait pas, comme du reste son jeune compagnon de stupre : tout se passait en rêve, ils étaient victimes d'un maléfice ! Elle n'était même pas sûre, affirmait-elle, que le jeune homme y fut pour quelque chose, bien qu'il maigrît à vue d'œil, que ses orbites se cernassent de ce brun d'intempérance que connaissent si bien tous les précepteurs, et que sa longue chevelure blonde exhalât désormais une puissante odeur de pot de chambre. En bon praticien de l'âme, son capucin de confesseur ne croyait pas à ces rêves providentiels et lui disait que songe ou pas songe, il fallait réparer en usant ses plantes de pieds sur les poudreux chemins. Mais attention, pas ses délicates et blanches plantes à elle ! Car le confesseur ne voulait en aucun cas exposer une si généreuse nature aux nombreuses et peccamineuses occasions d'égarément que les longs voyages et la promiscuité des auberges ne manquent pas de multiplier.

Il imposa donc l'idée que le pèlerinage réparateur devait être confié, comme le permet la coutume, et moyennant finance, à un gueux ni trop ivrogne, ni trop blasphémateur, ni trop querelleur, ni trop fornicateur, ce qui, admettez-le, sont des qualités que le manant de base ne cultive que dans les contes que les grands-mères de la noblesse racontent à leurs petites-filles pour parfaire leur délicate éducation. Pourtant, le couvent des Carmes voisin,

produisit l'oiseau rare, la perle, le parangon des apprentis pèlerins professionnels : un homme robuste dont la laideur et la saleté maintenaient strictement la luxure dans le seul commerce des filles publiques, qui ne buvait qu'après avoir refermé la porte de la grange qui lui servait de chambre, et qui se querellait seulement avec les Tziganes, les Gascons, les Anglais, les Flamands, les Auvergnats et les Bretons et, d'une manière plus générale, avec tous les mauvais garçons. L'affaire fut rondement menée, moyennant une fort modeste commission pour le frère-portier du couvent, égale à la moitié seulement du salaire du bougre. Mais à chacun des retours du professionnel pèlerin, la belle retombait dans sa funeste confusion de mari. Si bien que le professionnel du pèlerinage vivait depuis quatre ans maintenant de la providentielle rente que lui procurait une épouse dont la piété et le remords n'avaient d'égal que la fougue des désirs et l'appétit effréné de leur satisfaction. Au récit de ces exploits, la troupe des vilains manifesta bruyamment son enthousiasme et les applaudissements crépitèrent. Le péché de chair, traqué avec détermination par des générations de moines ascétiques, conservait décidément tout son prestige ! Et il faudrait bien des siècles encore de prédications pour en ternir l'irrésistible attrait. Le pèlerineur venait, comme à son habitude, d'asseoir sa popularité : c'était un expert en la matière et il n'en manifestait aucun étonnement. Il n'avait appris les lois du récit et du conte ni chez Cicéron ni chez Lucius, mais dans les veillées des hospices et des auberges borgnes qui sont en la matière la meilleure des écoles. Derrière ces vilains exubérants qui ouvraient la marche venait un groupe de moines, marmonnant leurs patenôtres en reposant sur leurs bavoires de dentelle rugueuse, leurs doubles mentons encore endormis. Enfin, huit chevaliers fermaient le cortège dans le bruissement d'acier de leurs armes et le martèlement des sabots ferrés à crans de leur monture. Une troupe de voyageurs bien banale en somme, mais si sécurisante dans ces temps si troublés.

Le soleil montait dans le ciel. À l'avant, pour faire passer le temps, le pèlerin professionnel qui, en homme de métier connaissait les usages, se mit à conter une aventure égrillarde tirée du Roman de Renart pour la plus grande joie de son public de vilains mal dégrossis, tandis qu'à l'arrière, un élégant damoiseau poète commença au même moment à déclamer un passage du Roman d'Arthur pour son groupe de chevaliers lettrés. Le bedeau, Escarboucle et moi, nous trouvions avec les moines au milieu de la caravane, si bien que nous entendions les deux histoires à la fois, qui parfois se télescopaient dans de cocasses collisions. La puissante voix de bateleur du pèlerin professionnel dominait les raclements de pieds des hommes et les piétinements des sabots des chevaux sur le gravier du grand chemin :

- Compagnons, mes frères ! Écoutez donc cette magnifique histoire de Renart* que j'ai entendue à Vézelay près de l'égal d'un changeur, l'été dernier, alors que je m'en revenais de mon troisième voyage à Saint-Michel et que j'avais pris le chemin des escoliers afin de tâter les titaniques tétons d'une tisseuse de toile de tulle que j'avais jadis caressés en cette ville sainte et qui m'avaient laissé au bout des doigts comme un regret lancinant au tyrannique goût de revenez-y.

- Sur l'air de trou la lirette, le groupe des vilains reprit en chœur ce juteux refrain des bords de Loire : « Les titaniques tétons d'une tisseuse de toile de tulle. » Le drôle tenait son auditoire ! Il salua comme un histrion professionnel et reprit :

- Renart, après avoir cheminé encore plus longtemps que vous, mais infiniment moins que moi, arrive enfin à la cour du roi Connin son suzerain. « Sire, dit-il, que le fils de la Sainte Vierge Marie vous donne sa bénédiction à vous et à toute la brillante société. » Le roi Connin qui était loin d'être un de ces intellectuels sorbonnards bons à rien, était en plein labeur. Il tenait fermement en main une bêche en or exclusivement affectée à la fabrication des cons qui

était le passe-temps favori de ce glorieux souverain. Mais, hélas ! si la gloire et la sagesse lui avaient été dévolues dès son berceau, les fées avaient oublié de lui accorder des mains habiles aux travaux manuels. Si bien qu'il bricolait à longueur de journées des cons qui n'étaient ni mignonnets, ni même bien finis. Car lorsqu'il en façonnait la fente avec cette énorme bêche d'or qu'il maniait de sa puissante main de bûcheron, il obtenait une faille affreuse et si large qu'elle pouvait servir à la fois de cul et de con. Ce n'était pas là un ouvrage satisfaisant, mais aucun de ses courtisans n'osait lui en faire la remarque et au contraire saluaient chacune de ses fabrications de « oh ! » et de « ah ! » pâmés et c'étaient des « que c'est exquis ! » si hypocritement convaincus, que Connin était vraiment persuadé d'être le meilleur artisan de cons de tout son royaume. C'est ainsi qu'il continuait à frapper de sa bêche d'estoc et de taille jusqu'à ce que la brèche mesure une bonne coudée de largeur. En effet, le goût pourtant si sûr du roi se portait plus sur la puissance de son travail que sur la délicatesse du fini. Renart en resta sidéré, lui qui n'appréciait que les petits cons mignons finement ciselés comme des hochets. Comme il n'était en rien courtisan, il demanda abruptement au roi Connin s'il était vraiment nécessaire de tailler une chose aussi repoussante, « sans que d'ailleurs, notez-le bien, Sire, le travail fini ressemblât de près ou de loin à un con. » Les courtisans s'exclamèrent d'horreur à cette sortie aussi incongrue que sacrilège.

En queue du groupe, la voix de haute-contre du damoiseau montait, et montait encore, toujours plus haut dans l'air transparent pour la plus grande joie des représentants de la noblesse :

- Pour moi, la plus belle histoire, celle que je veux vous faire partager, mes délicats amis en courtoisie, c'est celle du roi Arthur. Écoutez et ne boudez pas votre plaisir. La nuit était déjà tombée – une fraîche nuit d'avril – lavée par les giboulées et toute cloutée d'étoiles, lorsqu'un vieux sonneur de cornemuse aveugle se

présenta devant les fossés de la redoutable forteresse de Carduel. Comment refuser l'hospitalité à un pauvre gyrovague qu'un destin cruel a privé de la lumière de Dieu ? Voulant honorer le vieux barde, le roi Arthur lui demande de fixer lui-même son salaire.

- Sire, je ne chante jamais que pour mon plaisir et celui des autres. Je n'ai besoin que de quelques brassées de paille en guise de lit, d'un peu d'eau claire et de pain sec en guise de souper. Pour mon salaire, je demande que vous me donniez la joie de porter votre étendard dans votre prochain tournoi.

- Mais quel capitaine, je vous le demande mes braves damoiseaux, serait assez téméraire pour confier à un aveugle la bannière qui doit conduire les braves sur le chemin de l'honneur et de la victoire ? rétorqua le roi.

À l'avant, la mâle voix du pèlerin professionnel tonitruait pour la plus grande joie des vilains qui manifestaient de plus en plus bruyamment :

- Par tous les saints, Sire, dois-je comprendre que tous les cons qui sortent de vos mains, sont aussi laids que celui-là ? s'esbaudissait Renart qui décidément ignorait les usages de la cour.

- Oui, tant que Dieu me donne la santé ! Car tous les cons que je façonne, marqués au même coin de mon génie, fendus avec cette même bêche royale, se ressemblent comme des jumeaux qui auraient le même grand-père.

- Sire, je ne dirai plus rien, car jamais homme d'honneur ne doit blâmer un con, même et surtout s'il est laid. Même les plus affreux ont droit à l'indulgence. Mais vous pourriez facilement les perfectionner, Sire, si vous me permettez de vous montrer la voie de l'art royal de fabriquer les beaux cons juteux.

- Je vous en prie, Maître Renart, enseignez-moi cet art royal, car l'artiste qui refuse de se perfectionner, connaît inéluctablement la décadence.

- Par exemple Sire, si vous mettiez tout en travers cette fente immonde, un cou de cerf plutôt fort, subtilement allongé, fraîchement et proprement écorché, bien attaché avec de la poix et de la glu, une fois la fente bien fendue et resserrée bien étroitement par un transparent fil de soie, les deux pertuis ne seraient pas si laids. Et par-devant, cette fente mignonnette que vous verriez alors apparaître, ce serait un gentil et subtil connet. Et alors, par-derrrière, la fente qui ne vient logiquement qu'en second lieu, ce serait alors le cul, vu que le cul doit toujours se trouver en arrière du con, comme l'affirme en toute bonne géométrie notre bon maître Aristote.

Le bedeau se pencha vers moi : « Même les docteurs en Sorbonne ne pourraient pas réfuter cette logique-là ! »

À l'arrière de la troupe, le jeune damoiseau éternua. Les chevaliers et même quelques moines, le supplièrent de ne pas interrompre son récit :

- Quel capitaine confierait jamais son pennon à un aveugle ? En effet, rappelez-vous, Messires, que même le roi de Bohême Jean l'Aveugle de Luxembourg, ne portait que ses propres couleurs à la funeste bataille de Crécy ! Bon, je reprends mon récit : À la question du roi Arthur, le bon vieux barde aveugle à la barbe clairsemée se transforme soudain en un jeune page aux blonds cheveux ébouriffés et à la fine et querelleuse moustache, qui apostropha les convives en riant :

- Je m'étonne que vous n'ayez pas reconnu votre ami de toujours, l'Enchanteur Merlin, sous les apparences qu'il me plaît souvent d'emprunter ?

Le charme puissant qui se dégageait de Merlin saisit le roi Arthur ainsi que les braves seigneurs et les belles dames de sa cour. Merlin, ne voulant pas les décevoir, reprit :

- Sans doute ne verrez-vous jamais fleurir ici-bas cet âge d'or dont je vous donne la nostalgie par la seule vue de ma beauté. Car l'Homme s'est condamné lui-même par son péché, à la souffrance et à la mort. Mais grâce aux mérites infinis de Celui qui racheta la faute de nos premiers parents au prix de son propre sang, vous pouvez espérer connaître un jour, dans l'autre monde, des joies infiniment plus hautes que celles de l'Éden. Si je reviens aujourd'hui parmi vous, ce n'est pas pour vous donner d'inutiles regrets de ce paradis perdu, mais pour vous proposer, au nom de Notre-Seigneur lui-même, la seule entreprise qu'il vaille la peine d'engager pour une âme bien née. Vous avez tous entendu parler du saint Graal ? Vous savez que l'on nomme ainsi le calice dont Jésus-Christ se servit le jour de la Cène pour instituer le sacrement de l'Eucharistie. Nul n'a pu vous en dire davantage, car les saintes Écritures elles-mêmes sont muettes à ce sujet. Égaré depuis des siècles, ce saint Graal doit être recherché et retrouvé avant que cette génération ne passe : car telle est la volonté de Notre-Seigneur ! Grâce aux lumières dont je suis redevable à celui qui crée toutes choses, je connais le nom de celui qui mettra fin à cette quête en redécouvrant le Graal. Mais je n'ai pas l'autorisation de l'appeler autrement que le « Preux Chevalier Incomparable », afin que chacun d'entre vous puisse conserver jusqu'à son dernier souffle, l'espoir de réussir, si indigne qu'il soit en apparence, de cette faveur sans prix. Qu'il vous suffise de savoir que le « Preux Chevalier Incomparable » sera, non pas brave, mais le plus brave ; non pas désintéressé, mais le plus désintéressé ; non pas secourable, mais le plus secourable ; non pas pur, mais le plus pur ! C'est-à-dire véritablement le preux d'entre les preux ! Et maintenant, avant de vous lancer dans la quête du saint Vase,

laissez-moi vous conter son histoire depuis son origine, jusqu'au temps où il fut perdu.

Le damoiseau fut obligé de marquer une pause, car les vilains s'esclaffaient trop bruyamment en se tapant sur les cuisses, en écho au rire tonitruant du pèlerin professionnel qui gonfla encore sa voix :

- Le roi Connin répondit sans se fâcher aucunement de l'incorrection du goupil : Renart, tu es fort ingénieux et je crois que mes cons en seraient bien améliorés si je suivais tes conseils. Malheureusement, je n'ai plus de cerf dans mes forêts. C'est malheureusement à ce moment bien mal choisi pour lui, que Brichemer le cerf demanda audience au roi pour se plaindre de son voisin le coq Chanteclerc qui le réveillait chaque jour dès l'aube. En l'apercevant, le roi Connin dit à sa cour : « Ah ! voici ce vagabond de Brichemer qui passe sa vie à errer sans aveu dans mes forêts ! Il y a longtemps que j'aurais dû le condamner à mort pour m'avoir brouté un pied de pissenlit dont j'aurais bien fait une bonne salade à l'ail et aux lardons. » À ces mots, le roi tira sa grande épée et trancha d'un seul coup le col de Brichemer. Sans perdre un instant, il mit le cou du cerf en travers du con qu'il était en train d'ouvrager et l'attacha en le collant fortement. « Voilà en effet le plus beau con que j'aie réalisé de ma vie », dit-il en reculant pour mieux juger de son travail.

À l'exception d'un jeune profès qui préférait écouter les secrets de la fabrication des cons, tous les moines buvaient le récit d'Arthur avec la même passion que les chevaliers et ils prièrent le damoiseau de reprendre son récit courtois. Plus aucune prière ne montait de la troupe attentive des pèlerins, partagée désormais également entre les deux conteurs :

- Lucifer, l'ange de beauté et de séduction qui brandit la lumière, comme son nom l'indique, portait à son front un rubis énorme qui éclairait l'esprit de la création aussi vivement que le soleil en éclairait la matérialité. Lorsqu'il se rebella contre son Créateur, il fut, en punition, précipité dans les abîmes infernaux et perdit le rubis qui se détacha dans sa chute. C'est dans cette gemme unique que fut, cinq millénaires plus tard, creusé le calice de la Cène. Lorsque notre sire Jésus, sentant venir sa Passion, réunit ses apôtres, ce fut Judas lui-même qui apporta ce calice sacré, alors que dans sa poche, pesaient les trente deniers et que l'épicier mesurait déjà les deux coudées de la corde de chanvre qu'il allait bientôt serrer autour de son cou pour se pendre de désespoir au plus vieux des figuiers du champ du sang. On raconte que c'est un jeune homme éclatant de lumière qui remit au traître la coupe de rubis. Et dès lors, se réalisèrent les Écritures : Jésus versa le vin, prononça les paroles de Vie qui nous rachètent de la faute d'Adam et rompit le pain de la Vie éternelle. Lorsqu'on vint arrêter Jésus, les soldats saisirent la précieuse coupe et la remirent à Pilate. Certains affirment que c'est dans cette coupe sainte que le procureur se lava les mains après que la foule des Juifs eût préféré sauver Barrabas. Et le Juste Fils de l'Homme gravit, lourdement chargé, les fondrières arides du Golgotha, comme l'avaient annoncé les prophètes. Lorsque les ténèbres s'abattirent sur Jérusalem, que le voile du Temple se fut déchiré et que Jésus eut rendu l'âme pour notre salut, Joseph d'Arimathie, le meilleur chevalier de Pilate, se présenta devant lui et lui dit : « Sire, je vous ai longtemps servi sans aucun salaire. Ne serait-il pas juste que vous m'en teniez compte et que pour prix de mes services, vous m'accordiez le corps de ce Jésus de Nazareth que les Juifs ont si injustement condamné, afin que je l'enterre conformément à la loi de nos pères. » Pilate le lui accorda et pour solde de tous comptes lui remit aussi le vase dans lequel Jésus avait bu pour la dernière fois.

Les vilains et le jeune moinillon postulant riaient à nouveau à gorge déployée :

- Sire Connin, affirma Renart, vous avez fait vraiment du bon travail avec votre con. La raie a désormais les bonnes proportions : ni trop grande ni trop béante. Mais regardez : il y a encore beaucoup à faire pour que cela ressemble vraiment à un con. L'entrée est encore trop grande et bien trop profonde : c'est la chose du monde la plus laide. C'est un abîme dont rien ne peut atteindre le fond. C'est le gouffre de l'enfer qui engloutit tout et où tout se perd. C'est bien simple : le chevalier qui par aventure y hasarderait seulement le bout de sa guillery, s'y perdrait avec son cheval et sa lance de joute, et peut-être même que son valet pourrait l'y accompagner à son aise. Mais sachez-le, il existe une solution efficace pour parfaire votre travail : si on prenait une crête de coq bien rouge, et si on l'attachait dans l'espace que vous avez laissé si tristement en friche entre le cul et le con, on boucherait un peu l'entrée qui ne resterait plus béante, toujours grande ouverte et si peu engageante que personne, pas même un soudard s'en revenant d'une longue campagne, n'oserait s'en approcher de peur de s'y égarer.

- Renart, tu es vraiment l'homme de l'art dont j'avais sans le savoir un si grand besoin. Mais où me procurer une crête de coq, vu que des coqs, il n'y en a aucun dans mon royaume, car je les ai tous mangés.

- Sire, faites donc entrer Chanteclerc qui venait témoigner contre Brichemer et qui attend toujours dehors sur la branche de votre pommier préféré.

- Vassal, dit le roi à Chanteclerc : je vais sans jugement aucun, en toute illégalité, et sans possibilité d'appel ni de cassation, faire de vous ce qui me plaît, car tel est mon bon plaisir. Et si cela vous est un tant soit peu désagréable, peu m'en chaut. Et il sortit son rasoir,

trancha la crête de Chanteclerc qui était grande, rouge et bien dessinée et la colla fortement au milieu du con.

L'hilarité de l'avant-garde de la troupe des voyageurs se fit à nouveau si forte, qu'à l'arrière le damoiseau dut monter sa voix de contre, à la limite de l'extrême aigu :

- Apprenant la résurrection, les prêtres des Juifs, voulant nier l'évidence et faire disparaître les témoins, s'emparèrent de Joseph d'Armathie et l'emmurèrent avec son calice dans le gros pilier de brique de la chambre de Caïphe leur chef. Il y passa trente-trois années, la durée même de la vie terrestre du Sauveur. La contemplation du Graal qui éclairait la profonde obscurité du pilier suffisait à le nourrir et à l'abreuver, si bien que lorsqu'il fut délivré par un ange du Seigneur, il n'avait ni soif ni faim, et que les trente-trois années lui paraissaient avoir duré seulement sept jours. La nuit même de sa délivrance, Joseph d'Armathie reçut en songe l'ordre de partir avec les siens, en laissant derrière lui tous ses biens, n'emportant que le saint Graal. Et Merlin raconta longuement l'histoire merveilleuse des tribulations du Graal. Comment lorsque la nef qui transportait Joseph d'Armathie sombra au pays du sarrasin Évelac le Méconnu, celui-ci se convertit à la seule vue du Vase qu'il venait d'arracher à Joseph. Et comment Nascien, le beau-frère du Méconnu qui habitait l'île Tournoyante qui, depuis la Création, s'était formée au centre du tourbillon servant de frontière entre les quatre éléments, avant que l'Esprit de Dieu qui planait au-dessus des eaux ne séparât la terre de l'eau, l'eau de l'air, et l'air du feu, en avait hérité à la mort du Méconnu. Et comment Nascien de l'île Tournoyante ne s'en montra pas digne : ayant désiré la femme de son cadet, il le tua pour mieux la séduire en toute impunité. Non content d'avoir renouvelé le geste meurtrier de son ancêtre Caïn, il le surpassa : ses onze frères restants lui ayant demandé raison de ce crime affreux, il les fit égorger sur-le-champ par ses eunuques.

Le soir même, il fut foudroyé par le feu du Ciel, alors qu'il montait, nu, parfumé et pommadé comme une fille bordelière, sur la couche de sa si désirable belle-sœur. Son fils le fit coudre encore frémissant dans une peau de porc et le fit brûler sur un bûcher de fumier de cochons, entouré des douze épées fraternelles plantées en terre. Depuis, ce bûcher d'infamie se consume pour l'éternité en de grandes flammes de soufre et de vapeurs infectes. Puis les siècles passèrent et le vase sacré fut récupéré en terre sarrasine par de preux et vaillants chevaliers du Temple qui le ramenèrent dans leur fief champenois à la chute de Jérusalem. Aujourd'hui que ces purs et courageux Templiers ont été ignominieusement assassinés par un roi faux-monnaieur dont la punition divine fut de mourir à la chasse sous la corne infâme d'un sanglier, le Graal ne sera découvert que par le Preux Chevalier Incomparable, qui seul pourra comprendre les leçons qu'il nous enseigne depuis le début des Temps. Le damoiseau à la voix de castrat sortit le foulard pers que sa belle lui avait remis pour son dernier tournoi et s'épongea le front dans le silence de ses compagnons que le récit du Graal avait amenés au bord des larmes et plongés dans une méditation profonde.

À l'horizon, des nuages de fumée noire montaient en tourbillonnant dans le ciel. Un des chevaliers commenta :

- Ce sont sûrement des hommes du Dauphin qui viennent d'incendier la métairie d'un de ces échevins parisiens rebelles, car nous sommes maintenant près des murs de Paris. Bien fait pour ce maudit parjure ! Si je le tenais, je lui arracherais les oreilles.

- Mais non, dit un moine sec comme un hareng, ce sont les Navarrais. On m'a dit ce matin, que des routiers aux couleurs du Mauvais, saouls comme des Écossais, campaient du côté de Suresnes.

- Moi, je suis sûr que ce sont les Gascons des Anglais, ils traînent toujours partout ces fils de putes, gémit un convers au bord des larmes.

- Et pourquoi pas quelques Hurons rescapés du massacre, hein ? On est bien loin, quoi qu'on en dise, de les avoir tous exterminés comme ils le méritent !

Et si tout simplement c'étaient les écorcheurs du Bouc de la Dordogne ? me demandai-je, c'est bien dans leur manière. Le silence de la crainte s'abattit sur le groupe de voyageurs. Instinctivement, les vilains et les moines ralentirent leur marche pour se laisser rejoindre par les hommes d'armes qui venaient derrière. Mais même dans cet abattement, le pèlerin professionnel ne pouvait laisser passer sa conclusion. Dans ce silence, il avait désormais le champ libre pour clamer la fin de son histoire aux deux publics désormais rapprochés :

- Vous tous, mes amis pèlerins qui m'écoutez, sachez que maintenant vous avez le privilège de contempler un con superbe. Sachez que le grand roi Connin fut tout aise d'avoir fabriqué pour la première fois quelque chose qui ressemblât vraiment à un con.

- Sire, conclut Renart, il manque quand même encore un détail pour parfaire ce con et en faire une chose vraiment magnifique et digne de vos œuvres : il lui faut une moustache, de celles que tous les cons portent.

- Mais où trouverai-je une telle moustache dit le roi ?

- Rasez celle d'Ysengrin le loup, votre conseiller le plus fidèle.

- Ysengrin, dit le roi, vous qui approuvez toutes mes suggestions, je suis sûr que vous ne manquerez pas d'acquiescer aussi à celle-ci : arrachez-vous tous les poils de la moustache et collez-moi tout ça autour de ce con là.

Ce qui fut dit fut fait, et le roi se recula pour juger de sa belle ouvrage : Il n'y a plus rien à ajouter, c'est là le chef-d'œuvre qui m'intronise définitivement dans la très fermée confrérie des habiles facteurs de con. Je vous propose de fêter dignement ma promotion par un banquet de sept fois sept jours.

- Et maintenant, pèlerins mes amis, mes compagnons, je veux arrêter le conte de la fabrication du con sur une morale comme c'est l'usage dans un pèlerinage. Rappelez-vous bien cette leçon que jamais les moines ni les curés ne vous enseigneront : on ne doit jamais dire que du bien d'un con, car il n'y a rien au monde de plus beau à contempler qu'un joli con menu ! Un tonnerre d'applaudissements salua cette conclusion. Avec la peur, la fatigue avait raison des voyageurs qui maintenant cheminaient sans bruit, les cavaliers et les moines à pied, pour soulager leurs montures. De toutes parts désormais montait la fumée des incendies, si nombreux qu'il était vain d'en chercher les causes et les auteurs.

Comme le soleil venait de se coucher, nous parvînmes aux portes de Paris. Le pont du châtelet de la porte Saint-Denis était déjà levé et nous trouvâmes un logis à l'enseigne de « La truie qui barbote », juste aux pieds des douves. La grand-salle de l'auberge, emplie d'une foule bruyante de marchands et de sergents d'armes, retentissait de discussions bruyantes sur la situation politique. À chaque instant, on frisait l'escarmouche. Debout sur son banc, un marchand bien vêtu racontait la dernière prophétie à la mode qui promettait au Navarrais un destin ignominieux, bien que post-mortem : « Dans son linceul, le Mauvais sera consumé jusqu'à la boudine*. Ainsi s'accomplira le dicton : qui boute l'étincelle périra par la flamme ! »

Près de lâtre où déjà rôtaient les volailles dans le grésillement des graisses fumantes, un homme d'armes, visiblement à la solde de Navarre, se dressa menaçant : « C'est toi que je vais transformer

en tas de braises dans cette cheminée, si tu ne te tais pas ! » Trois marchands de bœufs dont le bétail était couché dans la cour prirent son parti. La situation devenait réellement explosive :

- Depuis deux ans que Paris est aux mains des corporations, le Dauphin et ses conseillers nous empêchent d'appliquer les ordonnances du Prévot Marcel, qui seules nous permettraient de savoir où va l'argent des taxes et levées que nous payons à la Couronne. C'est à celui qui sort les écus, de tenir les cordons de la bourse !

- Oui, bien dit, l'ami ! N'oublions pas que si nous nous appelons les Français, c'est bien parce que nous descendons des Francs, non ? Et je vous le demande : que signifie « franc », sinon « libre » ? Et comment pourrions-nous être libres, si ce n'est pas nous qui décidons des impôts ? Les États des Provinces soutiennent l'action du prétendu dauphin régent Charles. Seul l'appui de l'armée des Jacques nous aurait permis d'imposer raison à ces élus bornés. Navarre, au moins, nous comprend ; c'est bien le seul à nous garantir l'application des ordonnances royales.

- Je serais tout prêt à vous croire, le beau parleur. Mais alors, expliquez-moi donc son attitude, à ce malin de Navarre. Vous la trouvez claire ? D'un côté, il soutient Étienne Marcel et ses amis les marchands parisiens. D'un autre côté, il écrase les Hurons ; et s'il écrase les Hurons, c'est parce qu'il est solidaire des nobles et donc en définitive du côté du Dauphin. Qui peut me prouver le contraire ? Des grognements hostiles clouèrent le bec au contradicteur.

- Eh bien, moi aussi je suis d'accord avec le marchand ! reprit un clerc. Après tout, si à deux reprises sa famille n'avait pas été écartée du trône, alors qu'elle était seule héritière légitime de la Couronne, Navarre régnerait aujourd'hui. À la mort de Louis le Hutin, pourquoi a-t-on empêché de régner sa fille Jeanne, mère du Mauvais ? Au nom d'une prétendue loi salique que la Sorbonne a sortie de

derrière les fagots et que personne ne connaissait jusqu'ici ! Si Jeanne avait régné, ce serait au tour de Charles de Navarre de régner aujourd'hui. Et à la mort du roi Charles le Bel, lorsqu'on a de nouveau écarté ses filles au nom de cette prétendue loi salique, on aurait dû cette fois au moins couronner Navarre qui était le mâle le plus proche du Trône ! Mais non ! On est allé chercher le Valois Philippe ! Mais Navarre descend de saint Louis en ligne plus droite que le roi Jean et son dauphin Charles.

Difficile d'oser contester : apparemment, le parti de Navarre régnait ici en force. De toute façon, personne ne pouvait suivre les arguments juridico-historiques de ce clerc si savant. Pourtant un boucher à qui la taille et le poids garantissaient la liberté d'expression, affirma haut et fort dans un silence craintif :

- Mais si Navarre était au pouvoir, il se comporterait comme le Dauphin. C'est son cousin, non ? Chez nous, on dit : « à coquin, coquin et demi ». Et moi je dis de même : « à noble, noble et demi ». Tout ça, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Le pouvoir doit revenir aux bourgeois, à ceux qui travaillent, à ceux qui payent. Pour les grands, nous ne sommes que les cochons de payeurs ! De la volaille seulement bonne à plumer ! Leurs querelles ne sont pas les nôtres.

- Qui ose dire encore du mal de Navarre ? clama dans un hoquet alcoolisé un des hommes d'armes, cassant sa cruche de cidre et brandissant un tesson acéré et menaçant. Je m'en vais trouer ta panse repue et te crever aussi vrai qu'on me surnomme l'Écorcheur.

- L'aubergiste se précipita : « Mes amis, c'est ma tournée. À boire à tous et gratis, à la santé de Charles ! » Charles de Navarre ou Charles le dauphin ? Tout le monde pouvait se retrouver sur ce prénom, et tous levèrent leur verre.

La nuit était déjà bien entamée et la salle se vidait pour les chambres, la paille des granges ou les auvents de la cour, suivant

l'épaisseur des bourses. Je partageai mon lit avec le bedeau et Escarboucle. Comme l'avait fait Tristan avec Yseult, je mis mon épée entre elle et moi. Hélas ! Comme dans le roman, l'épée n'y fit rien et je succombai à la tentation dès que le bedeau se fut mis à ronfler comme tous les sonneurs réunis de son honorable corporation. Un peu plus tard, en m'endormant dans les bras de ma belle charbonnière, les vers du Cantique des Cantiques me revinrent en mémoire :

« O filles de Jérusalem,
Je suis noire, mais de belle prestance,
Comme les tentes de Kédar
Et comme les châles de Salomon.
Oubliez que je suis brune,
Parce que le soleil m'a regardée ;
Les fils de ma mère se sont irrités contre moi,
Et m'ont mise à garder les vignes ;
Mais ma propre vigne, je ne l'ai point gardée.

Un grand fracas nous réveilla ; il devait bien être minuit. Contre toute vraisemblance, le pont-levis venait de s'abattre en pleine nuit et maintenant la herse se relevait dans un bruit de ferraille. Il fallait profiter de l'aubaine ! Nous nous levâmes, nous habillâmes en hâte, prîmes nos chevaux, et franchîmes le pont : nous étions désormais dans Paris ! Devant le poste de garde de la porte Saint-Denis, il y avait foule. Cela sentait l'émeute : deux partis se faisaient face. Des torches et des lanternes éclairaient la scène comme en plein jour. Un groupe d'hommes richement vêtus de velours cramoisi, les épaules recouvertes d'un chaperon mi-parti rouge et pers, attaché par un fermoir d'émail vermeil et azuré avec la devise « À Bonne Fin ! », couleurs et devise de Paris, bouchait la rue. En face d'eux, un autre groupe de bourgeois, la milice bourgeoise du guet, portant le ruban blanc, couleur du Dauphin, armée de haches et de piques, sortait du poste de garde. Réveillés par le bruit, les gens ouvraient leurs fenêtres et les commentaires allaient bon train : « Ce sont les

Compagnies* qui entrent dans Paris ! » cria un bourgeois à bonnet de nuit rouge.

- Au guet ! Au guet !

- Bande d'ivrognes, allez vous coucher et laissez-nous dormir !

Les trois marmitons de l'auberge voisine, sortirent de leur soupente en tablier et se mirent à crier : « Les cocus à la fenêtre ! Les cocus à la fenêtre ! » Et un hurlement de joie saluait chaque fenêtre qui s'ouvrait. Un homme calme et imposant, manifestement habitué à commander, se détacha du groupe des chaperons rouges :

- C'est Étienne Marcel ! Vive le prévôt Étienne ! clama une femme à sa fenêtre, ses seins énormes mal contenus par sa chemise ouverte.

- Va te faire traire ! Trayons la vache ! hurlèrent les marmitons.

- Vive le prévôt ! reprirent les fenêtres, soulagées de voir qu'il ne s'agissait pas de routiers*.

Un autre homme, petit et bedonnant, repoussa la porte du poste de guet et s'avança vers le prévôt :

- C'est le drapier Maillard, le parrain du fils du prévôt !

- Honte à toi, Maillard qui a trahi les Parisiens pour rejoindre le Dauphin ! Vive Marcel ! les bouchers avec nous ! reprit en transe la matrone laitière qui décidément connaissait tous ceux qui comptaient dans Paris.

Maillard s'arrêta à trois pieds du prévôt et le toisa. Le silence se fit :

- Étienne, mon compère, que faites-vous ici, à une heure aussi tardive ?

- J'y viens pour prendre mon tour de garde dans cette ville dont j'ai le gouvernement.

- Par Dieu ! m'est avis que ce n'est pas du tout pour ce bon motif que vous arrivez.

Maillard leva la tête vers ceux qui se penchaient aux fenêtres, et les prit à témoin :

- Moi trahir le Dauphin ? Mais ce n'est pas moi, mais bien votre prévôt qui tient les clés de Paris dans sa main, prêt à ouvrir les portes, qui s'apprête à trahir ainsi son roi et son honneur !

De rage, Étienne Marcel jeta son chapeau à terre : Jean, vous en avez menti !

- Étienne, méchant traître, il n'est de menteur que vous ! Pourquoi avez-vous fait abaisser le pont et relever la herse en pleine nuit ? C'est pour nous livrer aux Anglais et aux Navarrais leurs alliés dont on voit les feux de camp éclairer la nuit ! Et d'ailleurs, quels sont ces papiers qui dépassent de votre poche ? Faites-les voir ! Ne serait-ce pas le traité qu'on dit que vous avez signé avec ces damnés Goddoms* ? Ce que vous cherchez, Étienne, c'est mettre Édouard d'Angleterre sur le trône des Lys !

Marcel, décontenancé, enfonça ses papiers dans sa poche, recula et se mit à remonter la rue, suivi de ses gens :

- Maillard, il n'y a guère, à la fin février, tu étais avec moi au Louvre dans la chambre du Dauphin. Nous avons fait jaillir ensemble sur sa courtepoinle, le sang de ses maréchaux Robert de Clermont et Jean de Conflans. Et toi tu excitais les assassins que tu avais amenés ! C'est bien ton chapeau rouge et bleu que j'ai posé sur la royale tête, et c'est ensemble que nous avons exhibé le Dauphin à la foule du haut du balcon du Louvre. Et c'est bien ton contreseing qui a scellé les lettres que j'ai adressées à Bruges et à Gand pour leur demander de se rallier à nos couleurs rouge et bleu. Et aujourd'hui, tu prétendrais m'empêcher d'ouvrir les portes de la ville à Navarre ? C'est bien ensemble pourtant, que nous avons installé le gouvernement des échevins de Paris ? Pourquoi changes-tu soudain d'avis ? Le Dauphin aurait-il réussi à trouver un peu d'or pour toi dans sa poche percée ?

La foule indécise se taisait et attendait pour prendre parti de sentir d'où soufflait le vent.

– Étienne, j'ai été à tes côtés tant qu'il s'agissait de contrôler les dépenses royales et de soustraire le Dauphin à ses mauvais conseillers. Si pour cela il fallait l'aide de Charles de Navarre, j'étais d'accord. Mais maintenant je vois clairement dans ton jeu ! Tu veux renverser le Dauphin pour livrer le royaume et la couronne à Navarre et à Édouard d'Angleterre sans qui Navarre n'est rien. Et comment cela s'appelle-t-il ? Une trahison ! Il se tourna vers la foule, les paumes ouvertes : « Une trahison ! »

– Trahison ! Trahison ! reprit la foule, sentant que la force et donc le droit étaient désormais du côté de Maillard.

– Allons aux Halles, Parisiens mes amis ! Allons réveiller nos garçons bouchers. Que ces Bons-enfants apportent leurs crocs et leurs tranchoirs, et nous verrons alors comment le peuple de Paris saura punir ce traître de Maillard, cria Étienne Marcel prenant à témoin les fenêtres tout en reculant, cherchant une issue. Maillard et ses gens les suivirent et nous leur emboîtâmes le pas.

– Étienne, fais-nous voir ce traité que tu serres dans ta poche ! trahison ! trahison !

– Parisiens aux armes ! Parisiens, vous êtes trahis ! emparez-vous de ce Maillard et des siens à la solde du Dauphin !

Des gens sortaient des maisons, à peine habillés. Quelques-uns avaient encore leurs bonnets de nuit sur la tête, mais tous étaient armés de couteaux, de haches ou de pics à viande. Le cortège grondait et on échangeait déjà des coups de poing : les armes allaient bientôt servir. Près des Halles, Maillard réussit à attraper Étienne par le pan de son chaperon et le retourna brutalement vers lui en tirant de sa ceinture une hache : « À la mort ! » Sa troupe

entoura le prévôt en reprenant le cri : « À la mort ! À la mort ! ». Un page déroula un étendard du Dauphin et l'agita bien haut dans la lumière des torches : « Montjoie et Normandie ! Pour le dauphin Charles ! Tue les traîtres ! ». Cerné, séparé des siens, ne voyant aucune issue, Étienne se mit à genoux devant Maillard :

– Maillard, mon doux parent, pourquoi voulez-vous me mettre à mal ? J'ai toujours agi pour le bien de notre cité et pour maintenir les réformes de la Grande Ordonnance* ! Ce que j'ai fait depuis deux ans, je l'ai fait en conscience, avec le mandat du peuple de Paris. Je n'ai jamais trahi notre cause. N'oublie pas qu'à Pâques dernières, tu étais encore des nôtres !

Devant ce rappel qu'il préférait ne plus entendre, Jean Maillard leva sa hache sur la tête qui embrassait ses genoux et criait merci ! : « Ainsi mourront tous les traîtres à notre sire ! » Le fer s'incrusta dans le front d'Étienne Marcel ; le sang jaillit et le chaperon mi-parti rouge et bleu, se trouva en un instant teint en belle et uniforme couleur pourpre. Les hommes de Marcel se mirent à se sauver par les rues obscures. Seuls deux fidèles osèrent tirer leurs épées, mais ils tombèrent sous les coups avant d'avoir pu lever leurs lames. Et ce fut la ruée de la foule, la curée. En un instant, les trois corps furent dénudés par des femmes hurlantes qui s'enfuirent en traînant les riches vêtements bordés de fourrures rougies. Les trois cadavres furent alignés dans le ruisseau puant et boueux qui courait au centre de la rue et un chien leva la patte sur la tête maculée d'ordures de Marcel.

– Les chiens reconnaissent toujours les leurs, commenta un garçon boucher, son pic à viande dans la main, coiffé du chapeau de velours cramoisi que portait Marcel, quelques instants plus tôt.

Une troupe d'une dizaine de cavaliers déboucha au galop dans la rue des Halles, rejetant les partisans des deux bords dans les

encoignures des portes. À la devise du soldat de tête : « Bourc ne suis, Bouc veux être », je reconnus Aymerigot le Bouc de la Dordogne.

– Encore vous, Aigremont ! Toujours en travers de ma route.

– Aymerigot, que venez-vous faire ici à cette heure, et qui sont ces soldats ?

– Ce sont tous de bons compagnons à la solde du régent Charles. Nous avons profité du pont ouvert pour entrer dans Paris et préparer sa venue. Rentrez chez vous et laissez-nous le champ libre pour faire notre devoir !

Une femme traversa la rue, effrayant de sa torche un cheval qui se cabra. Le cavalier ne put s'empêcher de jurer : « Damned ! Son of a bitch ! Shit ! »

– Ce sont des Anglais ! Trahison ! Parisiens, la voilà bien la preuve du crime du prévôt Marcel ! criai-je à Maillard.

Aussitôt, la foule s'agrippa aux rênes des chevaux qui se cabrèrent. Les soldats anglais tombèrent sur le pavé dans un bruit de ferraille et furent recouverts en un instant par une grappe humaine. Le Bouc de la Dordogne, maîtrisant son cheval, réussit à s'échapper dans une sombre venelle adjacente en lançant : « Aigremont, vous me le paierez ! » Je poussai mon cheval. En vain ! Il avait disparu. Une dizaine de corps, certains encore agités de soubresauts, pendaient déjà aux crocs d'acier de l'encorbellement de la boucherie à l'enseigne du « Cochon qui trinque » qui faisait l'angle de la rue, chacun portant une chandelle accrochée au gros orteil.

– Vive le régent Charles et le roi Jean ! cria Maillard. Tous, même ceux qui jusqu'ici étaient partisans du prévôt, reprirent en cœur : Vive le régent Charles ! Noël ! Noël !

La corde et le croc du boucher sont décidément le meilleur remède contre les errements politiques, pensai-je. Il n'y avait que le

Bouc pour échapper toujours et encore à un juste châtement. L'aube de ce 1er Août 1358 pointait au-dessus des toits d'ardoises, lorsqu'avec Escarboucle, profitant de l'hospitalité de l'Échevin Maillard, nous partageâmes le même lit, tandis que le bedeau allait reposer ses vieux os sur la paille de l'écurie.

Les deux jours suivants, l'émeute gronda, la chasse était ouverte. Les partisans notoires du prévôt se faisaient étripper sans merci sur le pavé des rues de Paris. Les chiens errants montraient des museaux rouges et les corbeaux se disputaient des charognes sur les grèves de la Seine. Le régent Charles, dauphin et duc de Normandie, abandonnant ses quartiers de la porte de Saint-Ouen fit le troisième d'août une entrée triomphale dans sa capitale, aux cris répétés de « Noël ! » hurlés par une foule en délire. Il accorda des lettres de rémission aux partisans d'Étienne Marcel et aux Jacques rescapés des massacres et pensionna la veuve du prévôt. Il vint contempler les corps de Marcel et de ses amis qui gisaient toujours, nus dans la boue du ruisseau. « Petits ils étaient, petits ils restent », dit-il après un coup d'œil. Les corps, déjà noirs, commençaient à empestier : il ordonna qu'on les exposât au gibet de Montfaucon jusqu'à ce que la dernière parcelle de chair pourrie ait abandonné leurs os. Et tout rentra dans l'ordre : la parenthèse des deux années de gouvernement parisien du prévôt des marchands venait de se refermer. L'écume de la marée de la guerre l'avait amené, le ressac de l'émeute l'avait emporté : resterait-il une trace de son passage sur le sable de l'Histoire ?

Ce même troisième d'août, le bedeau revenant de sa promenade dans Paris et toujours au courant de tout, nous prévint que mon ami, le chanoine Foulques Rousseau, prieur d'Aigremont, allait soutenir à la Sorbonne l'après-midi même, une controverse très annoncée. D'après la rumeur publique, il aurait reconnu être l'auteur d'un court traité prônant le retour à la traditionnelle robe de bure blanche rayée de bandes brunes des Carmes et devait se

défendre de cette ignominie devant l'Université horrifiée. Au début de l'après-midi, suivi d'Escarboucle et du bedeau, je pris donc la rue des pèlerins de Saint-Jacques vers la Sorbonne. En route, le bedeau faisait, avec sa science habituelle, le point sur cette sombre histoire :

– Vous êtes bien trop jeune, Messire, pour avoir connu cette affaire de manteaux qui enflamma les clercs de toute la chrétienté. Les Carmes ont été fondés il y a deux cents ans sur le mont Carmel à Jérusalem par Berthold, un saint chevalier de Calabre, et quelques ermites qui essayaient de retrouver sur cette montagne l'esprit des anachorètes de la Thébàïde et du désert de Natron. Saint Louis les ramena à Paris à l'issue de l'une de ses malheureuses croisades, de crainte qu'ils ne tombassent entre les mains des infidèles. Malheureusement, ils ne portaient pas une robe unie comme celles de tous les autres moines ; la leur était rayée de blanc et de brun, et ces rayures, marques infâmes selon le peuple, firent rapidement scandale. Toutes les histoires les plus ignobles se mirent à circuler, à tort bien entendu. On en vint à soupçonner la pureté de leurs mœurs : vous connaissez la rapidité de la médisance et le pouvoir de la méchanceté.

Escarboucle mit son grain de sel :

– C'est vrai que l'on continue à les charger des pires infamies, bien qu'ils aient depuis longtemps quitté cette robe rayée. J'ai encore entendu cette chanson, ce matin même à ma fenêtre :

« On dit que les Barrés
À pied sont d'Orient venus
Et qu'à cette équipée
La Chine a fatigué les pattes
De nonnains toujours prêtes
À héberger tout le charroi d'Arras. »

– Si bien, reprit le bedeau, qu'on en vint à leur interdire tout simplement de porter ce vêtement, objet de scandale, et qu'on les

obligea à endosser la simple robe blanche commune à bien des ordres. Nombreux furent ceux qui refusèrent de se soumettre. Ils furent durement frappés. On croyait enfin terminée cette affaire qui avait duré soixante-dix ans, quand Foulques, dont vous connaissez le caractère ombrageux et rebelle, se mit à écrire pour glorifier la robe rayée. Cet ouvrage érudit n'était destiné qu'à la lecture de ses savants amis de Joyenval, mais on l'a dénoncé. Dieu sait qui ! Et aujourd'hui, les docteurs de Sorbonne lui en demandent raison.

Nous entrâmes dans la cour de l'Université. Une foule colorée de domestiques, de prélats, d'escoliers en rupture de cours et de chevaux ruminant le fourrage jonchant le pavé se pressait dans la joie de vivre. Tout ce menu peuple faisait la fête. On se poussait du coude autour du tréteau d'une vieille vendeuse dont les fougasses embaumaient l'air :

« Voulez-vous être cuits et recuits ?
Venez accourez bien vite !
Votre vieillesse, vos ennuis,
Vous les laisserez ici !
Vers ma féérique cuisine
Accourez, tous les béquillards !
Elle transforme les vieilles ruines
En hommes jeunes et gaillards.
Elle redresse, ô merveille !
Les boiteux, les bossus,
Rend aux sourds leurs oreilles
Aux aveugles, la vue ! »

Au mitant du pavé, vêtu de chausses jaunes et vertes, coiffé de son éternel bonnet jaune à clochettes, dansait ma vieille connaissance, le baladin Organ tout en chantant une chanson de circonstance :

« L'un bradait son royaume
Et l'autre sa quenouille
Je vous le joue aux dés

Clama le Connétable !
D'un revers de passoire
le Pipeur dribble et passe :
Double six, noir et pair !
Et ramassant sa mise,
Se coiffa du royaume
Qui le goba d'un trait
Avec un jaune d'œuf. »

– Voilà ce qu'il advient à ceux qui veulent faire main basse sur notre beau pays de France : Vive le dauphin Charles !

– Vive le Dauphin ! reprit en chœur cette même foule, qui hier encore clamait : Vive Navarre ! Vive Étienne Marcel ! Toutefois on entendit deux escoliers crier avec courage : Vive Navarre ! Avant de s'enfuir avec prudence.

Toujours suivi du bedeau et de ma charbonnière, je montai le perron et entrai dans la grande salle. Trois des murs étaient garnis de gradins sur lesquels siégeaient une trentaine de clercs de toutes obédiences : prémontrés, clercs de l'officialité, docteurs de Sorbonne, prêcheurs, dominicains, cisterciens. Seuls les carmes manquaient. La chaleur était terrible et la plupart paraissaient complètement endormis, le menton noyé dans la graisse de leur cou, le capuchon rabattu sur leurs yeux. En face d'eux, debout devant une petite table, se tenait Foulques Rousseau à qui je fis un petit signe d'encouragement. Sur une estrade, un minuscule dominicain, sec et noiraud avec cet œil aiguë et parfaitement réveillé qui fait les bons inquisiteurs, faisait des effets de manche :

– Mes très chers confrères et saints docteurs, nous sommes ici réunis à la convocation de notre très sage mère l'Université de Paris pour juger d'un point de discipline ecclésiastique des plus importants. Messire Foulques Rousseau, ici présent, prémontré de l'abbaye de Joyenval et prieur d'Aigremont près Poissy, a osé écrire un ouvrage portant le titre : *Vestes Vergatae ou Défense et Illustration du*

Manteau Barré des Carmes qui prône des opinions résolument contraires aux jugements constants et répétés de notre très savante Sorbonne. Une question préalable se pose : que vient faire un prémontré dans une querelle de carmes ?

– Et moi, je demande de même : Que vient faire un dominicain dans cette querelle de carmes et de prémontrés, rétorqua Foulques qui ajouta : On me trouve toujours là où règne l'iniquité !

– Un clerc aussi distingué que vous Messire Rousseau, et possédant son sujet à fond, n'est pas sans savoir que dès 1260, c'est à dire six années à peine après l'arrivée à Paris des Carmes de Terre sainte, le pape Alexandre IV leur demanda d'abandonner de plein gré ce manteau jugé infâme par le menu peuple. Quatorze années plus tard, au Concile Universel de Lyon, en 1274, ces mêmes carmes têtus n'avaient pas encore obtempéré ; on mit même aux voix la suppression de leur ordre, qui toutefois ne fut pas votée.

– Foulques se redressa : Justement ! les pères conciliaires, en leur grande sagesse, refusèrent en masse de voter une telle iniquité. De plus, votre argument ne peut être retenu, car le vêtement des Carmes n'était qu'un détail qui ne compta en rien pour ce vote... La grande affaire de ce Concile fut en fait la réconciliation entre les Byzance et Rome.

– Il est de notoriété publique que ce vote de non-condamnation n'intervint que parce que leur nouveau supérieur général des Carmes, Pierre de Millaud, venait d'être élu et j'ai entendu dire qu'il avait promis de régler ce problème vestimentaire au plus vite. Or qu'a-t-on vu ? Treize années plus tard, aucune mesure n'avait été prise : voilà ce qu'il en coûte de faire confiance à ces carmes dont l'inculture est une insulte permanente à la science de l'ordre auquel j'appartiens ! En 1287, à leur chapitre général qui se tenait à Montpellier le jour de la sainte pécheresse Madeleine – soit dit en passant, doit-on y voir une simple coïncidence ? – les barrés se

décidèrent enfin à adopter une tenue décente : blanche et unie, à la place de ce vêtement du diable ! Notez-le bien, on ne peut arguer sur ce point votre ignorance, car cette soumission est intervenue il y a exactement soixante et onze années.

À cette perfide accusation, Foulques leva les deux bras vers la voûte :

- Je ne discuterai pas de ces soixante et onze années ; mais je remarque que l'accusateur de saint Dominique vient de porter un jugement téméraire, j'en prends le Ciel à témoin ! Il vient de parler d'un vêtement du diable. Ce vêtement qu'il dit être du diable, tout le monde en connaît au contraire la céleste origine. Permettez-moi de lire ce passage si connu des Écritures qui prouve l'origine divine de cette robe magnifique.

Rousseau tira d'une caisse de bois posée sous la table un in-folio de cuir rouge dont il ouvrit le fermoir d'argent ouvragé et tirant la marque de soie violette, il se mit à lire :

- Rois II, 2, 11 : « Or, comme Élie et Élisée continuaient leur chemin et qu'ils parlaient en marchant sur les bords du Jourdain, voici qu'un chariot de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre. Et Élie monta aux cieux dans un tourbillon. Et Élisée le regardant criait : « Mon père ! mon père ! Chariot d'Israël et sa cavalerie ! » Puis il ne le vit plus. Élisée saisit alors ses vêtements et les déchira en deux morceaux. Il ramassa le manteau d'Élie qui était tombé de dessus lui et il s'en retourna sur les rives du Jourdain. »

C'est ce même manteau, que Berthold, le saint chevalier de Calabre fondateur des Carmes, retrouva miraculeusement sur les pentes du mont Carmel et qu'il donna en modèle de costume à son ordre, ce qui fut confirmé plus tard par le patriarche de Jérusalem en personne et à nouveau par le pape Grégoire IX lui-même.

– Mais tout le monde sait que la couleur blanche de ce manteau est bien du Christ, ce que personne ne conteste, mais les rayures brunes en revanche, sont de Mahomet, riposta le dominicain. Ce sont les marques qui signalaient aux yeux de tous l’obéissance parjure que les carmes avaient jadis juré en Palestine aux califes sectateurs du prophète qui ne toléraient la couleur blanche chez les Chrétiens que si elle était barrée de brun. C’est en acceptant de porter ces barres de soumission que cet ordre acheta jadis sa tranquillité aux zéloteurs de Mahomet qui ne cessaient de s’attaquer aux voyageurs et aux ermitages isolés de Terre sainte. C’est un manteau de trahison ! C’est une djellaba de Mauresque !

– Tout le monde sait ? Qui est-ce tout le monde ? Soyez précis, citez des noms, s’indigna Rousseau. Car vous savez bien que ce ne sont là que des racontars de cabaret ! Comme le manteau lui-même, ces rayures brunes sont d’origine divine ! Et pour appuyer ses dires, il saisit de nouveau sa grosse Bible de cuir. « Roi II, 1 – Quand les messagers qu’il avait envoyés revinrent vers lui, le roi de Samarie leur demanda : à quoi ressemblait l’homme qui est monté à votre rencontre ? C’était, dirent-ils, un homme vêtu d’une peau de bête et d’un pagne autour des reins. Alors le roi dit : « C’est Élie, le Tishbite ! » Et il envoya vers lui un capitaine de cinquante hommes avec sa troupe. Celui-ci monta vers Elie qui était assis au sommet de la montagne, et lui dit : « Homme de Dieu, le roi commande que tu descendes vers lui ! » Elie répondit : « Si je suis un homme de Dieu, qu’un feu descende du ciel et te dévore, toi et ta cinquantaine ! » Et un feu descendit du ciel et le dévora, lui et sa cinquantaine. »

Le feu du ciel, tonna Foulques descendit par deux fois sur les envoyés du roi de Samarie. À chaque déluge de feu, le manteau d’Élie se roussissait quelque peu, et c’est là la seule l’origine de ces fameuses barres brunes. Et vous, vous voudriez que les Carmes abandonnassent définitivement un costume aussi illustre, à seule

fin de mettre un terme à quelques plaisanteries d'une populace inculte ? Savez-vous enfin que ce manteau que vous vouez aux enfers a été le fondement de toute une sainte symbolique qui a bercé des générations de saints carmes. Les quatre bandes blanches représentent les quatre vertus cardinales : la force, la justice, la prudence et la tempérance, tandis que les trois bandes brunes évoquent les trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Voilà le message céleste que délivre à tous ceux qui voient cette robe splendide !

– Allons, ironisa le dominicain, cette symbolique n'existe que dans votre pauvre tête. Il est connu de tous que les manteaux des Carmes portaient des rayures dont le nombre ne dépendait que de la surface du tissu, c'est-à-dire en fait de la corpulence de leurs propriétaires. Seuls les obèses auraient eu droit aux sept Vertus, alors que les maigres auraient dû se contenter de quatre ou cinq ? En poussant très peu le raisonnement, vous en arriveriez à dire que la sainteté aurait été réservée aux gras.

Une hilarité générale secoua l'assistance. Le dominicain s'assit pour la laisser se développer dans toute sa plénitude. Puis il se leva à nouveau et tendit les mains pour imposer le silence d'un geste plein de majesté. Foulques qui attendait patiemment, reprit impavide :

– L'enlèvement d'Élie dans le ciel, sans passer par la mort, privilège qu'il partagea avec la très Sainte Vierge, préfigure la résurrection du Christ et notre propre résurrection d'entre les morts. La transmission du manteau par Élie à son disciple Élisée annonce la transmission des clés du royaume par Jésus à saint Pierre. Enfin, le vêtement d'Élie, manteau de poil de bête et pagne de cuir, n'est-il pas l'annonce de celui de Jean le Baptiste, la voix qui criait dans le désert pour préparer la venue du Messie ?

– Allons, repartit le dominicain, les intentions comme les symboles, on les juge communément à leurs œuvres et à leurs fruits. Qui ici

ignore que cette fameuse robe, porteuse d'après vous de tant de symboles si saints, est une cause de scandale dans le bon peuple ? C'est bien à cause des rayures de leur robe que le bon sens populaire surnomme les carmes, les « barrés ». Et quelles sont les mœurs que la rumeur publique attribue à ces barrés ? Jugez-en d'après ce refrain qui court les rues aujourd'hui :

« Les barrés sont près des Béguines*

Ils en ont cent quatre-vingts pour voisines

Ne leur faut que passer la porte ».

Et vous connaissez aussi le proverbe : « Barrés gras, Béguines à la chair tendre ». Et n'allez pas me dire que cette mauvaise réputation est seulement due au fait que la maison-mère des Carmes, située rue des Frères-Barrés, était mitoyenne avec la maison générale des Béguines ! Notez du reste en passant que ces béguines furent supprimées par le pape Jean XXII pour cause d'hérésie ! Faut-il là aussi y voir une simple coïncidence ? Non, cette réputation exécrationnelle dans le bon sens populaire est bien due à cette robe du diable !

Foulques, releva vivement :

– Mon contradicteur aurait-il déjà épuisé les ressources des seuls arguments recevables, ceux qui sont tirés de l'Écriture, de la tradition et de la raison naturelle ? Pourquoi, sinon, faire ainsi appel aux jugements téméraires de la canaille, toujours prompte à médire et à se gausser des choses les plus saintes ? Je vous en laisse juge. Je voudrais souligner qu'en matière de vêtement, nous ne sommes pas sur le terrain de la foi, c'est une simple question d'opinion. Comme toujours en matière de coutume, ce qui scandalise les uns satisfait les autres. Pour appuyer mes dires, je me bornerai à citer un seul exemple, celui de la Jarretière.

L'assistance, malgré la chaleur et sa torpeur, s'agita : « Quelle indécence ! La Jarretière ! » – Oui pourquoi pas en effet ! reprit Foulques. Rappelez-vous la jarretière bleue que la belle comtesse

de Salisbury perdit en pleine salle de bal, il y a dix ans à peine. Le roi d'Angleterre Édouard III, son amant, n'hésita pas à la ramasser devant toute la Cour et à en faire l'emblème de son nouvel ordre de chevalerie, le très Noble Ordre de la Jarretière qu'il dota, en guise de devise, de la menace qu'il proféra envers ceux qui auraient pu s'offusquer ou se moquer : « Honni soit qui mal y pense ! » Heureusement que les femmes ne portent pas de caleçon, car si la Salisbury avait perdu le sien, nous aurions eu le très Noble Ordre du Caleçon ! Avec un si royal parrainage, permettez que je dise à mon tour à mon accusateur : « Honni soit qui mal y pense ! Mais ne nous égarons pas sur des jarretières bleues.

Sentant le danger de cette habile diversion, le dominicain baissa humblement les yeux, se tourna vers les juges et préféra esquiver en reprenant le droit-fil de sa démonstration :

– Le prieur serait-il à même de nous expliquer comment se fait-il que le Ciel, dans sa sagesse infinie, ait choisi pour la robe d'un ordre aussi saint des rayures d'aussi mauvaise renommée, qui partout sèment le trouble et le scandale ? Regardez seulement les vitraux de Saint-Jacques-de-la-Boucherie : Caïn déjà, portait une robe rayée ; et Salomé qui dansa lascivement devant Hérode pour la tête du Baptiste, sa robe n'était-elle pas rayée de jaune et de vert ? Et la traîtresse Dalila vêtue de rayures, ne coupa-t-elle pas les cheveux du rouquin Samson couché sous une couverture rayée elle aussi ? Et Judas : comment était sa robe lorsqu'il se balançait, tirant son épaisse langue de vendu, à la grosse branche de son figuier ? Et aujourd'hui, qui porte des tenues rayées, sinon les putains, les lépreux, les cagots, les baladins, les domestiques et la sorcière que l'on mène au bûcher, ficelée sur son échelle ?

Malgré un aussi noir tableau, Foulques n'avait rien perdu de sa combativité :

– Et que faites-vous de saint Joseph alors ? Restons, si vous le voulez bien, sur les vitraux de Saint-Jacques et regardez attentivement celui qui est derrière le chœur et qui représente saint Joseph. Vous le voyez en retrait dans la Nativité, comme dans toutes les autres représentations de la crèche, car ne l’oublions pas, il n’est que le père nourricier. Eh bien ! ce saint Joseph toujours discret, ne porte-t-il pas en général des chausses rayées de jaune ? De même, dans les processions de village, le paroissien qui joue le rôle de saint Joseph, ne porte-t-il pas toujours des chausses rayées lui aussi ? Ce personnage de saint Joseph que l’on tourne ainsi quelque peu en dérision, ce père qui n’est pas père, ce laborieux et ce discret, ce nécessaire et ce dérangeant, qu’en faites-vous ? Le condamneriez-vous, lui aussi, parce qu’il porte des rayures ?

L’argument était difficile à réfuter, mais le dominicain avait de la ressource :

– Aucun des quatre Évangiles ne parle de ces chausses rayées ! Les Écritures étant muettes, nous sommes dans le domaine de l’opinion. Et mon opinion, c’est que saint Joseph portait des chausses aussi unies que la robe de saint Dominique ! Seul l’irrespect des peintres de vitraux, que les chapitres feraient bien de surveiller et de censurer un peu mieux, a pu imaginer pour lui un vêtement aussi peu orthodoxe. Quant à vos pauvres villageois qui processionnent plus pour l’amusement des badauds que pour leur édification, je vous en fais cadeau ! Allons, cessons ces échanges stériles ! Prieur, je ne peux que vous rappeler qu’en 1295 encore, le pape Boniface VIII dut promulguer une bulle dont le seul sujet était l’interdiction définitive de ces rayures. Alors, mais alors seulement, ces carmes bornés comme des mulets de bât finirent quand même par se soumettre. Et aujourd’hui enfin, alors que tous portent la blanche robe de sainteté, vous resteriez le dernier d’entre les derniers parmi les ultimes entêtés ! Vous et votre orgueil insensé osez encore vous dresser contre les décisions de plus de dix papes

et d'un concile ! Je vous conseille un peu de cette sainte humilité dont le Psaume 37 - 11 chante les mérites :

« Les humbles posséderont le pays,
Et d'une grande paix, ils savoureront les délices ! »

– Foulques se leva : Ce n'est pas parce que votre ordre passe pour le plus savant, que tous les saints et tous les prophètes doivent vous soutenir par leurs paroles. Le fondement de mon action, de ce que vous appelez mon audace et mon entêtement, je le trouve, moi aussi, tout comme vous, chez les prophètes. Le grand Josué n'a-t-il pas dit au chapitre 1 - 6 :

« Ne te l'ai-je point commandé ?
Fortifie-toi et prends courage.
Ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien ;
Ne t'en détourne ni à droite ni à gauche,
Car l'Éternel ton Dieu est avec toi. »

Le dominicain, levant les yeux vers le grand Christ suspendu au-dessus de l'arc de la porte, s'absorba un moment dans une méditation silencieuse, puis dit d'une voix dont la douceur montrait qu'il tenait enfin sa condamnation :

– Voilà que ce prieur de village s'entête à s'engager dans des chemins que la sainte Église dans sa sagesse a condamnés. Voilà un simple petit prieur de rien du tout qui se prend pour un prophète. Attention ! Pour moins que cela, beaucoup ont grimpé l'échelle du bûcher ! Allons, Foulques, soumettez-vous sans plus argumenter fallacieusement et suivez en cela l'exemple de David, Chroniques I, 21, 8 : « J'ai péché gravement ; et maintenant, Yahvé, daigne remettre la faute de ton serviteur, car je me suis conduit bien follement ! » Mais cela suffit ! Passons au vote ! Je propose de condamner la première proposition du prieur Foulques Rousseau : « L'origine de la robe barrée des Carmes est d'origine divine. »

Damnatis ? » (Condamnez-vous ?)

Quelques prélats, relevant la tête sur la dernière syllabe, répondirent faiblement :

« Damnamus* ! » (Nous condamnons).

Mais la plupart, dodelinant de la tête, totalement assoupis, murmuraient dans leur menton en mangeant la première syllabe : « ... Namus ! ... Namus ! » (Nous nageons !).

Le bedeau me murmura à l'oreille : « En effet, ils nagent ces paillards, mais en pleine sieste vineuse. C'est honteux ! Dans la cour, des laquais m'ont dit que le dominicain, pour être sûr d'obtenir la condamnation de Foulques, leur a offert jusqu'aux premières lueurs de l'aube, un banquet des plus arrosés : ce moine intrigant a un cousin maître de chais au prieuré de Bollène sur le Rhône, qui lui a envoyé deux futailles de ce vin rouge de Cairanne si savoureux quand les raisins ont été foulés aux pieds du vigneron Patrick dont la renommée n'est plus à faire. Ces deux tonneaux, il les a fait mettre en perce hier au soir pour les pères du tribunal qui n'en ont pas laissé un seul gobelet. On raconte même que le jardinier de la Sorbonne a dû en mettre quatre dans sa brouette pour les ramener dans leur dortoir. Ils nagent en effet, mais dans un océan de honte !

Sentant la victoire à sa portée, le dominicain continuait d'une voix de plus en plus forte :

– Condamnez-vous cette proposition : « La robe barrée des Carmes est la préfiguration symbolique de la passation des clés de l'Église à saint Pierre ? Damnatis ? »

– Namus ! Namus ! éructaient désormais à pleine gorge les plus vaillants au milieu de quelques ronflements sonores.

– Pour le Barreau, il s'agissait de barrés, et il n'y a plus que des bourrés ! Barrons-nous de cette caricature de procès ! » rigola à haute voix un escholier de l'assistance.

Certains clercs dormaient, la bouche ouverte, en toute innocence, écrasés par les vapeurs d'alcool et par la chaleur de l'été. Les propositions tirées de l'ouvrage de Foulques Rousseau se succédaient, monotones, jetées aussitôt dans l'opprobre de la condamnation par des « Namus » de plus en plus nombreux.

Le dominicain leva ses mains vers le plafond dans un ample mouvement de manches et se tourna vers les greffiers :

- Je pense qu'il n'y a désormais aucune ambiguïté ; la condamnation de l'Université, représentée ici par ses meilleurs docteurs, est totale et entière. En conséquence, nous condamnons le livre à la lacération et à être exposé cloué sur l'échafaud en place de Grève. Foulques Rousseau, chanoine de Joyenval et prieur d'Aigremont, devra faire amende publique, pendant trois dimanches consécutifs de l'Avent de Noël du haut des jubés de Joyenval, Poissy et Aigremont. La présente condamnation restera clouée à la porte de l'église paroissiale d'Aigremont pendant une année entière. Et pour avoir osé mêler des jarretières et des caleçons à une discussion théologique, Foulques Rousseau est condamné au pain et à l'eau pendant deux mois. Mes frères, je vous remercie du concours attentif et de la passion que vous avez apportés dans la recherche de la sainte Vérité, aidés en cela par l'Esprit Saint et préparés par une sanctifiante vigile de pénitence et d'abstinence.

Cette référence à une vigile de pénitence manifestement trop arrosée déclencha des hurlements de joie de la part des escoliers.

- Namus ! Namus ! approuvèrent la plupart des pères en laissant retomber l'abstinence de leurs doubles mentons sur leurs rabats de dentelle de pénitence.

Avec le bedeau, Escarboucle et le prieur Foulques, nous redescendîmes la rue Saint-Jacques.

– Vous vous êtes très bien défendu devant cette parodie de cour d’ivrognes somnolents, essayai-je de le reconforter. Vraiment très bien votre tirade sur saint Joseph ! Si les docteurs avaient été à jeun, vous auriez emporté leur conviction. Bravo pour votre démonstration par le caleçon et la jarretière. L’absurde se devait d’être traité par l’absurde. Pour vous consoler, je vous invite à vous joindre à nous pour dîner à l’auberge de l’Âne-qui-Rote, rue du Vide-Gousset, au pied de Notre-Dame. Il sera toujours temps de commencer demain votre pénitence de pain et d’eau.

Nous entrâmes dans une salle de tripot enfumée par les viandes rôtissant dans la grande cheminée : la moindre place était occupée. On nous apporta néanmoins un nouveau banc de l’office. De l’autre côté de la table, un groupe de tailleurs de pierre en tabliers de cuir buvait du cidre : le chantier de la cathédrale était tout à côté. Au bedeau qui l’interrogeait, le plus jeune, treize ans à peine, indiqua :

– Nous sommes tailleurs de pierre du Devoir du Père Soubise. Le chantier de Notre-Dame a toujours été à nous ! Aucun ouvrier de ces putains d’Enfants de Salomon n’a réussi jusqu’ici à y travailler.

Foulques suggéra :

– Nous n’avons encore rien commandé ; si vous permettez, je vous conseille de prendre ce que ces maçons et tailleurs de pierre sont en train de boire : du pineau ! Ca vient de par chez moi en Saintonge. C’est encore inconnu à Paris, mais c’est vraiment très bon ! Pour me changer les idées après cette désespérante condamnation sorbonnarde et pour vous remercier de votre chaleureux soutien, je vais vous raconter l’origine du pineau charentais, ce qui aura pour mérite de nous faire progresser dans les sentiers vineux ouverts par les pères du tribunal.

Les francs compagnons maçons firent cercle pour écouter et Foulques levant son verre, commença :

– L'antique petit prieuré d'Ambreuil à côté de Talmont, qui dépend de l'abbaye de Brantome en Périgord, avait délaissé depuis bien longtemps les âpres austérités mystiques de sa règle cistercienne pour se tourner vers les plaisantes délices des pressoirs et des marmites. Il n'y a pas dix ans, le bon père Droitier régnait encore sur la grasse métairie d'Ambreuil, îlot d'épicuriens au milieu d'un opulent océan de vignes. J'ai bien connu ce brave homme dans le temps. Droitier n'avait rien d'un ascète, vous l'avez bien compris. À cinquante-deux ans, il avait fait déjà agrandir trois fois sa robe de bure pour y loger une bedaine qui s'élargissait d'un cran de ceinture à chaque carême ! C'est vous dire combien était stricte alors la règle de ces bons moines ! Pour illustrer le bas argument du dominicain à mon procès, Droitier avait de quoi loger autour de sa taille non seulement les sept bandes des prémontrés illustrant toutes leurs vertus, mais aussi celles, nombreuses, témoignant de tous les défauts de la terre ! Son nez rouge et puissant d'amateur de vin était célébré dans toutes les paroisses de vigneron d'alentour comme un véritable signe de Dieu. Sur l'écu qui surmontait le portail du prieuré, il avait fait effacer les armes de son prédécesseur, « deux anges dorés cierge en main, agenouillés en pénitence devant une croix d'argent », pour y faire graver les siennes : « deux amphores d'or déversant leur vin de gueules sur un Noé d'or endormi », surmontées en guise de devise du célèbre verset des noces de Cana : « Ils n'ont pas de vin ! »

Un jour que le père Droitier digérait à l'ombre d'un pommier en fleurs un riche cassoulet de fèves et de saucisses, il fut frappé par l'illumination. Oh ! ce ne fut pas l'illumination de l'ange du Seigneur venant le visiter pour le remettre dans l'aride, roide, caillouteux et ô combien pénible chemin de la vertu ! Non, ce fut plutôt l'arôme puissant du moût de raisin que les convers déversaient dans la mare aux canards voisine, qui vint chatouiller délicieusement les papilles de sa narine. Et c'est à cet instant précis que l'illumination fondit sur lui, dans un trait de lumière éblouissante. Il ramassa les

pans de sa robe et courut s'enfermer dans son atelier vinicole peuplé d'alambics qu'il avait baptisé « l'arche de Noé » en hommage au père de tous les vendangeurs. Il y resta six jours et six nuits sans manger, ce qui ne lui était jamais arrivé, et surtout pas en carême-prenant. Ses bons moines, pour le faire sortir, déposaient devant sa porte cassoulets, foies-gras et truffes, dont le puissant fumet s'insinuait en vain sous la porte, par le trou de la serrure et par les nombreux interstices des planches disjointes. Rien n'y faisait : la grâce était au travail. Enfin, au matin du septième jour, la porte s'ouvrit soudain et Droitier apparut à ses moines, tel Moïse descendant du Sinaï, l'œil en feu, la tonsure en bataille, la robe dégoulinante du jus de la treille et si amaigri que sur les vingt-deux trous de sa ceinture, il en avait resserré huit ! Il les regarda dans ce terrible silence annonciateur des pires bouleversements prophétiques et lâcha ce seul mot : « Eurêka ! », car il était cultivé et connaissait un mot de grec. Pourtant ce ne furent pas les Tables de la Loi, qu'il brandit au-dessus de sa tête, mais un tonnelet qu'il fit circuler à la ronde : « Je viens de le baptiser ambreuillade en l'honneur de notre prieuré d'Ambreuil ! c'est un mélange de cognac et de vin. Goûtez-moi ce nectar digne de l'Olympe ! » L'ambreuillade fut un succès immédiat et foudroyant et devint pour toute la province une source de richesses dont la célébrité finit aujourd'hui par atteindre même Paris.

Et tous approuvèrent, et moi le premier, en buvant une gorgée des verres que la servante venait de remplir à nouveau : « Un nectar ! » Les maçons et les tailleurs de pierre ne perdaient pas une miette du récit de Foulques Rousseau qui reprit :

– Il y a deux ans, Gaston Comte de Foix et de Béarn, qui se surnomme lui-même si modestement Phébus pour concurrencer le soleil, montait vers le Nord pour une de ces parties de plaisir annuelles que les chevaliers teutoniques organisent chaque printemps en Courlande, et qu'ils appellent croisades afin de

pouvoir étripper du païen en toute quiétude. Pégase, son meilleur cheval, s'étant blessé, Gaston Phébus fit une halte d'une journée au prieuré d'Ambreuil pour le laisser se reposer. On le régala d'un cassoulet dégoulinant de graisse d'oie. Rassasié, rotant et pétant comme un ours manouche des vents parfumés aux fèves, il décida de faire la sieste et gagna la chambre d'apparat pompeusement qualifiée « d'appartement du roi », emmenant pour se divertir une jeune gâte-sauce. Courant avec elle deux postes dans l'après-midi sans vouloir changer sa monture, il lui fit des jumeaux qu'il gratifia plus tard des sobriquets de Bascou* et de Bascon d'Ambreuil, car s'il ne reconnaissait pas ses bâtards pour cause de raison d'état, il ne les oubliait pas pour autant. Sur les cinq heures de relevé, descendant l'escalier étroit et grinçant de « l'appartement du roi » suivi de la belle gâte-sauce, il s'exclama :

– Par la mâle mort ! Les assauts répétés que je viens de livrer sont plus éreintants que ceux qui m'attendent dans les steppes sauvages de Courlande ! N'y aurait-il rien pour me désaltérer ?

Le bon père Droitier lui remit un flacon d'Ambreuillade. Dès la première rasade, Phébus, claquant la langue en connaisseur, reconnut qu'il s'agissait là d'une boisson de prince et s'enquit de son nom.

– C'est l'ambreuillade, Monseigneur.

– C'est pour moi une révélation ! Je me dois donc de rebaptiser princièrement une boisson si noble. Avec les furieuses passes que je viens de soutenir en compagnie de cette mignonnette gâte-sauce que la nature a si bien gâtée, je suis tenté de lui donner un nom plus évocateur. Voyons voir : Tétonnette ? non c'est trop direct ! plutôt Pinouillette... oui, Pinouillette ! Non, c'est encore trop précis ; il faut bien préserver un peu de mystère. Laissons plutôt la proposition ouverte et appelons ce nectar le Pineau. Comme cela, mon bon peuple si inventif, aura le loisir d'y ajouter de lui-même le complément et la destination de son choix. C'est ainsi, il y aura

deux ans à la vendange, que l'ambreuillade conquiert définitivement ses grades en devenant le Pineau.

Comme les gobelets succédaient aux gobelets, avec des « Santé ! » de plus en plus embrouillés, le plus vieux des maçons francs à qui la barbe blanche et frisée conférait une allure de prophète et qui regardait fixement le prieur depuis le début de son récit, demanda : « Messire curé, est-ce que vous ne seriez pas d'Aigremont, près Poissy ?

– Si fait, mon garçon, j'en suis le prieur.

– Alors pardonnez mon effronterie. Je m'appelle Bourbonnais-la-Gloire-du-Trait. Je vous connais ou plutôt je vous reconnais ! Il y a si longtemps, cinquante ans peut-être, j'avais neuf ans ou environ, à cette époque. J'étais apprenti chez les convers du Temple, dit-il en baissant la voix sur cette fin de phrase. J'étais caché dans le foin du forgeron et je vous ai vu quand vous avez dirigé les chariots à travers les rues étroites du village, puis dans la cour du château. Et là, les frères du Temple se sont mis à décharger les caisses. Je m'en souviens comme si c'était hier. On m'a vu, mais on ne m'a rien fait, estimant sans doute qu'un enfant ne représentait aucun danger. On m'a demandé un coup de main et j'ai aidé le chevalier au blanc manteau à porter la plus petite des caisses, mais aussi la plus précieuse, à ce qu'il disait. Et vous, vous aviez auparavant fait rentrer tous les paysans chez eux en leur recommandant de bien fermer leurs portes et leurs fenêtres, annonçant que le châtiment serait terrible pour celui qui enfreindrait cet ordre.

Je me levai brusquement, le cœur au bord des lèvres ; tout ce que je recherchais depuis des mois était là, à portée de ma main :

– Où avez-vous déchargé ces caisses ? Que contenaient-elles ?

Le maçon regrettait visiblement ses mots et cherchait une échappatoire plausible :

– Non, j'exagère ; en fait, Messire chevalier, ce n'était pas moi qui ai fait tout ça, mais mon père. Il m'a raconté cette histoire mystérieuse tellement souvent ! J'ai voulu faire l'intéressant avec vous. Pardonnez-moi, je ne suis qu'un vieil homme stupide qui parle même lorsqu'il n'a rien à dire ! Et le maçon se leva brusquement et se perdit dans la foule de la rue avant que j'aie pu le retenir.

Je me tournai alors vers Foulques :

– Alors, mon père, vous savez tout depuis toujours et vous ne m'avez rien dit ! Mais maintenant, il faut que vous me parliez !

– Messire Anselme, j'ai partagé le soin de votre éducation avec le chanoine Chrysostome. Je vous aime comme mon fils et pourtant, je ne vous dirai rien. Je suis bien vieux aujourd'hui et je n'ai vraiment pas grand-chose à perdre. Tout vous révéler ne vous mènerait à rien, vous devez trouver par vous-même. Car il s'agit bien d'une quête et non d'une simple énigme à résoudre. C'est par une transformation intérieure, par vos dispositions spirituelles que vous trouverez. On n'en peut hâter le moment. Et peut-être même qu'à l'instant de vous présenter devant votre Créateur, vous serez loin d'avoir achevé votre recherche. Mais c'est cela, la vie ! D'autres seront peut-être plus méritants !

– Non pas le pur, mais le plus pur ! Non pas le preux, mais le plus preux ! commenta le bedeau. Rappelez-vous, Messire, le « Chevalier Incomparable » dont parlait le damoiseau, hier sur la route de Paris. En se levant, il ajouta pour faire diversion :

– Puisque nous n'avons plus rien à faire, je vous propose d'aller voir la Sainte-Chapelle, dont on vient d'achever les fresques. Nous en profiterons pour faire nos dévotions à la sainte Épine, ce qui ne manquera pas de nous attirer beaucoup de grâces.

Foulques prit congé et monta sur sa mule pour regagner son prieuré d'Aigremont : « Il est grand temps que je rentre pour

commencer les pénitences que m'ont infligées ces stupides sorbonnards ».

Et nous décidâmes alors d'aller prier devant la Sainte couronne d'épine. À la Sainte-Chapelle, la foule était si compacte que nous dûmes jouer des coudes pour entrer dans la nef haut, celle du premier étage, où se trouvait la relique. Le soleil, filtré par les verrières, inondait de bleu et de pourpre l'ostensoir d'argent renfermant l'Épine qui dominait l'autel du haut de son socle de porphyre rose noyé dans des brumes d'encens. Les fidèles se bousculaient pour accéder aux dix marches de bois qui montaient derrière l'autel, puis se courbaient sous le gigantesque ostensor, le touchaient de la main, embrassaient les doigts qui avaient été en contact avec la sainteté, se signaient et redescendaient de l'autre côté par une deuxième volée de marches. Dès le seuil, je fus séparé d'Escarboucle et du bedeau par un mouvement de foule. Précédé par un cul-de-jatte et un unijambiste à béquilles, je commençai alors une lente progression dans l'escalier. Sur chaque marche, l'attente était longue. Le cul-de-jatte posait ses deux mains entourées de chiffons crasseux sur la marche du dessus et, raidissant ses muscles, hissait son corps en souplesse, tandis que devant lui, l'unijambiste, sa béquille en bandoulière, grimpait à la force des poignets en se tirant sur la rampe. Sa jambe valide et sa béquille traînaient par terre. Ils parvinrent tous les deux sur l'étroite plate-forme et le cul-de-jatte, prenant appui sur ses avant-bras, se mit à faire des bonds pour essayer de toucher la relique. Dans un « han ! » d'effort, il réussit à s'agripper d'une main à la plate-forme de bois dorée qui le surplombait et tenta en vain de poser l'autre main sur le socle de l'ostensoir. Il arracha alors la béquille de l'épaule de son compagnon et, passant la crosse derrière l'ostensoir, se mit en devoir de le rapprocher de lui. Privé de l'aide de sa béquille, l'unijambiste bascula en avant et tomba sur la foule qui attendait son tour au bas de l'autel, suivi du cul-de-jatte dont les doigts venaient de lâcher le rebord de porphyre. J'attendais

patiemment deux marches plus bas, et je vis, frappé de stupeur, l'ostensoir basculer et tomber vers moi. Sous le choc, sa minuscule porte d'or s'ouvrit, la grosse épine en jaillit ; je ne pus l'éviter et la sentis se ficher dans mon front. Tout se brouilla et je me sentis tomber.

J'ouvris les yeux, mais le soleil me les fit refermer aussitôt. Je les rouvris et de nouveau tout se brouilla. Ma tête brûlait, je ne pouvais bouger. Au-dessus de moi, une douzaine de têtes formaient un dôme et de nombreuses mains se tendaient vers moi. Le bedeau essayait de les repousser :

– Mais ne le touchez pas ! Ce n'est pas un miraculé ! Vous voyez bien qu'il n'est ni mort ni ressuscité, il a juste été assommé par l'ostensoir ! Mais ne déchirez donc pas ses vêtements, je viens de vous le dire : ce n'est pas un miraculé, inutile de prendre ses habits pour des reliques.

Escarboucle, à genoux, pressait un linge mouillé sur mes tempes tâchées de sang :

– Ne bougez pas, Messire, murmura-t-elle, l'ostensoir vous à peine entamé le front et la sainte Épine n'est pas entrée trop profondément. Ce n'est pas grave.

Ils eurent toutefois fort à faire pour me soustraire aux mains de la foule qui voulait à tout prix toucher le front sur lequel s'était plantée cette épine, la même qui avait tourmenté la tête du Sauveur. Déjà de nombreuses mains avaient déchiré des morceaux entiers de ma tunique : souvenirs et reliques sont le propre de tout pèlerinage. À la porte, je fus même forcé d'embrasser un bébé et d'imposer les mains à deux scrofuleux et trois paralytiques. L'un d'entre eux se mit à gambader, lançant ses béquilles en l'air : « Miracle ! Miracle ! il m'a guéri ! » Et les yeux au ciel, il fit circuler son chapeau pour ramasser le pactole de fidèles crédules. Puis il fit le tour de la chapelle et, hors de vue, reprit ses béquilles, son air misérable et se

remit à faire la quête : « Pour un misérable paralysé ! Dieu vous le rendra au centuple ! » À l'aune de ce miracle, ma béatification prendra beaucoup de temps. Le bedeau et Escarboucle me prirent par les mains et par les pieds et retournèrent me coucher à l'Âne-qui-Rote. Tout en me bordant, Escarboucle me fit remarquer :

– Encore une de mes prédictions qui se réalise. Mais comme saint Thomas, pour me croire, il a fallu que vous soyez marqué au front par la plus sainte des reliques pour le restant de votre vie.

*« Les coups sont coupés
Les pis sont pipés...
Les cons sont comptés
Dans le grand programme
L'odeur de la mort
Parfume les âmes. »
Valin
(Merle à qui le dira
in Revue Oract)*

CHAPITRE 8

**Où Anselme retrouve Bourbonnais-la-Gloire-du-Trait
devant le chieur de Notre-Dame,
Assiste au branle de la pierre Percée,
échappe à la noyade sous le pont de Poissy,
étuve avec le harponneur au Joyeux-Pissenlit
et controverse sur l'habitabilité de la baleine
avec l'élite du rabbinat du ghetto de Poissy.**

4 août 1358.

Le lendemain, marqué par mon sanctifiant stigmaté au front qui me faisait une balafre du plus guerrier effet, il était temps pour moi de reprendre la route de mon château d'Aigremont. Je n'avais plus rien à faire à Paris : le régent Charles paraissait avoir repris définitivement en main sa capitale et les affaires du royaume, et le calme était rapidement revenu. Avec Escarboucle et le bedeau, je me dirigeai vers les écuries. Nous traversâmes le parvis de Notre-Dame où tailleurs de pierres et maçons s'affairaient dans un vacarme de maillets et de ciseaux sur de gros blocs de calcaire. Une foule de badauds commentait la lente élévation d'une statue-colonne du roi David vers sa demeure définitive, tout en haut du

portail central. Le spectacle valait le coup d'œil et je m'arrêtai pour regarder. Devant nous, assis sur un tabouret bas, un sculpteur achevait à coups précis et secs de son ciseau, de donner forme à un fou du roi. Accroupi sur le globe représentant le monde, chausse rabattues sur ses talons, yeux à demi fermés, bouche grimaçante, tout dénotait chez le fou l'effort du chieur concentré sur son intime autant qu'indispensable besogne. L'artiste commenta :

- Cette petite pièce est destinée au chapiteau de la troisième galerie. Bien sûr, il sera trop loin et personne ne le verra ; mais moi je saurai qu'il est là, accroupi, attendant le Jugement dernier. Si vous regardez bien, vous constaterez que c'est le portrait du comptable des chanoines habillé en fou. Comme vous le voyez, s'il est en train de chier sur un globe, c'est qu'il illustre cette maxime : « *Il se fout du monde et l'emmerde !* » Et pourtant, pendant ce temps à ses pieds, autour du portail, toute l'histoire du monde s'ordonne : création, tentation, chute, nativité, passion et résurrection. Mais lui, il s'en fout ! Tout ce qui compte pour ce foutu comptable, c'est de restituer sous la forme d'un étron odorant le résultat de sa dernière bâfrerie, payée avec les sous volés sur notre paye de pauvres maçons. Tiens, pour lui apprendre à vivre, je m'en vais lui placer au-dessus de la tête un pourceau pour faire bonne mesure !

Une main se posa sur mon épaule :

- Vous me reconnaissez ? Je suis Bourbonnais-la-Gloire-du-Trait. C'est moi qui vous ai abordé hier soir à « *l'Âne qui Rote* » après le conte de l'ambreuillade. Je suis content de vous revoir, car j'ai besoin de soulager ma conscience : hier, je vous ai menti en partie et le Seigneur nous demande de ne pas nous coucher sur un mensonge. Je vous ai menti parce que j'ai peur de ces Blancs-Manteaux*. On les a torturés et brûlés, mais il en reste encore beaucoup et ils sont toujours influents. On ne peut trahir

impunément leurs secrets. Alors voilà la vérité sur ce qui s'est passé jadis. Hier, j'ai effectivement reconnu le moine qui était avec vous. Il faisait bien partie de ceux qui commandaient le déchargement des caisses. Et c'est bien moi, et non pas mon père, qui ai participé à cette affaire quelques jours après la grande rafle ordonnée par les légistes du roi Philippe. Comme je vous l'ai dit, j'étais apprenti chez les convers du Temple, mais pas dans votre région, à Payns. Je faisais partie de ce fameux dernier convoi qui quitta la veille de la nuit fatale, Payns dans la forêt d'Orient en Champagne. Nous ne cheminions que de nuit, évitant villes et bourgades, nous arrêtant dans des bosquets écartés dès que le soleil se levait. En arrivant à la hauteur de Poissy, un cavalier, une estafette du Temple, nous rejoignit et nous avertit que la commanderie de Gisors où nous devions aller, était, elle aussi, tombée aux mains infâmes de Marigny et de Nogaret. Ce moine, qui n'était pas un prémontré comme il le prétend aujourd'hui, mais bien un Templier, nous dit alors qu'il connaissait très bien le châtelain du village voisin, Aigremont, et que nous y serions bien reçus par ce seigneur qui devait être votre père ou votre grand-père, je ne sais pas au juste. Ce moine, le prieur d'Aigremont actuel, partit devant et ordonna aux quelques habitants encore dehors à cette heure pourtant tardive de rentrer chez eux et de ne regarder par leurs fenêtres sous aucun prétexte, sous peine de châtiments exemplaires. Nous entrâmes alors dans le château. J'aidai le chevalier du Temple qui conduisait le convoi à décharger un petit coffre qui paraissait constituer le trésor le plus précieux du convoi. Mais ensuite on me fit entrer dans la grand-salle comme les autres frères et je ne sais rien de ce qu'il advint du chargement. Ce sont seulement les trois chevaliers, votre père ou grand-père et le moine, c'est-à-dire votre prieur actuel, qui ont déchargé les lourdes caisses des chariots. Le lendemain matin, quand nous sortîmes, la cour était nette : plus de chariots, plus de caisses, plus de Templiers. Voilà ! Je vous ai tout dit, car je ne sais rien de plus. Gardez s'il vous plaît pour vous tout

ce que je viens de vous raconter et ne citez jamais mon nom, car je désire vivre en paix ce qu'il me reste de jours sur cette terre.

Au même instant, la cloche des chanoines sonna la fin du travail sur le parvis de Notre-Dame. Les compagnons ramassèrent leurs outils aidés par leurs apprentis et entrèrent dans leurs huttes. Le chantier se vida en un instant. La Gloire-du-Trait s'assit solitaire sur une poutre et tira de sa besace l'oignon et le quignon frotté d'ail, les deux harengs et le flacon de vin de son souper. Nous reprîmes sans plus attendre le chemin des écuries. Nous allions tourner le coin de la rue, lorsqu'un groupe de trois hommes d'armes pénétra sur la place, précédé d'Aymerigot de Calbrette, le Bouc de la Dordogne qui ne me vit pas. Mais je l'entendis très clairement demander à un jeune garçon :

- Je cherche Bourbonnais-la-Gloire-du-Trait, sais-tu où je pourrais le trouver ? J'ai un travail à lui demander.

- Monseigneur, vous le trouverez en train de souper devant sa cabane, juste derrière ces pierres.

Les routiers descendirent de cheval et contournèrent les blocs. La Gloire-du-Trait, assis sur un moellon, entamait son repas du soir en pelant son oignon.

- On m'a dit, est-ce vrai, qu'au temps de ta jeunesse, tu aurais assisté à un certain déchargement de caisses au château d'Aigremont ? lui demanda le Bouc.

La Gloire du Trait se dressa d'un coup, devint blanc et lâcha son oignon. Il regarda autour de lui et tenta d'escalader les blocs de pierre. Mais ces vieilles jambes le trahirent et il tomba. Le Bouc sourit :

- Assommez-le, mettez-le dans le sac et à cheval pour Villennes. Et toi Tagros, crève ton cheval s'il le faut, mais arrive à Villennes avant la nuit, donne l'alarme, fais fouiller la région et qu'on me coffre

l'Anselme et ses compagnons avant qu'il ne s'enferme dans son château. On m'a dit qu'ils vont quitter Paris sous peu.

Fort heureusement, nous pûmes quitter les lieux sans être remarqués. À partir de ce moment, je n'eus plus qu'un désir en tête : rentrer à Aigremont et interroger le prieur Foulques Rousseau jusqu'à ce qu'il me dise ce qu'avec mon grand-père, ils avaient fait du mystérieux chargement. L'après-midi touchait à sa fin lorsque nous franchîmes les portes de Paris. Il était tard et nous ne serions rendus à Aigremont que vers minuit. Nous avions marché bon train et, vers minuit, comme prévu, nous étions presque rendus. Nous traversions la hêtraie d'Orgeval, si épaisse que la lune à demi voilée ne suffisait pas à éclairer notre chemin. Notre unique lanterne ne nous était d'aucun secours et nous constatâmes bientôt que nous nous étions égarés. C'est alors que la nuit se mit à bruisser d'une étrange mélopée, presque une lamentation.

Escarboucle leva la main pour arrêter les chevaux : « *La Pierre-Percée d'Orgeval ! Ne faites aucun bruit si vous voulez voir* », murmura-t-elle. Nous descendîmes de nos chevaux que nous attachâmes à un bouleau et nous continuâmes notre chemin à pied. Arrivés en bordure de la clairière des Pierres Levées, nous restâmes dissimulés sous le couvert.

Un groupe de paysans, le chapeau à la main, se tenait à l'écart, silencieusement, debout près d'un feu de rondins qui mettait en valeur, dans les ténèbres de la nuit, un spectacle étonnant. Se tenant par la main autour du menhir, une douzaine de paysannes dansaient le bransle, au rythme des trois lancinantes mêmes notes aigrettes qu'une vieille moulinait sur sa vielle. Tout en tournant et sautillant sur leurs sabots, les danseuses psalmodiaient une ritournelle :

« Par les pierres levées
Ce qui est noué
Dénoue-le ! »

- La vieille, c'est la sorcière de la maison des eaux », commenta à mi-voix Escarboucle.

Une jeune femme nue, très belle, aux blonds cheveux dénoués, se frottait les seins et le ventre contre la paroi de granit du menhir et passait et repassait en un va-et-vient obsédant, son bras gauche dans le trou circulaire qui trouait à mi-hauteur la pierre levée.

- L'autre, celle qui se frotte, c'est la Pernelle d'Orgeval, la femme à l'Antoine, le châtreur de porc. Elle est toujours pucelle et ne peut donc enfanter, car son mari a l'aiguillette nouée. C'est une histoire bien triste, comme les vieilles en racontent aux veillées des vendanges pour faire pleurer les jeunes filles. Le soir de ses fiançailles, l'Antoine, tout à sa joie, s'était épouvantablement enivré jusqu'au petit matin. Sa trop brève nuit n'avait pas suffi à dissiper les brumes du vin. Mais il ne serait pas dit qu'il ne travaillerait pas. Il prit donc ses pinces tranchantes et se dirigea vers le moulin pour exécuter une commande : châtrer une portée de cochonnets. Arrivé dans la porcherie et toujours sous l'empire de la boisson, il saisit entre ses tenailles les puissantes génitoires du verrat de Barjot le meunier, uniquement pour rire et pour faire trembler d'angoisse les deux apprentis de maître Barjot le meunier. Il faut dire que c'était le plus beau verrat de tout le pays. Les truies en devenaient grosses rien qu'à l'entendre grogner. Et ne voilà-t-il pas qu'un hoquet aussi puissant que vineux le secoua soudainement et qu'un réflexe professionnel irrépressible referma son poignet sur la pince coupante comme un rasoir. Un grognement horrible, un de ces grognements d'enfer qui font se signer les vieilles et les veuves dans leurs cuisines, traversa tout le village. On l'entendit jusqu'à la Bidonnière. Le verrat, privé des attributs qui faisaient sa gloire, galopa à travers tout Orgeval en gémissant d'une façon si épouvantable que la belle Fanou, saisie d'angoisse accoucha avant terme d'un bébé que la peur avait transformé dans le ventre de sa mère en rouquin. On récupéra le verrat derrière la planche à laver

du lavoir de la Bidonnière où il cachait sa honte et d'où il ne voulait plus sortir. Même les animaux ont le sens de la dignité ! Un hoquet d'ivrogne venait de ravalé ce princier verrat au rang de simple cochon à graisse ! Le meunier jura de se venger sur la descendance de l'Antoine et lui fit jeter, le jour même, par une bohémienne, le troisième sort majeur du Petit Albert*, le plus terrible, celui qui vous prive de tous vos moyens devant la plus belle des femmes ! Et maître Barjot, le soir des nocés de l'Antoine, déboucha sa meilleure bouteille, celle qu'il gardait pour le retour de captivité du roi Jean, et attendit tranquillement au coin de sa cheminée le verre en main. Lorsque les cris de déception de la Pernelle retentirent dans tout le village, il leva son verre, but, rota de satisfaction et s'estima vengé. Le lendemain, il était au premier rang de ceux qui attendaient devant la chaumière que le châteur exposât à la fenêtre de la chambre conjugale les draps tachés de rouge qui, selon la coutume, manifestent aux yeux du populaire la consommation du mariage. Les volets restèrent clos et vers midi, ce fut un beau charivari pour souligner la honte de l'Antoine ! Les gosses reprirent en chœur, sur l'air bien connu de « *Léonce prend patience* », ce triste refrain : « *À châteur, châteur et demi !* » L'Antoine ne dessoûla pas d'une semaine, ce qui n'arrangea pas ses affaires : sa main se mit à trembler et il rata successivement trois portées de cochonnets. Le dimanche suivant, après vêpres, la Pernelle décida de consulter la sorcière de la maison des eaux. Ici, les gens viennent de partout, d'Aigremont, de Chambourcy et même de Poissy, pour lui demander de guérir les aiguillettes nouées et le bétail stérile. »

La vieille sorcière de la maison des eaux sortit un crapaud de la poche de ses hardes et le jeta vivant dans un petit feu de bois qui lança une brassée d'étincelles en répandant un agréable fumet de rôti : l'offrande apéritive au démon. Puis elle tira d'un sac de jute un

poulet par les pattes, sortit une alène de cordonnier et la planta fermement sous la crête. Une main serrée autour du cou et l'autre maintenant les pattes qui se tendaient sporadiquement, elle arrosa du sang qui giclait, un cercle de cailloux blancs dessiné entre les bruyères :

- Nomem tuum, Fiat Voluntas tua ! Dénoue et Cum Spiritu Tuo ! Plante qui peut ! À toi Guillemette de conduire le grand branle de la pierre Percée !

- Pierre Percée ! Je t'en foutrais, moi, à tous ces gueux ! s'étranglait le bedeau qu'Escarboucle fit taire d'un coup de coude.

Une jeune femme dénoua ses cheveux et laissa tomber sa blouse. Je reconnus la Guillemette, l'épouse si volage de Tiescelin mon valet forgeron d'Aigremont ; celle-là même qui s'était portée volontaire pour servir de récréation aux routiers du Bouc de la Dordogne lorsqu'ils occupaient mon château d'Aigremont. Décidément, celle-là, on la retrouvait partout où il fallait payer de sa personne ! Guillemette se saisit du guillery noué de l'Antoine qui attendait timidement à la lisière de la clairière à côté du tas de ses vêtements et, le tirant derrière elle sans ménagement, elle se mit à courir vers la pierre levée, autour de laquelle ils entamèrent une ronde. L'épouse collait maintenant son ventre sur le trou du menhir au sommet duquel brûlait une chandelle. À chaque passage derrière la pierre, la jeune fille y plaquait l'Antoine et lui tirait fermement le chandelou pour le faire entrer le plus loin possible dans le trou de la pierre. Puis, reprenant sa course, l'amenait derrière son épouse toujours plaquée contre la pierre, tirait à nouveau fortement sur le pauvre guillemou ratatiné et recommençait sa ronde fiévreuse. Pernelle gémissait dans les affres de l'attente. Apparemment, toute cette symbolique, bien qu'un peu brute, commençait à s'avérer efficace : les affaires de lit ne peuvent s'embarrasser des subtilités de la dialectique, surtout quand elles concernent des vilains.

- Regardez ! là, derrière le buisson ! C'est le meunier Barjot qui croise les doigts pour faire échouer l'exorcisme, » chuchota Escarboucle.

- Quelle indécence et quelle obscénité, murmura le bedeau.

La viole accéléra son rythme et le chœur des femmes psalmodia : « *Pierre Percée ! dénoue-le !* » La troisième incantation se termina par une clameur de triomphe de la vieille sorcière : « *Regardez ! Regardez ! Il est dénoué ! il est dénoué !* » La jeune épousée entraîna son mari vers de hautes, confortables et conjugales fougères.

- Quel tas de paysans abrutis ! Invoquer cette pierre, triste séquelle du paganisme, alors que la seule vue de Pernelle suffirait à redonner vigueur à une armée de centaines ramollis et assoupis depuis dix lustres ! grommela mon bedeau.

La sorcière de la maison des eaux mit un chaudron de fer sur le feu et le remua à l'aide d'un bâton gris renflé aux deux bouts. Un fumet légèrement acidulé se répandit dans la nuit parfumée :

- C'est la soupe à la bière des sorciers qu'elle remue avec l'os de l'avant-bras d'un mort, selon les règles canoniques de son art, commenta le bedeau. Ils mériteraient tous d'être condamnés au pain et à l'eau dans l'in-pace* de Poissy. Mais il faudrait construire une prison aussi vaste que l'abbaye pour y mettre tous ces fils du diable en pénitence.

La foule défilait maintenant devant le chaudron. À chacun, la vieille donnait à boire une grosse lampée de sa louche d'os. La boisson d'enfer était terriblement efficace. Les assistants reprenaient le sentier du village dans une atmosphère de kermesse, de rires, de conversations et de gloussements. C'est alors que la Guillemette, succombant à son exigeante nature, saisissant un jeune homme par la main, courut vers les taillis. Aussitôt, ce fut la contagion. D'autres jeunes filles enivrées par la soupe à la bière coururent à leur tour

vers le sous-bois attirant dans leur sillage les jeunes gens comme les flammes du brasier fascinent les phalènes dans les moiteurs des lourdes nuits d'été. La forêt était maintenant vivante, bruissante de soupirs et de plaintes. Pour les plus âgés cependant, la fête finissait et deux paysans chargèrent le chaudron sur une brouette. La lune émergea des lourds nuages et éclaira la clairière comme en plein jour. C'est alors qu'une troupe à cheval émergeant des épais taillis, fit irruption dans la clairière. Les écorcheurs du Bouc de la Dordogne ! À leur tête le flamboyant rouquin, le morvieux de Montaigu, celui-là même qui m'avait déjà trahi pendant ma captivité. On ne peut décidément jamais faire confiance à un rouquin ! Le morvieux avait apparemment pris du grade chez les routiers : une cuirasse de cuir bouilli lui recouvrait la poitrine. Dans les fourrés, ce fut la fuite éperdue des paysans. Déjà, un bandit avait mis Escarboucle en croupe et le bedeau, les poignets entravés dans une longe de cuir attachée à un arçon de selle, courait et trébuchait dans le sillage du cheval de son ravisseur qui l'entraînait au petit trot vers le chemin.

- C'est ce damned Aigremont qu'il nous faut ! Fouillez tout ! hurlait le morvieux.

Ce damned..., voilà que le morvieux s'anglicisait déjà ! J'étais toujours hors de vue, pour quelques instants encore, dissimulé par le brasier qui s'éteignait en dégageant une épaisse fumée. Je bondis vers la brouette et me tapis dans le chaudron vide, tirant le couvercle au-dessus de moi. J'entendis les hommes d'armes galoper en tous sens pour me retrouver, fouillant les fougères de leurs épées et débusquant les derniers croquants culs nus qui imploraient pitié. Mais ce n'étaient pas eux qui les intéressaient et le comprenant, ils se sauvaient en direction du village en poussant des cris aigus.

- Il ne peut pourtant être bien loin, puisque nous avons ses chevaux ! cria le morvieux.

Le temps s'écoula, scandé par le piétinement des chevaux et les jurons des soldats qui s'obstinaient, craignant la colère d'Aymerigot de Calbrette. Enfin le silence descendit sur la forêt. Je craignais un piège et n'osais bouger de mon chaudron malgré l'engourdissement qui me gagnait les jambes et la nuque. Je me consolais en pensant que le grand Diogène lui-même n'avait pas craint d'élire domicile dans une futaille. Des pas et des chuchotements me firent craindre d'être découvert. Mais ce n'était que deux paysans qui revenaient prendre la brouette, le plus précieux de leurs biens, qu'ils avaient abandonné dans leur fuite. Je ne me découvris pas ; avec la terreur que répandaient les routiers, personne n'était sûr, et même les plus courageux finissent toujours par parler lorsque la braise des cheminées leur fait éclater la couenne des pieds et dégouliner une graisse épaisse qui s'enflamme comme de bonnes chandelles de cire d'abeille. Le tonneau était des plus inconfortables et le voyage cahotant me parut durer une éternité. Les deux hommes se plaignaient du poids de leur charge :

- Je savions pas que la soupe à la bière pesait sa charge de cadavre. Avec les sorcières, c'est comme cela, tout est différent. Si je n'avais pas peur de son chat noir, je soulèverais bien un peu le couvercle pour voir sa soupe !

Enfin, nous arrivâmes au village et ils remisèrent la brouette dans un appentis. Lorsque le silence fut retombé, je soulevai le couvercle. Mais les deux paysans étaient toujours là à regarder le chaudron. Je vis distinctement leurs cheveux se hérissier, leurs yeux s'exorbiter et leurs bouches s'ouvrir sur un hurlement muet de terreur : ils me prenaient pour un spectre de l'enfer et détalèrent sans demander leur reste. J'en ris tout bas et, sortant du chaudron, je me recouvris de paille pour passer le reste de la nuit au chaud. Je fus tiré de mon sommeil par le bruit d'une dispute de l'autre

côté de la cloison. La nuit était encore noire. Une voix de femme haut perchée hurlait :

- C'est à moi que tu parles ?

- Non c'est à la merde de l'âne, répondit patiemment une voix masculine.

- Hongre immonde ! À peine dénouée par la sorcière, ton aiguillette s'est ratatinée dans les fougères. Il n'y a vraiment rien à tirer de toi ! Tu es aussi châtré que tes cochons !

C'était le couple pour qui la bacchanale avait été organisée. Apparemment en vain ! Les doigts croisés du meunier avaient porté leurs fruits !

- Immonde putain ! C'est comme cela que tu parles à ton mari ! Tu le sais bien pourtant que c'est seulement l'arrivée des routiers qui m'a coupé tous mes effets ! Même un étalon aurait perdu ses moyens dans de telles circonstances !

- Tes moyens ! Tu as le culot d'appeler cela des moyens ! C'est du rien du tout ! Du néant ! Du moins que rien ! Tu oses te comparer à un étalon ! Et dire que cette mascarade m'a coûté les deux livres parisis que j'avais cachées sous le foyer pour m'acheter une robe neuve l'hiver prochain ! Je te le jure sur la tête du curé ; demain, j'irai rendre visite au meunier. Lui au moins, il est comme les sergents du guet, toujours prêt pour une belle fille !

- Le meunier ! Tu irais voir le meunier, lui qui est responsable de toute notre infortune ? Ah, je le savais bien que tu n'étais que de la merde d'âne !

Ponctuant ces fortes paroles, un bruit de coups réveilla un chien qui se mit à aboyer, mais se tut aussitôt dans un couinement. L'épouse devait subir son juste châtiment. Mais je me trompais :

- Eh voilà pour ton bâtard de chien qui est aussi ramolli de l'andouille que toi-même ! Tel maître, tel chien ! Viens donc tâter, toi aussi, de ma pelle à boulange, si tu l'oses !

Maîtresse femme ! Décidément, toutes les valeurs s'effondraient dans ces temps de fer ; même les hommes ne portaient plus la culotte chez eux.

- Mais ma douce colombe, calme-toi ! Demain, je serai plus en forme, tu verras. Patiente un peu.

Le silence retomba. Le lendemain, le coq me réveilla au moment où des claquements de sabots à l'entrée de la grand-rue m'apprenaient que les routiers venaient de recommencer leurs recherches. Je sortis de mon tas de paille et me glissai dans un des tonneaux vides qui se trouvaient sur une charrette. Les écorcheurs fouillaient les masures sans ménagement et les rares protestations étaient étouffées sous les coups. Un sergent vint fouiller de la pointe de sa pique la paille où j'avais passé la nuit, souleva deux couvercles de tonneaux, renonça à sonder les autres et passa à la chaumière voisine en lançant un « *Putain con !* » de dépit. Un Gascon, pensai-je, et de la pire espèce : un Gascon peu consciencieux ! Ces méridionaux, tous les mêmes dès qu'il s'agit de travailler ! Dans la maison que les soldats venaient de quitter, la querelle reprenait :

- Tu m'avais promis que ce matin on allait voir ce qu'on allait voir. Mais je ne vois rien du tout. J'ai beau chercher, rien du tout. Mon pauvre Antoine, tu es aussi flasque qu'une outre de vin après la fête de saint Éloi. Je vais de ce pas chez le meunier chercher ma farine pour ma boulange. Et crois-moi, j'en ai pour un sacré bout de temps ! Après, je sens que j'aurai besoin d'une bonne sieste !

- Mais ma poulette, espère un peu ! Ne t'emporte pas et ne fais pas de jugement téméraire.

- Tu parles d'un jugement téméraire ! Cela fait des mois que j'attends que monsieur soit en forme !

J'entendis les sabots de l'irascible épouse résonner sur les pierres de la rue, tandis que sa demi-portion d'homme attelait son mulet à la charrette aux tonneaux, parlant à mi-voix à l'animal du ton de tranquille douceur qu'il usait envers la Pernelle dans les débuts enchanteurs de son mariage :

- Ah mon beau Ferré, tu ne connais pas ton bonheur ! Toi, au moins, tu es coupé et tu n'as pas à satisfaire les caprices d'une garce ! Allez ! En route pour Argenteuil pour livrer mes tonneaux. Une bonne journée de route nous changera les idées. Putain, con !

Sans en comprendre toute la portée historique, Anselme venait d'assister à un phénomène de première grandeur sur le plan philologique : un dénouement d'aiguillette raté venait d'implanter pour des siècles sur les bords de la Seine le grand juron gascon : Putain con !

Tout en chevauchant, je pensais que ce juron était le plus pur fleuron de la culture des mercenaires gascons, résumant en un subtil raccourci les deux principaux idéaux de ces hommes aussi frustes que rustres. Au moins, ces deux mots témoignaient-ils de la droite orthodoxie de leurs mœurs, à l'inverse de ces écorcheurs allemands, aux mœurs réputées infectes, qui ne jurent que par : « *Foutu cul bréneux !* » Je me souvenais de cette veillée d'hiver où un moine des marches d'Alsace que j'avais accueilli pour le dîner, m'avait fourni l'explication suivante. Il s'agissait, d'après lui, d'une simple inquiétude métaphysique chez ces soldats rhénans côtoyant la mort chaque jour, et qui, craignant que le diable ne les emmène avec lui, s'interrogeaient souvent à haute voix et pleins d'inquiétude : « *Veux-tu qu'il te prenne ?* » Cette phrase en pur français, ils la prononçaient, les malheureux, avec un épouvantable accent tudesque qui en chamboulait le sens : « *Feux tu cul te bréneux !* » Un jour, un de leurs compagnons, routier originaire de

Vendôme où, comme chacun sait, l'accent est le plus pur du royaume, entendant pour la première fois cette inquiétude, la prit pour un juron et en fit aussitôt son expression favorite dans ce très pur parler de son pays natal : « *Foutu cul bréneux !* » D'après le moine alsacien, les mœurs tudesques de ses coreligionnaires n'avaient rien d'anglaises ; elles étaient aussi droites que celles des Gascons. Mais ce que j'ignorais alors, c'est qu'à la bataille de Poitiers un archer gascon du Prince Noir d'origine grand bretonne, entendant son adversaire, qui était justement ce mercenaire de Vendôme, lui jeter à la figure : « *Foutu cul bréneux !* » voulut lui resservir aussitôt ce qu'il prenait pour un juron. Avec son accent Gallois, il lui retourna le compliment qu'il croyait franco-bretonnant : « *You too cool Breiz Noeud !* » Le Vendômois mit aussitôt dans son répertoire ce qu'il prit pour un mot bas-breton : « *Breiz !* » Qui depuis désigné la Bretagne...

Mes pensées s'égarèrent, comme on le voit, sous l'influence obsédante des vapeurs d'alcool qui imprégnaient le bois de châtaignier de mon très inconfortable tonneau. Mais il me fallait être prudent. Les patrouilles d'écorcheurs devaient sillonner les chemins : le Bouc de la Dordogne n'abandonne pas ses proies aussi facilement. Au bruit des roues sur les pavés, je sentis que le charroi quittait le chemin pour entrer dans une cour :

- Attends-moi là, mon bon, dit l'Antoine à son mulet.

Le claquement de sabots de bois, le grincement d'une porte que l'on ouvre et referme, m'indiquèrent que j'étais seul. J'en profitai pour soulever le couvercle du tonneau et jeter un coup d'œil. Je me trouvais dans la cour de la maladrerie de Poissy, déserte à cette heure. Enfin, déserte, pas tout à fait : Pierre le Redde, le neveu lépreux de mon intendant, que j'avais rencontré l'hiver dernier à mon retour de captivité, était assis à l'ombre contre le tronc d'un pommier et dégustait une pomme. La main qui tenait le fruit n'avait

plus que deux doigts pustuleux laissant apparaître l'os par endroits. Je lui fis signe de rester prudent et de parler bas.

- Ah Seigneur Anselme ! murmura le lépreux qui avait compris. Chaque fois que je te vois, tu es au plus bas de la roue de la Fortune. J'espère pour toi que la roue tournera et te ramènera au faite de la prospérité. On dit que ce vilain Bouc et ses sbires d'enfer se sont retranchés dans les trois tours jumelles de Villennes et qu'ils en veulent à ton château et à tes gens. Il paraît qu'ils ont torturé deux de tes vilains pour leur extorquer on ne sait quelle confession. Il se murmure qu'ils recherchent un trésor. Un trésor, dans ces temps de désolation et de ravages ! C'est risible.

Une pomme tomba et éclata sur un pavé. Le lépreux la ramassa de ses deux doigts et la souleva devant ses yeux vers le soleil :

- Figure-toi, seigneur Anselme, que je deviens aussi philosophe que saint Antoine à méditer comme cela tout le jour, sans faire autre chose qu'attendre que la faux tranche le fil de ma pauvre vie de ladre, ce qui ne saurait tarder. Cela fait deux semaines qu'assis sous ce pommier, je réfléchis aux fruits et aux liens qu'ils entretiennent avec la vie et la mort. Je parle aussi beaucoup avec le bon chanoine d'Urfé qui vient deux fois par semaine nous visiter, nous, les ladres pourris, et qui met toute sa science à ma disposition. La science, c'est beau ! Une pomme, ça n'a l'air de rien et pourtant, dans sa petitesse même, elle porte tout notre destin. Au commencement du monde, dans le beau jardin d'Eden, il y avait déjà deux arbres : celui de la Vie et celui de la Connaissance du Bien et du Mal. En fait, le chanoine m'a dit qu'il y a dans le Livre deux récits de la création et que seul le deuxième mentionne ces deux arbres. Celui de la Vie se trouvait au centre du paradis entre les quatre fleuves qui y prennent leur source. De celui-là, on pouvait en manger les fruits sans problème. L'autre arbre, celui de la Connaissance du Bien et du Mal, dont il était interdit de manger, en fait, à l'époque de la Création, les contemporains ne savaient

même pas où il se trouvait, et nous, aujourd'hui, encore moins. Le chanoine d'Urfé pense que c'est une belle leçon, car cela nous pousse à chercher et chercher encore et toujours, pour accéder ou plutôt pour se rapprocher de la Vérité. J'ai rencontré ce matin la sorcière d'Eau qui se cachait dans les taillis de la Grande-Vente parce qu'elle craignait d'avoir à rendre à la Pernelle le prix du dénouement raté de l'aiguillette. J'ai parlé avec elle et elle m'a donné sur ce sujet un point de vue très original qui laisse à penser. Elle m'a dit que la Bible raconte que lorsque Dieu a interdit à Adam de manger du fruit de l'arbre, c'était avant de lui avoir enlevé la côte pour créer Ève. C'était donc le mâle et lui seul, qui connaissait cette interdiction, puisque Ève n'était pas encore créée. Et pourtant, m'a dit la sorcière, on met tout sur le dos des femmes comme d'habitude ! J'ai vu le chanoine tout à l'heure et je lui ai raconté ma conversation avec la jeteuse de sorts. Il n'était pas d'accord avec elle. Parce que, m'a-t-il dit, la scène s'était déroulée de la façon suivante : lorsque le séduisant serpent a commencé à parler à Ève en lui indiquant où elle pourrait trouver l'arbre de la Connaissance – tout au milieu du jardin, à côté de l'autre arbre – il a ajouté que Dieu avait interdit à son mari, Adam, d'en manger sous peine de mort. L'Ève, elle savait donc aussi bien que l'Adam que c'était interdit. Par ailleurs, a ajouté le chanoine, le chapiteau de la tentation, sur le porche de la chapelle des Ladres, montre un véritable serpent entortillé dans le tronc de l'arbre, ce qui est inexact historiquement. D'après lui, le Livre affirme qu'après qu'Ève eut mangé le fruit, Dieu maudit le Tentateur en ces termes :

« Maudit sois-tu entre tous les bestiaux
Et toutes les bêtes des champs !
Sur ton ventre, tu marcheras
Et poussière tu mangeras
Tous les jours de ta vie ! »

- Avant la tentation, le serpent ne rampait donc pas : il avait des jambes et des bras comme tout le monde. Comme Morgane et

Mélusine en somme, qui sont des fées d'avant la Tentation originelle. De toute façon, s'il n'avait pas eu de jambes et de bras, et s'il avait donc été un véritable serpent, Ève se serait enfuie en courant, tellement elle aurait eu peur. Toutes les femmes ont peur des serpents, au moins autant que des souris ou des araignées ! Mais restons-en à ce chapiteau. Il nous montre le serpent tendant une pomme à Ève. L'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal serait donc un pommier ! Le chanoine m'a affirmé que le Livre n'indique pas le nom de l'arbre. Deuxième inexactitude ! Alors, question : pourquoi parle-t-on de pomme ? Peut-être que les Pères de l'Église ont avancé ce nom de fruit uniquement pour nous faire prendre conscience de l'inconséquence des femmes. Ève, comme toutes les femelles, ne pense pas plus loin que le bout de son nez ; elle aurait dû savoir que quand on commence à manger une pomme, on finira inéluctablement par tomber sur des pépins ! Mais toutes les grandes idées ont plusieurs niveaux de compréhension, comme dit le chanoine. Pour ma part, je crois que derrière cette idée de pomme, il y a une raison cachée beaucoup plus importante, car on n'a pas besoin d'une histoire de pomme pour en déduire que les femmes sont futiles ; c'est une donnée immédiate de la conscience, accessible à tous. Le chanoine d'Urfé appelle cela un postulat. Non, croyez-moi, il y a plus important. Comme pour l'homme qui, après avoir désobéi au Créateur, est condamné à retourner en poussière, la pomme que je suis en train de croquer est condamnée à pourrir et à se décomposer sur le sol après sa chute. Comme je le disais tout à l'heure, le destin de la pomme est un microcosme qui renferme tout le destin de l'humanité. Adam et Ève se sont trompés, ce n'est pas en mangeant la pomme qu'on aura la Connaissance. Du reste, en la croquant, nos premiers parents ont seulement appris qu'ils étaient nus et qu'ils avaient perdu leur innocence. Et comme tout à l'heure, on n'a pas non plus besoin de la pomme pour arriver à cette constatation. Non ! La véritable connaissance, ce serait de comprendre pour quelle raison

et en vertu de quelle nécessité supérieure, la pomme tombe. Si je n'étais pas lépreux, si l'avenir m'appartenait et si, en plus, j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle et à bonnes mœurs dédié, je m'assiérais tous les jours pour ma sieste sous un pommier au printemps pour regarder tomber les pommes jusqu'à ce que je comprenne pourquoi elles tombent. Et je gage que quelqu'un finira bien, un jour, par le faire à ma place. À ce moment, une reine des reinettes tomba sur la tête du ladre :

- Putain con ! Elle m'a fait mal cette pomme !

Ainsi va la vie dans le vaste théâtre du monde. À peine lancé à l'aube par un soudard gascon mal embouché, repris par un besogneux manant, ce juron, décidément doté d'une vitalité aussi puissante qu'une épidémie, ne cessait d'élargir son territoire au gré du déplacement du châtreur. Ce dernier revenait et mit fin à cet agréable intermède philosophique. Je regagnai mon tonneau et refermai mon couvercle.

- Et pourtant, elle tombe ! clama le lépreux.

Le châtreur, qui reprenait les rênes, philosophait tout seul :

- Un con lépreux est-il supérieur à un con ordinaire ? Satisfait de sa question lapidaire qui lui paraissait exprimer toute la sagesse du monde, il cria : *Hue, mon beau Ferré !* L'attelage se remit en route sur un nouvel et énergique : *Putain con !* qui accompagna le coup du fouet sur le dos du canasson. *Putain con !* reprit l'Antoine à haute voix : décidément ces curés sont aussi ladres que leurs ladres ! Je ne peux quand même pas travailler pour un prix qui ne paye pas le foin du trajet de mon mulet. Ils n'ont qu'à les châtrer eux-mêmes leurs cochons, ces cochons de moines ! On dit que depuis la Grande Contagion* les bras se sont fait rares dans le royaume et que les salaires montent. Je ne vois pas où l'on va pêcher ça. Décidément, il n'y en a que pour les nobles et les brigands ; les Jacques avaient bien vu la chose !

Je commençais à ne plus sentir mes bras et mes jambes gagnés par des fourmillements intolérables, lorsque le choc des armes, les jurons des sergents du guet et le grondement des roues sur les madriers m'annoncèrent que l'on venait de passer le pont-levis de Poissy. Puis ce furent les chaos des fondrières des rues mal pavées et enfin le bruissement de la Seine. Le châtreur arrêta son mulet et vaqua à ses affaires. L'endroit semblant des plus fréquentés, je dus encore attendre de longues heures. Le soleil d'été montant maintenant à l'aplomb du ciel entretenait dans le tonneau une chaleur accablante. Ma langue desséchée comme une râpe à sel, mes membres que je ne sentais plus m'incitèrent à soulever le couvercle dès que les cloches de l'abbaye proche sonnèrent l'angélus de midi, faisant le vide alentour ; chacun était rentré chez lui ou s'était mis à l'ombre pour le déjeuner ou la sieste. Passant précautionneusement un œil par le couvercle entrouvert, je constatai qu'il n'y avait personne et que je me trouvais dans la cour d'une maison que je reconnaissais : celle du maître de l'arche du pont de Poissy. Côté rue, le portail était fermé. Côté pont, la maison s'y appuyait. Sur les deux autres côtés, un parapet permettait de surveiller le fleuve. De ma position surélevée, je pouvais voir les barges et les barques amarrées par des chaînes à la berge, attendant la reprise du travail des aides du maître de l'arche pour franchir avec l'aide de pilotes chevronnés l'obstacle périlleux des piles du pont. Partout, le long des rives, des espars pourris, des bouts de ferraille et des brins de corde attestaient que le passage en période de crue était redoutable. Derrière la maison, le front des boutiques à deux ou trois étages, renforcées de saillies diverses, striées de coulées d'ordure et d'aisance, bâties le long de la chaussée du pont, enjambait la Seine. Derrière la maison, je voyais pendre aux fenêtres les filets des frères convers pêcheurs du chapitre de l'abbaye qui possédait le rentable monopole de la pêche entre les deux premières piles.

Malgré mes jambes privées de mouvement, je réussis à sortir avec beaucoup de difficultés de mon tonneau aux senteurs alcoolisées. Je m'appuyai contre le parapet d'amont et entrepris de m'assouplir coudes et genoux. De la barge amarrée au pied du mur, deux hommes me regardaient faire en mastiquant leur repas. Soudain, la bâche de la tente occupant la moitié arrière de la barque s'ouvrit sur trois routiers casqués qui tenaient des cuisses de poulet à la main :

- Putain con ! c'est l'Aigremont ! Aye compagnie ! Taïau ! Taïau ! s'exclama l'un d'eux en me montrant du doigt. Le dieu des armes est avec nous !

Et les brigands commencèrent à escalader les anneaux de fer destinés à la manœuvre des bateaux. Sans armes et trop ankylosé pour les repousser, je n'avais qu'une issue : la Seine. J'écrasai pour la forme la main du premier routier qui s'agrippait au faîte du mur et j'entendis l'homme retomber sur la barque avec un juron épouvantable : « Mort Dieu ! Par Satan je suis brisé ! » Mais déjà, la main du suivant apparaissait au-dessus du moellon. Je l'écrasai aussi pour faire bonne mesure, grimpai sur le muret d'aval et plongeai dans l'eau répugnante. Je ressortis aussitôt derrière la première pile du pont, hors de la vue des écorcheurs. À cet endroit, le courant très fort créait un tourbillon qui m'attirait en son centre. La peur qui

me tordait le ventre me donna des forces nouvelles. M'agrippant à un gros anneau de fer rouillé qui pendait de la muraille, je fis une traction pour essayer d'atteindre le deuxième à deux coudées au-dessus. En vain. Je recommençai plusieurs fois, mais toujours en vain. Une crampe m'obligea à lâcher prise. Le tourbillon m'entraînait. J'entendais les soudards scruter l'eau en poussant des cris de rage. J'essayai alors de nager sur le dos, lançant violemment ses bras en arrière pour sortir du mouvement circulaire. Une nouvelle crampe me saisit, aux jambes cette fois, et je me sentis

couler. Mes oreilles se remplirent d'eau, puis mon nez. Je fermai la bouche pour retarder la noyade. Au moment où mes poumons en feu m'obligeaient à desserrer les dents, je sentis une force me remonter lentement. Épuisé, je me laissai aller au mouvement ascendant ; bientôt j'émergeai de l'eau et continuai à grimper. Toujours caché par la pile du pont, je ne pouvais être vu des soudards. Je me trouvais dans un carrelet de pêcheur remonté par un treuil. Les cordes qui en retenaient les quatre coins s'immobilisèrent au ras du rondin de la machine, à hauteur de la fenêtre qui permettait aux convers de manœuvrer leurs filets. Une jeune fille bloqua la manivelle et me tendit la main :

- Ne faites pas de bruit. Je vous ai reconnu, Sire Anselme. Et tandis qu'elle m'aidait à descendre, elle continuait à babiller :

- Tout le monde ne parle que de votre aventure. Les hommes des bandes de l'Archiprêtre et du Bouc sont à votre recherche et ont posté des gardes à tous les carrefours. Ils n'arrêtent pas d'interroger les voyageurs. On raconte qu'ils ont promis une récompense de cent livres parisis à qui vous livrerait. On dit qu'ils ont déraciné tous les ceps de vigne dans le cens du chapitre le long de la route de Mantes, uniquement pour allumer un feu pour faire sécher leurs vêtements. La maison des pêcheurs est vide. Pour l'instant, tous les moines sont à l'office. Je vous ai aperçu par hasard et je suis entrée chez eux, car je savais que le filet avait été descendu. C'était la seule chance de vous sortir de ce mauvais pas. Je m'appelle Marion. Je suis la fille unique du maître de l'arche. Appuyez-vous sur moi, car vous êtes encore étourdi et prenons cet escalier qui conduit à ma maison.

On entendait maintenant les cris et les jurons des routiers qui venaient de faire le tour de la pile du pont sur une barque et qui cherchaient mon corps à l'aide de gaffes :

- Il s'est noyé pour sûr. Mais si on ne ramène pas son corps au Bouc, ça va être notre fête ! Mais non ! Par la mâle mort ! Gaffe droit devant, j'ai vu un pied.

- Mais non cornard ! c'est un cadavre de chèvre ! T'as déjà vu un cadavre avec des cornes ? Toi pour sûr, quand tu seras mort, tes cornes perceront ton linceul !

Ouvrant la porte d'une chambre qui donnait sur la Seine, Marion me dit :

- On va vous cacher jusqu'à ce que les choses se calment. Restez ici, c'est ma chambre. Je vais prévenir mon père qui sera heureux de vous rendre ce service. Il ne craint rien, il est échevin de Poissy. Pour l'heure, je vais vous apporter à déjeuner.

Les routiers s'étaient calmés. Persuadés de ma noyade, ils avaient quitté les lieux, probablement pour faire leur rapport à Aymerigot. Le travail avait repris autour du pont. Et ce n'étaient que cris de matelots et ordres des pilotes ; le trafic était intense. Je me mis à la fenêtre, un peu en retrait pour ne pas être vu, et passai l'après-midi à regarder le spectacle. La pile du pont où je me trouvais était réservée aux bateaux qui descendaient le courant vers Mantes et Rouen. La difficile manœuvre consistait à maintenir les barques bien parallèles aux piles au moyen de cordages passés dans les gros anneaux de fer encastrés dans les moellons du pont, et à les laisser descendre, tout en les ralentissant au moyen des cordes attelées à de solides percherons qui cheminaient couverts de mouches sur le chemin de halage de la berge. Le soleil déclinait. Marion revint :

- Messire Anselme, je vais aux Étuves. Mais rassurez-vous, je ne fréquente pas celles des « Lauriers Coupés » de la rue du Grand Cul-de-Sac qui est un de ces lieux de perdition fréquentés par les filles à moines et les femmes folieuses qui pratiquent la paillardise

et la putacerie. Moi, je vais au « Joyeux Pissenlit » de la rue aux Herbes qui est une bien honnête maison.

Elle passa sur ses épaules une légère pèlerine :

- Si vous voulez me suivre, je crois que cela vous fera grand bien.

Elle avait raison, et je lui emboîtai le pas. En cette fin d'après-midi, les rues n'étaient pas très fréquentées et nous ne rencontrâmes aucun routier. Nous arrivâmes très vite à la Rue aux Herbes où les boutiques d'apothicaires se succédaient, chacune promettant par des enseignes aux couleurs vives les guérisons les plus rapides. À l'enseigne « À la Thériaque » un panneau vantait la spécialité de la maison :

« J'ai l'herbe qui les vits redresse
Et celle que les cons estrece
À peu de painne
Si la veine du cul vous bat
Je vous en guéris sans débat. »

Un apprenti apothicaire assis devant la porte sur une borne de pierre, touillait dans un creuset un mélange odorant, en chantant à tue-tête d'une voix éraillée, ce frais refrain d'étudiant :

« Fille, si quand tu files, ton fuseau tombait,
Prends garde en te baissant de ne lâcher un pet ! »

Vers le milieu de la rue s'ouvrait une poterne permettant d'accéder sur la rive de la Seine, où la barge des étuves du Joyeux Pissenlit était amarrée. Sa cheminée vomissait une fumée épaisse fleurant bon le fagot. Marion poussa la porte ouvrant sur une grande salle de bois ; un couloir entre deux rideaux rouges séparait la salle des femmes, à droite, de celle des hommes, à gauche. Le couloir se terminait par une cheminée où brûlait un feu d'enfer alimenté par deux gamins en haillons. La chaleur était aussi intense que dans un four de boulanger et une épaisse vapeur poisseuse les saisit à la gorge, les couvrant instantanément de sueur. Marion souleva le

rideau de droite et entra chez les femmes. Je m'avançai lentement entre les deux tentures qui, arrivant à peine à mi-hauteur, permettaient de voir l'intégralité de la salle. J'aperçus dans la brume de vapeur Marion qui laissait tomber pèlerine et robe pour enjamber le bord d'un grand baquet de bois cerclé de fer dans lequel se trouvaient déjà deux femmes, dont l'une conservait son hennin de dentelle sur la tête. Une serveuse circulait entre les baquets, portant au-dessus de sa tête un plateau chargé de verres d'orgeat. Près de la cheminée, deux hommes nus bavardaient en riant par-dessus le rideau avec trois baigneuses dans leur baquet. Je soulevai la tenture de gauche et entrai chez les hommes. Je me déshabillai et me plongeai dans une cuve fumante dans laquelle un géant solitaire se prélassait. Il ramena ses genoux pour me faire de la place. Je vis avec surprise que sa jambe droite se terminait par un pilon d'un blanc éclatant. L'eau était chaude et encore propre. J'appelai une serveuse, me fis servir un verre de sirop et en fis donner un à mon vis-à-vis. Il leva son verre pour me saluer. Sur le torse du géant, une petite baleine d'ivoire était accrochée à une chaîne d'or.

- Curieux bijou, » dis-je pour engager la conversation.

- C'est un cachalot, mais c'est surtout pour me préserver de la peste. Regarde, matelot, on peut l'ouvrir, ce qu'il fit en tirant un petit morceau de parchemin qu'il me tendit.

À travers la vapeur, je déchiffrai avec surprise, ces vers d'une rare tenue intellectuelle et littéraire :

ABRACADABRA

ABRACADABR

ABRACADAB

ABRACADA

ABRACAD

ABRACA

ABRAC

ABRA
ABR
AB
A

- C'est le fameux triangle égyptien que m'a vendu une gipsy aussi gironde que noire. C'est le remède le plus souverain contre la peste. C'est Marie l'Égyptienne qui l'a donnée au petit pêcheur qui l'aida à sortir de sa barque lorsqu'elle aborda en compagnie de Marie-Salomé et de Marie-Madeleine sur la plage des Saintes-Maries de la Mer. Avant, je portais le fameux électuaire des trois adverbess du médecin arabe Rhasis. Mais un jour, j'ai eu la curiosité de me faire lire la formule magique. Figure-toi, matelot, qu'il n'y avait aucune formule magique d'écrite, mais seulement ce conseil en cas d'épidémie :

« Vite, loin et longtemps,
Ces trois petits adverbess chassent la peste.
Où que l'on soit :
Partir vite
Aller loin et droit devant,
Quant au retour, le remettre à plus tard. »

- Ces sages conseils restent gravés dans ma mémoire. Mais pas besoin de les porter sur soi ! De toute façon si la peste arrive, avant de s'en rendre compte, on est déjà mort. Alors je préfère porter le triangle de l'Égyptienne.

- Mais comment croire à un talisman qui n'a même pas réussi à préserver ta jambe.

- Ah ! matelot, tu es un bon observateur ! Mais la peste n'a rien à voir avec cette jambe qui manque. Figure-toi, matelot, que je suis basque et par conséquent chasseur de baleines. Je m'appelle Accabe et le destin de ma vie a basculé une de ces très rares nuits d'équinoxe à lune rousse qui sont réputées porter chance aux chasseurs. Le soleil plongeant dans la mer venait de lancer son

rayon vert, lorsque le guetteur rouquin de l'échauguette du môle de Biarritz cria : « Souffle ! Souffle ! » Ce qui signifie que les baleines sont en vue. Les hommes sortirent en courant des cabarets, les femmes laissèrent tomber leurs chaudrons, les enfants abandonnèrent leur marelle, et tous se mirent à tirer les barques, du sable vers les flots. La nuit était tombée, noire et profonde. Cela faisait deux heures déjà que nous ramions en silence. Les lumières du port avaient disparu depuis longtemps derrière l'horizon et la houle déferlant du fin fond de l'Atlantique malmenait notre barque armée de huit vigoureux gaillards qui ahaiaient sur leur banc de nage. Moi, j'étais debout à la poupe, mon harpon bien en main, guettant les baleines dans le noir. C'est alors que juste à minuit, le cachalot blanc tacheté de noir, celui dont les nourrices de mon pays menacent les marmots pour les obliger à finir leur soupe, fit surface juste devant notre poupe dans un jaillissement d'écume que la lune argentait sinistrement. Il paraît que ça s'appelle un Léviathan. Ses deux yeux énormes, ronds, profonds comme des puits de Saint-Patrick, nous fixaient féroceement. Le monstre ouvrit une gueule rouge aux dents d'ivoire acérées comme des poignards de sicaires aragonais et se prépara à nous engloutir. J'apercevais distinctement tout au fond de son gosier, les trois chrétiens jumeaux de la légende qui me regardaient d'un air implorant. Par trois fois, je fis le triple signe de croix salvateur sur mon front, ma bouche et mon cœur, et me préparai à combattre l'enfer. Car un Basque n'a peur de rien, même pas des femmes des Gascons ! Je levai mon harpon en bon acier arabe de Cordoue d'une main qui ne tremblait pas et, projetant tout le poids de mon corps sur mon poignet, je le lui lançai à la tête. La pointe en dents de scie pénétra dans son œil énorme et le Léviathan, gémissant un long sanglot de femme en couche, disparut dans les flots teintés de pourpre en emportant mon harpon – mon seul héritage – dans les glauques profondeurs liquides. Nous nous mîmes aux rames et avec une cadence de galériens nous regagnâmes la côte. Je

tombai à même le sable dans un sommeil profond. Un cauchemar affreux me secoua de longues heures durant. J'étais assis sur les marches d'un calvaire à un carrefour et au bout de chacun des quatre chemins, l'œil du cachalot tacheté béait fixement sur le fond de mon cauchemar. Les têtes des trois chrétiens jumeaux engloutis me contemplaient à travers les barreaux des dents acérées. Depuis, à ce carrefour, les deux yeux féroces et les trois têtes des chrétiens jumeaux me contemplent toutes les nuits dans la noirceur de mes rêves. Cela fait trois ans déjà, plus de mille nuits ! À mon réveil, je m'aperçus que le cachalot tacheté, avant de disparaître, avait eu la méchanceté de me trancher la jambe. Pourtant, je ne saignais pas et je n'avais pas mal. Je vendis les parts de ma barque à mes compagnons. Avec la moitié de l'argent, je me fis faire ce pilon dans un os de baleine et, avec le reste, j'achetai deux petites baleines d'ivoire identiques, sur le dos desquelles je fis peindre des taches noires et au bord de la gueule trois têtes de chrétiens implorants. Je fis un pèlerinage à Saint-Pé-de-Nivelle et y laissai, en ex-voto, l'un des cachalots d'ivoire que je suspendis au milieu du chœur juste à côté des véritables clés de saint Pierre. L'autre, je l'attachai autour du cou. Désormais, j'erre sur les routes et les chemins de la chrétienté, m'arrêtant aux marches des calvaires de chaque carrefour, attendant que vienne l'heure marquée pour moi de toute éternité où je rencontrerai le cachalot tacheté que j'affronterai alors en loyal combat.

Pour souligner le caractère impitoyable d'un destin aussi singulier, Accabe lâcha un pet sonore qui vint crever en bulles légères la surface trouble de l'eau de notre baquet commun :

- Sept bulles ! Voilà qui est de bon augure ! Matelot, fais un vœu ! À ta santé, matelot ! Il leva son verre et trinqua avec moi.

Marion passa la tête au-dessus de la tenture et nous regarda d'un œil rieur :

- Quelle généreuse nature ! Maître Accabe, j'ai entendu derrière mon rideau le merveilleux récit de vos exploits, mais j'avais cru comprendre que vous n'aviez qu'un seul harpon. Or j'en devine là un deuxième, dit-elle malicieusement en regardant fixement l'eau du baquet.

- Ah ma belle ! C'est qu'avec toutes ces jolies filles dans cette étuve, il vaut mieux porter ses armes sur soi. Toujours prêt et le harpon brandi ! C'est la devise de nous autres, les harponneurs basques.

La porte s'ouvrit, faisant baisser la chaleur de la pièce.

- À poil les nouveaux ! hurla un plaisantin.

Marion, debout, pouvait voir la porte. Elle porta la main à sa bouche et chuchota :

- Messire Anselme, deux écorcheurs viennent d'entrer, l'épée à la main. Des « *sainte Agathe, protégez-nous !* » m'apprentent que les routiers venaient de jeter un coup d'œil au compartiment des femmes. Puis le rideau se souleva au niveau de notre baquet et une tête moustachue apparut :

- Putain con ! Par la Mordiou voilà l'Aigremont ! On le tient ! éructa la rousse moustache gasconne, exhalant un puissant relent d'ail tout en se ruant en avant.

- Tu as des ennuis matelot ? s'enquit Accabe avec douceur, en levant hors de l'eau son pilon d'os de baleine, la pointe en avant. Le routier, emporté par son irrésistible élan, ne put l'éviter. Le bout d'ivoire entra d'un bon pouce juste entre les deux premiers boutons du pourpoint de cuir. Le brigand ouvrit la bouche, sa langue violette jaillit en avant, ses yeux devinrent blancs et il rota dans une mousse rouge :

- Sainte Marie d'Oloron, je suis escagassé et tout navré !

- Eh oui ! tout passe ici-bas, surtout la vermine ! jeta sentencieusement Accabe en secouant son pilon : le Gascon se détacha et tomba en avant dans le baquet. L'eau devint pourpre et Accabe commenta :

- Ce n'est pas une étuve ici, mais une teinturerie.

Dans un bruit de ferraille, le second sergent arrivait à son tour levant un poignard arabe. La main du Basque disparut derrière le baquet et remonta brandissant le lourd manche de buis de son harpon. Son bras se détendit souplement et le fer barbelé se ficha en plein cœur. Le routier lâcha son arme et recula en chancelant sous le choc jusque sur le mur de bois où la pointe de fer qui dépassait de son dos se ficha sur la charpente. Sa bouche s'ouvrit, crachant du sang :

- Putain con ! Je suis eu, moi un Gascon par un Basque en plus ! Ses yeux se fermèrent sur cette ultime iniquité d'une existence de malchances et il resta debout cloué au mur. Dans l'étuve, la panique se propagea comme un grain sur l'océan. Des cris, des pleurs, des gémissements de peur roulaient comme le tonnerre.

- Au guet ! au guet ! hurlaient les servantes dans le bruit des verres qui se brisaient.

Accabe, posant son pilon taché de sang gascon sur la poitrine du routier épinglé au mur, retira son harpon en soupirant :

- Je vomis les Gascons, car ma belle-mère, paix à son âme de mule, était gasconne et il n'y avait pas plus garce qu'elle ! Mais je vais quand même lui prendre ses bottes, puisqu'il ne peut plus protester. Elles sont meilleures que les miennes ; du véritable cuir de Mazamet s'il vous plaît ! Le gascon épinglé fut dépouillé de ses bottes en un tour de main.

- Et n'oublions pas que pour un unijambiste, une paire de bottes, font en réalité deux jeux de bottes. Dans cette vallée de larmes, tout inconvenient doit avoir ses compensations.

Avec Marion et le Basque, nous sortîmes en courant, nus et serrant nos vêtements contre nous. Dans les rues environnantes, on entendait les routiers jurer effroyablement en nous cherchant :

- Mordiou ! Par le Sang Dieu ! Par le grand Satan !

- Faisons vite et suivez-moi, car je ne peux plus vous cacher chez mon père maintenant, haleta Marion dans la tiédeur du soir. Allons chez le changeur, c'est un ami sûr, suggéra-t-elle.

Elle tourna dans la rue aux Juifs. À l'enseigne de la balance portant comme devise sur son fléau : « *Au louis non rogné** », elle nous fit entrer par une petite porte, monta un escalier branlant et ouvrit la porte de l'étage. Dans une belle salle aux murs couverts de tapisserie, cinq Juifs à longue barbe, calottes sur la tête, caftans de soie noire et phylactères de buis pendant au front, discutaient tout en mangeant autour d'une longue table cirée recouverte de plats et de rouleaux de parchemin. Marion, toujours serrant sa robe contre elle, se pencha sur l'épaule du plus vieux et lui parla à l'oreille. Elle revint vers nous. Nous essayions de nous rhabiller en commençant par les bottes, et, nous toisant de bas en haut, puis de haut en bas, elle plaisanta :

- Oui, décidément, voilà deux natures bien fournies. Merci pour la leçon de choses, Messires. Mais soyons sérieux ! Rabbi Abahou, chef des prêteurs sur gages de Poissy et rabbin renommé pour sa science jusque dans les pays tudesques, accepte de vous accueillir chaleureusement dans sa maison. Grand ami de ma famille, il connaît la vôtre, Messire Anselme, car il a eu le grand honneur de financer toutes les expéditions qui ont permis à vos ancêtres d'illustrer vos valeurs et aux siens de s'enrichir de chacun de vos coups d'épée.

- Messire Abahou, je me souviens également très bien de vous avoir déjà rencontré très récemment, dis-je. C'était dans des circonstances bien aventureuses, à Argenteuil rappelez-vous, et pour une expertise de relique des plus délicates.

- Soyez le bienvenu, Seigneur Anselme. Je me souviens en effet. Hier, vous étiez aux mains des écorcheurs, vêtu de la Tunique-sans-Couture, aujourd'hui vous êtes tout nu, cherchant à échapper aux mains des mêmes écorcheurs. Avec vous, on ne doit pas s'ennuyer !

Pendant que nous nous rhabillions, rabbi Abahou, présentait ses invités :

- Voici Messer Abraham Worms qui nous vient des terres d'Empire, et voici rabbi Jacob de Malaucènes, Saül de Carpentras et Samson de Mazan, tous les trois natifs des états du Pape si accueillants aux juifs qui offrent à Sa Sainteté le double avantage de financer ses campagnes et sa diplomatie tout en attestant par leur existence même la véracité des Évangiles. Permettez-moi de vous inviter à partager notre modeste repas casher et de poursuivre notre discussion théologique à laquelle je vous autorise à prêter vos lumières. En effet, il va vous falloir prendre votre mal en patience. Les écorcheurs vont parcourir les rues toute la nuit à votre recherche. Vous ne pouvez pas ressortir pour l'instant. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'ils ne s'en prennent pas au quartier juif dans leur déception de ne pas vous retrouver. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous ne changerons rien au déroulement de notre réunion que nous allons donc reprendre.

Je m'assis en bout-de-table avec Marion et Maître Accabe et nous prîmes des assiettes d'étain. Rabbi Abahou nous expliqua aimablement :

- Nous avons l'habitude, entre rabbins et exégètes de villes et de pays éloignés de confronter périodiquement nos recherches sur la

Cabbale afin que les travaux des uns fassent progresser la science des autres. Mais nous n'en sommes pas encore arrivés là. Nous faisons seulement un tour d'horizon de la situation actuelle des Juifs, qui est bien préoccupante.

- Et en Allemagne, quoi de neuf ? demanda rabbi Abahou en se tourna vers Abraham Worms.

- En Allemagne, ce n'est pas brillant du tout. Tout a commencé comme chez vous et comme vous nous l'avez raconté tout à l'heure. C'était exactement à la même époque, lors de la Grande Contagion. Mais en plus grandiose ! On ne peut pas dire qu'on s'en prend aux juifs d'une manière générale et permanente. Non ! Mais il se produit de plus en plus souvent de ces explosions populaires pour lesquelles il faut trouver des boucs émissaires et alors c'est parti pour nous. Prenez l'exemple de Mayence. Il y a dix ans, la peste se propagea comme une traînée de poudre et les portes de la ville, que l'on ferma, et les ponts-levis, que l'on remonta, ne purent l'arrêter. En trois jours, les rues se remplirent de tellement de cadavres qu'on n'avait même plus le temps de les enterrer. Bien sûr, les juifs mouraient autant que les autres et ça, tout le monde pouvait le constater. Mais il n'empêche ! Quelques jours après le début de l'épidémie, Menahem, le changeur du pont aux Juifs, eut la très mauvaise idée de renvoyer sa servante chrétienne pour le vol d'un malheureux ruban de velours. Pour se venger, cette vipère raconta aux commères du marché aux noix que Menahem, juste avant l'arrivée de la contagion, l'avait obligée à ramener après la communion une hostie cachée sous sa langue. Elle déchaîna les passions en affirmant qu'il avait percé ce pain consacré avec un clou, qu'un flot de sang en avait jailli et que Menahem saisi d'horreur avait dû le jeter dans la cheminée. Et dans cette ville si tranquille, en un instant les passions s'animent, les vieilles peurs ancestrales crevèrent ce qui s'avéra n'être qu'un mince vernis. Une colonne de mégères assoiffées de sang se rendit chez le changeur

et, pour venger le sacrilège, le découpèrent proprement en huit morceaux bien distincts et les suspendirent à son enseigne de changeur. Les garçons bouchers, arrivant un peu tard sur les lieux et ne voulant pas être en reste, dépecèrent aussi son épouse et ses deux petites filles. Ils séparèrent fort proprement la peau de la chair et la chair des os, puis jetèrent les morceaux aux chiens comme des rogatons de pot-au-feu. On mit le feu à la maison pour la purifier du péché et on dansa toute la nuit à la lumière du brasier. De temps à autre, dans la foule dense des danseurs, un homme ou une femme atteint par l'épidémie galopante tombait sur les pavés et mourait en quelques instants. On jetait aussitôt son corps pantelant dans les flammes pour éviter la contagion. C'était un spectacle effroyable de sabbat ! Le lendemain, Mayence se réveilla atterrée. Du haut de leurs chaires, les prêtres jetèrent leurs anathèmes sur les criminels et les incendiaires et invoquèrent les bulles pontificales de juillet et de septembre 1348 interdisant sous peine d'excommunication le massacre et le pillage des Juifs. Ils se firent conspuer et l'évêque lui-même dut se retirer précipitamment dans sa sacristie pour éviter d'être écharpé. Les rues bruissaient de propos meurtriers ; on colportait que le sacrilège des juifs avait appelé la colère divine qui avait envoyé la peste pour punir la ville. On rappelait que Dieu avait, dans le temps, déversé le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe, mais qu'ici, c'était encore plus grave ; à la différence de Sodome, même les justes étaient frappés avec les impies. Dans le ghetto, les Juifs se terraient derrière leurs volets et leurs portes fermés, espérant détourner l'attention. L'émeute se déchaîna pendant deux jours : massacres, tueries, incendies et pillages. Pour ramener le calme, les échevins décidèrent de donner satisfaction à la populace et condamnèrent au brûlement ce qui restait de la communauté juive, même les enfants à la mamelle. On dressa d'énormes bûchers sur toutes les places publiques. Les bois environnants furent dévastés pour fournir les montagnes de fagots nécessaires et on se mit à brûler, à brûler. On prétend que douze

mille personnes auraient péri en trois jours. Sur le grand bûcher du parvis de Saint-Quirius, les flammes alimentées jour et nuit dégagèrent une chaleur si intense qu'elle fit fondre le plomb des vitraux, et même, dit-on, l'airain de la grosse cloche du tocsin. Après un si sauvage holocauste, tout s'apaisa ; il n'y avait plus de juifs à brûler et, de toute façon, il n'y avait plus de bois non plus pour le faire. Juste de temps à autre, quelques assassinats lorsque la rumeur publique prétend qu'un puits a été empoisonné. Mais enfin, pas plus qu'ailleurs. On m'a quand même signalé l'autre jour qu'à Nuremberg, on aurait accroché un pansement dégoulinant du pus infect d'un pestiféré au heurtoir de la porte du Grand Rabbin.

Rabbi Jacob de Malaucènes remarqua :

- Chez nous dans les états du Pape, nous n'avons pas subi les mêmes odieux traitements. Le Pape tient à ce que ses bulles de protection des juifs soient appliquées et il inspire une salubre sainte crainte chez ses sujets. Lorsque la Grande Peste remonta de Marseille où elle avait débuté, Shalom Beneszra, le changeur du pont Saint-Bénézet d'Avignon fut bien précipité dans le Rhône où il se noya. Mais tout s'arrêta là, car les archets pontificaux pendirent aussitôt les trois meneurs qui avaient exécuté ce crime atroce. Le peuple, frustré, raconta que le Pape Clément VI ne voulait pas que l'on massacrat ses banquiers, parce qu'ils avaient financé le banquet de son couronnement au couvent des Prêcheurs à Avignon le 19 mai 1344, banquet au cours duquel on employa trois mille deux cent cinquante douzaines d'œufs pour faire les trente mille tartes aux figues du dessert.

Samson de Mazan prit la parole à son tour :

- Mes amis, nous ne nous sommes pas réunis pour discuter de la situation, si triste soit-elle, mais de Thora et de Cabbale.

- Bon, je disais donc, reprit rabbi Abahou, que nos recherches sur la Thora se complètent fort bien. À l'école rabbinique de Poissy que

j'ai l'insigne honneur de présider, nous venons de décider de consacrer les dix prochaines années à l'étude du sens du mot hébraïque « léémor ». Et vous, à Carpentras à Mazan et en Avignon, vous vous consacrez depuis déjà quatre lustres bientôt à compléter le *Livre des Lois Perdues*. Au lieu de nous faire concurrence, nous devrions plutôt unir nos efforts et échanger le fruit de nos recherches. Je rappelle pour nos amis goyim, dit-il en se tournant vers nous – comment se pose cette délicate question :

La Thora, qu'en gros, vous les chrétiens, vous appelez la Bible, est immense et contient par définition tout l'univers. Et déjà ceci pose un problème de fond, comme le fit remarquer en son temps rabbi Abahou, mon très illustre homonyme : « Est-il pensable que Moïse ait acquis la connaissance de l'intégralité de la Thora ? Car il est dit que la dimension de la Thora dépasse de loin celle de l'univers. » C'est donc impossible et Dieu n'a pu en révéler à Moïse que les seuls principes essentiels pendant les quarante jours qu'ils passèrent ensemble sur le mont Sinaï. Et pourtant, rabbi Yehochoua Ben Qorah affirme : « Moïse passa quarante jours sur le Mont Sinaï, assis devant le Saint des Saints, béni soit-il, comme le fait le disciple devant son maître. Pendant le jour, il étudiait la « miqra » – la loi écrite – et pendant la nuit, la « michna » – le commentaire oral. Ben Bétéra a complété ainsi cette opinion : « Moïse est resté quarante jours sur la montagne commentant les paroles de la Thora, scrutant les lettres et additionnant les chiffres. »

Le problème se complique encore, car dans le Talmud il est écrit : « Rav Yedouha affirme au nom de Chmouel que trois mille lois furent oubliées pendant le deuil que les Hébreux portèrent pour la mort de Moïse. Et les fils d'Israël disaient à Josué : supplie Yaweh de nous rendre les lois oubliées... aussitôt les forces de Josué déclinerent et il en oublia trois cents préceptes supplémentaires tandis que sept cents doutes assaillaient son esprit ». Rabbi Braïta estime la perte plus importante encore : « Pendant le seul deuil de

Moïse, mille sept cents commentaires, analogies, calculs et procédés mnémotechniques furent oubliés. Mais rabbi Abahou les retrouva par le simple usage de la force de son esprit, ainsi qu'il est dit : « Otniël, fils de Kénaz, frère de Kaleb, s'empara du lieu-dit Quiriat-Sefer, qui signifie La Cité du Livre ». Ce sont ces lois oubliées que recherche l'école d'Avignon dont vous avez ici les trois représentants les plus éminents, conclut rabbi Abahou en se tournant vers nous.

- Éminent, Poil aux dents ! souligna Accabe. Je le sermonai : Accabe, un peu de sérieux ! Rabbi Abahou, leva la main en signe d'apaisement :

- Nous à l'école des rabbins de Poissy, comme nous sommes plus modestes qu'en Avignon, nous avons limité l'objet de nos études aux cent vingt sens du mot « léémor ».

- Intrigué, je demandai : « Léémor », qu'est-ce que c'est ?

- Dans les quatre derniers livres du Pentateuque apparaît très fréquemment ce verset : « Et l'Éternel dit à Moïse : parle aux enfants d'Israël en ces termes... » En hébreu « en ces termes » se dit « léémor ». Rabbi Lévinas racontait que son maître affirmait avoir découvert cent vingt interprétations différentes de ce seul mot « léémor » dont le sens est pourtant sans mystère. Lévinas ajoutait : « Mon maître ne m'en a révélé qu'une seule. J'ai deviné la deuxième par l'étude et le jeûne. La première interprétation, la seule que mon maître m'ait enseignée, traduit léémor par « pour ne pas dire ». D'après ce premier sens, il faut parler aux Hébreux « pour ne pas dire », c'est-à-dire en laissant beaucoup de non-dits pour obliger ses auditeurs à réfléchir. La deuxième interprétation, celle que j'ai découverte par ma seule méditation, mais avec l'aide du Très-Haut et du jeûne, consiste à traduire « léémor » par : « pour qu'ils parlent ». C'est-à-dire qu'il faut parler aux Hébreux avec suffisamment de conviction pour qu'à leur tour, ils se mettent à commenter et à enseigner. Cent vingt moins deux, il reste donc à ce jour cent dix-

huit significations du mot « léémor » à découvrir. Et moi, rabbi Abahou, très humble serviteur de Dieu, j'en ai trouvé une autre après trois années de méditation. Je propose de traduire « léémor » par « pour qu'ils rendent gloire ». Il faut parler aux Hébreux de façon à ce qu'ils rendent gloire à l'Éternel pour tout ce qu'il a caché dans les lettres et dans les chiffres de la Thora.

- Pardonnez, maîtres docteurs, à un pauvre Basque de vous interrompre, dit le harponneur. Mais vu qu'un Basque, même s'il est harponneur et unijambiste, ne doit négliger aucune occasion de s'instruire, je voudrais profiter de votre présence pour vous interroger sur un point extrêmement important.

- Parle donc, mon ami, répondit avec douceur rabbi Abahou ;

- Eh bien voilà ! J'ai passé vingt années de ma vie à ramer à la poursuite de baleines et de cachalots de toutes races. C'est un métier dur, mais de bon rapport quand on peut vendre en carême la langue et les joues d'une baleine aux chanoines de Toulouse qui sont très friands de ce poisson et qui payent gros. Mais je m'é gare... La nuit de la lune rousse, quand j'ai perdu ma jambe à la poursuite du Léviathan tacheté, j'ai bien vu à l'intérieur de sa gueule grande ouverte prête à engloutir mon pauvre genou, qu'il y avait les trois jumeaux chrétiens de la légende à l'intérieur. J'ai vu le chapiteau de Saint-Pé-de-Nivelle qui représente Jonas à l'intérieur de la baleine. Alors, dites-moi, vous les savants en Bible, est-ce vrai que la baleine, c'est habitable ?

Les quatre rabbins partirent en grands éclats de rire. Rabbi Abahou se reprit :

- C'est un grave problème que tu soulèves là et que bien d'autres avant toi se sont posé. Comme il ne serait pas convenable de discuter de nos questions cabalistiques devant des gentils, je nous propose de passer notre veillée à élucider ce cas d'école que pose notre ami le harponneur. Rébecca ! apporte-nous donc un cruchon

de ce vin de Cairanne que nos amis d'Avignon nous ont amené, car la nuit risque de se prolonger : ce sont de longues histoires que les histoires de baleine ! Je propose que tous ceux qui ont un peu de science sur le sujet y mettent leur grain de sel. S'il est bon de partager son temps entre l'étude et les affaires, il est bon aussi de passer de temps à autre une joyeuse nuit.

Sur ces paroles, il remplit généreusement nos verres et se mit à conter :

- Bon, puisque je suis chez moi, à tout seigneur tout honneur, je vais donc commencer. La baleine, c'est une histoire qui a commencé bien avant l'homme. Rappelez-vous, la Genèse (1,21) : « Le cinquième jour, Dieu créa les grands monstres marins et tous les êtres vivants qui se meuvent et dont les eaux pullulent ». Ce n'est que le jour suivant qu'il se consacra tout entier à son chef-d'œuvre, la création de l'homme. Puis il partit se reposer pendant le shabbat. Remarquez que le Livre ne parle pas de baleine, mais seulement de « grand monstre marin ». À cette époque, elle n'avait donc pas encore de nom et il faudra attendre les Psaumes pour apprendre comment ce monstre se nomme : « Léviathan l'immense fait écumer l'océan comme marmite qui bouillonne ». Quant à la taille, la Bible dit seulement que le Léviathan est un « grand monstre », mais grand comment ? C'est là tout votre problème, ami le Basque. Mais j'ai assez parlé, c'est le tour de mes invités. À toi, Marion de montrer ta science baleinière.

Marion couvrit son visage de ses mains fines et réfléchit quelques instants :

- Je veux bien prendre la suite tout en restant dans la Bible ; mais je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'une baleine.

- On verra bien. Allez-y quand même, dis-je en souriant.

- C'est peut-être une baleine mais peut-être un simple poisson qui joua par deux fois un rôle déterminant dans la vie de mon héros. Et

c'est même le premier homme à s'être frotté au sens littéral du terme avec une baleine. Le père Tobit – avec un « t », notez-le bien – quoique des plus pieux, était aveugle depuis quatre années lorsqu'il fiança son fils Tobie – avec un « e », notez-le bien – à la magnifique Sarra – avec deux « r », notez-le bien.

- Je dirais plutôt : « Sarra, avec deux « r », rotez-le bien ! » s'esclaffa le harponneur.

Nous sourîmes par courtoisie, et Marion poursuivit :

- Et Sarra, quoique très pieuse elle aussi, avait un gros problème : un démon, nommé Asmodée – avec un « e », notez-le bien, quoiqu'il fût mâle – la poursuivait de sa rancune pour des raisons que je voudrais bien connaître, mais que, hélas ! l'histoire ne nous dit pas. Du fait de cette rancune, Asmodée lui avait tué successivement ses sept premiers maris, et chaque fois, la pauvre, « juste avant qu'ils ne se fussent unis à elle, comme il est prescrit aux épouses », si bien que sept fois mariée, Sarra était encore une vraie jeune fille. Ce n'est pas une vie ! Sept banquets, et sept robes de mariée ! car on ne peut décentement pas remettre celle que l'on a déjà portée. La vox populi...

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Accabe.

- C'est la voix des harponneurs basques quand ils ne sont plus à jeun, plaisanta Jacob de Malaucènes.

- La vox populi, donc, commençait à répandre le bruit qu'Asmodée avait bon dos et que c'était en réalité Sarra elle-même qui aurait des mœurs de Barbe-Bleue et truciderait ses époux sur le seuil de la chambre nuptiale. Sarra souffrait de ces médisances et son père essayait de faire taire les rumeurs en disant qu'elle n'avait aucun mobile pour commettre ces crimes. Les temps étant venus, le père Tobit – avec un « t » – ordonna à son fils Tobie – avec un « e » – de partir épouser Sarra avec deux « r ». Malgré les fâcheux précédents que la médisance avait portés jusqu'à lui, il accepta et se mit en

route, manifestant par là un vrai courage de prendre rang après les sept malheureux postulants si démoniaquement trucidés. En chemin, le fils Tobie avec un « e » s'arrêta au plus fort de la chaleur pour se baigner dans l'eau du Tigre. C'est alors qu'un gros poisson chercha à lui manger le pied qu'il ne s'était pourtant pas lavé depuis les dernières Pâques. Comme vous le voyez, le Livre parle d'un gros poisson comme dans la Genèse, et c'est pour ce motif de cohérence des textes que j'en déduis qu'il s'agit d'une baleine.

- Moi aussi, je veux bien le croire, souligna Accabe, bien qu'une baleine dans un fleuve, nous n'avons encore jamais vu ça en Pays basque.

- Oui, mais il faut considérer qu'en ces temps reculés, si les patriarches pouvaient vivre plusieurs siècles, je ne vois pas pourquoi les baleines n'auraient pas pu s'offrir un petit séjour en eau douce, s'amusa Samson de Mazan.

- À ce moment-là, reprit Marion, l'ange Azarias qui passait justement par là – avouez qu'il y a d'étranges hasards – lui apparut et lui commanda : « Attrape le gros poisson ; ouvre-lui le ventre, enlève-lui le fiel, le cœur et le foie ; garde-les avec toi, car c'est un bon remède. Le cœur et le foie, si tu les fais fumer devant une femme attaquée par un démon, toute attaque sera repoussée. Quant au fiel, si tu en frottes les yeux d'un homme aveugle tout en lui soufflant dessus, il retrouvera la vue ». Tobie – avec un « e » – en garçon des plus obéissants, alluma un feu et y fit mijoter les préparations d'Azarias qui semblait s'y connaître en apothicairerie. Arrivé devant la maison de la splendide Sarra avec deux « r », Tobie – avec un « e » – en tomba éperdument amoureux dès le premier regard, et déclara qu'il était prêt à l'épouser sans tarder. Sarra accepta sur-le-champ elle aussi, car elle avait vraiment envie d'un vrai mari. On apprêta la cérémonie pour le soir même. Mais Tobie – avec un « e » – qui décidément jouissait de relations très haut placées, reçut cette fois la visite de l'ange Raphaël, rien moins ! qui

lui dit, bien entendu, ne lui vouloir que du bien et lui suggéra en conséquence de disposer le foie et le cœur fumés dans un brûle-parfum au pied de la couche nuptiale. Pendant le festin, Ragouël, le père de Sarra, en homme avisé qui ne voulut pas être pris de court comme les sept fois précédentes, appela son intendant : « Fais creuser sans tarder une huitième tombe au fond du jardin, à côté des sept autres. Mais fais-le très discrètement, car si Tobie vient, lui aussi à mourir, nous deviendrions sujets de risée et d'opprobre ».

Les deux jeunes et beaux époux se retirèrent dans leur tente. Le démon Asmodée – avec un « e » bien que mâle – qui avait l'oreille particulièrement fine, entendit du fond des enfers le joyeux remue-ménage qui commençait à agiter la couette et la tente de Sarra. Comme tout démon pris dans de vicieuses habitudes, il accourut ventre à terre pour son huitième petit meurtre de l'année. Mais, ô horreur ! Qu'est-ce là ? Une odeur de foie de baleine pas frais ! Et ce cœur de poisson faisandé ? Encore pire ! Nom d'un diable, quelle puanteur ! Il s'enfuit au grand galop de ses pieds fourchus, la queue traînant dans le sable du désert, sans aucun esprit de retour. Il semble que si les diables sont très peu sensibles au feu, ils le sont terriblement sur les affaires de nez. Il est vrai qu'avec du foie de baleine périmé en guise de parfum, la tente nuptiale ne devait pas exhaler toutes les fragrances de l'Arabie ! On dit que l'amour est aveugle, on serait avisé d'ajouter qu'il n'a pas d'odorat ! Revenu chez lui en compagnie d'une Sarra rayonnante d'avoir enfin conquis ce statut si désiré d'épouse, Tobie – avec un « e » – se souvint des conseils d'Azarias. Il frotta les yeux de son père Tobit – avec un « t » – avec le fiel du gros poisson, et souffla dessus. Tobit – avec un « t » – retrouva la vue et put enfin contempler avant de mourir le bonheur de son fils. Et voilà comment se frotter à une baleine vous protège des démons, vous permet de vous glisser sans problèmes dans une couche nuptiale, tout en vous ouvrant l'œil et le bon !

Tous applaudirent.

- À votre tour, rabbi Saül, dit rabbi Abahou en ajustant sa calotte sur son crâne chauve, et voyons si les juiveries des états papaux ont autant d'esprit d'enfance que de science !

- C'est d'un garçon assez populaire dont je vais vous parler maintenant, commença rabbi Saül. Il vivait aux temps bénis de Jéroboam, deuxième du nom, roi de Jérusalem. C'étaient des temps très anciens, quelque chose comme huit siècles avant la naissance de votre prophète Jésus. Ce garçon bien sous tous rapports est connu sous le nom de Jonas. Ah, je vois que notre ami basque en a entendu parler ! En bien, j'espère. Mais attention, ce n'était pas une grosse légume. Non ! Juste un de ces petits prophètes de second ordre, un de ces douze personnages que l'on appelle du reste les Petits Prophètes, et parmi lesquels on trouve des gens aussi peu connus du grand public que Osée, Joël, Amos, Michée, Abdias, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. De ces douze petits, le plus aimé du menu peuple, c'était incontestablement Jonas à cause de sa baleine. Bien que n'étant qu'un petit prophète de rien du tout, il avait ses entrées chez l'Éternel comme beaucoup de monde en ce temps-là. Au cours d'un de ces entretiens divins très privés, ne voilà-t-il pas que Jéhovah décide de l'envoyer convertir Ninive ! Ninive, vous vous rendez compte ! Ninive dont les habitants sont peut-être pires encore que ceux de Sodome ! Jonas ne peut se permettre de refuser : il connaît comme vous l'entêtement de l'Éternel ! Mais il préfère jouer au plus fin... avec l'Éternel ! C'est dire si Jonas était plutôt limité du côté de la cervelle. Bref, il ne trouve rien de plus malin à faire que de monter comme passager clandestin à bord d'un vaisseau qui s'en va dans une direction exactement opposée à celle de Ninive. C'est ce qu'il avait trouvé de mieux à faire pour berner son Créateur ! Mais, bien entendu, une tempête épouvantable se lève – suscitée par qui, je vous le demande ? – et

le bateau menace de sombrer. Cornichon, mais honnête, Jonas se fait connaître du capitaine et lui confesse qu'il a engagé avec son créateur une stupide partie de bras de fer qui est en train de mal tourner : cette affaire de tempête, c'est sa faute à lui, Jonas ! Borné, le Jonas, mais honnête et courageux, il faut en convenir !

Pour apaiser ce Dieu courroucé qu'il ne connaît pas en bon païen qu'il est, le capitaine, seul maître à bord, le fait précipiter à la baille comme un clandestin ordinaire de rien du tout, sans prendre aucunement en compte sa qualité de cinquième petit prophète. Mais rappelons que l'équipage était païen... Yahvé, bon prince, ne voulait pas la mort du pécheur et fait en sorte « qu'il y ait un grand poisson pour avaler Jonas ; et Jonas fut trois jours et trois nuits dans les entrailles du poisson » (Jonas II, 2). Rappelez-vous, la Genèse nous l'a dit : les grands poissons sont souvent des baleines, et donc j'affirme qu'il s'agit d'une baleine dans le cas Jonas. On sait même à quoi notre prophète avalé a occupé ces trois jours : il passa ces soixante-douze heures à prier, à se repentir et, bien entendu, à jeûner. Ces prières, on les connaît bien ; la Bible nous les détaille pendant vingt-neuf longs versets ! Je vous en fais grâce, car je sais qu'il ne faut pas ennuyer un auditoire de gentils avec ce genre de chose qui n'intéresse que des rabbins. Mais je remarque que vingt-neuf versets pour soixante-douze heures, cela ne fait jamais que 0,402.7 verset à l'heure. Pour un prophète, même petit, Jonas n'était pas un acharné de la prière ! Ou alors il faut admettre qu'il bégayait, ce qui ralentissait son débit, hypothèse qui a ma préférence.

- Mais, rabbi Saül, excusez-moi, l'interrompt Accabe, ce récit très intéressant ne répond pas du tout ma question : quelles étaient donc les dimensions intérieures de ce poisson-baleine ?

- Tu as raison, mon ami. Ce que certains considèrent comme décourageant dans la Bible, c'est qu'elle ne s'intéresse pas du tout à ce genre de détails futiles qui, pourtant, passionnent les foules,

hélas ! bien plus que les prières, les symboles et les implacables raisonnements. Mais l'histoire n'est pas encore finie. La soixante-douzième heure venait à peine de sonner, que Jéhovah commanda au poisson de vomir Jonas sur la terre ferme.

- Excusez-moi encore, Messire Saül, mais il y a de nouveau un point que je trouve obscur. Sur le chapiteau de Saint-Pé-de-Nivelle, la baleine a la taille approximative de Jonas. On voit sa tête de petit prophète dépasser de la gueule du poisson et on comprend que ses talons s'appuient sur la queue du monstre. Est-ce bien naturel pour un poisson robuste et en bonne santé de mettre soixante-douze heures à vomir un gars costaud dont les cheveux lui titillent les amygdales et dont les pieds lui chatouillent la queue ? D'autant que ce poisson stupide ne s'y est décidé que sur un ordre exprès du Créateur ! Sinon tout porte à croire qu'il ne se serait jamais résolu à le recracher. Non, dans la réalité, le poisson aurait dû avoir le hoquet, et même des nausées. Vraiment, toute cette histoire, ce n'est pas clair !

- Écoute, homme de peu de foi ! Trouves-tu que ton histoire de cachalot tacheté qui montre entre ses dents, par une nuit de lune rousse, trois têtes de jumeaux chrétiens est plus claire que celle de Jonas ? dit Messer Abraham Worms dans son rocailleux accent tudesque. Si tu veux à tout prix une explication, je te dirais que Jéhovah a choisi une toute petite baleine, uniquement pour ne pas enfler la tête et gonfler les chevilles d'un tout petit prophète de cinquième rang. Voilà, es-tu satisfait ? Bon ! Il me faut maintenant donner la conclusion de cette peu claire affaire et croyez-moi, elle est tout aussi obscure que le reste de l'histoire, reprit rabbi Saül. Le poisson était beaucoup plus obéissant que notre petit prophète – mais il est vrai que les animaux n'ont pas de libre arbitre comme nous l'a magistralement démontré Buridan – aussi vomit-il son passager stomacal non loin de Ninive. Et vous croyez sans doute que le rescapé serait perclus et courbatu de crampes, après ces

trois jours dans la baleine ? Il n'en est rien. Le prophéticule, frais comme un gardon, – ce qui est normal, vu qu'il sortait de l'eau – escalade la rive et, sans tarder, fonce sur Ninive qu'il convertit en deux jours. Je ne peux m'empêcher de les trouver très peu endurcis ces fameux mécréants ninivites, pour revenir sur le droit chemin en un doublon de jours. Il faut dire que pour les convaincre, l'envoyé de l'Éternel leur avait, comme c'est la coutume, promis les épouvantables châtiments habituels : l'eau, le feu, le fer et en prime quelques autres calamités mineures telles que la guerre, la peste, le choléra et la famine. C'est alors que Jonas est lâché par son chef. Jéhovah, qui avait pourtant promis une punition aussi terrible que celle qu'il avait fait tomber sur Sodome, fut ému par la rapidité du retour à l'ordre de Ninive et s'abstint cette fois de toutes représailles. Les Ninivites, ne voyant aucune catastrophe leur tomber sur le dos, rigolent ouvertement, et Jonas, furieux de cette inopportune clémence divine qui jette le discrédit sur ses capacités prophétiques, se retourne contre son Créateur en ces termes : « Voilà pourquoi je m'étais empressé de fuir en bateau, car je savais que tu étais un Dieu compatissant et lent à la colère. » Il est vrai que pour un prophète, servir un Dieu sans foudre et sans tonnerre, sans sanctions et sans châtiments exemplaires, ce n'est pas très gratifiant. Autant être berger ou boulanger. Mais Jonas oubliait qu'il n'était que le cinquième des douze petits prophètes. Et la dureté des châtiments est proportionnelle à la grandeur du prophète... Mais même pour un avorton de prophète de dernière zone, Jonas était très, très rancunier et il s'en va donc bouder derrière les remparts sous un soleil de plomb. Jéhovah, pas vexé pour un sou de cette bouderie, se souvenant qu'il comptait la compassion parmi ses vertus, fit pousser un ricin magnifique rien que pour préserver des coups de soleil son irascible envoyé. Jonas s'endort du sommeil du presque juste, à l'ombre fraîche des feuilles du ricin. Mais Yahvé, qui ce jour-là devait être d'humeur mutine, décide de lui jouer juste un tout petit dernier tour. Quand Jonas se réveille, le

ricin a perdu toutes ses belles feuilles et il a pris un de ces coups de soleil d'enfer qui vous pèle et vous dévaste un crâne chauve aussi sûrement qu'un potager africain ! Mais c'est justement à cette niche de son Créateur que Jonas comprit que Jéhovah dispose vraiment du destin des hommes : punir ou non les Ninivites, peler le crâne de son porte-parole préféré, faire pousser ou dépérir un ricin, faire avaler et recracher un prophète par une baleine ! Les voies de l'Éternel sont décidément insondables. Et c'est comme cela, mes amis, qu'il y a près de trois mille ans, un Juif fuyant les ordres de son Créateur devint malgré lui le premier habitant de baleine, établissant ainsi un record durable de séjour en poisson de trois jours, soit soixante-douze heures.

- Oui, ce fut un record qui dura six siècles exactement, dis-je, prenant mon tour dans cette joute. Ce n'est en effet qu'en 185 avant notre ère qu'un Grec releva le défi du Juif et porta ce record de séjour en baleine à un an, neuf mois et cinq jours, comme il nous le raconte dans son *Histoire Véritable d'un Voyage dans la Lune* qui commença, comme il se doit, par une exploration de l'estomac d'une baleine. Je vais vous raconter de mémoire le récit de ce Grec qui se nommait Lucien, né natif (comme on dit à Arras) de Samosate. Pardonnez mes possibles erreurs. C'est dans ce texte que j'ai appris le grec, il y a très longtemps maintenant, alors que je venais à peine d'être sevré. Un jour, touché de la noble soif de connaître les nouveautés du vaste monde, Lucien quitte Samosate et s'embarque avec cinquante bons-enfants dans une nef bien équipée et pourvue d'un pilote des plus sobres. Ils firent force rames vers les Colonnes d'Hercule qu'ils franchirent bientôt, puis s'engagèrent sur la vaste mer océane pour voir comment vivaient les peuples sur le bord de l'extrême bout du disque plat du monde. Au troisième jour, nos Grecs virent quantité de baleines dont une d'une taille extraordinaire, longue comme de Paris à Rouen et dont les nageoires faisaient blanchir les flots alentour. Ses dents étaient aussi fières que ces phallus de bois doré qu'on brandit pour la fête

de Dionysios. Lorsque les matelots virent le monstre accourir la gueule grande ouverte, ils recommandèrent leurs âmes aux dieux et s'enlacèrent pour ne pas être séparés dans une mort qui paraissait inévitable.

- Ces Grecs ne changeront décidément jamais, commenta Marion. Tous sourirent par courtoisie, et je repris :

- Fuyons ! C'est par la mort-bœuf le Léviathan décrit par le noble prophète Moïse en la vie du saint homme Job ! Il va nous avaler tous, gens et nef, comme vulgaires pilules ! hurla le pilote qui venait d'engloutir son cinquième quart de ratafia pour conforter un courage vacillant.

- Marion gloussa : je suis sûre que ce pilote grec avait dû frotter sa couenne au cuir de quelque juive pour connaître aussi bien sa Bible. Avez-vous remarqué que la connaissance est souvent affaire d'épiderme et que les langues s'apprennent par la langue ?

- Je repris : Un tourbillon projeta nos Grecs maritimes dans un estomac capable de loger cent mille habitants ! Le gosier du Léviathan était encombré de balles de marchandises, d'ossements blanchis, d'ancres rouillées, de cordages pourris, de futailles éventrées, de mâts de navire brisés... bref c'était un véritable rivage marin. Au loin, bien derrière les amygdales, émergeait une île avec de douces collines cultivées d'essences diverses, sur laquelle les naufragés abordèrent. Dans un bois peuplé de hérons et de cigognes, ils trouvèrent un petit temple dédié à Athéna sur le fronton duquel se trouvait gravée cette maxime de Pindare :

« Ne crois pas, ô homme entreprenant, à la vie éternelle !

Mais épuise plutôt le champ du possible. »

Ces Grecs qui riront plus tard de saint Paul à l'Aréopage, étaient déjà de beaux mécréants ! Mais revenons à nos marins. Alors commença pour Lucien de Samosate et ses quarante-neuf compagnons une vie d'aventures exaltantes. Sur cette île près des

amygdales, ils vainquirent tour à tour les hommes à têtes d'écrevisse, les affreux anthropophages Taricanes, ceux à corps de chat et têtes humaines, les immondes Tritonomendettes et les puants Carcinoquires aux mains de crabes. Après ces guerres de conquêtes, ils purent tranquillement se consacrer à la mise en culture de l'île de l'Estomac. Au bout d'un an et demi, ayant épuisé les joyusetés et les gaietés de la vie masculine, ils furent pris d'une terrible nostalgie pour les fossettes et les mollets des femmes du Pirée et surent à ce signe que les temps étaient venus de s'évader. Le sobre pilote, qui était le plus pressé d'entre eux, car il venait d'épuiser le dernier des tonneaux de ratafia trouvés sous la lulette du Léviathan, eut l'idée de creuser un tunnel dans le flanc de l'animal. Après avoir foré en vain pendant quatre cents coudées sans rencontrer l'air marin, mais seulement de la graisse répugnante, ils décidèrent de mettre le feu à l'animal. Ils coupèrent deux boqueteaux de chênes et allumèrent un brasier qui brûla sept jours d'affilée sans incommoder le monstre. La baleine, qui avait des problèmes de digestion avec toutes ces guerres intestines, avait pris l'habitude de bâiller exactement toutes les heures, ce qui permettait à nos Grecs de mesurer le temps. Aussi quand le septième jour, elle se mit à bâiller seulement toutes les trois heures, puis toutes les quatre heures, ils comprirent qu'elle était en train de mourir, d'autant que le vent d'ouest, celui qui venait de la queue, commençait à sentir diablement mauvais. Dans un dernier bâillement, elle rendit son âme de monstre à Jupiter, et nos Grecs en profitèrent pour sortir par la gueule restée ouverte. Le reste de l'histoire, et notamment comment ils purent ensuite atteindre la lune avec leur bateau, est tout à fait passionnante, mais dépasse le cadre de notre propos de ce soir. Et je bus un coup de rosé de Cairanne pour rafraîchir ma gorge en feu d'avoir tant parlé.

- Je vois bien maintenant que la taille de ces baleines-là, est sans commune mesure avec celles que l'on rencontre habituellement au large de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz, convint Accabe. Mais il y a

un autre problème que je ne comprends pas : comment faisaient donc ces Grecs pour y voir clair, lire les maximes sur les temples et ratisser leurs lopins de terre ? À l'intérieur d'une baleine, ce doit être très noir, et les glands des chênes ont besoin de soleil pour mûrir.

- C'est en effet une grave question, admit en souriant Saül de Carpentras et que l'on n'a pas résolue jusqu'ici. Mais laissons là ces questions scientifiques. C'est à mon tour de raconter une histoire de baleine. Je choisis de vous conter comment on célébra les trois messes de minuit de Noël sur un Léviathan. Je sais ! Vous allez me dire que les histoires de messes, ce n'est mon affaire, à moi qui suis juif et rabbin de surcroît. C'est vrai ! Mais n'oubliez pas que j'habite les États du Pape, et vous ne pouvez pas savoir ce qu'on entend comme histoires de messes par là-bas. Il y a cent vingt-huit clochers dans cette cité papale et par conséquent environ quatre cents cloches qui sonnent pour un oui ou pour un non : qu'on le veuille ou non, cela finit par vous donner une légère teinture chrétienne !

Voilà ! Cela se passait il y a un peu plus de deux cents ans. À cette époque, saint Brendan, Abbé de l'abbaye Saint-Patrick en Irlande, était déjà bien vieux, mais pourtant il terminait à peine son apprentissage de sainteté, qui, ne l'oubliez pas, chez les chrétiens comme chez les juifs est un bien long chemin. Et il était encore très éloigné d'avoir atteint la perfection, comme le lui fera remarquer saint Pierre un peu plus tard en le recevant en son ciel, car il ressassait depuis son enfance une puissante envie inassouvie : voir le paradis terrestre avant de mourir. C'était à son avis chose possible, puisque son filleul, le bon moine Mernoc – vos compatriotes ne portaient pas encore de noms de chrétiens en ce temps-là, puisque c'est précisément cette génération de saints irlandais qui allait donner à vos aïeux des prénoms aussi ravissants que Jacut, Bénodet, Méloir ou Thégonnec – le bon moine Mernoc dis-je, venait précisément de rentrer d'un périple marin sur son

auge de pierre. En ces temps reculés, rappelez-vous que les auges en pierres constituaient le moyen préféré de navigation au long cours de ces saints irlandais dont on a aujourd'hui complètement perdu le secret. Ce bon Mernoc racontait qu'au bout d'une longue pérégrination dans son auge de granit noir sur les bords occidentaux de l'Océan, il avait débarqué dans le lieu où n'accèdent que les hommes pieux, une île de la mer où ne souffle aucune tempête et où, pour toute nourriture, il suffit de respirer les arômes des fleurs du paradis au son des mélodies des anges, tant cette île est proche du Ciel.

Depuis le récit de son neveu, le vieux saint Brendan avait renoué avec son idée fixe : voir le paradis terrestre et mourir. À cette époque, les auges de pierre, mal commodes à gouverner, peu aptes à remonter le vent, étaient en passe de se démoder ; les jeunes préféraient du plus léger et surtout du plus confortable. C'est pourquoi, en homme moderne, il fit construire une nef de bonnes planches de sapin, soigneusement recouvertes de peaux de bœuf bien ointes de poix et de graisse de baleine afin que le vaisseau glissât plus légèrement sur l'onde. Et il s'embarque avec ses trois cents moines, moins le novice qui avait attrapé la coqueluche. Et bellement ils voguent, les hommes de Dieu ! La douce brise constante leur vient de l'orient et inexorablement les pousse vers le ponant mystérieux. Ils perdent tout de vue, sauf les vagues et la nue. Le vent favorable ne les incline pas à l'oisiveté, mère de tous les vices : crânement, en bons moines, ils tirent sur les avirons de toutes leurs forces et leurs muscles peinent et leurs os craquent pour atteindre le paradis ! Ils font de l'eau à l'île du Château-du-Diable ; ils prennent de la viande, des poireaux et des radis à l'île aux Brebis, et le troisième jour, au matin de Noël, Dieu leur donne bon vent et Brendan cingle vers une troisième île toute noire et luisante.

Tous ils y débarquent, sauf Brendan, trop vieux, qui veut ménager ses forces pour l'excursion du paradis. Toute la nuit et tout le jour les trois cents moines, moins le novice coquelucheux, font un beau service plénier sur la grève, comme en une église cathédrale. Puis, affamés, ils prennent la viande, les poireaux et les radis qu'ils avaient apportés et partent par le pays rassembler des fagots. Ils allument un grand feu et le repas de fête est bientôt prêt. Leur bailli après un signe de croix récita le Bénédicité: « Bénissez ce repas que nous allons prendre ! » Et tous alors de se lever et de s'écrier : « Ah seigneur abbé ! Au secours ! Au secours ! » En effet l'île vient de se mettre en mouvement et commence à s'éloigner du navire. Alors saint Brendan leur jette des espars et des « bouts » afin qu'ils puissent regagner le bateau, non sans mouiller leurs robes de bure. Accoudés au bastingage, ils peuvent voir maintenant leur île, leur feu, leur viande, leurs poireaux et leurs radis à dix lieux au moins. Brendan, levant les bras leur dit : « N'ayez pas peur mes frères ! Savez-vous la cause de votre peur ? Ce n'est pas sur une île que vous avez célébré la Nativité, mais sur le dos de Léviathan, la baleine, le plus grand des poissons des mers ! Ne vous émerveillez pas, mes frères. Dieu vous a amenés ici pour mieux vous instruire : plus vous verrez ses merveilles, plus vous croirez en lui, plus vous le craindrez et plus vous obéirez à ses commandements. Le Divin roi a créé ce poisson bien avant tous les autres et bien avant de nous créer !

Trem pés, les pieux Irlandais reprirent leur navigation. Après l'île des Oiseaux, le moustier de Saint-Albeu, le puits de l'Enfer, la fontaine de l'Oubli et la Chaudière Retrouvée, ils aborderont enfin l'île du paradis terrestre et regagneront l'Irlande pour porter témoignage de la splendeur du séjour des élus qu'ils consignèrent fidèlement et sans fioritures superflues dans les *Chroniques de la Navigation de saint Brendan*. Mais ceci est encore une autre histoire, conclut Saül de Carpentras.

– Que de merveilles ! Je le savais, bien que je n’aie rien vu ni rien fait, dans ma pauvre chienne de vie, murmura Accabe. Et même les baleines qui ont occupé tout mon temps, je n’en ai vu que de petits modèles tout à fait ordinaires à part, bien entendu, cette baleine tachetée avec les trois jumeaux chrétiens entre les dents dont je vous ai déjà parlé. La routine, quoi ! Il faut être Grec ou Irlandais pour voir des choses aussi peu ordinaires !

Il se faisait tard et le silence tomba. Par la fenêtre ouverte sur la nuit chaude on entendit un bruit de bottes et une lanterne jeta un éclair dans la pièce : « Rassurez-vous, bons bourgeois de Poissy, c’est le guet qui fait bonne garde ! »

Nous gagnâmes nos chambres et le sommeil tomba sur nous comme une masse. Le soleil venait à peine de poindre que nous prîmes, tous les trois, congé de nos hôtes banquiers et néanmoins théologiens. À ce cumul, il n’y avait rien de surprenant : saint Matthieu avait bien exercé à la fois la fonction de percepteur et celle d’évangéliste ! Rabbi Abahou m’assura que nous ne manquerions sûrement pas de nous revoir dans des circonstances aussi rocambolesques, puisque cela semblait devenir pour nous une habitude.

– Sur le seuil, Accabe dit au rabbin : Pour vous remercier, Maître Abahou, de m’avoir enseigné la science des baleines alors que je n’en avais que l’expérience pratique, je vais vous donner un sens de « Léémor » que j’ai trouvé cette nuit avant de m’endormir. Je vous propose « en te rasseyant ». « Parle aux enfants d’Israël en te rasseyant », pour bien montrer qu’il ne faut pas se précipiter pour commenter la parole du Très-Haut. C’est un peu l’équivalent de : « en tournant sept fois sa langue dans sa bouche », mais en plus digne, plus pondéré, plus biblique. Évidemment, se rasseoir pour réfléchir n’a pas empêché Pilate de se laver les mains d’une condamnation qui a changé le cours de l’histoire.

– Merci beaucoup mon ami pour ce sens que je vais conserver en effet comme la première et sans doute la seule contribution d'un goy à la Kabbale. Que dis-je d'un goy ? Tu as contribué à l'illustration du peuple basque en son entier ; que dis-je du peuple basque ? De toute la corporation des harponneurs ! Il ne me reste donc plus que cent dix-sept interprétations à trouver. Merci encore.

Marion décida de nous accompagner jusqu'à la Porte de Rouen avant de rentrer chez son père. Les rues périphériques commençaient à s'animer. Le centre de Poissy, à la hauteur du marché aux bœufs, était déjà un vrai capharnaüm. Les mugissements des troupeaux arrivant sans interruption de Normandie et les jurons des vachers qui jouaient du bâton pour rassembler leurs bœufs au péage de la cité, étaient assourdissants. Les cloches des taureaux conducteurs qui suffisaient en rase campagne à maintenir l'ordre des troupeaux étaient ici sans effet dans le tintamarre général. Nous enfoncions jusqu'à la cheville dans la bouse et le fumier. La Rue-aux-Bœufs était bordée d'étals de boucheries d'où le sang coulait en fumant de chaque pas-de-porte pour se perdre dans une gadoue pourpre. Les assommeurs, leur maillet à la main, prenaient le frais entre deux abattages. Les apprentis disposaient sans arrêt de nouvelles peaux sanglantes et puantes sur des piquets pour les sécher au soleil. La fraîcheur de la nuit persistait encore, mais l'odeur était déjà suffocante. Dans une flaque de sang, les pieds et les jambes rougies, un franciscain prêchait devant un groupe de harengères dépenaillées : « c'est Frère Francesco » présenta Marion. Et nous nous arrê tâmes pour l'écouter. Le ton du sermon était puissant et les phrases bien balancées, c'était un maître qui parlait :

– ... il y aura du sang partout. Il y aura du sang dans les rues, du sang dans les fleuves. Les gens navigueront sur des flots de sang, des lacs de sang, des fleuves de sang... Deux millions de démons

sont lâchés dans le ciel... parce que plus de mal a été commis au cours de ces dix dernières années qu'au cours des cinq mille qui les ont précédées. Ce qui reste de temps au monde avant que ne s'accomplissent les Écritures, n'est pas plus large que la main d'un nouveau-né. Ce temps qu'il nous reste n'est qu'une petite pomme, la seule qui tienne encore faiblement à l'arbre et qui est bien près de tomber. Il survient au ciel beaucoup de signes, trop de signes, qui annoncent que la fin des temps n'est plus très éloignée. Ce monde est sur sa fin. Il n'est qu'un vieil édifice ruineux dont le mortier s'effrite peu à peu ; dont les pierres se délitent et se détachent irrésistiblement des voûtes ; dont les fondations s'affaissent ; dont les cloisons craquent et se lézardent de fissures ; dont l'humidité ronge les arcs-boutants. Et vous ? Regardez-vous ! Sur cette terre, dans cette ville, dans cette rue, regardez ce grouillement d'activité ! On s'occupe avec ardeur de planter, de bâtir, d'accumuler des trésors, comme si le monde était encore jeune. Comme si le rameau pouvait encore reverdir. Assommeurs, laissez tomber vos maillets ! Écorcheurs, lâchez vos couteaux ! Poissardes abandonnez vos harengs aux chats ! Tout à l'heure, demain, dans un mois, dans un an, vous rendrez vos comptes ! Et que montrerez-vous ? Vos peaux de bœuf en train de sécher ? Vos harengs défraîchis ? Vos vaches débitées en rôtis ? Ce seront là vos justifications ? Serez-vous sûrs alors, que vous aurez vécu comme ces oiseaux du ciel dont parlent les Écritures ? Et rappelez-vous cette parole essentielle, cette parole pleine de grâce, cette parole si pure et si émouvante...

– Putain con ! Oh putain con ! Oh putain de putain ! Le voilà ce fils de pute ! hurla une des têtes casquées au vocabulaire si étendu qui venaient d'apparaître sous le Porte de Rouen. « Foutu cul bréneux ! Ah ! Vouï, foutu cul bréneux ! Foila l'Aigremont ! » glapit le lansquenet.

– Les écorcheurs gascons et leurs collègues suisses ! murmura Accabe. Sauvons-nous, ils sont trop nombreux ! Ils vont nous brûler les pieds, nous saigner comme des porcs ! nous peler, nous dépiauter, nous dénervier !

– Vite, rentrez chez vous, Marion ! nous allons avoir une chaude partie. »

Et tirant ma dague, je fis front, tandis qu'Accabe, calant solidement sa jambe d'ivoire entre deux pavés, vérifiait de son pouce le pointu de son harpon. Un silence compact était tombé sur la Rue-aux-Bœufs. La foule s'écrasait contre les murs pour laisser le passage à la douzaine de soudards qui accouraient dans un bruit de ferraille. Le Padre Francesco brandit son crucifix : « Vade retro bande de Satanas ! Adeptes de Belzébuth ! Valets de Gog et Magog ! Antéchrists ! »

« Tu devrais toujours porter le deuil, être couverte de haillons et abîmée dans la pénitence, afin de racheter la faute d'avoir perdu le genre humain... Femme, tu es la porte du diable. C'est toi qui as touché l'arbre de Satan, et qui, la première, a violé la loi divine. »
Tertullien

CHAPITRE 9

**Où Anselme, suspendu dans les balues
des tours jumelles de Villennes,
doit son salut au lard de la baleine,
écoute pontifier le moine misogyne,
découvre la fable du lépreux en plussisse,
surprend la vraie nature du Bouc et du Cabri,
et pour finir prend la clé des champs.**

La douleur vrillante qui me taraudait le crâne me tira de mon évanouissement. Ces animaux de Gascons et de Germains n'y allaient pas de main morte ! Cela devait faire des heures que j'avais perdu connaissance. J'étais couché sur des barreaux de fer. Je m'assis et ma tête heurta d'autres barreaux, la douleur me paralysa. Je portai la main à la tempe et la retirai humide de sang : ces soudards m'avaient proprement assommé ! J'étendis les bras, partout des barreaux. Soudain, le plancher se mit à tanguer en grinçant : j'étais une cage de fer pendue au plafond, et mes mouvements l'avaient mis en branle.

- Mais où suis-je ? dis-je à haute voix.

- Ah Messire, vous voilà réveillé, nous commençons à être inquiets ! Ils n'ont pas fait de quartiers sur le marché de Poissy ! pleurnicha le bedeau.

- Vos périodes d'inconscience sont beaucoup plus longues que vos phases de lucidité, ironisa la voix d'Escarboucle. Nous avons le plaisir d'être bouclés dans les fameuses « balues »* de fer, dans le tréfonds des culs-de-basse-fosse des tours jumelles de Villennes, où vous venez de nous rejoindre avec Accabe. Cela fait déjà deux jours sans fin que nous, nous croupissons ici avec le bedeau depuis l'affaire de la clairière des Pierres Levées. On ne peut pas se lever, tout juste s'asseoir.

« Tout superflu a été enlevé,
De libres, nous sommes devenus esclaves.

À quoi bon vivre encore ? » (Maccabées 2-11)
récita d'un ton monocorde le bedeau.

- Allons bedeau, n'oubliez pas qu'il est aussi écrit :

« La Sagesse descendit avec lui dans la citerne,
Et ne l'abandonna pas dans ses chaînes » (Sagesse 10-14)
plaisanta Escarboucle, et c'est le moment de vous rappeler que l'homme ne doit jamais désespérer, surtout lorsque, comme vous, il a voué sa vie à Dieu.

- Vous me rappelez la confiance de saint Barthélemy qui chantait son espoir dans le Seigneur alors que la peau de son dos grésillait déjà sur le grill chauffé à blanc. Mais à peine eût-il terminé sa prière, qu'il rôtissait et suait sa graisse comme une vulgaire saucisse de Toulouse. Et rappelez-vous que l'on n'a jamais vu réapparaître les nombreux malheureux qui ont été jetés cul par-dessus tête dans les oubliettes de ces tours jumelles depuis qu'elles sont aux mains des routiers.

Au fond de moi-même, je ne donnais pas tort au bedeau. L'air tiède et moite sentait le caveau renfermé. De l'eau croupie gouttait de la voûte. La faible clarté qui tombait de l'étroit soupirail percé dans les quatre mètres d'épaisseur du mur à la jointure du plafond ne suffisait pas à dissiper les ténèbres de ce cul-de-basse-fosse. Le

silence était total à part le sinistre grincement des chaînes qui retenaient les balues entre plafond dégoulinant et sol bourbeux : on ne devait pas faire de vieux os dans ce cachot ! L'histoire des tours jumelles elle-même n'était pas faite pour me remonter le moral. C'est sous Philippe Auguste que Guiraudet, sire de Villennes, les avait fait construire. Il avait deux fils jumeaux, ignares, brutaux, puants et velus comme des sangliers de Margeride que leurs vilains surnommaient d'ailleurs les Cochons du Vexin. La laideur des mâles de la famille, génération après génération, était si constante que ce trait physique finit par devenir leur patronyme et même par désigner leur fief : Villennes. Leur seul but dans l'existence était le pillage et le viol. Pour le pillage, le sire de Villennes n'y trouvait rien à redire. C'était une tradition de famille qui venait en droite ligne de Teutboldus le Roux en personne, fondateur de la lignée, qui combattait à Soissons aux côtés Clovis. Tête-au-Bol, comme on le surnommait familièrement, avait vicieusement incité son camarade de combat, un guerrier franc aussi stupide qu'intrépide, à réclamer le vase que Clovis s'était attribué, puis à le briser avec éclat sur les chaussures du prince. Pour faire main basse sur le butin de son collègue militaire borné, Tête-au-Bol le Roux avait patiemment attendu douze longs mois que Clovis fracassât le crâne de l'imprudent impudent. Le Vase de Soissons avait marqué l'ascension sociale inexorable des sires de Villennes. Puis neuf cents ans de mariages croisés dans la noblesse de la région avaient porté à leur perfection ces qualités de sournoiserie, de goût du meurtre, du vol et de l'incendie qui donnaient tant d'éclat à cette famille. C'est dire si l'attrait de la rapine était profondément ancré dans le sang bleu de cette noble lignée ! Mais le viol, le sire de Villennes n'aimait pas. Pourquoi violer, alors qu'il suffisait de laisser courtoisement le choix aux prisonnières entre le lit de leur vainqueur et la noyade dans les fossés puant de Villennes sous les romantiques coassements des

milliers de grenouilles dérangées ? L'amour se devait en ces temps nouveaux d'être courtois !

Quoi qu'il en soit, en bon connaisseur de ses antécédents familiaux, Guiraudet de Villennes craignait qu'à peine aurait-il rendu son infâme dernier soupir, ses deux fils ne s'entre-tuassent pour la possession du château. Il fit donc raser sa belle forteresse et bâtir, à la place, deux redoutables tours jumelles réunies par une seule courtine. Une unique entrée donnait accès aux deux tours : ainsi les deux frères devaient être perpétuellement d'accord pour entrer et sortir de chez eux par la seule porte existant dans le château. Le baron pensait avoir trouvé là le moyen d'éviter toute guerre de succession entre ses fils et les fils de ses fils à jamais. En effet, le système fonctionna correctement pendant cinq générations. Mais à la bataille de Poitiers l'ingénieuse combinaison se grippa. Le père tomba de cheval et fut mâlement égorgé par un agile coutilier, huitième fils borgne d'un gras tripier flamand. Ses deux fils – le Long-Cochon du Vexin et le Tors-Cochon du Vexin – se précipitèrent pour empêcher que la fameuse hache franque paternelle, enrichie de cabochons de verre teinté et qui venait de la bataille de Soissons, ne tombât entre des mains ennemies autant que plébéiennes. Long-Cochon fendit verticalement en deux le présomptueux coutilier d'un seul coup d'estoc et Tors-Cochon le coupa horizontalement en deux morceaux égaux d'un seul coup de taille. Piétinant les quatre morceaux flamands encore pantelants, les deux Cochons, le Long et le Tors, se saisirent en même temps de la hache. D'une parfaite égalité dans la cupidité comme dans la stupidité, aucun d'eux ne voulut lâcher prise le premier, et, alors que la bataille tournait à la déroute et que la débandade des chevaliers français s'amplifiait, ils se sautèrent à la gorge, se saisirent par la chevelure et se plantèrent mutuellement leur dague en travers du cou. Ils trépassèrent sans vouloir ni se lâcher la chevelure ni se dessaisir de la fameuse hache qui devint ainsi

responsable de l'extinction de la race des Villennes. Sic transit gloria mundi !

Aniella, leur sœur, hérita les deux tours. Elle était aussi velue que ses frères, et aucune des nombreuses expéditions militaires que son père avait montées pour susciter par la force une improbable vocation de mari chez ses voisins n'ayant réussi à convaincre les récalcitrants, elle était encore fille. À dire vrai, il était difficile de savoir qui, de l'éventuel beau-père, des défunts beaux-frères jumeaux ou de la prétendue était l'élément déterminant de ce refus unanime, car les Villennes étaient une famille unie. À l'annonce de la mort de tous les mâles de sa famille, Aniella rugit de joie et dansa une gigue effrénée : elle était désormais seule baronne de Villennes !

En digne héritière de cette lignée, elle fit preuve d'un sens politique aigu en envoyant sans délai son palefrenier en ambassade chez le Barbot de Guyenne, routier et lieutenant du Bouc de la Dordogne, pour lui proposer le mariage, avec en dot les redoutables deux tours jumelles, elle-même se présentant comme un simple accessoire de la propriété. Elle avait le sens politique et c'était bien vu : le Barbot de Guyenne, ancien garçon boucher, était borgne, et aussi velu, teigneux, coléreux, brutal et aviné que les Villennes. Sa puanteur proverbiale lui avait valu ce sobriquet de Barbot, du nom de ces poissons avariés que les pêcheurs du gave d'Oléron utilisent pour appâter leurs filets. Il saurait donc faire honneur à la lignée. Sa cupidité sans borne le porta à accepter sans la moindre hésitation ce mariage d'amour et il devint ainsi le vingt-deuxième Cochon du Vexin.

Il fut du reste immédiatement séduit par sa jeune épouse chez qui il appréciait une communauté d'appétits brutaux. Le nouveau maître des lieux, en connaisseur, tomba aussi en admiration devant la balue. Il disait éprouver une véritable émotion esthétique à la vue des solides barreaux de fer forgé bruni et des souples anneaux

de la chaîne d'acier qui la reliait au plafond. Cette balue avait été construite par le forgeron de Villennes pour le compte de Gasce de Villennes, qui sous le règne du roi Philippe le Hardi, y envoya en villégiature sa femme qui refusait de vendre l'une de ses métairies pour financer la participation de son doux mari à l'expédition des Flandres décrétée par le roi. Les vertus d'une retraite à l'ombre et à la fraîcheur furent telles que l'épouse avait spontanément accepté cette spoliation après avoir passé seulement deux mois dans sa balue. Il est vrai qu'elle y avait perdu toutes ses dents du haut. Ce séjour l'avait rendue si malléable que pour faire bonne mesure, elle vendit aussi sa belle maison de ville à la seule joie de revoir le soleil et se réfugia chez les chanoinesses de Poissy dont le parrainage royal la mettait à l'abri de son bouillonnant mari.

Le Barbot avait le même sens de la grandeur que son épouse, une balue ne leur suffisait pas. Alors peu de temps après leur mariage, ils en firent construire trois autres pour y détenir les prisonniers raflés lors des chevauchées du mari. Quatre cages, c'était sans doute voir trop grand, mais la dépense sans frein est d'essence aristocratique, seul le gâchis ostentatoire définit la noblesse ! D'autant que les cages s'avérèrent de bons placements : quelques semaines de Balue suffisaient en général pour provoquer spontanément une hausse du taux des rançons. Et voilà dans quelle demeure et dans quelles mains je me trouvais avec Escarboucle, le bedeau et Accabe le Harponneur. C'était la première fois que les quatre balues étaient simultanément occupées, mais je n'arrivais pas à m'en sentir honoré.

Le soir ne devait pas être loin de tomber, car la rare lumière venant du soupirail avait presque disparu. Le grincement de nombreux verrous que l'on tire nous sortit de notre engourdissement. Le geôlier entra, clés à la ceinture, lanterne d'une main et panier de nourriture à l'autre. Le cachot s'éclaira et, clignant des yeux, je vis nos quatre cages de fer se balancer au bout de leurs chaînes à

environ deux mètres au-dessus du sol fangeux. Aux mouvements des lèvres du bedeau mon plus proche voisin, je compris qu'il s'était réfugié dans la prière. Il avait raison ! L'aide de Dieu serait bien nécessaire pour nous évader. Devant moi se trouvait la cage d'Escarboucle dont je voyais bien qu'elle avait pleuré silencieusement. Quant à Accabe, derrière moi, il dormait du sommeil du juste. C'était décidément un homme que rien ne pouvait entamer ! Justement, il s'éveilla en s'étirant, passant les bras et les jambes à travers les barreaux : « Ah ! le dîner ! »

Le geôlier nous passa à chacun, au bout d'une perche, un gros morceau de pain, des viandes froides, de l'eau et du vin :

- Sire Barbot vous gratifie, messires et gente damoiselle, d'un régime de faveur. Mais qui ne durera pas au-delà de demain.

Arrivant sous la cage d'Accabe, il s'assit sur un billot de bois taché d'un pourpre suspect qui avait manifestement une autre destination que celle de siège :

- Camarade, permets-moi de tailler une bavette. C'est à ton harpon que je t'ai reconnu. Tu es Accabe le meilleur harponneur de Biarritz. Et toi, tu ne me reconnais pas ? Et il approcha la lanterne de son visage.

- Ah, mais si, je te reconnais maintenant ! Tu es Bailluel le cuisinier du chapitre des chanoines de Toulouse à qui nous apportions à chaque carême, les meilleures langues et les plus juteuses joues de baleine. Et je me souviens de ces seaux de lait de baleine que tu nous achetais et avec lesquels tu fabriquais ce fromage si réputé qui faisait tourner la tête des plus rassis de tes employeurs. Mais que fais-tu là ? Tu es devenu geôlier ?

- Ah, les hasards de la vie ! Tu sais ce que c'est : la roue de la Fortune n'arrête pas de tourner comme on dit. Un jour en haut, un autre en bas. Figure-toi que je voulais me perfectionner dans mon art et réussir un plat nouveau qui devait me procurer gloire et

richesses. Un marin anglais, sur les quais de Bayonne, m'avait appris que, dans la pluvieuse Irlande, une tribu de pêcheurs cuisine les paupières de baleines en tourtes flambées à l'esprit de malt tourbé. Il paraît que les princes irlandais en font leurs délices. Je me suis donc mis en route pour l'Irlande, car je croyais tenir là mon destin : les chanoines sont encore plus gourmands que les Irlandais. Passant par Poitiers, c'était il y a deux ans, au lendemain de la bataille, je voulus, moi aussi, prendre ma part du grand dépouillement des centaines de chevaliers français fauchés sur la plaine. Le désastre avait amené une grande affluence de rapineurs sur le plat pays. Des rixes éclataient sans arrêt pour une épée, pour une casaque, pour une bourse. Déjà, les voleurs étripés étaient aussi nombreux que les chevaliers navrés. Derrière un buisson, à l'abri des regards, je trouvai un homme coupé en quatre, par parts égales, sur les morceaux duquel deux autres pauvres transis se tenaient par la barbe de la main droite, leurs mains gauches agrippant une hache barbare. Au manche de la hache brillaient des pierres précieuses encore plus grosses que celles du reliquaire de saint Eutrope. Je me dis que ce trophée pourrait faire ma fortune encore plus rapidement que les paupières de baleines au malt tourbé. Mais à peine avais-je mis la main sur le manche, qu'une lame me raya la pomme d'Adam. À son fil sans reproche, je reconnus un bon acier de Tolède. Mais la connaissance n'est que peu de chose sans la sécurité ! C'était le page des défunts qui revenait donner une sépulture décente à ses maîtres. Il me donna le choix entre avoir la gorge tranchée sur-le-champ ou me mettre à son service. Je choisis, je ne sais trop pourquoi, le service. Et c'est comme ça que je suis à Villennes. Hélas ! ici, personne n'aime la bonne cuisine ; ce sont des bâteurs ; la quantité, c'est tout ce qu'ils demandent et ils ont pour la cuisine une souillon qui fait l'affaire. C'est pourquoi on m'a mis à cet emploi de geôlier, moi un maître queux de chanoines si gourmands ! Mais parlons plutôt de toi, ami Accabe. Je te vois avec ton pilon d'ivoire ; on m'a raconté comment

un pêcheur aragonais t'avait tranché la jambe d'un seul coup d'un tranchoir à lard de baleine un soir de beuverie à l'Irouléguay dans une taverne de Saint-Jean-de-Luz.

- Ce sont là médisances de concurrents. C'est en fait la fameuse baleine blanche tachetée qui un soir de pleine lune...

Il était temps d'intervenir dans cette touchante réunion de copains :

- Non, mais vous n'allez pas vous mettre à raconter votre vie tour à tour alors que nous sommes enfermés dans des cages à mi-hauteur d'un cul de basse fosse ! Nous sommes tous de vrais amateurs de cuisine et à ce titre, vous devriez nous tirer d'affaire. D'autant que je saurai vous récompenser et vous mettre à l'abri des repréailles en vous prenant à mon service à Aigremont ; comme cuisinier, bien entendu.

- N'oublie pas, Bailluel, que nous sommes pays, et tous les deux amateurs de baleines, ajouta Accabe. Cela fait deux raisons supplémentaires de nous aider.

- Ah non ! Il n'en est pas question ! Vous connaissez le tarif de la maison pour les fautes professionnelles du geôlier ? Langue tranchée pour bavardage inconsidéré avec un prisonnier. Narines élargies au fer rouge pour avoir permis aux prisonniers de descendre un moment de leurs cages et faire quelques pas dans le cachot. Oreille coupée pour avoir écouté une proposition d'évasion sans la rapporter au Barbot. Et le clou, si je puis dire : pour une évasion réussie, ce sont les deux génitoires arrachées avec la pince à retirer les tiques des lévriers de chasse et clouées pour l'exemple sur la potence qui égaie la cour du château ! Dans ce cas précis, il me semble que je cumulerais tous ces châtiments. Admettez-le, je ne peux me passer de tous ces accessoires, même pour aider un pays dans l'embarras, même accompagné d'un éventuel futur patron. Le devoir est le devoir. Je vous souhaite une bonne nuit. Le maître va venir vous voir tout à l'heure ou demain.

Il se retira avec sa lanterne plongeant le souterrain dans l'obscurité la plus totale. De longues heures passèrent sans que nous puissions trouver le sommeil. Je me tournais et me retournais sans arrêt sur les barreaux rouillés en ressassant les événements. Jusqu'ici, j'avais eu vraiment beaucoup de chance. Mais cette fois, il serait très difficile de me tirer des griffes d'Aymerigot de Calbrette à qui son lieutenant, le Barbot, ne manquerait pas de nous livrer. De Bouc à Barbot, on se doit de s'entraider ! Ce maudit Bouc ne me lâcherait pas. Mais pourquoi donc depuis mon retour de captivité, le trouvais-je périodiquement en travers de mon chemin ? Tout cela se terminera très mal. Comment en finir avec lui définitivement ? Pourrais-je le convaincre une fois pour toutes que cette affaire de trésor templier n'était que racontars de bonne femme à la veillée ? Des récits de vieillards perdant la boule et ressassant leur jeunesse, essayant de retrouver le temps de leurs vertes saisons fringantes et flamboyantes. Cinquante années avaient glissé là-dessus. Les lacunes des témoignages déformés par le temps éclairent aujourd'hui ces récits tronqués d'une aura de mystère propre à enflammer les imaginations. Le souvenir des flammes soufrées des bûchers magnifie les dernières déclarations des moines soldats, leur conférant cet accent de vérité qui avait suffi, ces dernières décennies, à jeter dans l'aventure tant de soldats de fortune qui poursuivaient leurs rêves fous de trésors dans un sillage de tortures, d'incendies et d'exactions.

Escarboucle avait fini de sécher ses larmes. Elle flottait désormais dans un demi-sommeil qui devait être peuplé d'une foule d'Anselme aux bras ouverts, aux sourires accueillants et aux lèvres tendres.

Le bedeau, apaisé par ses prières, avait fini par confier son sort à la Vierge noire de Rocamadour, si accueillante aux petits et aux affligés. Accabe, qu'aucune adversité ne pouvait entamer, rêvait de baleines blanches tachetées de noir dont il tranchait la langue

pourpre qu'il déposait sur le présentoir d'argent de chanoines pansus qui le comblaient de présents.

Tout le monde finit par sombrer dans un sommeil agité, peu avant le premier chant du coq.

Les verrous grincèrent de nouveau. Une vague lueur permettant de distinguer le contour des cages nous apprit que le jour venait de se lever. Bailluel, l'ex-cuisinier des chanoines, actuellement geôlier du Barbot le Cochon du Vexin, entra avec le déjeuner. Le Bouc de la Dordogne le suivait et me toisa, le sourire aux lèvres :

- Messire Anselme, je vous souhaite bien le bonjour. Nous devenons vraiment inséparables ces derniers mois. Comme il fait un peu sombre ici, permettez-moi de vous donner des nouvelles du temps : c'est vraiment une belle journée qui s'annonce. Dommage que vous ne puissiez en profiter. Pourtant, il ne tient qu'à vous d'être dehors dans quelques instants. Il vous suffit de me donner votre parole de me dévoiler toute votre science sur le trésor d'Aigremont et de me laisser le chercher avec vous. Nous le partagerons ensuite par parts égales. Rien de plus. Et, bien entendu, vos compagnons seront libres eux aussi.

- Mais Aymerigot, vous ne comprenez donc pas qu'il n'y a pas de trésor. Je l'ai cherché, et je n'ai rien trouvé. Ce n'est qu'une légende...

- Je vois que vous n'êtes pas raisonnable. Alors, je vais vous dire ce qu'il va se passer. Demain, nous infligerons au bedeau le supplice de l'eau, qui, malgré sa profession ne sera pas bénite. Un solide entonnoir de cuir bouilli entre les dents, et hop ! on boit sans pouvoir souffler, tout un gros tonneau d'eau fétide jusqu'à ce que la tripe éclate sous la pression. En général, c'est le nombril qui cède le premier projeté au plafond par un jet d'eau du plus bel effet. Si vous n'êtes toujours pas devenu raisonnable à la vue d'un bedeau baignant dans son jus, on passera au harponneur. Pour lui, c'est

simple. Avec le couteau à étriper les cochons, on lui raccourcira sa jambe valide à la longueur de l'autre, pilon en moins bien sûr. C'est un supplice que j'adore à cause de l'antiquité de sa noble tradition. Comme me l'avait raconté dans le temps le curé de Calbrette, le Grec Procuste – un sacré brigand comme moi ! – couchait ses prisonniers sur son lit ; il sciait ce qui dépassait du dossier pour les plus grands et attelait des chevaux aux pieds des plus courts pour les étirer jusqu'à la bonne longueur du matelas. Pour le harponneur, à vue de nez, je crois qu'il faudra raccourcir. Mais rassurez-vous ! On mesurera quand même avant, car la tradition, c'est la tradition ! Je vous souhaite bien du plaisir Maître Accabe. Après-demain, si la vue de toutes ces épreuves ne vous a pas fait fléchir, cher Anselme, on passera à votre belle charbonnière. Je me propose d'accrocher sa belle chevelure noire à la meule de pierre du pressoir à cidre, puis d'atteler un cheval boulonnais à ses pieds mignons, qui tirera jusqu'à ce que soit la peau de son beau crâne cède, soit que ses pieds se détachent. En général, c'est la peau des cheveux qui craque en premier. Ensuite, on la laissera s'égoutter dans le pressoir à cidre jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang. En général, cela prend la matinée. Si vous n'êtes toujours pas convaincu, eh bien ! vous croupirez dans votre balue jusqu'à ce que votre détermination fléchisse ! Espérons que ce sera avant que vos cheveux ne tombent de pourriture, que vos ongles ne se détachent tout seul sous la moisissure et que votre peau ne pèle et ne se racornisse sous l'effet conjugué de la gale, des bubons et de la vermine.

- Mais je vous en donne ma parole ; je ne sais rien sur ce trésor, hormis des racontars et des délires de vieillards que vous connaissez tout aussi bien que moi.

- Eh bien, je n'insiste pas ! Je vous laisse réfléchir. Vous avez tout votre temps... jusqu'à demain ! Bedeau, puisque tu seras le premier, ne bois pas trop aujourd'hui, car n'oublie pas que tu dois

te rattraper demain. Heureusement, la journée sera chaude et tu auras soif. Et toi, geôlier, nettoie-moi cette porcherie qui pue autant que les chicots du Barbot ton patron. Nous avons spectacle demain pour les libations d'eau bénite du bedeau et je tiens à ce que ce soit propre, car la dame de Villennes qui est une hôtesse tout ce qu'il y a de plus accueillante, nous honorera de sa présence. N'oublions pas que, malgré son odeur, c'est une femme des plus délicates. Et il sortit.

Cette fois-ci, c'était de nouveau le terrible Bouc modèle B, celui de ma défaite à Poitiers, de l'embuscade d'Étienne Marcel à Paris, du massacre des Jacques, le costaud, le fruste et le cruel, si différent décidément du délicat Bouc modèle A d'Aigremont et d'Argenteuil ! L'avenir s'annonçait sombre ! Bailluel le geôlier prit un balai de bruyère et se mit à l'ouvrage. Abattus, nous ne soufflions mot. Puis il alla dans le couloir et revint en roulant une énorme barrique de chêne qu'il cala avec des coins de bois. Il posa dessus un gros entonnoir de cuir noir armorié d'un poisson à moustaches, armes parlantes du Barbot. Les préparatifs pour la cérémonie de l'eau bénite du lendemain ! À cette vue, le bedeau poussa des gémissements aigus :

- Pitié Messire Anselme, dites-lui tout !

- Mais je ne sais rien, hélas ! répondis-je. Ne crains rien, garde espoir. Tout n'est pas encore perdu. Il cherche simplement à m'impressionner.

Mais le bedeau ne m'écoutait pas et continuait de gémir dans ses mains. Puis il se mit à prier à haute voix. C'est à ce moment qu'une voix féminine, claire et haut perchée couvrit ses patenôtres :

« Lard à pois ! Lard à pois !
De crier, je suis hors d'haleine
C'est baleine, viande de carême
Elle est bonne à gens qui l'aiment. »

- Je rêve ! dit le geôlier dont la fibre atavique de cuisinier de baleine fut subitement émoustillée par ces paroles. C'est bien là le cri de la corporation des vendeuses de lard de baleine, ou alors je deviens fou !

- Mais non, c'est bien une vendeuse de gras de baleine, confirma Accabe, des professionnels comme toi et moi ne peuvent se tromper !

« Lard à pois ! Lard à pois !

De crier, je suis éreintée

C'est aussi viande de fête

Elle est bonne à gens qui l'aiment. »

Le geôlier en avait les lèvres pendantes d'effroi. Il se mit à genoux : Notre-Dame aie pitié ! C'est le démon qui parle dans le noir de ce cachot !

- Mais non, balourd ! Ce n'est pas le diable ! Mais ça n'en est pas loin, puisque je suis une femme ! Hé, geôlier ! Psitt ! Regarde donc le soupirail, gros lard sans pois !

De nos positions au plafond, nous ne pouvions juger de l'apparition qu'à travers les mines du geôlier qui fixait le soupirail et roulait des yeux hagards :

- Mais qui es-tu ?

- Je suis Guillemette, la Guillemette d'Aigremont. Tu sais, la femme au forgeron Tiescelin.

Je repris subitement espoir. Avec cette maîtresse femme comme alliée, tout redevenait possible.

- Tu es bien la Guillemette d'Aigremont, celle qui s'était portée volontaire pour apaiser la fureur des routiers lors de l'occupation du château ?

- Mais oui, gros tas ! C'est bien moi, en chair et en os. Surtout en chair !

- Ah ! Par la bonté divine et par tous les saints ! Les routiers ont chanté tes exploits dans toute la région ! Des nichons pareils, ils n'en avaient jamais vus avant ! Des fesses de cette fermeté, ils en avaient la bave aux lèvres rien que de raconter ! Et cette ardeur à la tâche ! Même les plus anciens, avec trente années de service, n'avaient encore jamais rien vu de semblable, même dans les Flandres chez les Bataves où pourtant les ménagères, dit-on, sont les plus ardentes !

- Eh bien, sac à vin, ce n'étaient pas là exagérations de Gascons toujours prêts à enjoliver pour faire baver les copains d'envie ! C'est, je dois le reconnaître en toute modestie, la vérité vraie. Avec moi, c'est même toujours la vérité toute nue, quoi ! Mais si je suis là, c'est parce que les routiers m'ont dit que tu étais beau garçon et vaillamment emmanché. Mais des on-dit n'ont jamais suffi à une honnête fille qui ne rechigne pas devant le boulot ! Comme à saint Thomas, il me faut la confirmation des yeux et des mains. Puisque tu as entendu grand bien de mes nichons, les voici. Sont-ils aussi beaux que dans les récits de tes copains ?

- Mais je ne vois rien, tu es à contre-jour !

- Eh bien, laisse-moi donc entrer quelques instants pour que je te les montre ! Tu verras, ils sont encore plus beaux qu'on le dit.

- Ah non ! Je ne peux pas ! Comme dans les courses de taureaux du Pays basque, je risque les oreilles, le nez et la queue !

- La queue ! La queue ! ils ont tous ce mot plus souvent à la bouche que là où il faudrait ! Tant pis pour toi ! Je m'en vais de ce pas chez le meunier d'Orgeval qui lui, au moins, sait prendre ses risques pour une belle fille. Toi, tu es bien comme mon époux Tiescelin, tout en paroles, mais une tête aussi vide que ses chausses. Allez mon bon, ne fais pas ton ours péteur ! Ouvre-moi ce soupirail. Je suis trempée par l'eau puante des fossés. Je vais attraper la mort. Il faut que j'enlève ma robe, que je la fasse sécher et que je me lave.

Je vois que tu as une belle barrique d'eau bien propre et bien fraîche ; tu m'aideras à me rincer le dos en l'aspergeant avec l'entonnoir.

- Ah ! te rincer le dos ! Bon d'accord ! Mais juste le temps de t'aider à te sécher et après tu disparais, car je risque gros.

- Et moi, mon gros, je risque mon dos dans l'affaire en te le confiant, car c'est ma joie de vivre ! Tu ne crois pas que c'est un gros risque aussi ? Mais aux dos bien nés, la valeur n'attend que le nombre des gros !

- Riche nature ! laissa tomber Escarboucle écoeurée.

Amusé, je précisai : intrépide nature !

Vaincu, le geôlier ouvrit le soupirail et aida la belle à descendre.

- Geôlier, retiens-moi, s'il te plaît ! Plus doucement, car que je risque de m'entamer le cul de façon irrémédiable sur la râpe des moellons de ton soupirail, gloussait la belle, qui savait y faire, dans un retroussis de jupes et de jupons qui réduisit à presque rien la résistance de Bailluel.

Voilà un pas décisif de fait vers la liberté, pensai-je. Voyons comment elle va s'y prendre pour le reste.

- Mais tu m'as berné ! Tu n'es pas trempée comme tu le prétendais et en plus il n'y a rien à voir ! grommela le geôlier dépité. Tu as même un châle pour te couvrir les épaules !

- Où est le problème ? Tu veux voir mes épaules ? Eh bien, décroche les cages !

- Ah, ça non ! rugit le geôlier.

- Allons ne fais pas ta mijaurée mon gras bichon ! J'ai dit seulement de décrocher les cages. Je ne t'ai quand même pas demandé d'en faire sortir les prisonniers. Je connais mes limites. Deux épaules valent bien le travail de décrocher quatre chaînes.

- Non ! pour deux épaules, le tarif, c'est deux chaînes !

- D'accord. Deux pour deux c'est équitable ; mais décroche d'abord, je ne montre qu'après.

Le geôlier actionna les treuils des cages du bedeau et d'Escarboucle.

- Tu vois, ça n'est pas si difficile. Il n'y a que le premier accroc qui coûte, c'est comme pour la vertu, susurra Guillemette en dégrafant hiératiquement son châle qui découvrit deux épaules laiteuses. Le geôlier avança la main.

- On ne touche pas ! sinon je crie à la garde et tu en prendras pour ton grade !

- Bon, j'ai vu. Ce sont des épaules, quoi ! bouda le geôlier. Il ne me reste plus qu'à remonter mes cages.

- Quoi, tu ne veux pas voir le reste ? dit-elle en remontant sa robe jusqu'aux genoux pour se masser la cheville sous les yeux attentifs du geôlier.

- Si ! je veux bien ; enlève ta blouse.

- Pour descendre la blouse, il faut descendre les deux autres cages.
»

Suant et soufflant, le geôlier se remit à actionner les treuils : nos quatre cages étaient par terre. Guillemette dénoua lentement sa blouse et d'un geste désinvolte, l'envoya sur le toit de ma cage. Le geôlier resta bouche bée. Le harponneur aussi, et moi donc !

- Je ne comprendrai jamais les hommes, murmura Escarboucle. Il n'y a dans cette blouse même pas de quoi dépendre une seule cage !

- Eh, la jalouse, chut ! Vous allez tout faire rater ! protesta à mi-voix le harponneur.

- J'ai dit on ne touche pas ! rappela la Guillemette qui se mit à danser lascivement pour mettre en valeur ses appâts tressautants. Et maintenant, mon bon, si tu veux voir la lune, le soleil et tous les astres du paradis, tu ouvres la cage du harponneur.

- D'accord, mais enlève ta robe avant : je n'ai pas confiance.

- Après l'appât des appas, il s'agit de ferrer en douceur, chantonna Guillemette sur l'air de « Lisette allons voir si mon merle ». Laissant glisser sa robe tout en dansant, elle apparut dans tout l'éclat de ses douces rondeurs de lait et de miel. Il y avait vraiment de quoi acheter toute la conscience professionnelle d'un geôlier consciencieux et même d'une caque entière de geôliers confits en conscience professionnelle. C'est à ce spectacle que j'eus la révélation de la véritable signification de deux mots que le chanoine Chrysostome m'avait enseignés dans mon enfance : marmoréen et immarcescible. Au bout d'un moment, ayant bien profité de la danse de la nouvelle Salomé, le geôlier se mit à rire :

- Je t'ai bien eu la belle ! Car il n'est pas question d'ouvrir quoi que ce soit. »

- Ah, oui ? Eh bien, c'est ce qu'on va voir ! Tu vas apprendre à connaître la vraie nature de Guillemette, celle qui a même réussi à mettre au pas son forgeron de mari. Je vais me mettre à crier. Et quand je dis crier, je devrais plutôt dire hurler à la mort comme une meute de loups à la pleine lune.

- Eh bien, crie, hurle ! Je dirai que tu es entrée par sorcellerie et on te noiera dans les douves pour magie et pour tentative de corruption de geôlier. Ah ! tu croyais me posséder ! Tu vois, c'est moi qui te possède. J'ai tout eu gratis ! Et quand je dis posséder, je connais la valeur des mots ; car ce que je n'ai pas encore eu, je l'aurai demain avant ton exécution. Toute une nuit avec toi, avec ou sans ton consentement ; apprends que c'est là le salaire du bourreau dans ce château !

La situation me parut subitement bloquée. Nous reprîmes soudainement conscience de la solidité des barreaux. Mais la belle avait de la ressource :

- C'est ce qu'on va voir ! Je vais hurler ! D'accord, je vais y passer, mais toi aussi tu y passeras. Car tu connais la réputation de ton Barbot de patron. Il punit même le seul fait d'avoir été tenté, affirmant avec l'évangéliste que ce n'est pas l'acte qui compte, mais seulement l'intention ! Tu ne te rappelles pas le Jacques du hameau de la Bidonnière ? Ah ! c'est vrai qu'à l'époque tu étais encore cuisinier chez les Basques ! Laisse-moi te raconter comment ça c'est passé. Le Jacques de la Sorgue, c'était un sacré braconnier. Un jour, il s'est fait surprendre alors qu'il courait une hase. Oh ! il n'avait pas de gibier sur lui, car il commençait à peine sa chasse ! Pour sa défense, il a protesté qu'il s'exerçait seulement à la course contre les lièvres. Le fiscal l'a cru et l'a relâché. Mais le Barbot ne l'a pas entendu de cette oreille ; il a fait saisir le Jacques chez lui par ses sergents et lui a déclaré : « Puisque tu aimes tant courir, je vais t'aider à t'endurcir la plante des pieds » Et il lui a fait bastonner les plantes sur la place du marché jusqu'à ce que mort s'ensuive. Puis il a fait couper les pieds et les oreilles du cadavre et les a fait clouer sur la porte de la chaumière du Jacques avec cet écriteau :

« Pour les oreilles d'un lapin
Dépassant des anses du couffin
La justice du Barbot
Exige les pieds du maraud. »

- Comprenez qui pourra ! comme dit le carme pendant le carême. Et remarque bien qu'il n'y avait même pas eu consommation du délit ! Pour toi, c'est vraiment regrettable, mais je crois que tu vas y perdre tous tes accessoires, des oreilles à la queue comprise. Et souviens-toi du vieux proverbe du Vexin : « Il y a un temps, où même le renard a besoin de sa queue ». Mais le geôlier terrifié ne semblait pas près de fléchir. Bon ! Puisqu'il me faut hurler à la

garde, je vais hurler. Et elle leva la tête vers le plafond, se pencha en avant pour prendre sa respiration, ouvrit largement la bouche, ses joues se gonflèrent jusqu'à en devenir rouge. Le geôlier leva les deux mains devant lui pour se protéger du hurlement qui allait jaillir :

- D'accord, d'accord... j'ouvre les cages, mais tais-toi, par tous les saints d'outre-mer ! Seulement, Messire, ne me laissez pas tomber ; emmenez-moi avec vous. Je ne faisais que mon travail. Je ne suis pas un mauvais bougre !

- J'ai pu apprécier ta conscience professionnelle et ton dévouement à tes chefs, Bailluel ! Mais la tentation était au-delà des forces humaines et il n'y a pas de honte à capituler ! C'est d'accord, je te prends à mon service comme cuisinier, mais ouvre vite.

En sortant, engourdi par mon séjour en cage, je fis un faux mouvement et heurtai la belle Guillemette qui étala sa nudité dans la gadoue épaisse. Je l'aidai à se relever :

- Excusez-moi, belle enfant.

- Ce n'est rien, Messire. C'est toujours un plaisir que de tomber sur le dos sous son seigneur et maître, dit-elle en essayant sans succès d'enlever le plus gros de la boue puante qui la recouvrait. L'ennui, c'est que si vous m'êtes tombé dessus, moi je suis tombée sur ma robe qui me semble définitivement gâtée dans toute cette ordure. Je ne pourrais pas la remettre même si je la retrouvais.

- Cela ne fait rien, il fait suffisamment chaud dehors. Et il y a des précédents : Vénus sortant de la vague n'était pas vêtue non plus. Je te donnerai une robe de brocart pour te remercier de ton aide que je n'oublierai jamais. Les autres s'étiraient et le harponneur remerciait son ex-geôlier et ex-collègue en baleine pour avoir cédé à une tentation qui avait débouché sur leur délivrance :

- Tu n'as rien à te reprocher, collègue. Ta résistance a été magnifique, mais ce que femme veut... La seule différence entre la chèvre du conte et toi, c'est que si la chèvre a pu résister jusqu'au matin, c'est que le loup était bien laid ! Le bedeau s'étira à son tour et déclama d'un air profond tout en se frottant les mains pour se détendre les phalanges :

- Qui trouvera une femme vaillante ? Son prix l'emporte de loin sur les perles. (Proverbes 31-10) ! conclut-il.

- Quand on parle de perles, le pourceau n'est jamais bien loin, grinça Escarboucle.

- Notre noirâtre et sauvageonne bûcheronne parle de pourceau ; je crois que je dois prendre ça pour moi. Et elle a raison ! Je pue comme une truie à la glandée. Viens donc m'aider à me laver, tu l'as bien mérité mon gros minet, dit Guillemette. Et frotte bien, car je ne sens pas la rose de Saron. L'ex-cuisinier prit son entonnoir et, ravi, avec un large sourire béat, entreprit de verser l'eau.

- Non, mais je n'en crois pas mes yeux ! elle va continuer jusqu'où cette fille à soldats ? gronda Escarboucle.

- Dis donc jeune tas d'os ! Si je n'avais pas eu les fesses que j'ai, tu aurais pu dire adieu à tes beaux cheveux après-demain, ne l'oublies pas ! Justement puisqu'on parle de fesses, geôlier, frotte aussi les miennes, dit-elle en se retournant, car c'est fondamental comme qui dirait. Et ma joie de vivre, ça ne se lave pas ?

- Sortons d'ici, sinon je crois que c'est moi qui vais me mettre à hurler. Cette femme est réellement infernale, elle a le diable au corps, gémit Escarboucle.

- Tu parles comme le prieur d'Aigremont. Dans toute jolie paire de fesses, il voit les joues du diable. De quoi pousser tous les jeunes gars du pays à désirer l'enfer. C'est sûr que, quand mes fesses seront aussi flapies que les tiennes, elles ne pourront plus ouvrir les

portes des prisons. Et crois-moi, elles n'ouvrent pas seulement les prisons : grâce à elle, j'ai mes entrées dans toutes les granges et dans tous les moulins jusqu'à Mantes. Elle ramassa son châle. Chère Escarboucle, ce châle est bien trop petit pour moi. En revanche, il me paraît tout juste fait pour couvrir tes maigres formes. N'oublie pas de me rappeler de te le donner quand nous serons de retour chez nous. Mais en attendant, ne pouvant me couvrir tout entière, tu préfères que je cache le haut ou le bas ? Messire, que préférez-vous ?

- Mais je vais la gifler cette garce ! susurra Escarboucle.

- Si vous cherchez une voie autorisée par la morale, dit le bedeau, je pense qu'il vaut mieux cacher le bas : car c'est toujours par le bas que nous sommes tentés.

Il était temps que j'intervienne :

- Assez d'enfantillage. C'est bien trop tôt pour se disputer. Nous ne sommes pas encore sortis de ce piège à rats. Tous se turent, prenant conscience des difficultés. J'expliquai que sortir de jour était très dangereux ; nous avons toutes les chances d'être aperçus. Mais d'un autre côté, attendre la nuit dans le cachot, c'était s'exposer à la visite intempestive du Bouc ou du Barbot. Le geôlier qui en était à sécher les tétons de Guillemette qui ronronnait et s'étirait en prenant des mines de chatte pour exaspérer Escarboucle, proposa :

- Messire, je connais les souterrains de ce château mieux que les seigneurs eux-mêmes. Je vais vous conduire à un endroit ignoré de tous où nous pourrons attendre la nuit. Il ouvrit la porte derrière laquelle Accabe récupéra son harpon d'ivoire posé contre le mur. Nous montâmes en silence un escalier de pierre.

- Finalement, je me suis trompé, murmura le bedeau qui suivait Guillemette. S'il vous plaît, je crois qu'il vaudrait mieux que vous

vous couvriez le haut ; monter un escalier met en mouvement beaucoup plus d'éléments que je ne pensais.

Au premier palier, le bedeau rompit de nouveau le silence :

- Excusez-moi, ma fille, mais ce n'est pas non plus la bonne solution, car vos fesses, hélas ! charmantes, s'agitent infernalement juste à hauteur de mon nez... je me sens devenir tout drôle... une langueur mêlée d'un étrange sentiment de jeunesse...

- Il va encore nous embêter longtemps ce débris de sacristie avec ses tentations de la onzième heure ? Tiens ma belle, dit Accabe en lui tendant sa chemise, enfile-la et fais-toi une robe avec ton châle.

Nous étions arrivés dans la salle des gardes et nos yeux endormis par une trop longue pénombre, se fermèrent sous la clarté que répandaient deux longues meurtrières. Nous nous saisîmes de haches, de dagues et de masses accrochées aux murs, et nous nous sentîmes soudain plus en sûreté. Bailluel le geôlier s'approcha d'un panneau de chêne représentant une tête et un buste de Gorgone, la bouche grande ouverte sur un muet cri d'horreur parfaitement adapté à cet endroit sinistre. Il enfonça l'œil droit d'un index assuré et la Gorgone tira une bestiale langue noire de buis poli que Bailluel repoussa fermement à l'intérieur de la gueule : une porte invisible s'ouvrit dans la muraille :

- Elle ne grince pas, car je viens presque chaque nuit dans ces passages secrets, et je les entretiens soigneusement pour passer inaperçu. Mais ne faites aucun bruit, car on pourrait nous entendre.

Nous suivîmes un étroit couloir creusé manifestement dans l'épaisseur d'un mur et faiblement éclairé par de fines fissures. Bailluel s'arrêta devant l'une d'entre elles : regardez par là, Messire. Je me penchai sur la fente : c'était la cuisine où s'activait une dizaine de gamines et de femmes. Après avoir descendu un nouvel escalier très étroit, nous débouchâmes sur une petite pièce garnie

de coussins. Le geôlier faisait les honneurs de la maison, fier comme un pape en Avignon :

– Ce sont là mes appartements secrets. Nous allons y attendre la nuit. Vous trouverez dans le coffre de quoi manger et boire. Profitez-en pour vous reposer. Vous pouvez parler, mais à voix très basse. J'ai vérifié que l'on ne peut nous entendre, mais on ne sait jamais.

Une fente donnait à droite sur un cabinet de travail : table avec sabliers, plumes, encriers et coupelles de sable pour sécher l'encre, étagères avec rouleaux de parchemin et in-folio :

– C'est la bibliothèque du chapelain, un vieil acariâtre tout confit dans ses rancœurs.

Par la fente de gauche, on apercevait une chambre avec ses coffres et ses tentures. Une souillon y faisait le ménage et remettait en place les peaux de loup sur un lit à baldaquin. Notre déjeuner était copieux et les coussins nous semblaient des couches royales après les rigueurs des barreaux de fer des balues. Dans le fond le plus obscur, Guillemette entreprenait de récompenser Bailluel tout en babillant :

– Pour te remercier de ta conduite, je m'en vais parfaire ta connaissance des baleines. Eh oui, je connais les baleines, bien que n'ayant jamais quitté Aigremont ! Je tire ma science de l'apothicaire de Béthemont, un bel homme, fort comme un Maure espagnol et toujours prêt à l'action comme un arbalétrier génois. À la dernière Saint-Michel d'hiver, il a eu la délicatesse de saigner douze fois mon forgeron de mari, alors qu'une seule fois aurait suffi. C'était le seul prétexte possible pour revenir me voir. Il me racontait que bien avant d'avoir commencé ses études en apothicairerie, il souffrait déjà d'une nature si exubérante qu'elle lui gâtait la vie et qu'il ne pouvait apaiser par les saignées ordinaires. Son seul soulagement, et c'était disait-il une pure constatation d'ordre

médical, lui venait lorsqu'il m'accompagnait après chaque saignée de mon mari dans la touffeur de la forge pour vérifier si le foyer était encore approvisionné en charbon de bois. Nous prenions alors gentiment un peu d'exercice sur la paille afin de lui permettre d'affronter le froid du dehors. Mais c'est par compassion que je me dévouais ; je voyais bien qu'il débordait d'une vitalité réellement malade, le pauvre, et que j'étais la seule à pouvoir apaiser, car sa femme était une de ces maigrichonnes bourgeoises de Saint-Germain dont chacun connaît la réputation de froideur. Mais à suivre une médication aussi énergique de multiples saignées quotidiennes, mon forgeron de mari s'affaiblissait très vite – les hommes ne sont pas si solides qu'ils le paraissent – aussi, j'ai dû abandonner le traitement de l'apothicaire pour céder ma place à la femme du sacristain de la maladrerie, une forte femme s'il en est. Mais à part saigner à blanc les maris des plus belles femmes du pays, ce bon apothicaire avait une passion : fabriquer des remèdes à base de blanc de baleine. Tout en reprenant notre souffle sur nos bottes de paille de la forge, il me racontait que toute sa science, il l'avait acquise à la librairie de l'abbaye de Joyenval dont il saignait le mari de l'épousseteuse en chef des parchemins. Entre deux saignées de l'époux, ils avaient l'habitude de se reposer dans le chauffoir pendant que les copistes étaient à vêpres. Et c'est là qu'il avait étudié le *Livre des Subtilités des Créatures Divines* de Hildegarde de Bingen. En fait il n'avait lu, m'a-t-il dit, que le premier chapitre – De la Baleine – car les copistes ne s'étaient pas encore attaqués au reste de cette somme considérable. Il paraît que l'Hildegarde avait une parfaite connaissance de cette bête aquatique qui cumule le sec et l'humide et qui, de ce fait, a une parenté avec le lion et l'ours. Elle mange de tout et en énorme quantité, mais heureusement surtout des poissons, ce qui est très utile, car sinon la mer serait tellement encombrée par les poissons qu'on ne pourrait plus y naviguer. Quand elle a trop mangé, la baleine alourdie ne peut plus nager. Elle se met alors à rejeter l'eau en telle quantité qu'elle

en redevient légère et de si bonne humeur qu'elle fait des bonds joyeux hors de l'eau ; c'est le seul moment où on peut la capturer. L'été, lorsque la rosée devient abondante, elle quitte l'eau et marche sur ses nageoires sur les sols qui contiennent des sucres de terre. C'est là que la femelle pond ses œufs que le mâle qui la suit vient féconder. Et c'est ainsi que les baleines naissent sur la terre ferme, contrairement à ce que beaucoup croient.

Accabe qui écoutait, lui aussi, était subjugué :

– Décidément, la science, c'est beau ! Je ne savais pas tout ça ! Moi, ce que je connais des baleines, c'est simplement ce que j'en ai vu au cours de ma chienne de vie de harponneur, et c'est, je le vois bien, peu de choses. Une sainte en sait plus qu'un Basque, c'est normal ! Mais c'est égal ; je trouve que les baleines basques sont vraiment très différentes des baleines tudesques ou des baleines de la Bible dont parlaient les juifs de Poissy. Chez nous par exemple, les baleines ne marchent pas sur terre et ne pondent pas. Même leur forme est différente : au Pays basque, les baleines, c'est plutôt rond et épais. Or je me suis laissé dire l'autre jour à Paris, par le cuisinier de l'auberge À l'Âne-qui-Brait, que le viandier de la corporation des aubergistes de Paris range la baleine parmi les poissons plats entre la plie et la sole. Mais il n'a pu me dire d'où venaient ces baleines plates.

– Nous, dans les cuisines de Toulouse, c'est exactement comme à Biarritz, on considère les baleines comme de gros poissons gras et ronds, confirma l'ex-geôlier ex-cuisinier canonial et actuellement en passe imminente de devenir l'amant de Guillemette.

– Eh bien, mon gros lapin ! reprit Guillemette, voilà pour te remercier, les remèdes que mon apothicaire a trouvés dans le parchemin de sainte Hildegarde de Bingen. Pour faire un onguent contre la goutte, il faut prendre une cervelle de baleine, la faire cuire à gros bouillon dans une marmite neuve en remuant vigoureusement. Puis on pile de l'herbe-aux-goutteux, on rajoute

un peu de baume ordinaire et on refait cuire. On passe au mortier pour obtenir un bon onguent. Pour la goutte, on peut aussi faire macérer pendant une nuit les paupières de la baleine que l'on applique au lever du soleil sur les membres malades. Pour obtenir un contrepoison universel, on réduit en poudre par parts égales le poumon et le foie séchés, on rajoute une lichette de marrube et du miel par parts égales. On fait cuire le tout dans du vin bon et pur et on fait boire en trois fois, à jeun, avant le lever du soleil. Mais c'est une préparation un peu longue pour l'utiliser avec des poisons foudroyants. Pour les scrofules ou les maladies de glandes, c'est encore plus simple et plus rapide : on applique simplement sur le mal la vessie de la baleine. L'apothicaire aurait voulu m'apprendre aussi comment traiter la folie à partir de la baleine, mais mon forgeron était alors très bas et je suppose que c'est la femme du sacristain de la maladrerie qui a hérité ce beau savoir.

– Mais quoi mon beau, tu boudes ? Ah ! je vois : puisque tu es maintenant presque aussi savant que mon apothicaire, rapproche-toi un peu que je te requinque de la façon dont je traitais ce savant homme ; car les hommes, savants ou pas, c'est du pareil au même.

La journée passa lentement entrecoupée de recettes de cuisine de baleine que Bailluel tint à donner à Guillemette en remerciements de ses recettes de baume. Après le déjeuner, chacun s'étendit pour faire la sieste. Au plus fort de la chaleur, une porte qui claqua me précipita avec Bailluel aux fissures du mur. Deux prêtres venaient d'entrer dans le cabinet de travail : un petit gras, chauve et vieux et un grand jeune sec aux yeux brillants et noirs. Le grand sec alla jusqu'à une étagère et saisit un gros paquet de feuilles :

– Voilà, Messire Chanoine d'Urfé, le début de cet ouvrage sur lequel je travaille depuis trois mois maintenant, car le service de la chapelle de ce repaire de brigands me laisse bien des loisirs. J'aimerais bénéficier de vos conseils éclairés.

– Parlez, mon fils, et soyez sans crainte. Nous autres, gens d'Église, nous sommes tous gros d'ouvrages propres à réformer le siècle...

– Lui, il est surtout gros de bonnes viandes juteuses, murmura Accabe qui venait de nous rejoindre à la fente.

– Et c'est déjà très bien que de commencer à accoucher d'un projet sur du bon parchemin. C'est prometteur mon fils, exposez-moi donc votre plan.

– Eh bien, voilà ! J'ai été très impressionné l'année dernière par la lecture du *De Planctu Ecclesiae* que le franciscain galicien Alvaro Pelagio, Grand Pénitencier de la curie d'Avignon, rédigea à la demande de Jean XXII. En fait, c'est surtout le chapitre XLV de son Livre II qui m'a décidé à écrire. Il y démontre que non seulement les femmes ont tous les défauts des hommes, mais qu'elles souffrent en plus de cent deux défauts qui leur sont propres. Cent deux en propre ! Vous vous rendez compte ! Bien sûr, la plupart sont des lieux communs, comme le défaut numéro un par exemple : « Les paroles des femmes sont mielleuses » Ou le numéro deux : « La femme est trompeuse. » C'est connu de tous. Beaucoup de ces imperfections féminines ont même été commentées depuis la plus haute Antiquité. Prenez le treizième défaut par exemple : « La femme est pleine de malice. » Nous le savons depuis l'Ecclésiaste : « Toute malice est petite à côté d'une malice de femme. » (verset XXV).

– C'est à peine croyable d'entendre ça ! murmura Escarboucle. Que fait-il du verset XXVI de l'Ecclésiaste : « Heureux le mari d'une bonne épouse, le nombre de ses jours sera doublé ! »

– En revanche, poursuivait le grand sec, d'autres défauts sont étudiés d'un œil vraiment neuf qui montre toute l'acuité du regard porté par ce franciscain sur la vie d'aujourd'hui. C'est le cas du défaut quarante-huit : « Les femmes sont bavardes, surtout à la chapelle ! » Voilà qui sent le détail juste, criant de vérité. Mais elles

sont trop bavardes en toutes circonstances, jusque dans la rue, comme le montre l'anecdote suivante. Le grand prédicateur saint Vincent Ferrier, convaincu d'être l'Ange de l'Apocalypse annonciateur de l'Antéchrist, prêchait un jour dans les rues de Salamanque en ces termes : « Craignez Dieu et glorifiez-le, car voici l'heure de son jugement dernier. Je suis moi-même cet Ange annoncé par saint Jean l'évangéliste. » La foule se met à rire et on lui lance des pierres. Comme un cortège funèbre passait au même moment, Vincent exhorte la morte de confirmer ses dires. Obéissante, la morte se lève, proclame très distinctement qu'il l'est en effet, se recouche et redevient cadavre : celle-ci n'a pas pu s'empêcher de parler même après sa mort ! Celui que je préfère, c'est le tout dernier petit défaut, le cent deuxième : « Certaines femmes sont incorrigibles. » Voilà qui clôt la liste sans appel tout en résumant à la perfection l'imperfection fondamentale de la nature féminine. C'est ce livre aussi magnifique que profond qui a déterminé ma vocation d'écrivain. Mais moi, je tiens à aller au-delà et à établir en forme de démonstration systématique et irréfutable l'essence inférieure et sulfureuse de la nature féminine. Je compte, bien entendu, me baser sur les écrits les plus vénérables de la tradition, mais aussi, et c'est là toute la nouveauté, je veux m'appuyer sur les écrits des médecins et des pédagogues sans oublier pour autant le jugement de la sagesse des nations. Mon titre est déjà tout trouvé : *De Natura Mulierum*. Ces trois mots montrent ma détermination à être exhaustif et à ne rien laisser dans l'ombre. J'aurais pu chercher à étonner mon lecteur par la construction astucieuse d'un plan résolument original, mais je laisse ces facilités à d'autres. J'ai préféré suivre la voie austère de la chronologie. C'est pourquoi mon chapitre premier s'intitule *De la Conception*. Cela peut paraître banal, mais le fondement de tout mon raisonnement, c'est la différence des sexes entre l'homme et la femme.

– Le fondement, c’est en effet le terme approprié, commenta Guillemette.

– Et pour trouver cette différence, il faut oser soulever la feuille de figuier qui voile « l’endroit par où prend nom la femme » comme dit le poète, et qui résume, selon saint Augustin, toute la question : « Tota mulier in utero. » Et que voit-on sous le feuillage pudique ? Rien justement !

– Quel piètre observateur ! commenta à nouveau Guillemette.

– C’est parce que sous la feuille on ne voit rien, qu’Aristote, le père de toute science, a pu dire que « la femelle n’est qu’un mâle mutilé et imparfait. » Les médocastres l’observent à tout moment : « Si les organes sexuels de la femme sont situés à l’intérieur de leur corps, contrairement à ceux de l’homme qui sont à l’extérieur, cela tient à l’imbécillité de la nature féminine qui n’a pu expeller et jeter dehors lesdites parties. » Nos barbiers chirurgiens constatent aussi que la gestation est plus rapide et par conséquent plus parfaite pour les mâles, c’est pourquoi certains pensent que Dieu insuffle l’âme au garçon dès le quarantième jour et le cinquantième seulement pour la fille, dont la fabrication réclame une maturation plus lente. Les sages-femmes, dans leur sagesse populaire, ne disent pas autre chose en affirmant : « La femme enceinte d’un fils est plus reposée et gaillarde en toute sa grossesse, sa peau plus vermeille, son œil plus gai et plus vif, son teint plus net et plus clair, que pour une fille. » Du reste, elle a meilleur appétit quand elle attend un garçon. En outre, elle porte plus volontiers un garçon à droite, le côté noble. Ses parties dextres sont alors plus habiles à faire tous les mouvements, son œil dextre plus mobile et son tétin droit grossit plus que le gauche. Tout cela est très normal, car la matrice est comme un champ fertile. De même qu’une terre trop humide convertit la semence de blé en ivraie, de même une semence masculine, quoique apte à former un mâle, dégénère souvent en femelle par froideur et humidité de la matrice. De là, une

procréation opérée au moment où la femme est sur le point d'avoir ses fleurs risque d'engendrer une fille, car la matrice est fort moite de l'humeur qui croupit autour d'elle comme un étang. Inversement, on aura plus de chance d'obtenir un mâle si l'acte sexuel a lieu juste après la fin des époques, lorsque la matrice est devenue plus sèche et plus chaude. Comme vous le voyez, la science aujourd'hui conforte tout ce que nous enseignent depuis la nuit des temps le sens commun, la tradition et la philosophie.

– Moi, qui pourtant ai eu trois garçons tous bien conformés, j'ai l'œil droit un peu faible, j'ai des rhumatismes au genou dextre et en plus je suis gauchère, glissa Guillemette.

– Mon chapitre II s'intitulera en toute modestie *De l'Éducation*. Selon moi, l'éducation des filles doit être fondée sur la constatation que la nature féminine est profondément perverse et qu'il convient d'essayer de la redresser, même s'il s'agit d'un travail de Sisyphe. En toute humilité, je dois souligner que je n'ai rien découvert. Bernard de Morlas, le bon moine de Cluny, l'avait déjà affirmé il y a plus de deux cents ans : « La femme infâme, la femme trompeuse, la femme lâche souille ce qui est pur et rumine à satiété des choses impies. La femme est une bête fauve, ses péchés sont aussi nombreux que les grains de sable sur le rivage. Toute femme se réjouit de penser au péché, mais par-dessus tout, elle aspire à le vivre. Aucune femme n'est bonne et si par exception il arrive que l'une d'elles le soit, souvenons-nous que la femme bonne est la chose la plus mauvaise qui soit. Plus venimeuse que la vipère, plus furieuse que les furieux, femme perfide, femme ignoble, femme pourrie, elle est le trône de Satan ! » Pourquoi devrait-on suivre la mode néfaste de notre époque décadente en instruisant nos femmes ? Avez-vous remarqué que ce sont les plus instruites qui aiment à lire ces livres de poésies obscènes qui parlent d'amour courtois, de choses déshonnêtes et de la volupté, au lieu de se réfugier dans la lecture fervente des seules Écritures ? C'est dès

l'âge tendre qu'il convient d'apprendre aux jeunes filles à aimer ces parures simples, honnêtes, prudes et sans ostentation aucune, qui sont l'honneur des nonnes. Arrivé à ce point de mon analyse, je compte entrer dans le détail en consacrant plusieurs pages à blâmer les hommes, surtout les époux, qui prennent un si dangereux plaisir à parer leurs épouses et leurs filles. Et je ne parle pas seulement des châtelaines, mais aussi des femmes de bourgeois et même de celles des manants. Les voyez-vous à Poissy sur la place du marché aux bœufs, ces bourgeoises ou ces rustiques qui paradent dans leurs atours ? Ce ne sont que fanfreluches et pompons, de grandes manches qui traînent à terre, des poitrines découvertes jusqu'au ventre, à peine voilées d'un châle si léger qu'il révèle tout ce qui devrait rester caché. Les voyez-vous ces dévergondées qui vont à vêpres, le livre d'heure sous le bras et qui se penchent sur le bénitier à seule fin d'exhiber à tous leurs appas ? Dix, quinze hommes peut-être, sont là sous le porche, qui les regardent passer avec convoitise. Sur les quinze, il y en a quinze qui tombent aussitôt dans le mortel péché de luxure ! Je dois dire que je souffre le martyre dès que je franchis le seuil de l'abbaye. C'est déjà difficile de passer le porche sans se laisser troubler par cette maudite colonne sculptée par nos aïeux qui représente Ève écoutant le serpent, vêtue de ses seuls cheveux. Elle est si frêle, si charmante... Mais je m'égaré... Ces robes qui ne se contentent plus de laisser tout deviner, mais montrent et soulignent... ces traînes du diable qui prolongent l'attention des hommes bien longtemps après que la belle est passée, tout cela témoigne d'une dégradation de nos mœurs que nos pères n'auraient pas admise. Ne pensez-vous pas que les dolentes batailles de Crécy et de Poitiers avec l'invasion des Anglois qui s'ensuivit, ne sont que les coups de fléau en punitions de nos dépravations ? »

Le grand sec poursuivait inexorablement son exposé de son ton didactique, appliqué et inexorable :

– Il me faudra bien mettre au pilori un autre défaut, tout particulier aux femmes : le beau sexe ne peut tenir sa langue. C'est connu ! Et elles sont si bavardes qu'on ne peut se fier à elles, surtout les vieilles ! Comme me le confiait l'autre jour le régleur du jacquemart de Saint-Benoît de Poissy avec qui j'arpentais la ruelle des Lauriers-Coupés à la nuit tombée, alors que nous poussions la porte du Panier-Touffu... mais je m'égare de nouveau... Où en étais-je ? Ah oui ! C'est pourquoi les lois italiennes qui sont des modèles de sagesse se méfient si particulièrement des témoignages féminins : pour contrer un témoignage masculin, deux témoins filles sont nécessaires à Venise. Le chapitre III *De la Vanité de la Beauté* est le cœur de mon sujet. Là, je peux dire que je marque des points en débutant très fort par une citation irréfutable d'Odon qui fut Abbé de Cluny voilà trois siècles : « La beauté physique ne va pas au-delà de la peau. Si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue des femmes leur soulèverait le cœur. Quand nous n'osons toucher du bout du doigt un crachat ou de la crotte, comment pouvons-nous serrer dans nos bras ce sac de fiente ? »

Je dois souligner qu'il s'agit là d'un chapitre très délicat et que je n'ai qu'à peine ébauché. Comment en effet parler de seins, de cuisses, de jambes, sans pousser mon lecteur sur la fatale pente glissante de l'imagination galopante. Ce sont pourtant des nécessités que je me dois d'aborder pour les combattre. Quelle difficulté ! Si je parle de mamelles flétries pour en montrer la vanité, tout le monde pensera que je choisis la voie de la facilité ; mais si je mets en scène des poitrines fermes et rondes, alors j'ouvre de périlleuses perspectives. Pourriez-vous me conseiller sur l'art et la manière d'aborder ces choses périlleuses ? Avec le chapitre IV *Du Bon Usage du Ménage* je n'aurai plus aucune difficulté. Je serai en terrain connu. Je me contenterai de tirer de l'étude naturelle entamée dans les premiers chapitres, des conseils utiles aux époux. Je compte poser en exergue le texte de saint Bernardin de Sienne, le grand connaisseur de la nature féminine : « Faut-il balayer la

maison ? Oui. Alors donne-lui le balai ! Faut-il laver les écuelles ? Fais-lui faire la vaisselle ! Faut-il tamiser la farine ? Mets-la au travail ! Le temps de la lessive est-il venu ? Fais-la lui faire, mais attention ! À la maison, pas au lavoir public ! Mais, direz-vous : j'ai une servante pour faire tout cela ! Garde ta servante pour faire le marché et laisse-lui les commérages. Mais tout le reste, laisse-le à ton épouse, non par besoin et par nécessité de la faire travailler, mais simplement pour lui donner de l'exercice. Fais-lui garder les enfants, laver les langes, laver le pavé et tout et tout ! Si tu ne l'habitues pas à tout faire, elle deviendra une de ces belles petites choses futiles qui ne servent à rien, sinon à se pomponner. Ne lui laisse pas ses aises ! Tant que tu la maintiendras en haleine, elle ne restera pas à la fenêtre et il ne lui passera pas par la tête, tantôt une de ces choses, tantôt une de ces autres qui font les épouses perdues. Et c'est ainsi que nous en arrivons tout naturellement à mon chapitre V *Du Châtiment*. Voilà quelque chose qui devrait passionner tous les hommes ! Je dispenserai aux confesseurs, aux juges, aux pédagogues, aux maris, c'est-à-dire à tous ceux qui ont par nature une autorité quelconque sur les femmes, des conseils pratiques dans l'art d'administrer la punition. Mais attention ! Il ne s'agira pas pour moi de me laisser aller aux extrémités de la sévérité. La base de mon système, c'est que les femmes ayant moins de raison que les hommes, comme tous les chapitres précédents l'auront amplement démontré, on se doit de se montrer particulièrement clément envers elles. Prenons un exemple : une femme qui commet la fornication ou l'adultère pêche moins gravement que l'homme. On le démontre aisément : les hommes ayant plus de raison que les femmes sont mieux armés qu'elles pour résister aux incitations du vice. Il est donc juste que les femmes soient punies avec moins de rigueur que nous. Mais prudence ! Cela ne signifie pas qu'on ne doive pas les punir du tout, comme s'il s'agissait de bêtes brutes privées de discernement. Car tous les commentateurs s'accordent à le reconnaître, les

femmes possèdent malgré tout un certain degré de raison. Quant au chapitre sixième et dernier, il sera réservé à la sagesse des nations, c'est-à-dire aux proverbes qui parlent des femmes. Ils sont légion ! Mais c'est que le sujet est vaste. Laissez-moi vous en citer quelques-uns à titre d'exemple :

- Deuil de femme décédée dure jusqu'à la porte.
- À qui Dieu veut aider, sa femme meurt.
- Qui a femme à garder n'a pas de journée assurée.
- Qui a femme est marri.
- Qui femme a, noise a. »
- Ne souffre pas que ta femme mette son pied sur le tien, car le lendemain, la beste le voudrait mettre sur ta tête !
- À toute heure, chien pisse et femme pleure.
- Il faut être maître de sa femme et compagnon de son cheval.
- Ah non, pardonnez-moi ! dit le chanoine. Je crois que le vrai dicton, c'est : « Il faut être compagnon de sa femme et maître de son cheval. »
- Peut-être de par chez vous. Mais chez nous, à Mantes, c'est différent, on aime son cheval ! Évidemment avec ce dernier chapitre, je m'adresse à un tout autre public qui fait moins appel au sens critique et à l'érudition, mais qui ne manquera pas d'être touché par le profond accent de vérité de ces aphorismes. Et je suis sûr qu'ils seront nombreux, ceux qui y puiseront la consolation que la vie à deux ne leur accorde pas volontiers. Enfin, je terminerai par la citation d'un petit poème de saint Grognin de Fortmon destiné aux époux délicats et nourris de bonne poésie :

« Femmes braves, filles belles
Que vos charmes sont cruels
Que vos beautés infidèles

Font périr de criminels !
Vous paierez pour ces âmes
Que vous avez fait pécher,
Que vos pratiques infâmes
Ont enfin fait trébucher
Tant que je serai sur terre,
Idoles de vanité,
Je vous déclare la guerre,
Armé de vérité ! »

Voilà mon projet ! Alors Messire Chanoine, qu'en pensez-vous ?

– Le raisonnement est en effet impeccable, je dirais même, implacable. Oui, implacable est le mot qui convient. La cervelle qui l'a engendrée s'est nourrie et même gorgée du lait des bons auteurs ; l'érudition est immense. Pourtant le sujet ne me semble pas toucher votre seule cervelle. Comment dire ? Votre cœur, vos sens eux-mêmes... Que vous dire, mon fils ? La faille est ailleurs. Il faut vivre mon jeune ami ! Ouvrir les yeux ! Savoir oublier ! Oui oublier parfois un peu les livres de ces farouches célibataires et leurs féroces thèses si rigoureuses. Ils se sont détournés des femmes pour ne se consacrer qu'à Dieu et on dirait qu'ils ne pensent qu'à elles. Ils me semblent avoir tellement de comptes à régler avec elles. Quand vous aurez écouté, comme moi, des milliers de confessions, le sens du relatif vous sera enfin donné. Vous comprendrez alors que le mal passe exactement au mitant du cœur de chacun d'entre nous – homme ou femme – et que nous sommes tous, tout à la fois, et bons et mauvais en même temps. Regardez autour de vous ; la vie est là, douce aussi et combien plus complexe que les raisonnements les plus compliqués. Par un beau, tiède et émollient matin de printemps, un simple rayon de soleil sur un frêle roseau viendra peut-être lézarder irrémédiablement tout votre bel édifice de certitude et de dureté. La nature, hélas ! a ses raisons que la cervelle ne connaît pas ! Je prie pour que pour vous il ne soit pas trop tard. Voyons... Comme pénitence pour votre

présomption et pour la trop grande dureté de votre cœur, vous lirez et annoterez le Cantique des Cantiques afin d'apprendre chez les bons auteurs ce qu'est une femme, puisque votre tonsure vous écarte des travaux pratiques. Une poésie est une douce pénitence, car avec les hommes aussi, il convient d'être clément, surtout quand ils font montre d'autant de raison raisonnante que vous. La dialectique est chose trop dangereuse pour être abandonnée aux seules jeunes cervelles philosophiques cléricales.

– Ah ! quand même ! Voilà un chanoine qui rachète toute la profession, commenta à mi-voix Escarboucle.

– Oui ! Mais je ne suis pas près d'oublier ce grand sec écrivain, ce hareng saur réduit à sa triste arête de pénitence, si représentatif de ses semblables. Il me rappelle une chanson que j'ai entendue l'autre jour, susurra Guillemette :

« Prions Dieu que les jacobins*
Puissent manger les augustins,
Et que les carmes soient pendus
Des cordes des frères menus* ! »

Car c'est à ce prix que nous, les femmes, nous serons vengées.

– Le chanoine d'Urfé se leva : « Je dois partir maintenant, mon jeune ami, car la charité m'appelle. Je préside, en effet, à l'enterrement d'un pauvre homme que j'ai assisté ces derniers mois et qui vient de connaître une fin bien difficile. C'est un malheureux lépreux, Pierre Le Redde, le neveu de l'intendant du sire d'Aigremont. Il est mort ce matin et c'est bien ainsi pour lui, le pauvre ! Laissez-moi vous raconter sa fin qui illustrera les propos benoîts que je viens de vous tenir, en vous montrant par l'exemple combien la vie est moins simple qu'il n'y paraît. Curieusement, le pauvre ladre n'est pas mort de sa maladie, mais d'une chute. Il faut dire qu'il croupissait depuis si longtemps à la maladrerie qu'il était, je crois, devenu fou de douleur, de solitude et d'horreur. Il racontait qu'il traduisait depuis deux années les fables d'Ésope dans un

langage qu'il appelait le Plussisse*. Comme il n'entendait ni le grec, ni même le latin, je m'étais montré étonné. Pour le prouver ses dires, il m'avait remis le texte de cette fable que je garde en souvenir de lui et que je vous lis :

« Le Cormoran et le Renom.

Majordome cormoran, sur un archipel permuté

Terrorisait en son bégonia un fuyard.

Majordome Renom, par l'ogive amaigri

Lui terrassa à peu près ce lapsus :

Eh bonjour Monture Cormoran !

Que vous êtes juif ! Que vous serinez bedonnant !

Sans meurtrir, si votre ramonage

Se ratifie à votre plumier,

Vous êtes le phlegmon des houppettes de ces bois !

À ces mottes, le Cormoran ne se sent plus judaïque.

Et pour mortifier son bienséant vol-au-vent,

Oxyde son bégonia, laisse torcher son prolétaire.

Le Renom s'es saoule et se disculpe : ma boréale monture,

Approuvez que tout fleuret

Vocalise au dépotoir de celui qui le fleure.

Cette législation vaporise bien un fuyard sans doute.

Le Cormoran horripilé et conjugué,

Justifia, mais un peu tatillon, qu'on ne l'y préserverait plus ! »

Il passait son temps prostré, assis sous le pommier de la cour de l'hospitau à regarder tomber les pommes, s'exclamant à chaque fois : « Et pourtant elle tombe, putain con ! » Pardonnez-moi pour la rusticité de ces termes, mais ce sont là ses propres paroles. Il disait réfléchir à l'élaboration d'un vaste système philosophique basé sur les pommes, les étoiles et le soleil qu'il avait baptisé les trois constantes. Il proclamait que la synthèse de ces trois constantes lui assurerait une gloire universelle. D'après lui, la chute des pommes et le maintien du soleil et des étoiles dans le ciel sont unis par une seule et même logique dont il recherchait le lien qui devait lui

dévoiler le mystère de la construction de l'univers. Hier matin, il mangeait sa soupe à l'ombre de son pommier, lorsque son nez, rongé jusqu'à l'os par la maladie, tomba dans sa gamelle. Lui qui avait perdu déjà tous ses orteils, quatre de ses doigts et sa lèvre supérieure, ne protesta pas contre cette nouvelle dépossession. Il se contenta de s'exclamer : « Et lui aussi il tombe ! » C'est alors qu'il fut pris de ce délire qui souvent annonce la fin : « Mais bon Dieu, c'est bien sûr ! J'ai trouvé ! C'est la force grave de l'amour qui attire les pommes invinciblement vers la terre dont elle est issue et à laquelle elle aspire s'accoupler pour donner un nouveau pommier et boucler ainsi le grand cycle de la vie et de la mort. De même, c'est la force grave de la haine qui repousse en l'air le ciel et avec lui, les étoiles et le soleil. Car la terre est le domaine du Malin qui renie avec horreur le ciel dont il est jadis tombé. Cette force d'attraction et de répulsion, d'amour et de haine, je la nomme Gravita. Et moi aussi, comme tout et tous en ce monde, je suis soumis à la Gravita universelle. Oui, moi aussi ! Je vais le prouver derechef. » Il grimpa jusqu'à la branche faîtière du pommier et se laissant tomber la tête la première il eut le temps de s'exclamer : « et moi aussi je tombe, putain con ! » Il atterrit sur le bord effilé de sa gamelle de fer, sa tête se fendit en deux comme un potiron trop mûr et le récipient se remplit de sa rouge cervelle. Un chat se précipita et, avant que l'on puisse l'en empêcher, dévora le cervelet palpitant du pauvre lépreux et son nez détaché avec. Ce gros matou tout noir et diabolique s'en retourna chez sa patronne, qui, je l'ai appris depuis, n'est autre que la sorcière de la maison des eaux ; celle qui noue et dénoue les aiguillettes : Telle maîtresse, tel chat ! Je ne serai pas étonné d'apprendre qu'elle a jeté un sort à ce malheureux feu neveu de l'intendant.

Derrière notre cloison, en entendant le nom de la sorcière d'eau, je voyais bien que Guillemette rougissait aux souvenirs des soirées où

elle servait d'adjointe à la dénoueuse dans la clairière des pierres levées d'Orgeval. Ces grands moments sous la lune l'emplissaient toujours d'émotion et lui mettaient au front et derrière les oreilles une moiteur délicieuse.

- Et voilà comment, conclut le chanoine, un malheureux ladre, l'un de ces exclus relégués sur le dernier barreau de la société des hommes, sans nez, sans orteils, sans lèvres et sans doigts, trouve encore à exercer son esprit, non pas à dénigrer les hommes ou les femmes, comme vous le fîtes mon fils, mais à essayer de saisir les lois de la nature afin que s'accomplisse le souhait du Créateur : « Soumettez le monde ! » Mon fils, faites retour sur vous-mêmes et n'hésitez pas à imiter les plus petits d'entre nous. Après votre pénitence, vous méditez les élucubrations de ce malheureux fol qui constitueront une riche matière pour le philosophe que vous êtes. La pomme est le plus ancien des symboles. Il nous a été proposé dès la tentation originelle il y a cinq mille cinq cents ans. C'est aussi un symbole des plus complexes. Quid est malum ? signifie : Qu'est-ce qu'une pomme ?, mais aussi : Qu'est-ce qu'est le mal ? et enfin : Qu'est-ce que le tentateur ? Car les Anciens n'avaient qu'un seul et même mot « malum » pour nommer à la fois la pomme, le mal et le Malin. Cela donne à penser... De plus, si, pour un Français, la pomme est irrémédiablement féminine, pour un Italien, « mela » au féminin, c'est la pomme du sud de l'Italie, mais « pomo » au masculin, c'est la pomme du nord de la péninsule. C'est ainsi que la sémantique résout la question primordiale de la responsabilité : si en France Ève est la seule coupable du fait de la féminité de la pomme, en Italie Adam partage la faute d'Ève du fait du double genre de ce fruit. Mais la sémantique donne aussi la clé de la transmission du péché originel depuis la Chute jusqu'à nous : Servius le Grammairien, commentateur de Virgile, n'appelait-il pas « Mala » les testicules des hommes ? Ainsi le Malus – le Malin – nous fait connaître le Malum – le Mal – par l'intermédiaire du Malum – la Pomme – faute transmise

de génération en génération par le biais des Mala – les testicules –. On ne peut que constater que les pommes d’or ensorcelées du jardin des Hespérides, celles suaves des Îles Fortunées, celles juteuses des tièdes Limbes des enfants chrétiens morts sans baptême, ou celles de l’Île d’Avalon où repose le roi Artus – île où l’on vit cent ans et au-delà –, oui, on ne peut que constater que les pommes ont toujours été associées au Serpent. Et associées aussi à Adam, « l’homme qui ne naquit pas, et à qui une pomme ferma les portes de la Vie... »

La porte qui se referma en claquant derrière la cloison nous priva des conclusions de cette brillante démonstration ; les deux prêtres étaient partis. Comme en écho, un bruit de pas retentit en face et une porte s’ouvrit. « Cette tour est aussi fréquentée que le marché de Poissy » observa Escarboucle. Nous nous précipitâmes vers la deuxième lézarde du mur : Aymerigot de Calbrette, le Bouc de la Dordogne, venait d’entrer. Il se dirigea vers le lit, se tourna vers la fenêtre et retira sa grosse veste de cuir rembourrée de plaques de fer. Son dos nous apparut étonnamment fluet, blanc et lisse avec des épaules délicieusement étroites. C’était donc cette fois-ci, le Bouc modèle A, la version agréable. Je retrouvais le jeune homme gracile que j’avais fait prisonnier à mon arrivée à Aigremont. Le routier, toujours de dos, retira ses chausses, ses jambes épilées et nacrées accrochant la lumière rose du soleil couchant. Le Bouc se massa la poitrine longuement puis se retourna et deux seins lourds et fermes nous firent reculer d’étonnement : le Bouc était une femme ! Elle enfila une longue chemise de lin et s’allongea sur le lit.

- Par tous les saints ! Le Bouc est une chèvre ! murmura Accabe.

- Par tous ses seins, quelle bique ! ajouta Guillemette admirative.

La porte s’ouvrit de nouveau et un deuxième Bouc entra ! Il y avait donc, non pas deux faces d’un seul et même Bouc, mais bien deux Boucs distincts, le A et le B ! Je ne pus m’empêcher de m’exclamer :

- Un Bouc plus une Bouc, égalent des jumeaux !
- Bonjour, sœur, dit le Bouc modèle B en s'asseyant sur la couverture. Comment va mon petit cabri ce soir ?
- Bien fatiguée, mon beau brigand de frère. J'ai le mal du pays et de la Tour de Calbrette qui était quand même plus riante que ces maudites tours jumelles. Laisse-moi te rappeler, mon Bouc puant, que le jeune Aigremont m'appartient. C'est moi qui l'ai vu le premier, à Aigremont, alors que tu brigandais en Champagne. Je le trouve mignon, courtois à souhait, doux et sucré comme un flan au potiron, une vraie friandise. Je le veux, car l'amour est enfant de Dordogne...
- Il ne manquait plus qu'une autre couche-toi là ! murmura douloureusement Escarboucle jalouse.
- Ah non, sœur ! Je ne te reconnais plus ! Il s'agit d'or, d'argent et de pierres précieuses et toi tu me parles d'amour. Je le tiens en cage ton bel oiseau et je suis décidé à lui faire enfin cracher son trésor. J'espère seulement qu'il le crachera vite et qu'il ne sera pas trop abîmé quand je te le rendrai. Je ferai tout mon possible. Il m'a déjà échappé par deux fois et je te garantis qu'il ne m'échappera pas une troisième. Cette nuit, je vais m'en occuper et comme il faut. Je ne sais pas encore si je vais commencer par son harponneur ou par son bedeau. Je vais tirer le dilemme aux dés. Un harponneur, un bedeau et une souillon de charbonnière ! Qu'a-t-il besoin de s'encombrer de gens pareils ? On ne rencontre un tel assortiment que dans une danse macabre !
- Mais justement, c'est ce qui en fait le prix. Un homme qui noue de telles amitiés ne peut être qu'intéressant. De plus, la Providence a l'œil sur lui ; on m'a raconté qu'il avait trouvé le moyen, en seulement quelques jours, de revêtir la Tunique sans couture et de coiffer la Couronne d'épines. C'est vraiment l'homme le plus étonnant que j'aie rencontré ! Et quel homme ! Tout Poissy fait des

gorges chaudes en racontant comment il s'est joué par deux fois de tes Gascons à la Pierre Levée et aux étuves.

- Ah ! Les femmes sont toutes pareilles ! Tout dans le cœur !

- Il va, lui aussi, se mettre à suivre l'exemple du grand sec, vous allez voir, murmura Guillemette.

- De toute façon sœurette, je te boucle à clé dans cette chambre et tu n'en sortiras pas avant que je lui fasse cracher tout ce qu'il sait.

- Et voilà, avec les femmes les hommes sont tous pareils : ils commandent, ou plutôt ils essayent ! s'indigna Guillemette.

- Non, mais ! N'oublie pas que si nous sommes jumeaux, je suis venu au monde après toi, reprit le Bouc modèle A. En toute bonne logique, étant née la dernière, j'ai été engendrée la première, comme l'a décidé depuis la nuit des temps le parlement de Paris. Je suis donc juridiquement l'aînée. Et en tant qu'aînée, je décide qu'on ne touchera pas un cheveu de mon petit baron sans barbe !

- Cause toujours et bonne nuit, mon cabri ! Fais de beaux rêves ! » lança le Bouc modèle B en sortant, tirant les verrous derrière lui.

- Les hommes sont tous les mêmes ! chantonna le Bouc modèle A. Dès qu'ils ont trois poils au menton, ils croient que cela leur donne le droit de tout régenter ! Et après, on s'étonne que les chapelains se mettent à philosopher sur la nature oblique des femmes. J'ai toute la nuit pour sortir de ce guêpier mon bel Aigremont. Que cette soirée est donc chaude ! Au moins autant que l'est mon cœur ! » Elle retira sa chemise de lin et, toute nue, se mit à chanter la vieille chanson d'amour :

« Grand'peine m'est échue
Pour un chevalier que j'ai vu
Car maintenant je l'ai perdu
N'ayant osé parler d'amour !
J'étais pourtant tout en folie

Au lit comme toute vêtue.
Bel Aigremont si charmant, si doux,
Si vous retrouve en mon pouvoir
Et me couche avec vous un soir
Nul plaisir ne sera si bon
Que vous en guise de mari.
Sachez-le mon bel Aigremont,
Si vous osez me le jurer
De faire tout mon chaud vouloir ! »

- Messire, c'est décidément une habitude pour vous que de faire tourner toutes les têtes, persifla Escarboucle. Tous vous courent après, les uns pour vous faire parler et les autres pour vous câliner.

- Conciliant, je répliquai : je pense qu'il faudrait plutôt se préoccuper de trouver le moyen de sortir d'ici avant que le Bouc modèle B ne s'aperçoive de notre disparition.

- Le moyen existe, risqua Bailluel ; mais il n'est pas simple, puisque la sortie passe par la chambre du Cabri.

- Nous voilà alors condamnés à attendre que la voie soit libre.

C'est alors qu'une voix forte déclamant le Cantique des Cantiques traversa les murs épais :

« Que tu es belle, ma tendre amie,
Tes yeux sont des colombes entre tes tresses violettes
Tes cheveux, un troupeau de chèvres fraîchement tondues dévalant
du Galaad...

... Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épousee
Par l'un de tes regards, par l'un de tes colliers ! »

La porte de la chambre du Cabri s'ouvrit de nouveau violemment.
Le Grand Sec Misogyne entra, courbé sur un rouleau de manuscrit
qu'il suivait d'un doigt maigre : la pénitence infligée par le
chanoine !

- Je ne comprends vraiment pas... une poésie si mièvre... ce ne sont que des mots... Je me plaindrai à mon confesseur !

Levant les yeux, il vit le Cabri assise sur son lit, en tenue d'Ève, se contemplant dans un miroir d'argent poli :

- Ah ! Sainte Vierge ! Excu... je vais... je lisais... j'étudiais... je me suis trompé de chambre...

- Eh ! oui, mon jeune clerc, vous vous êtes trompé de chambre ! Mais ne vous plaignez pas au chanoine, les erreurs et les hasards de la vie sont parfois très utiles. Regardez-moi et prenez donc une leçon de choses dans le grand livre de la vie au lieu de ne pratiquer que les livres ! Cela vous aidera à comprendre votre poème. Elle prit ses cheveux, les rabattit sur sa figure, les secoua et les rejeta en arrière :

- Mes cheveux dévalent la colline de Galaad... Elle passa une langue rose sur ses lèvres : Mes lèvres sont un fil de pourpre et d'or sur ma bouche de fruit... Elle souligna ses paupières d'un index chargé de khôl : Mes yeux sont des colombes ! On continue, jeune homme ?

- Merci ! Je veux dire : non, merci ! bredouilla le Grand Sec en reculant les yeux fixés sur le Cabri. Maintenant, je comprends, c'était si abstrait ! Si abstrait, si abstrait, si abstrait... Il buta contre le chambranle, se retourna et se sauva sous les rires du Cabri qui lui lança :

- N'oubliez surtout pas la suite du Cantique, Messire le jeune impudent : « Détourne tes yeux de devant moi, car ils me troublent ! »

- Il a oublié dans son trouble de tirer les verrous en sortant ! Je ne suis plus prisonnière, constata le Cabri. Mais cela m'est égal, je n'ai plus envie de sortir maintenant. Je suis trop fatiguée. »

De l'autre côté de la cloison, le temps s'écoulait lentement pour les prisonniers ; la nuit tombait maintenant, toujours aussi chaude. La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et nous accourûmes une fois de plus vers la faille du mur. Jeannette la servante entra, un plateau à la main :

– Je vous apporte votre repas, madame : de beaux pigeons en pâté et du vin âpre et vert de chez vous.

Le Cabri remit sa chemise et toutes deux se mirent à manger avec appétit tout en babillant :

– Des pigeons, voilà un dîner courtois ! Je reconnais là mon frère ! Ces oiseaux sont dédiés à Vénus, ce qui me convient tout à fait ce soir ! Pourtant, ils sont en même temps le symbole de la fidélité conjugale. Comprenne qui pourra ! Je me souviens de ce roi de Portugal qui créa naguère l'Ordre du Pigeon, un ordre de chevalerie réservé aux maris fidèles. Il s'en institua Grand Commandeur, bien qu'il n'eût personnellement pas l'once de la première des vertus requises. Mais le privilège des princes ne se discute pas ! À peine un an après, il fut obligé de l'abolir, car pour en constituer le chapitre, il avait été incapable de trouver dans tout son royaume les cinq chevaliers des meilleures maisons, qui fussent aussi des maris fidèles ! C'est à désespérer de la nature humaine. Je me demande si avec des chevalières à la place de chevaliers, il aurait eu plus de succès. Il est vrai que ce prince avait à mon avis commis la faute de confier l'enquête de moralité au Grand Inquisiteur du Portugal, et ces gens-là sont experts à débusquer la faute même là où elle n'existe pas.

– Ces pigeons-là, je vous garantis qu'ils sont très fidèles, au moins à la recette de ma grand-mère !

La porte s'ouvrit violemment. Décidément un vrai boulevard, cette chambre de cabri !

– Putain con ! Oh Putain con ! O Putain de putain de foutu cul bréneux ! : le Bouc modèle B entraî le cheveu en bataille, suivi de ses Gascons aux moustaches dressées. Arrêtons-nous juste un instant pour admirer la pure langue française en plein effort d'assimilation. Le raide, mais si classique juron gascon « putain con ! » qui s'était accouplé à Poissy, après d'obscurs cheminements, avec « foutu cul bréneux ! » le juron tudesque francisé dans le creuset du clair parler du Val de Loire, était en train de s'établir comme une norme. Mais, hélas ! Aucun philologue n'était présent dans ces temps archaïques pour enregistrer cette avancée décisive vers une langue nationale unifiée.

– Les prisonniers ont disparu ! Enfer ! Damned ! La collaboration avec l'Anglais, commençait à laisser des traces...

– Si je mets la main sur ce foutu geôlier qui est, lui aussi, porté manquant, je lui arracherai les yeux, les joues et les oreilles avec mes propres dents ! Et pour faire bonne mesure, je lui ferai ingurgiter le tonneau d'eau croupie ! Je le pendrai ensuite avec ses propres tripes ! Je pars à la recherche des évadés, avec tous mes ribauds. Je suis sûr qu'ils se sont réfugiés chez leurs amis de Poissy, ces maudits juifs déicides ! Je m'en vais bouter le feu à tout leur ghetto. Je les retrouverai et je leur chaufferai la plante des pieds jusqu'à ce qu'ils crachent le morceau ! Je le jure sur la tête de notre voleur de père ! Et toi, Cabri, couvre-toi ! Par sainte Marie-Madeleine ! Comment veux-tu que je tienne mes paillards ?

Les moustachus sortirent en courant, bloquant bruyamment les verrous. La cour résonna de hennissements, la grêle des sabots s'abattit sur les solives du pont-levis et sur un dernier retentissant « Putain con ! Foutu cul bréneux ! » d'un routier déchirant sa manche sur la chaîne du pont, le silence tomba sur les tours jumelles de Villennes.

– Pour le grand sec, les yeux, les joues et les oreilles sont des brebis, des gazelles et des colombes alors que mes pauvres

oreilles et tous mes accessoires vont être tranchés, dépulpés et rôtis et que ma pauvre peau à moi va servir de cuir pour affûter les canines acérées de ce maudit Bouc ! Je savais que j'aurais dû vous laisser suspendus dans vos balues ! gémissait l'ex-cuisinier de baleines.

– Si tu ne te tais pas, c'est toi qu'on va fourrer dans la balue !

Dans la chambre, le Cabri et sa servante, dans le plus simple appareil, avaient repris leur babillage :

– Plutôt que de laisser ces jeunes clerks imberbes se former par eux-mêmes, on ferait bien mieux de se préoccuper un peu plus de leur éducation. Moi, je vois les choses comme cela : Les six premiers mois, une longue méditation sur le Cantique des Cantiques, pour ramollir leur exaspérante prétention. Réflexion assortie, bien entendu, de visites aux étuves, mais dans l'ordre et la discipline, afin de joindre l'image au texte et l'exemple au raisonnement. Les six mois suivants seraient consacrés à l'étude du premier récit de la Genèse, le seul qui devrait compter, celui qui dit : « Et Dieu créa l'Homme à son image ; à l'image de Dieu, il le créa ; mâle et femelle, il les créa. » Si on lit bien ce texte fondateur, nous sommes, nous les femmes, le recto de la même image de Dieu dont les hommes sont le verso. À moins qu'ils n'en soient le recto et nous le verso... L'ennui, c'est que les ecclésiastiques ne tiennent aucun compte de ces lignes capitales pour la gent féminine et portent uniquement leur attention sur la seule deuxième version du texte biblique ; une bien fâcheuse version. Tu sais celle qui fait bêtement descendre les femmes d'une vulgaire côte d'Adam, ce petit père des peuples si borné et si peu imaginaire qu'il réussissait à s'ennuyer tout seul dans son Éden au milieu de ses bêtes sauvages douces comme des chats. En somme, tirées du néant pendant le sommeil de ce gros balourd, ne serions-nous nées que pour son repos ? Si je m'appelais Jeanne, et que par conséquent je devenais papesse, je condamnerais ce deuxième

récit de la Genèse à l'oubli de l'enfer de l'Index de mon palais d'Avignon. Car tout notre statut d'inférieur vient de cette histoire de côte, anecdote si amusante qu'elle a de tout temps séduit les foules ignorantes et à leur suite, hélas ! les peintres et les sculpteurs qui vont toujours dans le sens de ce qui plaît à la multitude qui constitue leur public. Et c'est comme cela qu'on le retrouve partout cet os dont nous serions issues ; sur les frontons des cathédrales, sur les chapiteaux des plus humbles chapelles, sur les tapisseries des châteaux et jusque dans les enluminures des livres d'heures. Eh, quoi ! Je serais condamnée à la quenouille parce que je n'ai pas de... ? Cherche la rime, ma belle Jacquouille... Moi, j'ai revêtu l'armure virile pour montrer à tous la force de ma quenouille. Et même si j'en suis réduite à jouer le double de mon petit biquet de jumeau mâle, je démontre au moins à la face du monde que tout se résume au fait que si l'habit fait le moine, la côte ne fait pas le guerrier ! Cherche la rime ma belle Jacobite !

– Moi, trouver une rime ? Je crois que je ferais un très mauvais poète... Mais pourquoi m'appelez-vous Jacquouille ou Jacobite alors que je m'appelle Jeannette ? Je vous quitte pour rentrer chez moi, décida la servante en se levant du lit et en rajustant son châle. Je viendrai vous réveiller demain matin.

– Mais comment vas-tu faire pour sortir ? Les verrous sont tirés.

– C'est très simple, dit-elle en faisant pivoter la plaque de la cheminée. Vous voyez, ce passage secret donne directement dans le cabinet d'aisances. C'est d'ailleurs la raison de cette tubéreuse odeur de pisse qui règne en permanence dans votre chambre.

– Ah ! eh ben ! Ce passage-là, je ne le connaissais pas, s'exclama Bailluel à voix basse. Il est vrai que la chambre des dames m'est interdite et que le chœur est réservé aux maîtres. Moi, pour pisser, je n'ai droit qu'aux fossés croupis pleins de ces maudites grenouilles bondissantes qui vous mouillent les chausses en plongeant.

Le Cabri s'enfouit sous ses draps et s'endormit aussitôt. La nuit était maintenant tombée.

– Il ne nous reste plus qu'à quitter les tours et à regagner Aigremont puisque nous connaissons maintenant la porte dérobée de la cheminée des dames ! Mais comment passer dans leur chambre ? dis-je à mi-voix. Bailluel déplaça des sacs de jute et une porte apparut.

– Dans la chambre, elle est masquée par une tenture, expliqua-t-il, ces deux tours sont vraiment truffées de passages secrets.

Nous traversâmes sans bruit la chambre, puis nous passâmes dans la cheminée. Je fermais la marche et me pris les pieds dans un chenet qui tomba sur la dalle de granit. Le Cabri se réveilla en sursaut, s'assit sur son lit et me dévisagea sans aucun étonnement :

– Je suis vraiment amoureuse dit-elle à mi-voix. Je vois partout mon beau chevalier. Mes désirs se font visions ! Elle se recoucha et se tourna vers le mur : elle m'avait pris pour un songe... Agglutinés dans l'étroit et odorant chioir, nous contemplions le cul-de-jatte terrorisé posé sur l'un des trous circulaires du banc de pierre.

– C'est Henriot, le cul-de-jatte fétiche du Cochon du Vexin, murmura Bailluel. Les soirs d'été, on lui fixe une planche à roulettes sous les moignons et on s'en sert de cochonnet pour jouer aux quilles. L'hiver, on lui met autour de la tête une couronne de bougies et on le suspend dans un panier d'osier au-dessus de la table en guise de lustre. Quand il cesse de plaire, on l'abandonne en punition sur le siège du chioir pour la nuit. Comme ce soir. Si tu cries, lui dit Bailluel, je t'enfonce dans le trou du caguoince d'un seul coup de poing et je te cogne dessus jusqu'à ce que tu tombes dans les douves bréneuses. Et si tu donnes l'alerte quand nous serons partis, je reviens te pendre par les moustaches à la plus haute de mes balues.

Le demi fit signe qu'il avait compris, trop terrorisé pour prononcer un mot. Personne ne veillait au pont-levis. Le chemin de Poissy s'ouvrait droit devant nous le long des berges de la Seine et nous le prîmes sans hésitation. Au premier carrefour, comme nous tournions à gauche Bailluel prit à droite disant en guise d'adieu :

– À moi Bayonne, sa mer et mes cuisines ! Planté au milieu de la chaussée, Accabe regardait son dos s'estomper dans l'obscurité. Puis il se décida et courut le rejoindre. Au premier pont, le bedeau nous abandonna à son tour pour franchir le fleuve vers Pontoise et le galetas de son clocher :

– Avec vous, ce ne sont qu'ennuis et embrouilles bien trop dangereuses pour un simple toqueur de cloches comme moi.

Guillemette choisit à son tour la droite vers Aigremont et son forgeron de mari. Je me retrouvai seul avec Escarboucle au moment où la nuit claire se mit à rougeoyer vers l'est et que les premiers coups de tocsin affaiblis par la distance s'affermisèrent à mesure que les volutes de fumée voilaient la lune : le Bouc avait mis ses projets de poursuite à exécution. Cette nuit, si tiède, allait s'avérer bien chaude !

*« Descendons maintenant
dans le monde des ténèbres,
Me dit mon guide en pâlisant
Je vais marcher le premier, tu me suivras. »
Dante (L'Enfer chant quatrième)*

CHAPITRE 10

Où Anselme

**se travestit en vierge sans subir le martyre,
dispute de l'amour avec la sorcière de la maison des eaux,
mange la soupe aux champignons du diable,
descend dans le puits de Saint-Patrick à cheval sur son balai
et tout ce qui s'ensuit.**

Nuit du 7 août 1358.

Nous entrâmes dans Poissy le plus facilement du monde. La grand porte était ouverte, le pont baissé, nul garde n'en interdisait l'accès. Les rues des bas quartiers bordant les murailles étaient vides, désertées par leurs habitants qui devaient se terrer dans leurs caves. La fumée devenait âcre et le tocsin furieux des douze clochers de la ville ne parvenait pas à couvrir les clameurs s'élevant du quartier juif. Rue aux Changeurs, c'était le dernier jour du monde. Les portes bardées de fer des boutiques de banque, pendaient hors de leurs gonds. Des fenêtres crevées jaillissaient en norias continues de gros coffres cloutés portés à bout de bras. Les routiers étaient en plein travail ! Ils entraient et sortaient sans cesse, des bourses à la ceinture, de barbares colliers de saucisses autour du cou en guise de scapulaires, des jambons jetés en besace sur leurs épaules de cuir, des bracelets d'or et de

pierres jusqu'aux coudes. Des charrettes attendaient en file, chargées de sacs de grains, de hardes et de meubles ; des putains fardées et en cheveux, couvertes d'or et de dentelles faisaient des mines à califourchon sur les brancards. Le mulet de tête d'un des attelages portait en guise de bonnet une mitre d'évêque et une chasuble de Noël sur le dos lui tenait lieu de caparaçon. Un grand gaillard vêtu d'une demi-armure bourguignotte courait de place en place, allumant des incendies du bout d'une crosse épiscopale entortillée de paille et de lard enflammés. De l'autre côté de la rue, penché aux créneaux des hourds de sa puissante tour des Aumônes au pont-levis relevé, le très vieil abbé de l'abbaye Saint-Louis donnait l'absolution aux mourants, tandis que son chapitre psalmodiait le requiem du Vendredi saint.

Seul, je ne pouvais m'attarder dans un enfer pareil. Prenant Escarboucle par la main, j'enfilai une venelle transversale, obscure et déserte qui descendait vers la Seine, vers le pont salvateur. Mais en ce bas monde, la seule certitude, c'est l'incertain ! L'immense pont-levis de madriers qui réunissait les deux moitiés de pierre du pont de Poissy, achevait de se consumer. Là aussi, les compagnies de routiers avaient sévi et le passage était interdit. Sur les berges, c'était le sauve-qui-peut. Une multitude d'embarcations surchargées de femmes et d'enfants, éclairées de lanternes sourdes, de torches de paille et de lampions, ramaient vers l'autre rive, vers le salut. Des dizaines d'hommes, agrippés à des outres ou à des troncs, tentaient individuellement leur chance dans des appels, des cris de ralliement et d'encouragement, tandis que montaient de temps à autre dans la nuit, les hurlements de terreur et d'agonie des malheureux entraînés dans les tourbillons meurtriers des piles du pont et des roues des moulins ou empêtrés, sans espoir d'en sortir, dans les mailles des nasses à poissons tendues par les convers de l'abbaye entre les arches centrales. Nombreux seront les pauvres navrés qui, au petit matin, se présenteront transis devant saint Pierre, les cheveux et les tresses

perlés d'eau croupie, les yeux vidés par les corneilles et la bouche dégueulant la vase. Le pont était sans issue et les berges, en amont et en aval, étaient verrouillées par les hautes murailles de la ville qui plongeaient fort avant dans le fleuve. Le seul endroit qui me paraissait pouvoir offrir une sécurité certaine était la maison forte du maître de l'arche, le père de cette Marion qui nous avait si bien hébergés naguère chez ses amis juifs. Sa façade s'adossait à la première pile. Nous remontâmes la berge glissante en nous frayant un difficile passage parmi les fuyards apeurés qui descendaient encore vers l'eau espérant y trouver un salut désormais improbable. Sous le porche, nous nous mîmes à cogner le heurtoir de fer à grands coups qui résonnaient sans fin dans des couloirs déserts. Un bruit de verrou au-dessus de nous me fit faire un bond de côté en tirant Escarboucle par le bras. L'assommoir venait de s'ouvrir :

- C'est Aigremont, dis-je.

- Vous faites bien de vous annoncer, j'allais précipiter deux bons pavés qui vous auraient aplatis comme crêpes de Chandeleur. Je reconnus la voix de Marion : Je suis seule ici. Mes parents ont disparu dès le début de la soirée. Ma voisine m'a assurée qu'ils avaient pu passer en barque de l'autre côté sains et saufs.

Les pavés résonnèrent sous les sabots pressés d'un petit groupe de cavaliers. C'était le prévôt de Poissy à la tête d'une vingtaine d'archets :

- Messire d'Aigremont, prêtez-nous main-forte. Nous allons essayer de culbuter cette bande de malfaisants. Que l'on donne une monture au seigneur !

Je montai en selle, m'assurant qu'Escarboucle et Marion tiraient derrière elles chaînes, barres et verrous de la porte ferrée. Nous débouchâmes dans la rue aux Changeurs que j'avais traversée, il n'y avait pas une heure, juste en face de l'abbaye de Poissy. Les

incendies éclairaient cette scène de tragédie d'une lumière d'orage aux lueurs dansantes. Le pillage était maintenant terminé. On venait d'aborder le deuxième acte de la tragédie, celui du vin et des exactions. Les barriques en perce vidaient leur contenu dans les ruisseaux ; un groupe de routiers ivres pendait méthodiquement un groupe de changeurs juifs qui patiemment faisaient la queue devant la poulie du puits. Sous le porche de la synagogue, tassées comme les oies dans un poulailler, les épouses, les filles et les servantes attendaient en pleurs que s'ouvre le troisième acte, celui du repos des guerriers. Entre les deux grosses tours de la porte aux aumônes, une double file de brigands, la salade d'acier abaissée sur les yeux, cognaient en cadence et sans hâte un énorme bélier à la jointure des deux vantaux de chêne cloutés et cuirassés de fer de la porte de l'abbaye. Leur va-et-vient me fit penser à la vague de l'océan qui vient frapper le ponton, puis reflue lentement pour revenir, après un court temps d'arrêt, impitoyablement frapper à nouveau. C'étaient des professionnels de l'assaut qui malgré les vapeurs de vin, avaient su choisir avec précision le point faible de la porte. À chaque coup, elle s'entrebâillait un peu plus et un sapeur en tablier de cuir y enfonçait des coins de fer de plus en plus épais qui en élargissaient inexorablement la brèche. Je reconnus la forte pièce de bois qui faisait office de bélier : c'était la poutre de gloire qui fermait le jubé de l'église Sainte-Clotilde que les écorcheurs avaient dû mettre au pillage. Par une ironie du sort, ce bélier improvisé se terminait par une énorme tête de Belzébuth verte et soufre. C'était elle, que ces renégats avaient choisie pour venir à bout des saintes défenses de l'abbaye. Et c'est le nom de « Belzébuth », fulminé par soixante poitrines qui ponctuait chaque ébranlement de la porte. Sur les créneaux surplombant les assaillants, les moines incapables d'organiser leur défense avaient sorti les reliques de saint Louis et les imploraient de les sauver. Un seul coup d'œil me permit de voir que le portail allait céder d'ici peu et que la belle abbaye qui avait

vu courir le petit saint Louis dans ses plates-bandes et vu s'accomplir les interminables neuvaines du deuil de Philippe le Bel le roi de Fer, allait devenir la proie des flammes.

- Messire, s'il vous en convient, culbutons ! me lança le prévôt. La rue qui s'élargissait en place sur le parvis de l'abbaye, nous permit de nous déployer sur une largeur de sept cavaliers et sur quatre rangs de profondeur. Spontanément, nous nous mîmes à hurler : « Saint-Denis ! Tranche ! Tranche ! » La charge s'ébranla, mais, manquant de recul, ne put atteindre cet irrésistible galop qui écrase tout sur son passage. Ce fut néanmoins suffisant pour renverser le bélier et ses soixante servants, dont beaucoup, pris sous la lourde pièce de bois, furent déchiquetés par les sabots des chevaux et achevés d'un coup de pique au passage. Les survivants rameutèrent les leurs aux cris de : « Putain con, compagnons ! Nous sommes trahis ! Aye compagnons ! Aye ! »

Atteignant la rangée des étals qui fermaient la place, notre premier front d'attaque, incapable de s'arrêter sous la pression des rangs suivants, se cabra, désarçonnant deux soldats qui furent piétinés et navrés avant même de pouvoir se relever. Les trois autres vagues d'assaut, emportées par leur élan, nous plaquèrent contre les maisons et beaucoup des nôtres furent blessés dans cette confusion inextricable qui fut mise à profit par les brigands qui délaissèrent futailles, filles, potences et abbaye pour venir à la curée. Nous n'avions plus assez de place pour faire tourner bride à nos chevaux qui ruaient et se cabraient, mettant bas leurs cavaliers. Ceux des nôtres qui n'étaient pas coincés contre la muraille mirent pied à terre et engagèrent une inégale bataille. Mon cheval pressé par le groupe, repoussé entre deux piliers, énervé par le bruit, rua en me projetant sur les pavés. Je me faufilai à l'abri d'un soupirail pour éviter d'être écrasé sous ses sabots qui fouettaient furieusement l'air en tous sens. Le soupirail était en pente ; je ne

pus m'arrêter et je tombai de Très-Haut dans une cave, ma tête heurtant au passage une glaciale dalle de granit.

Je continuai de tomber en tournoyant, mais de bas en haut, remontant lentement et interminablement du fond sans fin du puits de Saint-Patrick vers la margelle, heurtant de temps à autre les suintantes parois vertes de mousse, flottant et ballotté doucement comme sur une barque dans le clapotis mousseux de la marée montante. Une légère nausée marine ourlait d'amertume le bord de mes lèvres. Au fur et à mesure de ma chute ascensionnelle, les coups de pagaie du moine irlandais devenaient plus sourds, se confondant peu à peu avec les battements de mon cœur et de mes tempes. Sans transition aucune, l'humide fraîcheur céda la place à la chaleur implacable du même soleil blanc qui tombait d'aplomb sur toutes choses, ne laissant aucune ombre. Je connaissais très bien ce paysage. Ou plutôt ce paysage me connaissait très bien ; c'est lui qui me possédait jusqu'au fond de mon cœur depuis bien avant ma naissance ; j'étais sa chose ; je lui étais promis. Par qui ? Quand ? Pourquoi ? Je ne le savais pas ; mais lui le savait de toute éternité et il m'attendait. Et moi, j'étais certain, ô combien ! que je ne pourrai lui échapper. Il était là tout simplement... Et m'attendait paisiblement. Oui, paisiblement ! Paisiblement ? C'était toujours le même violent désert de caillasse, borné par la même inflexible falaise de platine aiguisée vers laquelle, à plat ventre, et parcheminé de soif, je m'étais si souvent traîné, dans des rêves lointains... jusqu'aux plus engloutis des songes effilochés de mon enfance. Et non loin, toujours l'antique fontaine à l'écart de l'étroit chemin de silex et son inéluctable et simple flaque croupie, verdâtre, affleurant à peine du sable. Et toujours m'attendait ce vieil ermite assis en tailleur depuis une interminable succession de lustres submergés. Me fixant sans un mot, nu, les mains sur les genoux, son épaisse barbe poussiéreuse et ses longs cheveux crasseux attestaient sa très ancienne séparation d'avec le monde des vivants ordinaires. Sans un mot, comme si souvent, il me tendit

la coupelle de terre cuite remplie à ras bord d'eau croupie. La fraîcheur lustrale descendit en moi, dans mes os, mes tendons et mon cœur, baignant mon âme de cette douceur ineffable, de cet avant-goût de quiétude dans lequel mon destin s'inscrivait sans retour. Dans le lointain, hautaine, hiératique et pourtant familière, la colonne de granit blanc – cette nouvelle venue dans les fabriques inspirées de mes songes – dressait sa plate-forme de cèdre odorant à plus de vingt coudées dans le ciel sans fin de mon avenir. Et comme la grue cendrée, implacablement attirée par le tropisme irrésistible du tropique lorsque le zénith du soleil commence à s'abaisser graduellement sur l'horizon, passé l'équinoxe d'automne, prend lentement, mais sans remords son envol à la surface de l'étang, je me levai, savourant la verte vigueur nouvelle qui courait sous la peau de mes muscles. En compagnie de l'ombre fraternelle et distante du vieillard assis, les oreilles résonnant de l'appel muet du zénith, les yeux fermés fixés sur l'immarcescible rectitude de la colonne, je me mis en marche vers l'invite pressante de son plancher de cèdre dont l'étroitesse même comblait mes espérances.

La fraîcheur du dallage suintant me ranima. Mon inconscience avait été brève. La lueur des flammes entrant dans le soupirail faisait toujours danser sur les murs un ballet d'ombres chinoises de chevaux, d'hommes d'armes, de piques et de fureur. Mais les ombres de chevaux se faisaient plus rares, les « Saint-Denis ! » aussi, tandis que les « Putain con ! » paraissaient l'emporter. Apparemment, le prévôt avait le dessous. Mais il y avait toujours autant de flammes, de fumée et de clameurs. De toute façon, je ne pouvais rien pour mes amis, car j'étais incapable de remonter par où j'étais tombé. Je me relevai donc, et poussai une porte tendue de toiles d'araignées à demi dissimulée par une tenture de vieux sacs de farine. Je débouchai dans une autre cave très obscure que la lueur des flammes venant faiblement de la première ne suffisait pas à éclairer. Je marchai sur un épais tapis de grains de blé : un

silos. Sans aucun doute, j'étais dans l'abbaye. J'en fis donc le tour à tâtons, sans lâcher le mur d'une main et je finis par buter sur un escalier de pierre. Je poussai la porte et me retrouvai dans l'enclos de l'abbaye que bornaient juste en face, les deux tours de la porte aux aumônes. Les coups de boutoir ébranlaient à nouveau le portail avec des craquements annonciateurs d'effondrements prochains ; notre charge fougueuse, mais irréfléchie, avait donc avorté, n'apportant qu'un court répit. J'escaladai les marches de la courtine et donnai l'ordre aux moines d'abandonner leurs reliques et de venir me donner un coup de main. Nous commençâmes à jeter pavés et ferrailles par les mâchicoulis et les assommoirs à chaque avancée du bélier. Le premier assaut vit quatre porteurs s'écrouler le crâne ouvert. Au second, le vieux briscard qui commandait la charge ne se releva pas du coup de la barre à mine qui lui traversa le cou le clouant comme un hanneton sur le dos d'un de ses sbires. L'espoir changea de camp. Les frères entonnèrent un alléluia dont le rythme triomphal sonna la fin de l'assaut. Le bélier, subitement abandonné, rompit les jambes de ceux qui ne purent le lâcher à temps. Nous avions repoussé l'attaque de l'abbaye, mais nous n'avions pas les moyens de bouter les brigands hors de la ville. Comme les tiques qui reviennent sans cesse sur le poil odorant du mulet, méprisant la main du cocher qui les écrase, ils reprenaient leur pillage tranquillement. Nous savions tous, qu'ils ne quitteraient Poissy, que repus de meurtres, poussant aux roues de leurs chariots s'enlisant à chaque ornière sous le poids de leurs trop lourdes rapines. Les exactions ne manqueraient pas de s'étendre aux autres quartiers ; il me fallait récupérer Marion et Escarboucle au plus vite. Sur les conseils du cellérier, je sortis par la poterne basse du potager fermée par une simple planche pourrie, donnant sur l'arrière de l'abbaye dans une ruelle fangeuse et puante. J'étais entré dans cette abbaye par un piteux roulé-boulé à travers un soupirail sans barreaux et j'en ressortais victorieux par une porte vermoulue que fermait un frêle crochet de laiton.

Finalement, les tours de l'entrée, laissant croire à une forte défense, avaient eu le mérite de concentrer sur elles tous les efforts des assaillants, les détournant de la multitude de minces portes disjointes et de soupiraux entrouverts qui faisaient de cette abbaye une véritable passoire. Si notre charge avait brillé par son impréparation, que dire de leur assaut ? À l'angle de la rue aux Juifs, le pauvre rabbi Abahou exposait pour l'éternité sa longue langue jaunie à tout vent, la tête gentiment cassée à angle droit par le douillet nœud coulant qui le suspendait aux ciseaux de l'enseigne d'un tailleur séfarade. Les index tranchés d'un coup de dague montraient la hâte du brigand qui l'avait dépouillé de ses bagues. Son passage de l'autre côté du miroir ne s'était pas accompli en douceur. Je me signai :

- Reçois Seigneur l'âme de mon frère juif qui naguère m'a sauvé de la brigandaille.

La cohue sur les berges et le fleuve commençait à peine à se calmer et les pauvres noyés pouvaient désormais venir terminer en toute quiétude leurs courses errantes dans les doux oreillers des roseaux de la grève. La peur avait fait autant de victimes que les routiers. Je toquai à la porte de la maison de l'arche, havre de paix dans la tourmente. Marion m'ouvrit. Les couloirs sentaient la cire et la lessive et une faible odeur de confiture de rhubarbe qui avait dû attraper le fond de cuivre du chaudron, flottait dans la cuisine où nous mangeâmes rapidement. Je lui racontais la triste fin de son ami le rabbin. C'est alors que les coups sourds commencèrent à rouler en cadence à travers le dédale sonore des corridors. Coups et cadence familiers : le bélier ! Encore lui ! Les écorcheurs ne pouvaient dédaigner une maison, dont la taille et la solidité des matériaux proclamaient la richesse de ses occupants. Je me précipitai dans l'escalier qui donnait accès à l'assommoir au-dessus du porche de l'entrée, relevai la trappe. Une douzaine de brigands donnaient l'assaut, cette fois avec le madrier ferré du pont-levis en

guise d'enfonçoir. Debout à l'écart, les bras croisés, c'est à sa cuirasse noire, luisant sous la lune, et à l'orgueilleux bouc d'or cabré sur la poitrine, que je reconnus le Bouc de la Dordogne qui attendait tranquillement ses proies. À ses larges épaules, et à ses grognements furieux, je compris que c'était le Bouc modèle B, la bête brute, le rustre sans foi ni loi, qui commandait la charge.

- Aigremont, hurla-t-il, je vous vois là-haut ! Cette fois-ci, je ne vous perdrai pas ! Fini, les petits cachots tranquilles dont on s'échappe en sifflotant ! Je vous ferai dégorger chaque pierre et chaque sou de ces Bondieu de Templiers à chaque tour de mes brodequins et de mes tourniquets d'angoisse ! Je vous ferai suer l'or et l'argent sous la braise des tourments ! Je vous ferai vomir des colliers vermeils dans l'eau de la poire d'angoisse ! Je fouillerai vos tripes pour y tamiser les rubis ! J'extraurai des topazes des ongles de vos gros orteils ! Je vrillerai vos tympanes pour en faire ruisseler les perles ! Je vous désorbiterai les yeux, pour y trouver les sequins planqués dessous ! J'enfoncerai le bras jusqu'au coude dans votre gosier hurlant pour en tirer les croix pectorales d'or et d'argent ! Je vous ouvrirai le cœur à la cuiller à œufs, pour en extraire le Baphomet d'ambre et de jade de ces putains d'enfants foireux de Templiers de mon cul ! Et, si cela ne suffit pas, je vous dégrossirai, je vous dépiauterai, je vous desquamerais, je vous désosserai, dégraisserai, tannerai, je vous trancherai et hacherai gros puis menu, je vous presserai et je vous pilerais comme poivre, jusqu'à ce que vous...

Il fut pris d'une quinte de toux qui le plia sur la borne du quai. Il était clair que notre fuite ne lui avait pas été indifférente. Quel abîme le séparait de sa jumelle, le Bouc Modèle A, si charmeuse dans sa noire turpitude !

- Il nous faut rapidement abandonner la maison, si nous avons le moyen de partir sans attirer leur attention, dis-je à Marion, car la porte ne leur résistera pas éternellement. Elle nous emmena dans

la cuisine dont une profonde cheminée garnissait tout un mur. Elle entra sous la hotte, déplaça les deux bancs qui permettaient aux domestiques de tenir la veillée et inspecta la grande plaque de fonte qui représentait l'écu de Poissy aux trois poissons superposés, surmontés d'une arche de pont, symbolisant le métier de son père.

- Voyons, je le lui ai vu faire deux ou trois fois quand j'étais petite. Sous la pression de son doigt, la pile de gauche du pont s'enfonça et la plaque pivota, dégagant une entrée carrée et noire qui exhalait une odeur fraîche de fange et de moisi : « Voilà le souterrain qui nous conduira en sécurité hors de la ville. Prenez chacun une lampe à huile que vous trouverez derrière le banc de gauche, car je crois que le voyage sera long. Je ne l'ai jamais fait personnellement, mais mon père qui n'y est jamais entré non plus, me disait le tenir de son père à lui qui avait fait tout le trajet plusieurs fois. J'espère seulement que c'est encore praticable. Elle prit une chauffeuse de métal, ramassa de la cendre et y enfouit à l'aide d'une pincette quelques braises rougeoyantes : « Au cas où nous aurions besoin de rallumer nos lampes.

Dans le coin de la cuisine, sous une table à gibier, elle ouvrit une trappe :

- C'est l'entrée des caves, ils vont croire que nous nous sommes échappés par là ; il y en a trois étages superposés qui communiquent avec les anciennes carrières. Ils se seront lassés de les explorer avant même que le soleil ne se lève.

Sur l'ouverture de cette fausse piste, nous allumâmes nos lampes aux braises qui couvaient sous les cendres du foyer ; nous prîmes chacun un des fromages qui achevaient de se fumer pendus à des ficelles sous le tablier de bois et ces viatiques passés en chapelets autour du cou, nous entrâmes dans le boyau en refermant la plaque de la cheminée derrière nous.

- Ah ! j'allais oublier le plus important ! chuchota Marion avant de ressortir et de disparaître dans les profondeurs de la maison. Elle revint portant un paquet sous le bras : « Messire, notre ami rabbi Abahou m'a confié ceci en me disant qu'il craignait pour sa vie – il voyait juste, le pauvre – et qu'il ne voulait pas que cette sacrée relique – ou plutôt cette relique sacrée – tombât entre des mains impies. Il m'a dit de la remettre à l'abbé de Poissy ou à défaut à vous, qui saurez la restituer entre des mains convenables, car la chose est sans prix et déclencherait toutes les cupidités. Il s'agit de la Sacrée Chemise de Notre-Dame de Chartres. Vous ne vous souvenez sans doute pas du scandale causé l'an passé par son vol au cours de l'office, puisque vous étiez en captivité à cette époque. C'est une affaire qui avait fait grand bruit. La rumeur publique avait prétendu alors que c'était le Barbot de Villennes qui avait fait le coup. Son palefrenier-adjoint, champion du Hurepoix au jeu de quilles, a raconté un soir de beuverie sordide comment, sur ordre du Barbot, il s'était rendu à Chartres pour la messe de minuit. Au moment le moins éclairé de la cérémonie, entre la deuxième et la troisième messe, à l'instant où tout est éteint pour rallumer le cierge pascal, le sacrilège avait empoigné Henriot, le cul-de-jatte de son patron, celui là même que vous avez coincé dans le chœur et, comme une vulgaire boule de quille, l'avait adroitement et très discrètement fait rouler à travers les stalles et les pieds des chanoines, exactement dans le trou de la chatière de l'armoire au trésor cathédral. Et c'est là que ce cul-de-jatte sans foi ni loi, se saisit de la sainte Chemise. Le palefrenier avait pris la précaution de lier l'oreille droite du cul-de-jatte à un long et solide fil de chanvre et c'est en rembobinant sa pelote qu'il ramena tout aussi discrètement par la chatière, Henriot agrippé à la Chemise. C'est probablement à la suite de ses révélations de beuveries que le malheureux palefrenier fut retrouvé, peu de temps après, adossé à un pommier, les oreilles et les doigts tranchés et la langue fort proprement coupée, présentée entre ses jambes sur un plat de

barbier en étain aux armes du Barbot. À son cou était pendu un joli écriteau portant en lettres de sang bien vermeilles :

« Aux quilles, on risque ses doigts
Au cabaret, on joue sa langue
Les oreilles soldent les comptes
Et passe la justice du Barbot ! »

« Charles de Navarre, voulant se concilier les bonnes grâces de l'évêque de Chartres et de son Chapitre promit que la peau du voleur serait mise à sécher sur la grand roue de son pilori de Dreux. La Chemise devenue de ce fait non négociable, le Barbot est venu la déposer de nuit sur le seuil de la synagogue de Poissy pour en rendre les juifs responsables. Cette nuit, il devait la « découvrir » chez eux et annoncer ce grand forfait à la foule, justifiant ainsi toutes ses exactions. Rabbi Abahou a pu me la remettre juste avant de se faire prendre par les brigands. C'est pourquoi Messire, le Barbot et le Bouc son complice feront tout pour nous la reprendre et nous accuser du vol. Cela fera un peu oublier leur mise à sac de Poissy. »

Les échos sourds des coups de bélier se répercutaient de plus en plus rapidement dans les couloirs déserts de la maison.

- C'est une manie chez le bouc que de se promener avec son bélier ! Il y a de quoi en devenir chèvre ! observa Escarboucle. Si nous ne voulons pas finir en peaux tannées, nous ferions bien de nous presser, au lieu de perdre notre temps en ragots et bavardages. Je crains toutefois Messire Anselme, que nous ne puissions transporter cette sainte chemise roulée de manière aussi encombrante. Elle nous ralentirait et mettrait notre vie en péril. Je ne vois qu'une seule solution pouffa Escarboucle : Messire Anselme, vous devez la revêtir ! C'est ainsi que le quatrième des cinq sorts de saint Clerc que je vous avais prédits après votre retour de captivité, se réalisera. Rappelez-vous : « La chemise que la Très Sainte Vierge Marie avait revêtue pour entrer en dormition avant

que d'être enlevée corps et âme au Ciel, était blanche comme lys. De même votre âme devra revêtir cette candeur pour parvenir en Paradis. »

Je n'avais plus qu'à m'exécuter : on ne pouvait abandonner cette très sainte relique entre des mains aussi avides et impures ; mais on ne pouvait non plus la transporter sans nous retarder de façon peut-être fatale. J'ouvris le paquet de toile écrue et en retirai la sainte Chemise de lin blanc. Les manches m'en arrivaient aux coudes, j'étais à l'étroit dans l'encolure, et la taille me serrait à mi-poitrine : une vraie jeune fille trop vite poussée en graine et un peu trop forte ! Les chocs du bélier s'agrémentaient désormais de craquements annonciateurs du prochain succès de l'assaut ; il était grand temps de partir et nous entrâmes dans le souterrain. « Antonius hoc fecit A.D. 1245 » proclamait une inscription au noir de fumée sur la première pierre à gauche.

- Antoine le gaucher, le père de mon arrière-grand-père, le constructeur de la maison et le fondateur de la lignée des maîtres de l'arche de Poissy, murmura Marion.

- Et moi qui n'ai jamais connu mon père... commenta Escarboucle en refermant soigneusement la plaque de cheminée. Le sol était sec et uni. Nous marchions rapidement en nous courbant pour éviter certaines dalles disjointes du plafond qui constituaient de dangereuses aspérités. Le couloir étroit ne nous permettait de circuler qu'en file indienne. Il descendait régulièrement et assez fortement, vers le sud me semblait-il. Au bout d'un moment, j'estimai que nous devions être au-dessous du deuxième niveau des caves de la ville, approximativement sous la place du marché. Il ne manquerait plus que ce souterrain ne déboucha en plein milieu de Poissy ! Au bout d'une dizaine de minutes, une volée de marches nous fit descendre à un palier assez large maçonné de grosses pierres de taille de bel appareil : « Murailles de la ville » annonçaient des lettres noires à demi effacées. Nous étions donc

désormais à l'extérieur de Poissy, probablement à l'aplomb de la porte de Saint-Germain ou de celle du marché aux Bœufs du côté de la route de Mantes à Saint-Germain-en-Laye, non loin de la Maladrerie. Avec un peu de chance, nous pourrions déboucher dans la cour de mon château ! Les marches remontaient derrière cette pièce, d'une hauteur égale à celle que nous venions de descendre : nous venions de passer sous les fondations du rempart. Nous pataugions désormais dans une fine couche de vase ; le sol était encombré de pierres meulières tombées d'une voûte plus grossière. Nous allions très lentement, craignant l'obstacle ou le trou caché dans la boue. Au bout d'un temps qui nous parut très long, nous arrivâmes à une bifurcation. À main gauche, une inscription indiquait « Acer Mons » Aigremont ! Voilà bien un tunnel qui m'était inconnu ! Nous le remontâmes de plus en plus lentement. La voûte était partiellement effondrée et paraissait vraiment instable. Bientôt, nous fûmes obligés de nous arrêter, car un amoncellement de pierres, de terre et de poutres bouchait le passage sans espoir. Il nous aurait fallu des pelles et des pioches et encore... Ce souterrain ne pouvait être que celui que j'avais exploré, par l'autre côté, à mon retour d'Angleterre en partant de mon château et qui était censé conduire en une lieue à la Ferme de Poncy. J'avais alors dû rebrousser chemin en arrivant à ces mêmes éboulis. Nous revînmes sur nos pas en silence, le cœur étreint par la crainte d'avoir à rebrousser chemin vers la maison de l'arche où devait maintenant se déchaîner la violence des brigands.

Il nous restait toutefois à explorer le second boyau qui me paraissait se diriger vers la ferme du Pou, à l'ouest d'Aigremont. Il était en très bon état et nous marchions maintenant les pieds au sec sur un sol uni de terre battue et sous une voûte de bel assemblage. Depuis notre départ, nous n'avancions que lentement, car notre luminaire était faible et il valait mieux être prudents dans ces souterrains que nous ne connaissions pas et qui pouvaient se révéler brusquement dangereux. À ce train, j'estimais qu'une heure

avait dû s'écouler depuis que la plaque de la cheminée s'était rabattue derrière nos épaules. C'est alors que je butai sur une épaisse porte cloutée, entrouverte, entièrement badigeonnée de noir de fumée, sur laquelle se détachaient des larmes d'argent, barrées par cette énigmatique et surprenante inscription à la chaux : « Les morts vont vite. » Au-dessous, sculptée à même le panneau, une Marie-Madeleine bleue, allongée sur sa couche de festin, le bras gauche soutenant sa tête pensive, contemplait un crâne encadré de pots à fards et à parfums. Vanité du monde : nous perdons notre temps à oindre nos cheveux et nos pieds alors que ce crâne d'os poli nous rappelle à la seule certitude de l'avenir et souligne l'urgence de nous consacrer enfin exclusivement à nos fins dernières. Étreints par le caractère poignant du lieu nous écoutâmes longuement avant de franchir le seuil. Le silence et l'obscurité rassurants nous décidèrent enfin à entrer. Les dansantes lueurs de nos lanternes firent émerger de la nuit une longue salle voûtée dont l'extrémité restait plongée dans l'obscurité. L'allée centrale était un capharnaüm de cercueils empilés en désordre sur deux et parfois trois niveaux. Et appuyés tout le long des murs, se pressaient verticalement les uns contre les autres comme pour se reconforter mutuellement, d'innombrables bières sans couvercles.

Au fur et à mesure que nous avançons, nos maigres lumignons exhumaient de ces boîtes disjointes des têtes aux orbites vides coiffées de barrettes de curés, de coules monastiques en lambeaux ou de chapeaux moisissés de chanoine, les cheveux pendant par touffes poussiéreuses sur des joues décavées. Des corps décharnés et parcheminés qui avaient jadis connu d'orgueilleux embonpoints flottaient désormais grotesquement dans des chasubles trop larges. Des étoles aux ors pâlis avaient glissé des épaules sans chairs et les pieds racornis ne remplissaient plus les bottines douillettement fourrées. Un trait commun unissait ces fantômes surgis d'un lointain passé : les bouches aux chicots noircis restaient écarquillées sur la quête éperdue d'un dernier

souffle qui n'était jamais venu, conférant à tous ces restes dépenaillés un air d'épouvantails ahuris figurants d'un hypothétique et grotesque carnaval. Figé dans l'attente de la triomphale trompette du dernier jugement, chacun portait sur la poitrine un écriteau à l'encre pâlie, seul lien avec les jours enfuis de bruits et de passions. Je ne pus me retenir d'en déchiffrer quelques-uns :

« Louis, chanoine de Poissy
A.D. mil iiiC X

Criez après l'enfer* : de l'enfer, il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort. »

Et cet autre, sur ma gauche, dont les paupières cousues et les mains croisées sur une canne attirèrent mon regard :

« Gaucher, prestre
A.D. MCCCVIII

Tout meurt, l'âme s'enfuit et, reprenant son lieu,
Extatique, se pâme au giron* de son Dieu. »

Marion se serra contre Escarboucle et murmura :

- Les catacombes de la maladrerie de Poissy. C'est là que l'on enterre la communauté qui veille sur les lépreux. L'air particulièrement sain permet une excellente conservation. J'en ai entendu parler, mais je croyais à des racontars de nourrices.

- Le bon air fait du bien aux transis, mais les ladres de la surface en auraient plus besoin qu'eux », commenta Escarboucle. Comme la fatigue ralentissait nos pas, je décidai une pause. Nous choisîmes comme banc un cercueil dont le couvercle nous paraissait solide. Je rapprochai en guise de table un catafalque vermoulu sur lequel nous déposâmes les chapelets de fromages, profanes scapulaires, que nous portions autour du cou.

- Voilà un couvert bien dressé, s'amusa Marion en déchiffrant les lettres effacées de notre table improvisée :

« Rob..... Malat.....
Aux calendes de mars
Son âme le quitta

comme le soleil atteignait le bord occidental. »

Nous mangions de bon appétit, et ce sépulcre me faisait rêver. Ces momies étaient autant de galets amenés sur les plages du temps par la houle des âges. Les années étaient venues, l'une après l'autre, chacune poussant et supplantant inexorablement sa devancière, déposant comme seule trace de son passage son varech de macabrés en couches successives. Et ce ressac des heures englouties ne laissait que ces corps desséchés et sans âme, comme la marée d'équinoxe abandonne sur les grèves du Trégor son lot d'os de seiche blanchis. Rassasiés et reposés, il nous fallait reprendre notre périple souterrain. Au bout d'un temps qui nous parut à nouveau très long, nous arrivâmes dans une large pièce carrée aux parois de grand appareil, au sol pavé de dalles de grès polies. Nous dûmes en faire le tour pour en avoir une idée de sa disposition, car son étendue excédait la zone éclairée par nos trois lanternes. Une très faible brise continue indiquait un système d'aération.

Sur le côté sud, là où repartait le couloir, étaient disposées sur trois rangées une cinquantaine de grosses caisses de bois marquées de croix pattées : le sceau des Templiers ! Des outils gisaient par terre. D'une ferme pression d'un pied-de-biche, je fis sauter un couvercle. Des volumes et des rouleaux en parchemin soigneusement rangés ! La couverture du premier mentionnait en grosses capitales : « Commanderie de Payns, comptes de l'année mil III CI ». La deuxième caisse remplie des mêmes recueils annonçait : « Instructions aux Convers des Langues d'Auvergne et de France ». J'ouvris au hasard une autre caisse vers le milieu du tas : « Lettres de Change tirées par la Sérénissime République sur la Tour du Temple de Paris. Anno Mil III C iii ». Nous fîmes sauter tous les couvercles : de trésor, pas l'ombre ! Mais que de papiers ! que de

livres ! que de rouleaux ! que de comptes ! Que de lettres ! Ces Templiers étaient de sacrés administrateurs. Si les moines poursuivis par Nogaret avaient pu soustraire aux griffes des légistes du roi de Fer du sonnante et du trébuchant, c'est ailleurs qu'il fallait chercher. Ce souterrain n'était que le vide-grenier des minutes de leurs notaires, de leurs procureurs et de leurs vidames. Nous éclatâmes tous de rire. C'était donc après des archives de tabellions que le Bouc courait sans trêve ni relâche ivre de rêves d'or et d'argent ! Il trouverait ici de quoi allumer son feu pendant des années, hiver comme été. Les archives, moi qui en ai plein ma tour, je ressens physiquement le respect dont il faut les entourer, car le parchemin, les institutions, la famille et la civilisation, c'est tout un. Sans parchemin, les lignages se délitent dans les brumes incertaines de leurs origines douteuses ; les abbayes retournent à l'indistinct des catacombes ; la théologie divague dans l'oralité, et les lois fondamentales du royaume ne poussent plus leurs verdoyants et prometteurs rameaux hors du riche terreau de jurisprudences séculaires. Sans plumes d'oies, sans encre et sans belles cursives, l'impalpable et poisseuse poussière de la barbarie recouvre rapidement toute civilisation de son opaque manteau de ténèbres illettrées. Nous remîmes donc soigneusement les couvercles en place. Je ne doutais pas que nos successeurs – écolâtres, chroniqueurs et indiciaires de tous poils – sauraient utiliser comme il faut ces milliers de feuillets. À gauche et à droite, deux portes en plein cintre marquées elles aussi de la croix pattée avaient échappé à nos premiers regards. Nous entrâmes dans celle de droite. L'illicite soif de l'or, sordide et ô combien desséchante ! cascada à nouveau à pleins bouillons dans notre sang rapide. Des caisses, encore des caisses, cloutées et marquées du sceau du Temple. La première caisse portait en grasses capitales : « CASEUS ». Du fromage ? Je ramassai une bisaiguë et en déclouai le panneau : des livres, encore des livres, et, apparemment, tous consacrés au fromage !

- Eh bien, décidément, c'est notre journée fromage ! Après en avoir mangé, nous allons devoir en lire dit Escarboucle en s'asseyant sur une des caisses. Je feuilletai le premier des manuscrits de la pile. *TRACTATUS CASEI* (Traité des Fromages) « par Johan Langius le Blasphémateur, mort à quatre-vingt-deux ans, n'ayant jamais mangé que du fromage sa vie durant. » Apparemment, la première partie de l'ouvrage, consacrée aux détracteurs des pâtes molles, était placée sous l'invocation suivante :

« La sordide épouse du berger batave
Pétrit dans ses pognes gercées
Difformes et purulentes
Ses fromages exécrables. »

Je lus au hasard, de-ci, de-là, à haute voix, pour l'édification de mes compagnes : « Froid et grossier, opilatif et dur, voilà la véritable nature du fromage à pâte molle. Comme l'anguille, le poulpe et tous les poissons sans écailles, le fromage naît de la pourriture culière, n'a comme avenir qu'une vie des plus brèves, n'ayant en lui-même pas assez de chaleur vitale pour excréter ses immondes flatulences et ses propres matières fécales. C'est pourquoi le fromage instille un sang impur à ceux qui le mangent sans frein. Comme toutes les créatures puantes, le fromage est pervers et quand de surcroît sa couleur est sinistre et son remugle fétide, il propage peste et putréfaction dans le sang et dessèche les esprits animaux. Tous les vieux fromages à l'odeur proche de la mort appellent la Faucheuse de leurs désirs puissants et communiquent cette morbide attirance aux imprudents qui les dévorent sans retenue. »

Marion et Escarboucle protestèrent unanimement : « Messire, ne gêchez pas par vos citations répugnantes, le fromage qui vient de constituer notre seul déjeuner et qui fera peut-être aussi tout notre souper ! »

Je pris donc le deuxième livre de la pile : *LACTATIO MYSTICA* (La Lactation Mystique) ; Voilà qui devrait être d'inspiration plus élevée. Avec un titre pareil, il était, bien entendu, placé sous l'invocation de saint Bernard qui s'était, dans sa jeunesse, mystiquement désaltéré du lait miraculeusement jaillissant du sein de la Vierge. L'exergue rappelait que le plus grand des cisterciens réservait la consommation du fromage aux tristes et à ceux dont le cœur est caillé comme le lait suri et endurci comme un fromage à croûte. La deuxième page me permit d'apprendre à mes deux amies que si Isaïe avait prophétisé que le Messie né de la Vierge se nourrirait de beurre et de miel, à aucun moment, hélas ! il n'avait abordé l'épineuse question de la consommation du fromage. Le troisième livre était historique : *IDEA DEGLA DIVERSITA DEL GUSTO DEGLI UOMINI* (De la Diversité du Goût de l'Homme). J'en lus au hasard quelques bribes : « La *RERUM SCOTICARUM HISTORIA*, de Georges Buchanan, affirme que les barbares populations de la désespérante Écosse qui pratiquaient la divination, la magie et l'illusionnisme diabolique et qui ont été réduites, par le hasard des batailles perdues, à planter leurs huttes dans le royaume de la nuit, au cœur inhospitalier des glaces d'Aquilon, dans des steppes battues de vents et de grêles glacés, sont d'avidés buveurs de lait suri et d'immondes mangeurs de fromages à croûtes pustuleuses. » Je reconnus bien là ce type de jugement hâtif autant que définitif que l'Anglais porte généralement sur l'Écossais, son voisin et souffredouleur.

Nous apprîmes, au chapitre suivant, que « le caseus blasphematus » – ce barbare fromage impie – constituait le sommet de la gastronomie des « hirsutes tribus gauloises, à braies rayées, habitant la Savoie et l'Helvétie Chevelues, avant que la conquête romaine ne leur dispense les bienfaits de sa glabre civilisation togée. » Et ces incultes aïeux, paraît-il, en avaient même fait l'élément central de « sordides et rituelles agapes égalitaires, où les supérieurs mélangés avec leurs domestiques et les adultes avec

leurs enfants dévoraient à mains nues cette purulence coulante. Ce fromage blasphématoire constituait bien la marque bestiale de ces espaces ensauvagés que ne bordaient aucun chemin, aucune cité, et que ne jalonnait aucune borne milliaire. »

Sous le titre « CASEUS » de la caisse, j'avais négligé le sous-titre qui expliquait tout : « Bagage d'Arthur, premier maître fromager de la Commanderie d'Orient. »

Nous jetâmes un œil rapide aux autres caisses sans les ouvrir : Poissons, Salaisons, Confitures, Épices. C'était là les archives des cuisines de l'Ordre du Temple dont la science en ces domaines comme en tant d'autres, tétée directement aux mamelles de la tradition orientale, était décidément inépuisable.

Nous passâmes alors par acquit de conscience dans la salle de gauche. Là aussi, même spectacle : une bonne douzaine de caisses, cette fois toutes consacrées à l'art alchimique. Le titre nous apprit que c'était le bagage d'Albert de Trêves, Maître Spagyrique du troisième degré du prieuré d'Absalon de Xaintrilles.

Des livres... Des livres... Un prodigieux amas de livres, rassemblé, transporté à grands frais dans l'urgence de la rafle de Nogaret. Les geôles se remplissaient sur le passage des convoyeurs, les bûchers se dressaient, la plupart de ces frères et de ces chevaliers allaient mourir, et ils ne trouvaient rien de mieux à faire que de traverser la moitié de la France, en grand mystère, avec ces parchemins de comptes et de recettes culinaires. Ces Templiers étaient décidément une engeance curieuse. Mais de l'or, des diamants, des perles, aucune trace ! Peut-être les avaient-ils, malgré leur hâte, soigneusement enfouis sous les dalles de ces salles, ou ailleurs. Ou alors, ce fameux trésor n'avait peut-être jamais existé que dans les imaginations rapaces des légistes royaux et de quelques routiers avides. On les disait banquiers du monde, ces chevaliers. Mais les bourreaux les plus experts en interrogatoires n'avaient pas réussi à leur faire cracher un seul agnel d'or, alors que sous la torture, pour

arrêter la main de leurs tortionnaires, les plus faibles avaient avoué les péchés et les hérésies les plus abominables qu'ils n'avaient commis et que leur susurraient sans relâche les fiscaux des officialités. S'ils avaient été si riches, ils auraient d'abord livré cet or qui leur aurait permis de troquer les immondes tortures et la mort ignominieuse contre la triste paille des cachots perpétuels. Alors que l'aveu des hérésies, du Baphomet et de ses rites sodomites les avaient jetés aux flammes purificatrices des bûchers du Louvre. Non, décidément, l'or n'était pas leur préoccupation majeure. Ces soi-disant financiers de la chrétienté n'avaient été que les archivistes du monde !

Nous reprîmes notre marche silencieuse dans le couloir étroit, toujours en direction du sud. Un souffle frais fit vaciller nos lampes, puis les éteignit. Nous n'essayâmes pas de les rallumer, car tout indiquait que notre équipée touchait à sa fin : je butai dans une racine, des toiles d'araignées se prirent dans nos cheveux, nous dérangerâmes des chauves-souris. Sous nos pieds, l'humidité qui était revenue depuis quelques instants se transformait en un borborygme puant qui maintenant nous arrivait aux genoux.

Nous heurtâmes une paroi de pierre, c'était la fin du souterrain. Au-dessus de nos têtes, quatre trous circulaires trouaient la dalle de granit du plafond, laissant passer la belle lumière de la pleine lune à peine tamisée par les hautes futaies. Je dus sauter à plusieurs reprises pour pouvoir empoigner le rebord glissant et puant de l'une des ouvertures dont l'étroitesse râpait mes épaules en me donna beaucoup de peine pour franchir l'obstacle. Puis, je tirai à bout de bras mes deux compagnes à l'air libre.

- Eh bien ! On peut dire que nous sortons par la grande porte ! Nous venons de renaître au monde des vivants par les trous des chioirs des anciennes latrines des convers de Joyenval, tout aux confins des Tailles d'Herblay, nous renseigna Escarboucle en riant. J'y ai joué parfois à cache-cache les jours de fête, avec les gamines

des lavandières. Si un jour nous racontons nos aventures, on pourra prendre comme titre *La Porte Étroite* en souvenir de cette minute embaumée. Cela lui conférerait un soupçon de perspective philosophique.

- Il ne faut pas traîner cette nuit dans les bois ni nous réfugier à l'abbaye de Joyenval, pensa tout haut Marion. On affirme que certain porcher des moines, à la conscience élastique et vicieuse a partie liée avec les écorcheurs ; il aurait tût fait de nous dénoncer.

Escarboucle acquiesça :

- J'ai une idée ! Allons passer le reste de la nuit à la maison des eaux chez la sorcière. Je la connais bien. Détestée de tous, elle ne parle jamais à personne, une vraie tombe. Qui aurait l'idée de nous chercher chez elle ? Tout le monde en a bien trop peur.

C'est ainsi que précédé de deux jolies filles, revêtu de la sainte Chemise de Notre-Dame de Chartres, quelque peu embrené par notre sortie des latrines, j'arrivai à la hutte de torchis de la sorcière des eaux. La petite clairière s'inscrivait dans un de ces cercles de pierres levées qui passent pour être des demeures maudites de fées maléfiques ou de lutins pervers. J'avais, bien sûr, entendu parler de cet endroit, mais je n'y étais jamais venu. Je comprenais pourquoi personne n'aurait jamais l'idée de nous y chercher : un noir tapis de trompettes de la mort rehaussé par l'or fané des amanites phalloïdes précédait la chaumière ; une hulotte hululait ; les grenouilles de la mare voisine poussaient leurs chansons rauques et les taillis bruissaient sous les groins des sangliers.

Escarboucle ouvrit la porte de rondins, entra et referma. Nous entendîmes une longue discussion, une chandelle éclaira faiblement l'unique vasistas obturé d'une peau tannée : on nous examinait. Enfin, le loquet fut repoussé et nous entrâmes. L'intérieur était en accord avec les abords : une maison de sorcière telle que les aïeules les décrivent, génération après génération, à leurs

petits-enfants tremblant de cette délicieuse peur vite guérie par un index trempé dans un pot de confiture de mûres. Le chat était noir et lové sur le coffre à côté d'un crâne aux orbites habitées de crapauds séchés ; le corbeau perché sur le crucifix renversé coiffant le manteau de la cheminée nous fixait de ses yeux cruels et fixes ; le chaudron pendu à la crémaillère exhalait les fumets d'une soupe indécise. Des bottes de bolets de Satan séchaient au bout de leurs cordes. Les inévitables grimoires empilaient en désordre leurs reliures éventrées par les âges et leurs feuilletés cornés défraîchis : le *GRAND ALBERT*, le *PETIT ALBERT*, les *SEPT SECRETS DU PENTACLE*. Les horoscopes inscrivaient leurs orbes et leurs angles jusque sur la nappe noire... La sorcière était une quintessence de sorcière de contes de fées : petite, courbée, une épaisse tignasse crasseuse laissant entrevoir de vieilles rides sales, un corps difforme et boudiné.

- Quelle douillette maison de sorcière que voilà ! dis-je en guise de bienvenue.

- Vous êtes chez vous, répliqua-t-elle d'une voix étonnamment juvénile et joliment timbrée. Asseyez-vous, je vais vous servir à boire. Mais auparavant, pliez soigneusement dans cette malle où elle sera en sécurité, la sainte Chemise dont Escarboucle vient de me conter l'histoire.

Elle sortit de la huche un pichet de vin de Rueil et une caque de harengs :

- Comme une sorcière se doit de faire tout à l'envers, nous allons réveiller en plein mois d'août. Cette obligation professionnelle de tout faire à rebours nous donne beaucoup de fantaisie, c'est le principal avantage de notre métier ; à moins que nous ne fassions ce métier que parce que nous sommes fantaisistes ! Allez savoir ! Un autre avantage de la profession, c'est de pouvoir changer d'apparence à volonté.

Avec un Abracadabra ! théâtral, elle enleva la sordide perruque qui cachait de belles nattes d'or, défit sa robe informe dont les grandes poches bourrées d'herbes malodorantes transformaient la souple silhouette en un puant sac informe, se redressa, fit disparaître avec un mouchoir mouillé et parfumé les sillons de crasse de son visage et une magnifique jeune femme apparut !

- Parfois, je sors ainsi et je m'amuse à croiser des paysannes solitaires qui raconteront ensuite à la veillée que la vieille sorcière est une jeune fée ! Il faut bien entretenir sa réputation. Messire je vous ai vu il y a quelques mois à l'étang de l'abbaye ; je me baignais avec mes seules tresses blondes et j'ai aperçu Escarboucle se baignant aussi. J'ai bien compris que votre esprit ensommeillé mélangeait nos deux apparitions faisant tour à tour d'une blonde Morgane une brune Mélusine. Je me suis bien amusée à vos dépens. Et maintenant buvons et festoyons, car la vie est courte et carpe diem, comme le voulait le bel Horace.

Je lui demandais comment elle était devenue sorcière.

- C'est comme la vie, à la fois très simple et très compliqué. Je pense que vous allez être vraiment très surpris : je m'appelle Armelle de Calbrette ; je suis la sœur aînée du Bouc de la Dordogne ! Mais reprenons le récit de ma famille depuis le début, car je sens que vous allez tout embrouiller. C'est même sans doute déjà fait. Dans le misérable donjon familial de Calbrette en Périgord, nous étions huit jeunes enfants. Cela débute comme le refrain de la chanson de saint Nicolas. D'abord cinq garçons, puis une fille – moi Armelle – et enfin deux petites dernières, les jumelles.

Mes frères réussirent à me marier avec un voisin aussi pouilleux que nous, le sire de Grattefosse, un irascible porteur de rapière qui, le soir de nos noces, trouva le moyen de s'enivrer abominablement comme le soudard qu'il était. Alors que les souillons qui nous servaient de servantes étaient en train de faire ma toilette nuptiale,

il sortit en vacillant pour pisser vineusement sur le fumier qui ornait fièrement le seuil de son logis ruiné. Dans son inconscience alcoolisée, il décida pour se porter chance pour sa nuit de noce selon la croyance de cette campagne arriérée, de toucher les roustons de son furieux taureau qui, bien décidé à lui interdire cette privauté, l'encorna mâlement de l'entrecoisse à la glotte. Par cette fente vermeille, Grattefosse déglutit son âme sur-le-champ ! Le curé de Calbrette qui avait l'honneur de célébrer le service funèbre, résuma la situation aux porteurs de la civière, à voix basse pour que mes terribles frères ne l'entendent pas :

- C'était un couillon qui, sur un coup de tête, pour tâter une couille, est mort d'un coup de corne aux couilles. Tous les cornus couillus de l'enfer n'auront qu'à bien se tenir. Le curé ne l'aimait pas, car il est vrai que mon bref mari avait coutume d'envoyer son valet voler les œufs du poulailler de la cure. C'est comme cela qu'à seize ans je me retrouvai en une nuit, mariée, veuve et néanmoins pucelle. C'est peu de temps après qu'eurent lieu les rudes journées des lits de justice du sénéchal de Guyenne qui avait décidé de remettre dans le droit chemin par les armes la noblesse locale quelque peu brigandisée. Nos paysans exaltés décidèrent d'en profiter pour assainir eux-mêmes par le feu l'insalubrité de notre tour de Calbrette. C'est à ce moment qu'il convient de faire bien attention ! Car, contrairement à ce que vous a dit le Bouc, nos cinq frères, trop orgueilleux pour fuir devant la racaille – en fait, ils étaient ivres morts et ne pouvaient courir – furent branchés en procession à nos mâchicoulis ! Le plus jeune faillit réussir à en réchapper : sa corde se rompit et il profita de la surprise pour se sauver à toutes jambes complètement dégrisé. Il fut rattrapé sur le chemin de Savignac et navré à mort à coup de sabots ferrés sur les bords fangeux d'une lamentable mare à canards. Le fumier, la gadoue et la crotte constituent un environnement normal pour une fin normale dans nos brutales contrées agricoles pour un noble brigand sans le sou. « En canailles, mes frères ont vécu, en gredins, ils ont trépassé ;

l'enfer peut-être les refusera ! » Telle fut l'oraison funèbre que prononça le curé de Calbrette, à qui il est vrai, mes frères confisquaient aussi chaque année la majeure partie de la dîme. Montant sur leurs tombes, il harangua ses pouilleuses ouailles : « Mes bien chers frères ! Après avoir débarrassé la création de cette vermine, laisserons-nous les ventres de leurs femelles honnies perpétuer cette race exécrée ? » Cette gaillarde homélie décida la paroisse grondante et vengeresse à prendre le chemin de nos ruines fumantes.

Nous les trois filles, avons mis à profit les réjouissances punitives de la populace pour nous enfuir à quatre pattes par le fossé répugnant du trop-plein de notre fosse à purin. Cette retraite sans gloire nous confirma dans l'opinion que notre famille était vouée de toute éternité à la fange.

De toute cette parentèle naguère si nombreuse, restaient seulement les trois filles, moi Armelle l'aînée, veuve et pourtant pucelle, et les deux jumelles appelées Lise et Lison. Lise était est toujours une jeune fille charmante et sensible. Mais Lison qui se faisait déjà appeler Aymerigot depuis sa plus tendre enfance, était un garçon manqué, vivant à cheval, vêtue comme un homme, passant ses jours à chasser le sanglier à l'épieu et à rosser les chenapans de la région après les avoir provoqués en mettant en doute les mœurs de leurs pères, la fidélité de leurs mères et le pucelage de leurs sœurs. C'était déjà une riche nature ! Il faut dire qu'elle en avait le physique ! Le soir même de l'hécatombe familiale, bien à l'abri dans la paille d'une grange isolée, Lison-Aymerigot décida que nous devions, sa jumelle et moi, revêtir l'habit d'homme, à son exemple, pour nous joindre à une des compagnies de routiers des bandes de l'Archiprêtre*. Cette situation nous donnerait la sécurité avec le toit et le couvert et nous permettrait de vivre la grasse et juteuse vie, celle des porteurs de braguettes. Le temps pressait. Dérobant les chausses d'une famille

de laboureur qui séchaient dans un champ, nous jetâmes nos jupons par-dessus la haie et gagnâmes le castel de Moisy-Le-Sec où sévissait le Barjot, lieutenant de l'Archiprêtre. »

Eh bien, la réalité surpasse toujours nos rêves les plus fous ! Ainsi le Bouc B était aussi femelle que sa jumelle le Bouc A et du même sexe et du même lit que la sorcière des eaux ! Toute cette famille de sœurs était décidément hors du commun : deux écorcheurs et une sorcière !

Pour Lison, continuait Armelle, cela lui permettait de vivre conformément à sa nature profonde. Mais pour Lise sa jumelle et pour moi qui avons d'autres aspirations, elle avait de toute façon raison : en femmes, nous n'aurions pu survivre plus de quelques jours dans ce monde de mâles en folie ! Depuis ce soir-là, personne n'a jamais mis en doute la qualité d'homme des jumelles. Les aptitudes de Lison, dite Aymerigot, devenue l'un des meilleurs lieutenants de l'Archiprêtre sous le surnom du Bouc de la Dordogne y étaient évidemment pour beaucoup. À qui serait venue l'idée de penser un seul instant que ce Bouc féroce était une femme ? C'est à cette époque que Lison le Bouc trouva commode de faire passer Lise sa jumelle pour lui ; il devenait ainsi un Bouc en deux personnes. C'est ainsi qu'on se mit à lui prêter ce quasi-don d'ubiquité qui terrorise les populations. De là aussi date sa réputation d'imprévisibilité absolue : un jour charmeur, sensible et poète, le lendemain rustre, brute et vulgaire. Vous en avez fait l'expérience, je crois.

Il y a trois ans environ, notre compagnie monta rejoindre les troupes de Charles le Mauvais du côté de Dreux. C'est là, à la brûlerie du hameau de Plumerolles, que j'eus la confirmation que je n'étais pas faite pour la vie de ruffian. Je le savais depuis longtemps, depuis le début même, mais j'attendais mon heure. À Plumerolles, j'avais demandé au Bouc, ma sœur, de me laisser en guise de cadeau d'anniversaire pour mes vingt ans la vie sauve de

la Margotte, la sorcière locale, qu'elle s'apprêtait à brancher. Je m'enfuis avec ma nouvelle compagne dans les bois de la Malyverne et, par reconnaissance, celle-ci m'accepta comme disciple. Elle se révéla un maître d'exception et m'apprit le métier dans ses moindres détails. Il est vrai que j'étais douée et que le bagage d'instruction de ma petite enfance n'était pas négligeable. Le curé de Calbrettes m'avait inculqué les rudiments d'Histoire sainte à coups d'étole dans les mollets, Polycarpe notre palefrenier, les champignons, Emma la ravaudeuse, la divination, Salomé la sage-femme, le nouement et dénouement des aiguillettes, les choses de l'amour et la science des hommes. Et j'allais oublier la mathématique des horoscopes avec le doux et imbibé Antoine de Casparens, Vidame de Saint-Victor. Je vécus deux ans chez la Margotte et, à sa mort, avec l'héritage qu'elle me laissa – tous ses secrets, son chat, son corbeau, son crâne et ses grimoires – je vins m'établir ici où la précédente sorcière venait de mourir. La clientèle y est bonne et très fidèle. Entre l'Antoine, le châtreur de porcs et ses aiguillettes nouées pour un oui et pour un non, la Pernelle sa femme, qui danse à Saint-Foutin au moins quatre fois par an, le Barjot, le meunier, qui achète les simples par brouettées pour éviter d'engrosser ses servantes deux ou trois fois par jour, le Tiescelin, votre forgeron, qui me demande de concocter les tisanes pour apaiser le chaud-cul de sa femme Guillemette et enfin, ce bon apothicaire de Béthemont, grand débusqueur de femelles et par le fait grand consommateur d'herbes chaudes. Ah oui, vraiment ! j'ai là un très beau fonds de commerce ! Et une clientèle que l'on aime à suivre, qui réclame beaucoup de préparations et de spécialités : tisanes pour les aïeules, cataplasmes pour les vieux, embrocations pour les jeunes, emplâtres pour les bancroches. »

Nous n'avions pas sommeil, il faisait bon, le vin était frais et la vie charmante. Armelle nous resservit et reprit :

- J'ai une faveur à vous demander, Messire, qui me ferait bien plaisir à moi qui suis une femme des bois et qui n'ai pas eu de conversations intéressantes depuis celles que j'entretenais avec l'imb Vidame de Saint-Victor. Ses cours de mathématiques appliquées aux horoscopes étaient toujours prétexte à des digressions passionnantes qui allaient de la réfutation du monophysisme à la comparaison de la cuisse de Vénus avec celles d'Hélène ou de Judith. Je voudrais que nous profitions de cette belle soirée impromptue pour tenir une cour d'amour. Et je choisis un sujet très en rapport avec ma profession dans laquelle, comme je vous l'ai dit, je joue un important rôle de conseil dans les ménages de la région : « Qui, de l'homme ou de la femme, prend le plus de plaisir dans le déduit ? » La tiédeur de l'âtre, la beauté de la nuit et le vin clair et nous incitèrent à accepter la joute.

- Mon très jeune âge, attaqua Marion, me donne le privilège d'introduire le débat si je puis dire, en remarquant que les plaisirs que prennent ensemble les hommes et les femmes doivent être bien grands, puisque la plupart des théologiens, des confesseurs et des diables en sont si amateurs. Bien entendu, comme vous le remarquez, mon âge m'interdisant d'en parler par expérience, je m'en remets à des autorités plus compétentes.

- Armelle leva le doigt : Je ne suis pas sûre, Marion, que ces autorités que tu invoques soient les mieux à même d'avoir une opinion compétente en la matière. Les théologiens ne peuvent connaître des plaisirs de la chair que par ouï-dire. Les constructions de l'esprit qu'ils échafaudent à partir de ces matériaux de seconde main sont donc sujettes à caution. Restent les confesseurs ; les faits qui leur sont rapportés dans le secret de leurs entretiens par les pécheurs sont bien plus nombreux que ceux dont disposent les théologiens et sont aussi plus détaillés, le secret de la confession assurant l'impunité à ceux qui s'accusent. Il faut ajouter que les mœurs de certains confesseurs avec leurs pénitentes n'étant pas

toujours, hélas ! au-dessus de tout soupçon, ils ont souvent par rapport à leurs confrères-théologiens l'avantage d'une expérience de première main incontestable.

- Pour ma part, l'interrompt Escarboucle, mon expérience personnelle m'a enseigné que l'homme et la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes et j'aurais peine à dire lequel des deux en ressent le plus. Cependant, si l'on pouvait découvrir celui qui a les parties de la génération les plus sensibles et les plus entortillées et qui engendrent par conséquent plus de vent, si l'on pouvait connaître celui qui a l'imagination la plus forte, le sang le plus chaud et le plus mobile, j'estime que la question serait aisée à trancher. Messire, en tant qu'unique représentant de la gent masculine, nous vous serions reconnaissantes de nous donner, au nom de vos semblables, votre point de vue.

- Je me lançai sur ce sujet glissant : Je vais invoquer à l'appui de mes dires le témoignage d'autorités plus compétentes que celui des théologiens et des confesseurs. J'appelle à ma rescousse les médecins et les barbiers chirurgiens qui en connaissent un bout sur la nature humaine. Ne doutez pas, suivant en cela leurs enseignements, que les parties de l'homme ne soient beaucoup plus sensibles que celles de la femme. Ces parties secrètes de l'homme sont toutes nerveuses ou pour mieux dire, elles ne sont faites que de nerfs. Alors que les parties de la femme sont charnues et par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si les nerfs ressentent une plus grande douleur quand on les touche, ils doivent inéluctablement recevoir en sens inverse une plus grande volupté. Or comme la tradition et l'autorité l'ont prouvé, nous avons plus de nerfs que les femmes ; il s'ensuit donc que nous devrions ressentir plus de plaisir qu'elles. En outre, il est communément admis par les barbiers que l'homme engendre beaucoup plus que la femme, de ces vents et de ces esprits flatueux qui sont le combustible de l'amour. Nous avons enfin l'esprit plus ferme et

l'imagination plus forte que les femmes, car les filets de nos cerveaux en sont plus bandés et plus durs. C'est la raison pour laquelle, quand nous aimons, nous aimons plus fortement et plus voluptueusement que les femmes.

- L'apothicaire de Béthemont, client assidu s'il en est, grand connaisseur de femmes ou plutôt grand tombeur de femmes ce qui n'est quand même pas tout à fait la même chose, corrigea Armelle, affirme que les femmes auraient l'esprit plus inconstant et l'imagination plus faible que les hommes. Les fibres de leurs cerveaux seraient plus mollettes et plus flexibles. D'après cet expert, bien qu'elles paraissent quelquefois aimer plus ardemment que les hommes, les filles d'Ève ne ressentiraient pas pour cela plus de volupté que les fils d'Adam. Ce brave et savant homme continue en général sur sa lancée en soulignant que le sang des femmes serait plus chaud et plus âpre que le vôtre et qu'il s'agitait avec plus de force. Il affirme avoir vu des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils voulaient embrasser, leur cœur et leur cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur et de leurs esprits pour les envoyer avec précipitation à leurs parties naturelles qui dès lors se gonflent sous l'action d'une chaude passion.

- C'est vrai, repris-je que nous, les hommes sommes défaillants de joie quand les vapeurs chaudes et chatouillantes s'en élèvent et le mouvement précipité des esprits en pénètre alors nos membranes. C'est là, la cause de nos voluptés excessives. Après avoir écouté tous vos points de vue, fort bien documentés, ajoutai-je, je crois qu'il est excessivement difficile de départager un sujet pareil, puisque par définition nous ne connaissons que le plaisir propre au sexe dont la Providence a bien voulu nous doter. Ceux qui pensent pouvoir imaginer par la seule puissance de leur esprit ce que ressent l'autre sexe, sont bien présomptueux. Aussi, la conclusion que je donnerais pour ma part à cette cour d'amour, c'est que les

plaisirs de chaque sexe sont différents et ne peuvent se comparer. Bien que les femmes semblent plus vivement touchées que nous par les plaisirs de l'amour quand nous les embrassons, je ne peux croire que leur volupté soit réellement plus grande. Je me rallierais à l'avis d'Hippocrate selon lequel les femmes éprouvent beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir moins aigu dure beaucoup plus longtemps. La Nature est bonne mère : faisant notre plaisir plus court, elle l'a voulu plus dense. Et à l'inverse, le contentement des femmes étant moindre, la Nature compense en le faisant durer.

- Excusez-moi de nouveau de prendre part à votre débat avec des exemples tirés des bons auteurs et non pas, hélas ! de ma propre expérience, se risqua Marion. Il me semble important de mettre en avant l'opinion de l'Empereur Tibère qui corrobore la vôtre. Ce grand connaisseur s'il en fut, avait fait peindre sur les murs de sa chambre les douze positions qui faisaient alors la gloire de la courtisane Cyrènes. Tibère expliquait aux visiteurs qui se pressaient pour admirer ses nouvelles fresques que les femmes pratiquent mieux que les hommes toutes les souplesses de l'amour et qu'elles s'abandonnent plus qu'eux aux voluptés amoureuses. Mais il ajoutait qu'à son avis, si la passion des femmes est plus violente et que leur plaisir dure plus longtemps, c'est comme un feu de bois vert qui s'alimente de la faiblesse de leur état et de la légèreté de leur tempérament.

- Tibère était comme beaucoup d'hommes, pour qui tout et son contraire s'expliquent chez les femmes par l'infériorité de leur nature, compléta Escarboucle. Le débat a mis en évidence un point intéressant : je crois qu'en bonne philosophie, il ne faut pas confondre durée et intensité. Sur ce point, je partage absolument l'opinion de Tirésias, le devin grec, qui est le seul à avoir expérimenté successivement le plaisir masculin et la volupté féminine et qui est donc le seul à pouvoir en parler d'expérience.

Tirésias se promenant un jour dans la campagne vit deux serpents en train de s'accoupler. Voulant les séparer, il tua la femelle par mégarde et fut aussitôt changé en femme par Apollon. Sept ans après, il (ou elle) rencontra à nouveau des serpents tendrement enlacés. Sa première expérience ne lui ayant servi à rien, comme c'est l'habitude chez les humains, Tirésias les sépara, tuant par accident le mâle. Il retrouva alors son sexe masculin. À peu de temps de là, Zeus disputait avec Héra pour savoir qui, de l'homme ou de la femme, l'emportait dans le plaisir. Le roi des dieux pensait que c'était la femme et la déesse soutenait que c'était l'homme. Il est amusant de constater que chacun créditait l'autre de la plus grande volupté. Ils firent venir Tirésias, le seul à détenir la connaissance expérimentale de la question. Le devin répondit sans hésiter que la femme pouvait ressentir les neuf dixièmes de la somme des plaisirs que procurait la conjonction amoureuse, car si l'homme jouissait avec plus d'intensité en une seule fois, le plaisir de la femme se démultipliait en longues vagues successives. En bonne et simple arithmétique, c'était bien elle qui l'emportait en quantité. Et si depuis, les hommes font fi de ce jugement des dieux, pour affirmer le contraire contre toute évidence, c'est parce qu'ils tirent toujours la couverture à eux.

- Oui, mais comme vous l'avez dit au début, Tirésias, piètre philosophe, confondait durée et intensité, qualité et quantité.

- Attention Messire, l'expérience des faits doit l'emporter sur la simple opinion philosophique, et Tirésias a expérimenté...

- Étant la plus jeune, j'ai ouvert le débat, minauda Marion. J'aurai donc le privilège de le fermer. Ce que je ferai par une pirouette en citant, moi une sorcière, le grand saint Augustin lui-même qui nous dit dans la *Cité de Dieu* chapitre XVII Livre XIV, si j'ai bon souvenir : « Le sentiment vif et indicible que nous goûtons dans les plaisirs de l'amour, nous fait connaître Celui qui en est l'auteur. Je suis sûre que Dieu a voulu nous faire connaître l'excès et la grandeur des

plaisirs conjugaux à seule fin de nous suggérer l'étendue des plaisirs qui nous attendent dans l'au-delà. Dans ces conditions, je ne peux m'étonner si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si voluptueux, s'ils surpassent tous ceux que le genre humain peut ressentir par ailleurs et s'ils nous touchent si vivement au-dedans et au-dehors de nous-mêmes, puisque notre âme et notre corps en sont si puissamment émus. La Nature est ainsi faite qu'elle ne nous permet pas d'éviter ces voluptés, quelque saint que nous soyons, quand, dans le mariage, nous nous appliquons à faire des enfants. » Mes amis, une citation pareille, et c'est la seule de ce Père de l'Église que je connaisse, grâce à mes relations avec l'apothicaire, il fallait bien que je la case !

- Quelle belle cour d'amour et quelle belle soirée ! On en serait presque consolés de n'avoir pu mettre la main sur le trésor du Temple, s'exclama Escarboucle en exprimant notre point de vue à tous.

- Vous voulez parler, je suppose, du Trésor des Templiers ? demanda Armelle. Nous la mîmes au courant des recherches acharnées et violentes de son frère-sœur brigand, ainsi que de nos livresques trouvailles dans les souterrains de Poissy. Armelle raconta qu'elle avait visité ces salles, mais qu'elle n'avait pas eu la curiosité d'ouvrir les caisses. Leur contenu la fit rire à gorge déployée. Redevenue sérieuse, elle fit cette proposition : Je peux vous transporter au trésor si vous le désirez, mais seulement à la façon des sorciers, c'est-à-dire en esprit. C'est votre esprit seulement qui va se mettre en route en quittant votre corps qui lui, restera sur place dans cette cabane. Il vous appartiendra par la suite de démêler le vrai du faux dans ce que vous aurez vu. Ces sortes de visions ne sont pas toujours exactes ou plutôt elles sont imbriquées dans un fatras qui les rend difficiles à interpréter : pour séparer le bon grain de l'ivraie, il y faut beaucoup de discernement.

Ce voyage pourrait peut-être vous être utile. Il vaut sûrement le coup d'être tenté, ne serait-ce qu'à titre d'expérience personnelle.

- Nous sommes d'accord, dis-je après avoir consulté Escarboucle d'un regard, puisque de toute façon nous ne pouvons sortir d'ici avant sans doute pas mal de temps. Les routiers doivent nous chercher maintenant dans les alentours de Poissy et fouiller les bois. Ils ne sont pas près d'abandonner la partie.

Marion, en vierge sage, déclara qu'elle préférait s'abstenir ne sachant pas si son père et son confesseur auraient approuvé un tel voyage. Armelle s'activa près de sa cheminée :

- Dans ce chaudron qui bouillonne, c'est la fameuse soupe à la bière que nous, les sorciers, sommes censés manger avec une cuillère creusée dans l'os de l'avant-bras d'un mort de l'année. Mais cela marche aussi bien sans l'os. C'est cette soupe qui nous permet de voyager en esprit. C'est au dernier moment, juste avant de la boire, qu'il faut y rajouter les indispensables ingrédients secrets qui permettent le grand voyage. On raconte que, pour partir, nous devons chevaucher un balai de bruyères cueillies un Vendredi saint de nouvelle lune. Mais c'est faux aussi, bien entendu. Les nombreux balais que vous voyez ici, accrochés un peu partout, sont là uniquement parce que les paysans s'attendent à les y trouver et que je ne peux pas décevoir ma clientèle : la mise en scène compte beaucoup pour notre réputation.

Le vin nous avait rendus aussi gais que des enfants : « La recette ! La recette ! » reprîmes-nous en chœur.

- Elle est des plus simples. La base en est constituée d'un simple chou pommé et d'épinards finement moulinsés que je mélange à quatre volumes de bière de printemps. Je réserve le tout. Puis, je prends dans ce grand bocal rouge, une bonne louche de poudre de peau de crapaud broyée que je verse dans un mortier : j'ai constaté que cela donnait du liant. On dirait que l'on boit le Saint-

Père en culotte de velours. Pour une cuisinière digne de ce nom, la forme compte autant que le fond. Et maintenant l'élément essentiel : les champignons. Tous vénéreux ! Sans eux pas de voyage ! Avec les amanites phalloïdes, il faut vraiment s'y connaître. Elles sont responsables de bien des déconvenues et chaque année, nombreux sont ceux que l'on couche dans la terre meuble du cimetière pour en avoir mangé en dehors de la science des proportions. Mais moi, comme tous ceux de ma profession, je connais les quantités ! Pour un plein chaudron : une demi-phalloïde, trois roussetons-du-diable de taille moyenne et une demi maquerelle-des-prés bien fraîche. À la saison, je rajoute aussi un petit bolet putifère de Satan, un peu pourri, mais pas trop, le tout revenu dans un beurre d'escargots. Et surtout, ne pas oublier les graines de pavot : trois à quatre bonnes poignées selon grosseur et selon le poids du mangeur. Le pavot de cimetière, le meilleur tout simplement parce que c'est là que la terre est la mieux fumée, garantit un voyage tranquille et sans soubresaut. Puis, je broie finement le tout dans le mortier avec un peu d'huile de fane. Je passe à la poêle dans un beurre noir et je verse dans la soupe aux choux que j'avais réservée. Mais avant de servir, comme je suis du Midi, j'ajoute une gousse d'ail en chemise, une branche de laurier et deux cuillerées d'huile de noix pour le goût. Au dernier moment, j'y jette une bonne julienne de gingembre rassis qui a la vertu d'exciter les corps fibreux des hommes, et, pour les femmes, je mets une demi-rouquille de pistou d'automne qui leur dilate les terminaisons charnues des intérieurs. Voilà mes amis, c'est prêt ! Je vous conseille de vous coucher sur ces sacs de jute. Vous boirez ensuite. Couchés sur du moelleux, vos corps ne s'en trouveront que mieux lorsque vos esprits les quitteront. Avec Marion, je surveillerai vos dépouilles matérielles pendant votre périple immatériel parmi les ombres.

Je m'allongeai aux côtés d'Escarboucle et, main dans la main, nous bûmes à larges goulées nos bols délicieux de soupe à la bière. La

dernière gorgée à peine déglutie, mes paupières se fermèrent irrésistiblement, je devins extrêmement léger et je commençai à m'élever doucement au-dessus de mon corps. Je vivais la parole de la Genèse : « Et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. » Je nous voyais tous les deux lourdement endormis sur nos sacs et je sentais, sans la voir, la présence d'Escarboucle à mes côtés, flottant au ras du plafond. Je pouvais voir Armelle et Marion assises sur leur banc devant la cheminée. Elles parlaient, mais nous n'entendions pas ce qu'elles disaient. Je me sentais de plus en plus à l'aise, montant et descendant avec assurance de par ma seule volonté. Je me mis sans effort à avancer et à reculer avec de plus en plus de facilité. Un grand bien-être m'envahissait. Je compris que nous étions prêts pour le grand voyage !

Nous descendîmes lentement de conserve et nos esprits unis planèrent sous le manteau de la cheminée. La vive lumière immaculée de la lune brillait au fond des ténèbres du conduit et son vibrant appel muet nous pressait de partir. Émergeant de la cheminée, nous survolâmes les futaies d'Aigremont, doucement poussés par la brise nocturne, tendrement nimbés de la laiteuse clarté lunaire. Au carrefour de la maladrerie, comme nous passions au-dessus du grand crucifix du calvaire, le cheval de tête d'un groupe d'écorcheurs à notre recherche devina notre présence et fit un écart. Le brigand qui ne fréquentait plus l'Église depuis sa première communion qui avait aussi coïncidé avec son premier larcin – les burettes de vin de messe et la bourse de la quête des franciscains – fit instinctivement un large signe de croix protecteur. Il le savait le bougre, qu'il était minuit sonné, que la lune était pleine et que des esprits passaient ! Ses collègues en rirent gras en se frappant les jambières de métal. Sans nous concerter, nous fîmes un second passage au ras des oreilles de leurs montures qui se cabrèrent en les jetant à terre : il convenait de leur apprendre le respect dû à un calvaire à minuit ! Je me sentais gamin, heureux et malicieux, comme je ne l'avais plus été depuis longtemps.

Nous passâmes au-dessus des remparts de mon château d'Aigremont et mon chien hurla à la mort. Puis nous piquâmes droit dans le puits de ma basse-cour. Et comme nous descendions dans le conduit, la comptine oubliée de la nourrice de mon enfance émergea du plus lointain de mon passé aboli, et je compris que je venais enfin de le trouver, ce puits de Saint-Patrick que je cherchais en vain dans toute la région depuis mon retour de Londres :

« Qui saute la margelle
Du puits Saint-Patrick
L'ogre le mangera.

Petits oignons, petits pois, petits lardons !

Bon saint Nicolas

Et grand saint Patrick d'Aigremont

Ayez des petits enfants pitié ! »

Mon puits n'était pas profond. Et pourtant nous n'arrêtions pas de tomber. Le vent de notre chute rapide sifflait contre les parois moussues. Tout en planant, nous nous mîmes à faire des galipettes, en avant, en arrière, et l'arbre droit, et le roulé-boulé aussi. Et l'air noir devint bleu, rouge, jaune, arc-en-ciel. Et la musique nous accompagna, venue de nulle part... les violes et les chalumeaux jouaient Noël en sourdine. Au passage, le bœuf de la crèche me lécha la joue de sa langue râpeuse et, de sa narine droite, l'âne me souffla malicieusement dans l'oreille gauche. Tournant à tous les vents des reniements sur sa pique de fer, le coq de saint Pierre entonna son troisième chant fatal sans avoir chanté les deux premiers et m'oignit le front d'une fiente de bon aloi bien ronde, et rond et rond petit patapon ! Et nous voyions la surface de l'eau s'approcher au ralenti. Tel un miroir napolitain d'argent poli, elle nous renvoyait nos vols planés et nos cabrioles de galopins avec des rots béats de satisfaction. Et quand nous passâmes au-delà de ce miroir si lisse, un petit lapin blanc au long chapeau noir en jaillit, pour se dissoudre aussitôt en glapissant : « Excusez-moi, je suis très

en retard ! » Puis nous crevâmes une deuxième surface lisse d'eau verte, et cette fois le choc nous brouilla la vue.

Nous étions couchés sur l'échafaud du sinistre gibet de Los Dos Hermanos*, à la morgue toute castillane, dressé sur une plage de petits galets noirs, tout au fond de puits de Saint-Patrick. Le corbeau noir de Long John Silver, aux ailes rognées, heurta de ses griffes les tabourets qui se renversèrent, précipitant les deux malheureux suppliciés dans le vide au bout de leurs cordes qui se tendirent sporadiquement sous leurs soubresauts d'agonie. Un ultime sursaut fit tomber leurs cagoules d'infamie découvrant leurs visages : les pendus, c'était nous ! Notre passage de vie à trépas qui s'accomplissait en ce moment précis sous nos propres yeux était loin d'être un chemin semé de roses. Nous poussions, le plus loin que nous le pouvions, des langues d'un bon pied de long, tout en bavant et en éructant nos ultimes gorgées d'air. Tandis que sous les pieds du supplicié qui portait mes traits, un dernier spasme fit jaillir, conformément à la tradition la plus attestée, la mandragore des échafauds, cette main de gloire qui procure la puissance et l'immortalité à son heureux possesseur. Le corbeau aux ailes rognées sauta d'un bond puissant sur la tête du pendu, mon frère et mon sosie, pour faire bon poids à la façon des bourreaux – lorsqu'il ont été suffisamment payés par les familles – qui saisissent la poutre à deux mains en se laissant retomber des deux pieds, droits sur les épaules des suppliciés, pour mettre rapidement fin à leurs tourments. Le corbeau ouvrit son large bec et poussa vers la lune un croassement d'une méchanceté infinie tout en me fixant dans les yeux. Et tout se décomposa en une fine poussière impalpable qui se mit à voler sous la lune. Nous nous secouâmes : ce n'était après tout qu'un mirage, un cauchemar tout au plus, mais dont les images hypnotiques viendront jusqu'au terme de ma vie me réveiller, la sueur glacée au front, les nuits où la vie se fait par trop pesante et où les lendemains ont un goût de fosse.

Sur le gibet désormais déserté, un galet blanc tout rond marquait le centre, exactement à l'endroit où la mandragore était tombée. À un pas sur la gauche, un deuxième galet blanc tout rond lui aussi ; puis un troisième, encore un pas en avant, et ainsi de suite. Nous descendîmes les trois marches de l'échafaud et nous suivîmes la piste des galets d'ivoire sur les galets d'encre, en nous gardant bien de prendre le sentier aux chemins qui bifurquent. Envolés, l'angoisse et les supplices ! Nous courions, légers et jeunes, sur cette plage qui bruissait de l'eau qui se vidait en roulant des graviers apportés par une vague invisible, qui éternellement se retirait sans n'être jamais montée. Nous étions à l'aube de la Création : l'air avait cette pureté et ce goût d'iode et de nouveauté qui ne trompe pas, et nous n'étions jamais nés, parce qu'Ève n'avait pas encore cueilli la pomme.

Du fond de l'horizon, au point exact d'où montent ces étoiles nouvelles que nul ne vit jamais hors la race première, s'esquissa, de ce trait de fusain appuyé qui prépare les fresques, ce paysage qui me connaissait si bien et qui me contemplait. Ce même violent désert de caillasses, cette même falaise inflexible, ce même étroit chemin de silex et son inévitable flaque croupie, et toujours ce vieil homme assis en tailleur... Et, roidie dans son effort de rectitude, étincelante de son granit immaculé, la colonne surmontée de sa noire plate-forme de cèdre à plus de vingt coudées dans le ciel... cette colonne dont avaient soif mes espérances. Mais ce n'était pour l'heure, encore qu'un décor : s'ils étaient proches désormais, les temps n'étaient cependant pas encore venus.

Les galets d'albâtre succédant aux galets d'antracite appelaient la succession de nos pas et nous conduisaient vers la porte. La porte ? une tenture d'orient qui pendait entre deux colonnes de marbre vert, chacune frappée d'une lettre d'or, J pour celle de gauche, et B pour celle de droite : la marque des convers du Temple. D'une

main ferme, sans hésitation, avec la pensée d'accomplir un geste irréversible, nous écartâmes le drapé de damas.

Assise en tailleur sur un coussin brodé de perles aux armes de Lancelot, la Veuve Dame de la Gaste Forêt d'Orient brodait un abécédaire. Son hennin, sa robe, son cache-cœur et ses mules, étaient des abécédaires. Elle retira ses besicles, posa son dé à coudre niellé d'or, se gratta longuement la lisière du hennin, retira un pou entre le pouce et l'index et, le croquant d'un air gourmand, s'exclama :

- Enfin du monde ! Pardonnez-moi, mais je n'ai rien à me mettre, sauf ces abécédaires. Lorsque le Chevalier à la Charrette m'a exilée ici il y a maintenant quatre cent trente ans, pour avoir manqué de respect à l'Enchanteur Merlin, tout s'est passé si vite que je n'ai pu emporter ma garde-robe. J'étais jeune à l'époque, je venais à peine de souffler mes cent trente bougies. C'était précisément le jour de mon anniversaire. Ce vieux beau de Merlin qui voulait toujours jouer les jeunes premiers, à son âge ! Et qui ne laissait jamais passer l'occasion de vous mettre la main sous les jupes dans les escaliers ! Au moment de couper la pièce montée, je laisse tomber ma pelle à tarte... je me penche sous la table pour la ramasser et que vois-je ? Cette vieille ganache d'Enchanteur, qui tout en discutant scolastique, mine de rien, avec le roi Arthur, sous la nappe de sa main gauche, caressait sournoisement le mollet de cette allumeuse de Mélusine avec une asperge trempée dans de l'huile de noix. Et la Mélusine gloussait comme la bordelière qu'elle était, tout en faisant de l'œil à son voisin de table, Aguinguéron, le Sénéchal de Clamadieu des Îles. Devant tant d'impudence, dans l'impétuosité de mon adolescence séculaire, je n'ai pu résister à la tentation de me livrer à une petite niche. Tout en ramassant ma pelle à gâteau, j'ai détourné la pointe de l'asperge vers le museau du lévrier qui ne dormait que d'un œil aux coupables pieds de sa maîtresse. Ce bon chien à sa mémère s'est mis à croquer le légume

à grand renfort de soupirs et de clappements de langues que Merlin prenait pour l'expression du contentement amoureux de sa belle. Mais l'animal a fini par en arriver aux doigts qui tenaient l'asperge et se mit à les mordre, eux aussi à belles dents. Rien n'est plus stupide qu'un lévrier de cour ! Ce vermoulu de Merlin en a sifflé de douleur entre ses rares chicots, et je suis partie d'un fou rire inextinguible qui m'a trahie. Une allumeuse et un vieux beau ont la rancune tenace, et notre hôte, le beau Chevalier à la Charrette qui briguait à cette époque le onzième tabouret de la Table Ronde, ne pouvait se permettre de mécontenter ses invités. Pour l'exemple, il nous a expédiés ici, Aguinguéron et moi, sans même nous donner le temps de dénouer nos serviettes. Je n'en ai aucun regret : à la Cour du roi Arthur, c'était d'un triste, vous ne pouvez pas imaginer ! On ne riait jamais, toujours le devoir et l'honneur, toujours les mêmes combats contre les dragons squameux que l'on amadoue à la fin ; les épreuves dont on triomphe à tous coups sur les berges de lacs sans mémoire ; les manoirs enchantés dont on délivre régulièrement la malheureuse châtelaine impécunieuse ; les voyages dans des forêts sans retour, remplies d'hydres dont on finit toujours par trancher les cent têtes d'un seul coup d'épée... Quand j'étais enfant, je ne rêvais que de dragons qui mangent le chevalier sans peur, de lacs qui engloutissent d'une seule vague l'écuyer sans reproche, et de donjons enchantés qui s'écroulent sans échappatoire sur le roi sans défaut.

Non, je n'étais pas faite pour cette vie de héros sans surprises où l'on ne faillit jamais. Mais, de là à dire que l'existence à laquelle on m'a condamnée est plus drôle, je n'irai pas jusque-là. Comme mon éducation avait été un peu négligée selon la coutume de mon époque, et comme à la Table Ronde le châtement doit contribuer à amender le coupable, on m'a condamnée dans mon exil à apprendre à lire avec la méthode des abécédaires. Au moins, j'ai un but dans la vie, un but qui me maintient jeune, tandis que ce

pauvre Aguinguéron qui n'a rien à faire est devenu complètement gâteux avec les ans. Mais apprendre à lire sans professeur, c'est long. Au cours de tous ces siècles, je brode et je rebrode les mêmes lettres sans toujours connaître leur signification. Mais Dieu merci ! Cela me permet de m'habiller. Alors, chaque fois que quelqu'un arrive, je lui demande de me prononcer et de m'expliquer quelques voyelles et quelques consonnes. Mais à l'aller, les passants sont tellement pressés, qu'ils n'acceptent de m'aider qu'à leur retour. Et comme très peu en réchappent, je n'ai eu que trois ou quatre professeurs depuis mon arrivée ici. J'en suis malgré tout arrivé à la lettre Q, et c'est celle que vous devrez m'expliquer à votre retour, si retour il y a pour vous. Cette lettre me paraît assez prometteuse. Mais excusez-moi, je vous retarde avec mes bavardages. Bien que cela fasse bien longtemps, je n'ai pas oublié mes devoirs.

Elle prit l'eau de Résurrection dans le crâne du Golgotha fiché de la croix, nous marqua le front du Tau* du salut, et nous présenta :

- Voici Aguingueron, le Sénéchal de Clamadieu des Îles, qui pour se racheter d'avoir osé sourire à la niche que je fis à la Dulcinée de Merlin à l'aide d'une asperge, sert ici de Nocher* pour les siècles des siècles en s'aidant d'une gaffe pour franchir l'Achéron. Embarquez avec lui.

Nous montâmes sur la frêle barque de jonc, à la proue duquel assis, le roi Pécheur apaisait dans le fleuve la peine lancinante de la lance qui saigne. Nous mîmes le cap sur l'Orient prometteur, en direction de Vénus la belle planète qui invite à l'amour et qui, de son éclat, voile les Poissons qui la suivent. Clamadieu vêtu du violet de la pénitence, nous dit :

- Prenez dans vos paumes un peu d'eau de ce Léthé* et buvez-la, pour qu'à votre retour s'effacent de votre esprit les choses ineffables que les Mortels ne peuvent contempler impunément et que nul ne doit raconter.

Lentement poussés par sa gaffe élégante en bois d'amourette, nous cheminions sur des eaux claires d'où montaient puis retombaient avec des soupirs sans espoir, les syllabes, les mots, les phrases et les images que la mémoire des voyageurs qui nous avaient précédés en ce lieu, avaient abandonnés à leur retour. Quelques paroles plus distinctes que d'autres s'étiraient paresseusement au ras du fleuve avant de s'évanouir dans le clapotis : « Éloignez-vous de la chambre, voilez votre tête, dénouez votre toge et, sans vous retourner, lancez derrière vous à pleines poignées les os de vos parents... Il fit fondre au fond de ses yeux les glaces inflexibles des cimes et couvrit son sein de collines voluptueuses... »

Dodelinant de la tête tout en poussant sur sa gaffe, Aguinguéron ne cessait de déclamer d'une voix chevrotante, les mêmes vers de la Chanson :

- C'est en descendant de Roncevaux, au moment où ils atteignaient enfin la verdoyante vallée, que Charlemagne et ses Preux furent saisis par la plainte déchirante du cor de Roland le fidèle...

Le roi Pécheur nous sourit tristement :

- Ne faites pas attention à lui, il est bien vieux, toujours les mêmes souvenirs de campagnes du bon temps de la Barbe Fleurie. Il aura six cent vingt-deux ans à la Chandeleur et la vie ici ne lui vaut rien.

La proue aiguisée de notre esquif se ficha dans le sable noir qui bordait une cave dont les voûtes et les colonnes, parcimonieusement éclairées de torchères de pin odorantes, se perdaient dans des lointains obscurs. Pas de meubles, mais par dizaines, par centaines, des coffres cerclés de fer, des cassettes en bois noirci des îles bienheureuses, des écrins de satin de damas brodés de perles, jetés en vrac sur de simples cageots, tous remplis à ras bord de lingots, de pièces d'argent et d'or, de pépites natives, de diamants blanc bleu, de rubis flamboyants, de perles laiteuses,

de topazes automnales, de coraux branchus, d'aquatiques émeraudes, de translucides cristaux de roche : le trésor du Temple ! Ainsi, la rumeur publique disait vrai !

Nous ayant laissé tout le temps nécessaire à la contemplation et au cheminement de la cupidité dans nos âmes, de derrière le rocher qui bornait la grève à sénestre s'avança en sifflant un de ces typiques dragons squameux dont nous avait parlé la Veuve Dame de la Gaste Forêt d'Orient. Ses écailles purulentes s'entrechoquaient dans un cliquetis métallique qui nous glaça. Ses pattes palmées aux griffes de corne acérées marquaient la vase de profondes empreintes grouillantes de vers blancs et sa gueule s'ouvrait sporadiquement sur un océan de flammes soufrées qui exhalait une pestilence piquante. Sa queue traînait le tiers des étoiles du ciel. Je tirai mon épée. Mais sur sa glauque prunelle, des larmes de sang inscrivent en belles onciales : « Seule la vierge vaincra ! »

Escarboucle dit d'une voix assurée :

- Laissez-le-moi, Messire ! » Et avançant la main, elle effleura sans peur son cou de crapaud. Alors ses écailles tombèrent avec le bruit cascasant d'une bourse qui se vide de ses pièces sur la table commune d'une auberge. Sa peau se couvrit de roses pompons et la Bête se mit à ronronner en se couchant en rond devant sa tanière. Et ron et ron petit patapon...

Escarboucle commenta :

- Je me suis souvenue que ces bestiaux d'enfer mentent toujours : il exigeait une vierge, je ne risquais rien !

Alors, comme des enfants, nous plongeâmes nos mains jusqu'aux coudes dans les coffres, nous renversâmes les couffins, nous ouvrîmes les étuis de nacre faisant rouler les pièces et cascader les bijoux. Nous enfouissions dans nos poches inépuisables les diamants les plus purs et les rubis les plus flamboyants. Nos cous

n'étaient pas assez longs pour supporter tous nos colliers et nos bras pliaient sous les bracelets. Pareilles richesses ne pouvaient exister et pourtant elles étaient là et nous nous y roulions sans nous laisser ! Mais la nature humaine est ce qu'elle est : la vingtième brassée de diamants est en tous points semblable à la première et rassasiés de richesses, nous prîmes enfin le temps de regarder autour de nous. Une porte s'ouvrait dans le fond de la pièce. Sur son linteau de jaspe, le Chérubin d'Ézéchiël vêtu de lin candide, son encrier de scribe à la ceinture, écrivit d'une main sûre : « Seuls passeront outre, les fronts frappés du Tau », tandis qu'un chœur d'hommes massifs, la tête dissimulée sous le chaperon des portefaix, en robes de laine brunie de suint, les pieds nus et calleux, s'avavançait en chantant avec conviction :

« Tendez, tendez vos rouges tabliers,
Car il pleut des vérités premières ! »

Devant la porte, une niche de porphyre montait la garde. Le sphinx en jaillit d'un bond souple, dans un froissement de plumes. Le cou retenu par une longue chaîne d'or, repliant ses ailes d'argent, ses seins de sirène aux mamelons érigés pointant orgueilleusement. Il leva ses bras musclés pour interdire le passage et son haleine caramélisée nous enivra capiteusement, tandis que les griffes d'orichalque de ses pieds et les ongles vernis acérés de ses fines mains rayaient les dalles de marbre avec un crissement énervant de cigale. D'une voix pure de haute-contre aux flexibles accents féminins des mers du sud, il nous dit :

- Seuls passeront outre, les fronts marqués du Tau », c'est vite dit. Je ne pourrai jamais m'y faire ! Cette nouvelle contrainte, c'est uniquement pour s'intégrer dans le nouveau décor planté il y a mille trois cent cinquante-huit ans seulement par le Nazaréen. Les choses changent à un rythme, c'est fou ! Surtout depuis que le Grand Pan est mort, que les lauriers de Dodone sont fanés, et que le trépied de la Sibylle a été mis au rebut. Pour pouvoir continuer à

faire mon métier avec la nouvelle religion, j'ai dû tout réapprendre par moi-même, la Bible, les Synoptiques, les Actes... le plus dur, ce fut l'Apocalypse, je n'y comprenais rien et cela m'a pris au moins cent soixante-quinze ans pour bien l'assimiler. Et encore, je n'y suis arrivé que parce que j'ai pu bénéficier des leçons particulières d'un expert en la matière. Il y a environ sept cents ans, saint Avoye est passé par ici. C'était très peu de temps après qu'il eût abordé la côte de Vannes sur son auge de pierre selon la coutume des moines irlandais de l'époque. Il se rendait à Senlis demander au grand Dagobert protection pour son nouveau prieuré. C'est alors que navigant avec son auge de granite sur la Seine en crue, il fit escale à Poissy pour lester un peu mieux son embarcation qui donnait trop de gîte étant un peu légère. C'est là qu'il y entendit parler du puits de Saint-Patrick par des collègues. Dans l'ordre de saint Colomban auquel il appartenait, on avait l'habitude de ces puits depuis l'escapade que saint Brendan fit dans celui d'Irlande, le plus grand, et de loin, dans le genre. Je lui posai la première question que j'avais jadis posée à Œdipe, et il ne sut y répondre. Au lieu de l'avaloir, sans autre forme de procès, comme mon devoir me l'ordonnait – mais il est vrai que j'avais alors des lourdeurs d'estomac – je lui proposai la vie sauve contre des leçons particulières sur cette Apocalypse. Et en trois journées seulement, il arriva à m'inculquer ce que cent soixante-quinze ans de bachotage intense n'avaient pas réussi à produire. Rien ne vaut l'aide d'un professionnel de la formation ! Mais je parle, je parle... Cette fois-ci, je n'ai pas d'embarras gastriques et je suis bien décidé à travailler dans les règles ; la tradition, c'est immuable et il va bien falloir vous y plier. Et c'est très bien ainsi, parce que je commençais à m'ennuyer. Ce n'est pas qu'aujourd'hui ce soit moins bien qu'avant. Mais dans le temps au moins, on savait s'amuser. Et j'en voyais du monde ! C'était du côté de Delphes et de Daulis, dans la belle Grèce d'Homère, celle où les dieux et les hommes cohabitaient quotidiennement ; un pays civilisé, pas comme cette

province excentrée qu'est Paris où l'on m'a affecté. Affecté... je devrais plutôt dire exilé. Car ici, c'est très différent de Thèbes ! Il ne passe jamais personne. Si je vois un ou deux égarés ou dérangés par siècle, c'est le bout du monde. Et encore ! ces visites se raréfient maintenant. Figurez-vous que depuis l'Orgueilleux de la Lande, il y a deux cent vingt-huit ans, vous êtes mes premiers visiteurs. Pour dire l'exacte vérité, on m'a rétrogradé dans ce trou perdu. Et pourtant je n'avais pas démérité. Ah, ça non ! Même si, à l'époque, on a parlé, dans l'Olympe, de faute professionnelle. Mais je n'y étais pour rien. Tout cela parce que Œdipe a répondu juste, et sans même réfléchir, aux deux devinettes que je lui avais posées. On a dit alors que je ne savais plus doser les difficultés suivant les candidats et que je prenais mon travail par-dessus la jambe. Eh oui ! On a dit cela. Mais la vérité, c'est qu'Œdipe avait des protections haut placées, alors que moi, parlons-en ! Je suis allé voir Typhon, mon père, pour lui demander d'arranger mon affaire. Il a ri, en me disant qu'en fait, tout le monde savait que mon vrai père, c'était Laïos le roi de Thèbes, et qu'un cocu n'avait pas à se déranger pour un fils simplement putatif. D'autant que dans putatif, il y a putain, et que ces sonorités lui rappelaient par trop son infidèle ex-épouse. Il faut dire que Typhon était un peu handicapé, surtout physiquement : il avait quatre ailes et le corps couvert d'écaillés, c'est dire. J'ai de qui tenir. J'ai donc fait appel à Laïos le père que la rumeur publique me prêtait. Mais il venait juste de s'enticher du fils du roi Pélopes, et comme il était de ce fait devenu le premier amateur de garçons de Grèce et même de l'histoire – aujourd'hui vous parlez de « bougre » – il avait tout à inventer en ce domaine, et n'avait aucun loisir pour s'occuper d'un fils hautement hypothétique. D'autant plus qu'un fils, dans sa nouvelle situation, cela ne faisait pas très sérieux, comme ne manqua pas de le lui faire remarquer son jeune amant jaloux. J'ai donc touché le fond du désespoir ; j'ai déprimé et j'ai voulu en finir avec une vie aussi dure. Je me suis jeté du haut d'un rocher de la route de Thèbes. Je suis

resté huit mois entre la vie et la mort et n'ai dû mon retour à la vie normale qu'aux soins attentifs d'un ermite pythagoricien. Vie normale c'est beaucoup dire ! Uniquement obsédé par le nombre d'or, cet ermite ne savait pas compter et les tisanes d'herbes qu'il me faisait boire étaient trop dosées. C'est ainsi qu'un beau matin – ou plutôt un de ces matins mornes qui, on le sait avant même d'ouvrir la paupière, n'accoucheront que de mornes événements – je me suis réveillé avec cette belle paire de seins qui fait non seulement le bonheur de tous les peintres et sculpteurs, mais aussi ma honte. Un abus de tisanes m'avait changé en hermaphrodite. De sphinx, j'étais devenue sphinge ! C'est alors que Laios, mon possible père, qui était devenu un bougre des plus militants, a prétendu me faire réintégrer sa famille. Transsexuel, j'en aurais constitué le plus bel ornement. Mais bien sûr, je n'ai pas accepté ; il avait eu l'occasion de mettre en valeur ses sentiments paternels et me les avait refusés lorsque j'étais dans le besoin. On a sa fierté quand même ! Il a mal vécu mon refus et a fait le siège de Vénus, de Vulcain et même d'Apollon. Jupiter en a eu assez de ces histoires de famille et de fesses qui mettaient la zizanie dans chaque banquet de l'Olympe et, pour finir, s'en est pris au plus faible, c'est-à-dire à moi. Il a parlé de faute professionnelle et m'a exilé dans ce trou perdu de Paris qui, à l'époque, n'était même pas Lutèce... tout juste trois ou quatre huttes de joncs tressés. Vous voyez ce qu'a été ma sphinge de vie depuis !

Depuis, j'ai eu ma revanche. Moi, je suis toujours frais comme un gardon, et eux les dieux, ils ont purement et simplement disparu avec ces foutus Grecs et tout leur Olympe de carnaval. Mais je ne peux même pas dire que j'en suis heureux. Avec ces Anciens, Grecs, Romains, ou un de ces Égyptiens naturalisés comme moi, c'était mon monde, on se comprenait. Tandis que maintenant, avec cette jeune génération qui les a remplacés, celle du Nazaréen ou plutôt la génération d'Arthur, ce grand breton qui brode sur les histoires du Nazaréen pour mieux faire accepter ses propres

mythes par les autorités ecclésiastiques, et dont vous avez pu voir quelques représentants comme la Veuve Dame de la Gaste Forêt d'Orient, le Roi Pécheur, Aguingeron le Sénéchal de Clamadieu des Iles ou encore cet Orgueilleux de la Lande dont je vous ai parlé et dont je n'ai fait qu'une seule bouchée, eh bien, avec cette nouvelle génération, la vie est d'un triste ! Tous des vertueux ! Ou se prétendant tels, faisant leurs coups en dessous. Je pourrais vous en raconter des histoires affreuses et sordides... Avec ces gens-là, je ne me sens pas de plain-pied, je suis totalement dépassé, je ne comprends rien à leurs querelles de famille et à leur point d'honneur. Je suis un pauvre sphinx transsexuel, une malheureuse sphinge solitaire, seule de mon espèce, unique rescapée d'un monde disparu.

La solitude, vous savez peut-être ce que c'est, quoique vous soyez bien jeune : on rumine toujours les mêmes choses, et dès que l'on a un visiteur, on parle, on parle et on ne peut plus s'arrêter. Mais le travail, c'est le travail. Voyons un peu, si je me rappelle mes fameuses devinettes. Il suffit de quelques siècles pour tout oublier. Bien qu'aujourd'hui, ce soit devenu sans conséquence puisque l'Olympe n'existe plus que dans les poèmes de vos lettrés. Pourtant, j'en ai une sur le petit bout de la langue... Ah oui ! Voilà ! Si vous répondez correctement, vous avez la voie libre, et si vous vous trompez, je vous dévore en commençant par la cervelle. Vous n'avez même pas le droit de repartir d'où vous venez, votre seul choix, c'est de répondre. Je vous en ai choisi une spécialement pour vous, bien dans l'esprit de votre époque. C'est Eudoxe de Cnide, le célèbre mathématicien grec qui l'a proposé il y a mille huit cents ans :

« Dans la rue, un promeneur trouve sur son chemin d'autres hommes. Il leur dit : Je voudrais qu'il y ait en plus autant d'autres hommes que vous êtes, plus la moitié de la moitié, puis la moitié de ce dernier nombre. Alors nous serions 100 avec moi. Voulez-

vous bien me dire, combien d'hommes le promeneur a rencontrés ?

Après mûre réflexion, ce fut Escarboucle qui donna la réponse :

- Le promeneur a rencontré 36 hommes. On additionne 36 pour faire 72. La moitié de la moitié de 72 est 18. La moitié de 18 est 9. Ainsi 72 et 18 font 90. On additionne 9, cela donne 99. Avec le promeneur, cela fait 100

- Hélas ! Ce n'est pas aujourd'hui que j'améliorerai mon ordinaire, murmura le Sphinx. La porte sublime vous est ouverte, dit-il. Vous voyez je perds la main. Je croyais qu'avec vos airs littéraires, vous n'alliez pas trouver de solution à une question aussi arithmétique. Je me trompais ! Je ne suis plus bon à rien ! Même plus à jauger convenablement un candidat !

Et repliant ses ailes, il rentra dans sa niche en larmoyant. Nous franchîmes la porte, lourdement chargés de toutes nos richesses cliquetantes et trébuchantes. C'était une pièce circulaire de marbre vert, sobrement ornée sur son pourtour d'une frise de croix pattées de porphyre. Au centre, une vaste table ronde de poirier brunie, entourée des douze sièges réglementaires nous présentait sa royale surface étincelante. Tout le faste merveilleux du cycle de Chrétien de Troyes remonta du plus lointain de ma jeunesse enchantée et, sans hésitation, je reconnus la Table Ronde du roi Arthur et de ses preux. En face de chaque tabouret, ni assiettes ni couverts, mais une simple coupe de terre cuite. Et face au royal siège curule d'ivoire, une coupe taillée dans une émeraude gigantesque : le saint Graal, façonné dans la pierre que portait Lucifer, le lumineux Prince des Anges et qu'il perdit dans la chute qui le précipitait aux infernaux paluds. Les murs, le dallage, la table et les sièges brillaient sans la moindre poussière : nous étions attendus depuis une immensité d'années.

Le léger ressac de l'eau du puits de Saint-Patrick sur sa grève de galets, assourdi par la distance, bruissait le long des murs de marbre en un chuintement mélancolique qui accroissait encore l'impression de profondeur temporelle. Je m'avançai, et sans hésiter, je m'assis sur le siège curule d'ivoire. Tendait la main vers l'ineffable coupe d'émeraude, j'étais décidé à boire le calice et avec lui, s'il le fallait, toute l'eau de la mer. Mais elle était si lourde qu'elle en paraissait fixée au bois de la table. J'y mis les deux mains et bandais mes muscles, rien à faire ! Bizarrement, je me souvins des parties de bras de fer de mes métayers à la foire de Saint-Germain. Comme je leur avais vu faire, je quittai mon pourpoint et ma chemise aussi pour faire bonne mesure. Le chœur des hommes déchaussés aux pieds calleux réapparut sur le pas de la porte, se rangea sur deux rangs et entonna sur une basse slave :

« Lesté des vaines richesses,
Peut-il le faire ? Va-t-il le faire ? »

Comme s'il avait compris que ma détermination serait inflexible, le Graal était devenu léger comme une simple coupe, et d'un trait je bus l'élixir de vie. C'était fruité, légèrement pétillant, comme un vieux cidre bouché. Je me sentis sur-le-champ aussi léger que la coupe. C'est alors que, venant des profondeurs opaques de la muraille avec laquelle ils se confondaient jusqu'ici, s'avancèrent les quatre Cavaliers de la fin des temps. Le premier brisa le sceau bleu, ouvrit le grand livre qu'il brandissait à bout de bras et déclama d'une voix posée :

« Un denier, la mesure de blé.
Et un denier aussi, les trois mesures d'orge,
L'huile et le vin sont donnés de surcroît !
Et pour trente deniers, tout sera consommé ! »

Alors s'avança à son tour le deuxième Cavalier qui brisa le sceau blanc, tourna la dernière page et les yeux fermés, récita :

« Jusques à quand,

Maître saint et véridique
Ne me jugeras-tu pas ? »

Quant au troisième Cavalier, il se plaça devant les deux autres, arracha le sceau rouge, et refermant le livre, proclama :

« Ce sont des jeux finis
Que des fantômes retracent dans les cimetières
Avant les premières heures du jour ».

À pas lents, le quatrième Cavalier se mit au premier rang, tourna alors le dos aux trois autres, jeta le livre et les restes des sceaux par-dessus son épaule gauche et murmura les yeux baissés :

« Où donc vas-tu Anselme ?
On ne sait qui meurt ni qui vit !
Il existe un pays où prospère l'épine,
Seule à la main qui la cueille
Est destinée la vie nouvelle ! »

Et tous les quatre, tels les quatre fils Aymon, sautant sur la large croupe d'un unique cheval noir, le quatrième brandissant sa balance d'argent de la main droite, ils partirent au galop. Nous voulions les suivre, mais le poids de nos richesses ruisselantes anéantissait jusqu'au désir de nos pieds.

Avec ce crissement insupportable des dents, qui raclent les unes contre les autres annonçant ainsi l'agonie prochaine, une porte s'ouvrit derrière nous. Enveloppé dans son immaculé linceul de lin, le quatrième cavalier de Patmos apparut à nouveau, celui qui a la lune pour diadème et qui répand à la pointe de sa torche de souffre le bubon, la famine et le massacre. Cette fois, il montait un bidet sans chair, dont les sabots trébuchaient dans ses propres entrailles fumantes. Son visage de cire raidie anticipant la pâleur du transi, ses joues concaves déjà pincées et sa bouche édentée grande ouverte à la recherche frénétique du souffle dernier, il fixa sur nous un regard, un regard de mort, il articula contre nous un mot, un mot de haine, et poussa contre nous un cri, un cri de

damnation : « Gloire à Belphégor le Prince des cupides ! Ces mortels m'appartiennent ! Lui et sa femelle, au Shéol comme nous tous ! »

La froide sueur suintait déjà derrière mes oreilles, la glace du couteau de la Parque entamait son chemin rectiligne entre mes côtes à la recherche de l'aorte, et la raideur définitive commençait à refouler la sève de mes orteils – le mort déjà tenait le vif – quand un désir forcené de vie jaillit irrésistiblement de mon cœur et força mes mains à descendre vers mes poches. Elles ne les avaient pas encore atteintes, que les ducats, les doublons d'argent, les agnels d'or, et toutes les diaboliques pierreries de la tentation en jaillissaient d'elles-mêmes pour rouler joyeusement sur les dalles de marbres et se dissiper aussitôt en poussière impalpable. Vanitas vanitatum ! La même légèreté que je ressentais lorsque j'étais enfant après la confession me submergea et suivi d'Escarboucle je me mis à courir à la suite du cheval unique chevauché par les quatre Cavaliers. Ils atteignaient déjà le coude du couloir.

Arrivés là, tout avait disparu et derrière nous plus rien n'existait ! Les ténèbres du Vendredi saint étaient tombées, le monde commençait sur nos talons. Le bel appareil du corridor avait laissé place à un raidillon de sable mêlé de cailloux acérés qui grimpaient en tournant sur lui-même, rétréci par les épines des genévriers nains qui écorchaient nos vêtements. Et nous savions du plus profond de nous-mêmes que les crânes qui se désagrégeaient sous nos semelles avec ce délicat froissement des praires écrasées, appartenaient à nos nombreux devanciers dont le poids du butin avait freiné la marche. Le Sphinx avait menti : Dieu, qu'ils étaient nombreux ces devanciers ! Et leurs tibias croisés noués de faveurs violettes décorant délicatement chaque visage attestaient que la cupidité et l'âme humaine ne font qu'un. Nous atteignîmes enfin la Malebolge dont parla si bien le Florentin, ce marais putride dont les bulles de gaz infectes crevant sans fin la surface ne sont que les

gémissements éternels des âmes des malheureux dont les ossements achevaient de blanchir sur le raidillon que nous venions de grimper. Et toutes ces syllabes pourtant inachevées se rejoignaient pour composer un profond Dies Irae dont les basses roulaient en écho sous d'invisibles voûtes. C'est sur un pont de tibias aux solides piles de crânes désorbités que nous franchîmes l'obstacle sans peine, malgré les milliers de mains réduites à des doigts d'ombre qui, surgissant sans fin de la boue opaque, cherchaient à nous retenir sans pouvoir nous saisir. Toute cette désolation n'avait aucune prise sur moi : j'avais bu la Coupe et j'avais vaincu la tentation. J'étais léger et gai et seules les roses et leurs épines étaient désormais mon futur.

Tournant mon visage vers Escarboucle, je vis à son visage congestionné et à la sueur qui mouillaient ses aisselles, qu'elle peinait infiniment :

- C'est cette chaleur terrible, ces flammes de bûcher qui me lèchent les jambes et cette prégnante odeur de soufre de mes vêtements qui font jaillir mes larmes. Et ce qui me poigne l'âme, c'est surtout cette pénible certitude que c'est là mon inéluctable avenir, me dit-elle en pleur.

- À chacun son avenir, à chacun son destin, lança mollement une bulle crevant à la surface du marais.

Sur ces paroles de désolation, la verticalité du gibet de Los Dos Hermanos dressa à nouveau ses bois de Justice devant nous. À ses fourches patibulaires, les quatre Cavaliers étaient désormais bien raides, leurs yeux grands ouverts renversés sur un monde indicible, leurs bouches écarquillées vomissant jusqu'à la glotte quatre langues violacées. Les cordes frémissaient encore et une brise salée animait d'un semblant de vie leurs longues chevelures. Mais ce n'était qu'un mirage qui se désagrégea dans une saute de vent. Seuls les bois de justice grinçaient sous la brise et le puits nous offrait sa verticalité qui se perdait loin, très loin au-dessus de

nous, dans un étroit cercle d'étoiles. Nous entendîmes les pas pressés de la Veuve Dame de la Gaste Forêt d'Orient qui accourait pour sa leçon d'alphabet, mais nous fûmes irrésistiblement aspirés dans un courant ascendant qui nous poussa de plus en plus vite vers la surface.

On sentait aux premiers piailllements d'oiseaux que la nuit touchait à sa fin. La maladrerie était déserte et la forêt si calme. On dit que le calme précède la tempête, et c'est en descendant lentement vers la cheminée de la chaumière de la sorcière des eaux que nous comprîmes que le Bouc nous avait retrouvés. La clairière était remplie de soudards avinés qui battaient les buissons à ma recherche dans un fracas d'acier entrechoqué, des torches allumées dans les mains. Sous la lune, le corps endormi d'Escarboucle, jeté dans une charrette, gisait nu et ficelé. Mais je n'apercevais pas trace du mien. La sorcière avait dû avoir le temps de me cacher. Nous ne pouvions différer notre retour, nos corps ne nous obéissaient plus. La sorcière nous avait prévenus : quand les vapeurs des champignons se dissipent, rien ne peut empêcher les corps astraux de réintégrer leurs enveloppes charnelles.

Mes paupières se fermèrent d'un coup, les ténèbres submergèrent ma conscience et je me sentis sombrer dans un sommeil si profond qu'il devait être proche de la mort.

C'est un rayon de soleil qui me tira de ce gouffre et la première chose qui frappa mes sens fut le gazouillis des oiseaux. J'ouvris les yeux et je compris que je me trouvais dans cette même fosse des chioirs des moines de l'abbaye d'où nous étions naguère sortis lors de notre fuite de Poissy. La sorcière avait eu le temps de m'y jeter pour me soustraire aux brigands. Et l'image du corps profané d'Escarboucle sur sa charrette me poigna la gorge et un haut-le-cœur me fit monter le fiel au palais.

Pour la deuxième fois en deux jours, je me faufilai à travers le même trou étroit et puant et arrivai rapidement à la clairière.

Curieusement, ce furent les premiers vers du roman « Le Bâtard de Bouillon » qui me vinrent à l'esprit :

« C'est la plus belle des saisons,
le début du mois de mai ;
Les prés s'émaillent de fleurettes nouvelles,
les hirondelles sifflent en plongeant vers le sol,
les amants s'éjouissent de leurs amours ;
c'est l'époque du renouveau,
l'époque où la tendre alouette chante
dans les buissons et les halliers,
le temps où les jeunes dames et les beaux damoiseaux
ouvrent leurs cœurs au frais bonheur des douces amours. »

Le spectacle qui s'offrait à mes yeux en était l'exact contrepoint et l'hiver régnait en moi. De la chaumière, seul un épais tas de cendres fumait encore, et les quelques plumes de volaille accrochées aux framboisiers piétinés témoignaient des rapines, mais plus aucune trace de vie alentour : les écorcheurs pouvaient être contents. En bons professionnels, ils avaient bien travaillé.

J'étais épuisé, me couchai entre deux souches et replongeai dans le même sommeil profond dont je venais d'émerger. C'est la main me secouant l'épaule qui m'en tira lentement comme d'un boyau profond. Le soleil était à nouveau en pleine ascension, il s'était donc au moins passé une journée et une nuit ; peut-être plus. La main appartenait à une pauvre grand-mère d'Aigremont que je connaissais bien et qui ramassait des fagots pour la mauvaise saison :

- Ah, Messire ! Vous êtes donc vivant ! Le bruit courrait que vous étiez aux mains des bandes du Bouc. Je suis bien aise de vous voir.

Je la questionnais. Comme elle était un peu simplette, cela prit du temps pour recomposer les événements. Il y avait quatre jours maintenant que tout s'était passé. J'avais donc dormi toutes ces heures que j'aurais pu utilement employer à essayer de tirer

Escarboucle de son mauvais pas. Je poursuivis mes questions. La sorcière des eaux avait réussi à s'enfuir. Mais comme on avait signalé avant-hier le Bouc à trois endroits différents, je pouvais supposer à bon droit qu'elle avait fini par rejoindre ses deux sœurs. Pourquoi l'esprit de famille n'existerait-il pas aussi entre les brigandes et les sorcières ? Mais elle ne m'avait pas trahi. En effet, le Bouc était si furieux, paraît-il, de m'avoir raté qu'il avait promis deux cents sacs de blé à qui me donnerait. Et d'après ce que me raconta la vieille femme, nombreux étaient ceux qui cherchaient mes traces et qui battaient les bois, le plus acharné bien sûr étant le Baveux de Montaigu qui arpentait les futaies en tirant une cage à ours dans laquelle il promettait de me ramener à ses maîtres à Poissy.

Pour Escarboucle, tout était déjà joué lorsqu'elle avait été ramassée dans la maison de la sorcière. Convaincue d'être sortie de son corps et d'avoir volé jusqu'au sabbat, cela valait déjà le bûcher. Et le fait d'être réputée égyptienne à cause de son teint noiraud aggravait encore son cas. Du reste, d'après la grand-mère, sur la seule annonce de sa capture, et avant même qu'elle ne fût ramenée en ville, Monsieur de Poissy avait revêtu sa cagoule écarlate, et entrepris patiemment de monter un énorme bûcher place du marché aux bœufs. Elle s'était réveillée quelques heures après son arrestation, dans le cul-de-basse-fosse de la tour du roi Philippe à Poissy, où elle avait été violée toute la nuit par les dix-huit ruffians du corps de garde du châtelet, ravis selon le propos de leur sergent de « vider leurs escarcelles jusqu'à la moindre menue monnaie sur un aussi beau dressoir. » Elle en avait néanmoins réchappé, mais en était sortie si meurtrie que pour la première audience de son jugement qui avait eu lieu hier au soir, elle avait comparu couchée sur une claie de fougères. Mais cela ne lui avait pas épargné le supplice de la poire d'angoisse et les cinquante litres d'eau, absorbés de force à l'aide d'un entonnoir en cuir frappé du léopard anglais, qui la dilatèrent tellement que son nombril se

rompit. L'audience fut alors suspendue, non pour reposer la dolente, mais pour permettre aux juges de souper. Elle reprit au coucher du soleil. Le grand exorciste de Mantes était enfin arrivé avec son jeu d'aiguilles d'argent, qu'il enfonça un peu partout dans le corps de ma belle, d'un bon pouce à chaque fois : l'absence de douleur étant censée confirmer la sorcellerie. La patiente ne manifestant aucun signe de douleur, procès-verbal fut dressé certifiant que la charbonnière présentait sur tout son corps ces zones insensibles qui sont la marque des affidés de Satan. Enfin après quatre coins enfoncés dans chacun des deux « brodequins » qui lui firent éclater les tibias, elle eut le courage de ne pas livrer mon nom, même si tout le monde le connaissait. Mais ce qu'on voulait c'était des aveux et il n'y en eut pas. Enfin, on donna lecture du procès-verbal de la sage-femme de Poissy qui l'avait examinée avant sa comparution et qui certifia que son examen fait dans toutes les règles de l'art avait montré que l'accusée avait véritablement eu des rapports intimes et que ce ne pouvait être qu'avec le Diable ou plutôt avec plusieurs Diables, vu l'état lamentable qu'elle présentait après lesdits rapports. Le sergent du Châtelet de Poissy attesta de reste de son côté – mais sans prêter serment vu les délais trop brefs de la procédure – que l'accusée lui avait spontanément déclaré qu'elle avait eu commerce avec plus de dix diables en même temps pendant toute une nuit de sabbat sans retenue. En foi de quoi, elle fut condamnée à être brûlée vive jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis ses cendres jetées à la Seine. La sentence fut lue à tous les carrefours sous les hurlements approbateurs de la populace qui réclamait son spectacle depuis deux jours dans les rues de la ville, avec une violence qui croissait heure après heure. Ces désordres furent la cause déterminante de l'exceptionnelle rapidité de la procédure, car les autorités craignaient que les troubles qui menaçaient d'éclater à tous moments ne fussent mis à profit par les bandes de l'Archiprêtre pour prendre possession de la ville. La sentence étant exécutoire

immédiatement, c'était probablement en ce moment même, me dit la vieille sans émotion, que le bourreau devait être en train de bouter le feu aux fagots.

J'en fus tellement affecté, que ne pouvais bouger. La vieille me construisit un abri au plus profond d'un roncier, et s'occupa de moi pendant les quelques jours où je demeurais prostré. À plusieurs reprises, j'entendis les appels que se jetaient les rabatteurs toujours à ma recherche et qui se refusaient à rentrer bredouille. Mais ils ne me trouvèrent pas. Le voyage de la soupe à la bière, les effrayants événements de ces derniers jours, la fin épouvantable de ma tendre charbonnière avaient gommé mes derniers restes d'adolescence. Et c'était un homme fait et de plus en plus persuadé de l'inanité des passions humaines qui se repassait sans cesse les images et les paroles de ces derniers jours en en disséquant les moindres bribes pour en extraire la quintessence et si possible en dégager un sens pour les années qu'il lui restait à vivre.

La dernière nuit que je passais dans ma cabane du roncier fut la plus agitée, mais aussi la plus profitable. Car c'est alors que je pris la décision qui allait m'engager à jamais. Ce fut en effet une longue méditation autour des paroles que nous avaient adressées les quatre Cavaliers avant de disparaître. Celles du premier et du troisième Cavalier m'assaillirent de la mi-nuit à l'aube :

« ... L'huile et le vin sont donnés de surcroît !
Et pour trente deniers, tout sera consommé ! »

« Ce sont des jeux finis
Que des fantômes retracent dans les cimetières
Avant les premières heures du jour ».

Et juste avant que le soleil nouveau ne commence à blanchir la campagne, l'évidence des paroles du deuxième et du quatrième Cavalier explosa dans mon cœur en un unique coup de tonnerre, qui s'y propagea longuement comme l'accord final des grandes

orgues qui n'a pas besoin d'être redoublé pour rouler sans fin de pilier en pilier et de voûte en voûte dans la nef cathédrale :

« Jusques à quand,
Maître saint et véridique
Ne me jugeras-tu pas ? »
« Où donc vas-tu Anselme ?
On ne sait qui meurt ni qui vit !
Il existe un pays où prospère l'épine,
Seule à la main qui la cueille
Est destinée la vie nouvelle ! »

Et au moment précis où le premier rayon rasant du soleil fit fumer sur le sol les vapeurs de la nuit, la décision s'imposa à moi avec l'impétuosité d'un incendie ardent qui submergea ma volonté, à la seconde même où l'incandescence de l'astre surgissant enfin de l'horizon frappait ma rétine, mettant ainsi en accord parfait mes sens avec mon esprit.

J'attendis la nuit, me glissai furtivement jusqu'à mon château sans attirer l'attention, détachai Hercule Savinien mon fidèle cheval, et sans un regard en arrière, je pris la route vers les mystérieuses régions du soleil levant en scandant :

« Incipit vita nova. »

*« Ainsi l'auteur imprévoyant
s'arrête un instant,
reprend souffle,
et se demande avec inquiétude
où va le mener son récit. »*
A. Gide « Les Faux Monnayeurs » 2e Partie Chap. VII.

POSTFACE

De Jacques-Henri de Mynnaïtes-Bourg
Chercheur au CNRS
à l'attention de François-Marie Legœuil
Paris, le 22 juillet 1999

Monsieur,
Lors du dernier coquetel clôturant les travaux du Groupe Nicolo qui sait si bien concilier Histoire, Œnologie et Gastronomie et que vous animez avec tant d'entregent, vous m'avez prêté le manuscrit du roman historique que vous êtes en train de terminer et qui porte sur une époque et une région que je connais particulièrement bien. En effet, comme je vous l'ai dit, je dois prochainement publier aux Éditions De la Bancasse une étude de micro histoire portant sur le fonctionnement de la justice du sous-bailliage de Poissy pendant le deuxième quart du XIV^e siècle. Cette publication qui sera l'événement du monde de la microhistoire du premier quart du XXI^e siècle, m'a permis de mettre la main sur une série de procès-verbaux qui recouperont peut-être certaines de vos recherches. Cette trouvaille est exceptionnelle. En effet, en 1754 le chanoine Olympe Machecoul n'a rien trouvé de mieux que de relier avec les archives judiciaires de Poissy dont il avait la garde pour des raisons obscures, sa collection de deux cents libelles imprimés lors des procédures de Congrès qui au dix-septième siècle servaient à annuler les mariages aristocratiques pour cause d'impuissance du mari. C'est en nettoyant cette collection originale que Charlotte Siroclit-

Joyeux, sous-conservatrice adjointe à la bibliothèque Maurice Varel, a constaté que le papier servant à rembourrer le cuir de reliure était en fait tiré des archives du sous-bailliage. Bref, après une étude aux infrarouges que j'ai personnellement dirigée, je suis désormais en mesure d'en faire une publication critique et annotée qui fera date.

Le plus beau joyau de cette série est un procès-verbal d'une action criminelle en sorcellerie qui m'a particulièrement intéressé, d'une part à cause de la grande rareté de ce type de procès dans la région à cette époque et d'autre part parce que le formalisme particulièrement rigide de ce type de procédure n'avait en l'espèce été aucunement suivi. Pour caractériser ce procès, le terme bâclé me paraît faible, il faudrait plutôt parler d'expédié. Comme vous m'aviez confié être à l'affût des nouveaux travaux d'érudits touchant la région et l'époque, je me permets de vous en adresser copie ci-jointe, en vous demandant seulement de faire figurer mon nom dans les notes annexes de votre ouvrage.

Voici donc cette perle rare : « Nous Marie-Christophlette Venette et Jeanne Portepoullet, matrones jurées de la ville de Poissy, certifions à tous qu'il appartiendra que, le 10^e aoust de l'année présente, par ordonnance de Messire le sous-Bailly de Poissy, aussi en date dudit jour, nous nous sommes transportées dans la rue de Dampierre, en la maison du Concierge Juré du Châtelet de Poissy qui est située à l'occident de celle où l'écu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu et visité une Égyptienne charbonnière dite Escarboucle, âgée de dix-sept ans ou environ, afin de nous prononcer sur son forçement et viol. Et le tout vu et visité au doigt et à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a : Les tétons dévoyés ; les barres et le Bertrand froissés ; le lippion recoquillé ; l'entrepét ridé ; le pouvant de la nature tout débiffé ; les balnaus pendants ; le lipendis pelé ; les barboles abattues ; les halérons

démis ; l'entechenat retourné et la corde rompue ; le barbideau écorché ; le guilboquet fendu ; le guillenart de la pudeur élargi.

Le tout vu et visité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé force traces de liqueur en quantité sur les parties visitées et aussi sur tout le corps, et ainsi nous dites matrones certifions le forçement et viol être vrais à vous, M. le sous-bailli, et au serment fait à ladite Ville. Fait à Poissy le 10^e aoust A.D. 1358. »

Par ailleurs, j'ai examiné certains des textes que vous m'avez remis et que je connais bien. Tout d'abord, il convient de faire un sort à la citation des « Comptes des trois premiers Valois » faite par Léonard Grenier « Archiviste Municipal » en 1893 et qui permettrait de penser qu'Anselme d'Aigremont qui n'avait pu se payer l'achat de son destrier pour partir à la bataille de Poitiers, aurait été capable de donner deux ou trois ans après la somme gigantesque de 30.000 écus d'or pour la rançon de Jean le Bon et votre archiviste en déduisait que votre héros avait entre temps découvert un trésor. En fait l'examen attentif des fameux comptes des Valois montre bien que cet Anselme a bien donné quelque chose, mais quoi ? Moi, j'ai vu l'original manuscrit de ces comptes ; après le chiffre « 3 », il y a un trou de vers particulièrement gros, car ce nuisible s'était attaqué au parchemin dans le sens de la longueur ; puis à la fin du trou, apparaissent les mots « écus d'or. » Votre hardi archiviste a dû calculer la taille de l'espace manquant en le garnissant de zéros pour aboutir à la somme fabuleuse du chiffre « 3 » augmenté de 4 zéros soit 30.000 écus d'or ! Moi, je me contenterais bien de penser – sous réserve d'étude approfondie – que conformément à la coutume du temps, respectée du reste dans la suite du texte original, l'espace en question comportait la mention du chiffre en toutes lettres soit « 3 (trois) écus d'or » comme c'est le cas dans toute reddition de comptes. Trois écus sont plus conformes à la situation bien connue de sa fortune. Et j'en conclus que votre Anselme était en 1358 aussi peu fortuné qu'avant Poitiers. Tout le

reste de la lettre de Grenier – notamment la châsse d’or fin de l’église d’Argenteuil – dont on sait aujourd’hui qu’elle date en fait du 16^e s., n’est que rêverie d’un monsieur qui brode et qui surbrode et qui en réalité n’était pas Archiviste municipal, mais seulement l’adjoint du sous-chef de l’archiviste de Saint-Germain et qui aura voulu se faire mousser. Votre instituteur, en brave hussard noir de la République se sera laissé impressionner par les pseudos titres ronflants de cet archiviste de troisième niveau, que je rappelle pour leur drôlerie : « Membre correspondant de l’Union Rationaliste Supranationale, Lauréat du Cercle d’Études Positivistes de Saint-Aramont et inoubliable Inventeur du Système de Classement d’Archives Algébro-Alphabétique-Cognitif Breveté SGDG. »

Venons-en maintenant à la lettre de Léon Tremblay datée de 1892. Je ne peux résister là encore à citer les titres de ce nouveau témoin : « Secrétaire Perpétuel du Bulletin des Antiquités Médiévales du Hurepoix, Chevalier des Palmes Académiques, Grand Taciturne pour la Nation Franque de l’Ordre Véridique et Restitué des Paladins du Saint Empire, Docteur honoris causa de l’Université de Camaret (North Carolina, USA), Titulaire de la médaille d’honneur de la Société d’Histoire de Sérignan (Vaucluse). » Je me suis aperçu incidemment qu’il n’était pas secrétaire général de l’Association des Antiquités de Seine et Oise, association savante réputée, mais de « l’Association des Antiques de S. et O. » dont il était à la fois le président, le secrétaire et le seul membre, ce qui lui permettait toutes les confusions avec l’autre Société. Il fut d’ailleurs condamné pour cette usurpation de qualité et de décorations vers 1900. Je n’accorderai donc aucun crédit à son soi-disant billet de la main du sous-Bailly disant qu’on recherchait activement Anselme d’Aigremont pour s’expliquer sur l’origine de sa fortune. Aucun crédit non plus à accorder à la citation du soi-disant « Livre d’heures de Jehan de Malestroi, bourgeois de Poissy », dont aucun manuscrit ne figure à la

Bibliothèque Nationale, à la cote ms 1298, et pour cause puisque cette cote n'existe pas. Notez bien que le pseudo secrétaire conclut sa lettre sur une demande de cotisation : préoccupation d'argent et sciences, ne font pas bon ménage.

Je suis navré de ces précisions scientifiques qui ruinent sûrement vos attentes. Cependant, j'ai lu votre transcription du livre de l'instituteur Lebasq, dont la sincérité, le ton et la précision en font un document digne d'intérêt. Quel crédit y accorder toutefois, alors que beaucoup des documents qu'il cite à l'appui sont des faux ? Justement, aucun crédit sur cette partie du texte, mais beaucoup de crédit sur une éventuelle trouvaille locale de cet instituteur, dont la disparition – attestée celle-là – donne un poids qui mériterait de creuser cette énigme. Cet homme était honnête, cela se sent.

Pour vous consoler, voici la « petite vie » susceptible de vous intéresser d'un de ces Fous de Dieu, un ermite radical qui laissa une trace étonnante dans la Grèce du 14^e siècle. Je l'ai trouvée il y a quelques années chez un antiquaire, en feuilletant un exemplaire de l'Évangile selon saint Jean, en grec, de la fin du quatorzième siècle. Cette hagiographie se présente sous la forme de marginalia* qui, à première vue, datent de cette époque et pourraient être de la main de l'Higoumène* Murzuphle qui dirigeait alors une communauté grecque, mais d'obédience romaine, non loin de Rhodes qui venait d'être reconquise par les Hospitaliers. Ces notes qui retracent brièvement la vie d'un ermite stylite tel qu'en produisait cette époque extrême, pourraient bien s'appliquer à votre Anselme : les dates concordent, les faits semblent s'agencer parfaitement et les patronymes sont voisins. Et s'il ne s'agit pas de votre héros, quelle importance ? En matière de roman, seule la vraisemblance compte :

« L'année de l'incarnation Mil iii CLV iii, le jour de la Saint-Michel d'hiver, un certain Anselmus, dit le Franc, frappa à la porte du couvent, tirant par la bride une riche monture de guerre de

chevalier. Le cheval, le port, le ton, le regard, tout indiquait le noble de bon lignage. Au frère portier qui l'interrogeait sur ses origines, il répondit simplement que le plus gueux des mendiants était plus noble que lui. Il précisa qu'il arrivait du fond de l'occident pour vivre parmi le bétail de ce couvent le reste de son âge. Il pria le convers de vendre le cheval, le bagage et les armes, et d'en donner l'argent aux pauvres. Ne conservant qu'un simple pagne, il tira derrière lui la porte de l'enclos aux boucs et ne prononça plus une seule parole pendant dix ans. Il mangeait, accroupi avec les bêtes, les mêmes raclures de cuisine qu'eux, et lapait à quatre pattes l'eau croupie de la même mare fétide. Le jour anniversaire de la dixième année de son arrivée, il demanda à voir l'Higoumène qui était alors Cyrille, et lui demanda la permission de vivre désormais dans le tronc creux de l'arbre de Judée centenaire qui donnait un peu de fraîcheur au cloître. Il se contenta de dire que les boucs lui faisaient trop de compagnie et qu'il désirait rester désormais seul face à lui-même pour essayer de trouver enfin Dieu en lui. Se glissant dans le creux de l'arbre, il cita Augustin : « Je suis devenu pour moi-même une énigme. » Et il ajouta :

« Moi, toujours à jamais, j'écoute épouvanté,
Dans l'ivresse et l'horreur de l'immortalité,
Le long rugissement de la vie éternelle. »

Pendant les dix années qui suivirent, il ne prononça plus une parole et refusa toute nourriture, se contentant des insectes qui tombaient des branches et de la rosée qu'il récoltait dans des feuilles. La renommée d'un ascétisme aussi rigoureux finit par attirer des foules si importantes qu'il fallut les tenir à distance par un muret de pierres. Un jour, le Grand Conseil des Hospitaliers vint au complet le visiter, précédé de joueurs de fifres et suivis de nains et de jongleurs. On n'avait jamais vu pareil faste et on n'en verra jamais plus. Le Grand Maître Villiers de l'Île-Adam s'avança, ôta son chapeau et lui dit : « Abba, dis-moi comment vivre en Dieu ? » Anselmus lui répondit seulement : « On ne sait qui meurt ni qui

vit. » Et il se retira dans le creux de son arbre. Le Grand Maître médita trois longues heures cette courte sentence, debout, sans ombrelle sous un soleil de plomb, puis hocha la tête et reprit le chemin de Rhodes précédé de ses musiciens et suivi de ses jongleurs. Nous eûmes grand-peur de l'avoir déçu et froissé, mais les toitures de notre chapelle et de nos logis furent reconstruites aux frais de l'Ordre dans le mois qui suivit.

Le jour anniversaire de la deuxième décennie de son arrivée, la foudre frappa l'arbre creux qui s'écroula. Abba Anselmus demanda à parler à l'Higoumène, qui était alors Méthode l'Ancien :

- Mon frère l'arbre a été abattu par le Seigneur. C'est un signe. Je comprends que les temps sont venus pour moi de gagner le désert pour vivre plus près de Dieu. Il cita à nouveau saint Augustin : « Car je cherche Dieu pour le trouver, et le trouvant je le cherche encore ».

On le conduisit au pied de la falaise de marbre blanc immaculé où se retiraient depuis des siècles les âmes bien trempées qui cherchaient Dieu dans l'absolue solitude. Au sommet de l'à-pic éclatant, une colonne de marbre étincelante dressait à vingt coudées au-dessus du sol sa petite plate-forme de cèdre noir sur laquelle Siméon le Cappadocien vivait depuis cinquante années en stylite. Anselmus s'accroupit au pied de l'anfractuosité du rocher où achevait de pourrir l'eau apportée par la pluie annuelle de mars. Et pendant les dix années qui suivirent, il resta dans cette position. À l'aube, il se levait, faisait les trois pas qui le séparaient de l'eau saumâtre, en remplissait la coque d'une coucourbe, la buvait lentement, la remplissait à nouveau et l'accrochait à la corde que Siméon tirait du haut de sa colonne pour s'en abreuver à son tour. Puis, à midi, quand le soleil ressemble à de l'étain fondu, il ramassait les quelques criquets et scorpions attirés par le point d'eau, en faisait deux parts, une pour lui et l'autre pour remplir la coucourbe de Siméon. Il se retirait alors sous les quelques palmes

qui le protégeaient du soleil. Au milieu de la nuit, quand le vent du désert portait, on les entendait chanter des hymnes à la gloire de Dieu et de la Vierge. Et c'est ainsi qu'il vécut les dix années suivantes, à côté de l'ascète qu'il servait. Au bout de deux lustres, l'année de la disette, le jour de mon élection aux responsabilités de la direction du couvent, et la veille de l'arrivée des criquets, Siméon ne fit plus descendre sa corde. Je fis enterrer son corps avec la simplicité et le dépouillement qui lui étaient dus. Nous fîmes bouillir sa tête pour en détacher les chairs, et nous déposâmes son crâne aux côtés de ceux de ses onze prédécesseurs dans une niche bordant la plate-forme de cèdre.

Anselme me demanda l'autorisation de monter à son tour sur la colonne, et un jeune homme de Libye revendiqua la gloire de le remplacer en bas de la falaise et de le servir à son tour. Anselme vécut dans un face-à-face muet avec ses douze crânes, en haut de sa colonne de marbre, pendant les quarante-deux années suivantes.

Ce matin, il m'a fait appeler. Il m'a demandé de le bénir, car il savait que les temps étaient venus, et m'a dit :

- Les morts vont vite.

Il s'est allongé sur sa plate-forme de cèdre et a fermé les yeux. Nous avons détaché sa tête et nous avons enterré son corps après une messe solennelle. Deux prodiges marquèrent cet instant, attestant ainsi pour les pauvres créatures que nous sommes qu'une âme très sainte venait de rejoindre le Seigneur. Lorsque le corps fut déposé dans le trou, et que la première pelletée de cendres vint le recouvrir, un corbeau, aussi gros qu'un coq, avec un œil crevé, venu de nulle part, tomba des cieux inanimé aux pieds du cadavre. Nous comprîmes que c'était le démon qui, n'ayant pu faire faillir un homme aussi droit, acceptait ainsi sa défaite. Nous ramassâmes l'oiseau et le jetâmes dans un feu purificateur. Son bec s'ouvrit sous l'aspersion du goupillon du bedeau, une grosse escarboucle s'en

échappa, voleta longuement brillant comme un joyau, et vint mourir sur la poitrine du cadavre, à l'endroit exact du cœur. J'expliquais à l'assemblée que l'Esprit-Saint manifestait ainsi clairement qu'un élu, marqué du tau, venait de rejoindre son frais paradis.

Rédigé par moi, Murzuphle, vingt-huitième Higoumène du couvent de la Nativité d'Escalons, dans les marges de ce livre saint pour servir à l'édification de mes moines. »

J'ajoute pour être complet, que l'un des possesseurs de cet ouvrage – probablement au XVI^e siècle – avait ajouté à la plume d'oie au trait épais, cette citation tirée d'Agrippa d'Aubigné :

« Tout meurt, l'âme s'enfuit et, reprenant son lieu,
Extatique se pâme au giron de son Dieu. »

Et moi, François-Marie, homme du XXI^e siècle débutant, voulant rejoindre par la pensée et le geste ce lecteur lettré du XVI^e, j'ouvris mon carnet et j'écrivis d'une anglaise appliquée cette phrase de Claudel parlant de la Tétralogie :

« Le passé ne meurt pas et bien longtemps après que les voix se sont tues, l'air reste chargé de murmures. Les lieux déserts sont remplis pour nous d'oracles et de vestiges. Il y a des drames engagés à l'aurore de l'Histoire et qui n'arrivent à leur sens qu'aujourd'hui. »

FIN



GLOSSAIRE

Airain : « Âge de plomb, temps pervers, ciel d'airain » : Eustache Deschamps (1320-1400 ?) Ballade 162. Voir ci-dessous : fer

Albert : Petit Albert et grand Albert, deux livres de magie blanche célèbres au moyen-âge.

Albigeois (Chanson de la Croisade albigeoise) : écrite vers 1210 par Guillaume de Tudèle, cette épopée retrace en vers de langue d'oc, la campagne contre les Albigeois. Publié à nouveau en livre de poche en 1993 aux Lettres Gothiques dans une traduction magnifique et même enthousiasmante de Pierre Gougaud.

L'Archiprêtre : Arnaud de Cervelle (1320 - 1366) lieutenant général du roi en Berry et en Nivernais, conseiller du duc de Bourgogne, chambellan de Charles V est un célèbre capitaine de la guerre de Cent Ans, mais également le chef redouté d'une terrible Grande Compagnie qui ravagea le Royaume.

Argenteuil : voir Tunique

Athamor : le « fourneau cosmique » qui servait aux alchimistes pour chauffer la « digestion alchimique » dans leur recherche de « l'œuf philosophal ».

Anathème : sentence d'excommunication, personne frappée d'anathème...

Angleterre : « Au temps jadis était cy l'Angleterre » : Eustache Deschamps, Bailly de Senlis, grand poète du XIVE violemment anti-Anglais...

Balue : Louis XI était supposé avoir construit dans les caves de son château de Plessis-les-Tours des cages de fer, qu'on appelait Balue parce que leur premier occupant fut le cardinal La Balue. En fait,

ces fameuses cages de fer ne semblent avoir été que des prisons ordinaires garnies de barreaux aux portes et fenêtres.

Ban : pouvoir du suzerain. Crier le ban : convoquer l'ost, l'armée féodale.

Banal : Objet d'un monopole seigneurial : le four banal, le pressoir banal. Vient de Ban : pouvoir du suzerain.

Banneret : seigneur disposant d'assez de vassaux pour lever une bannière, une compagnie.

Basse-cour : C'était l'espace ceinturé par les remparts d'un château, entourant la motte supportant le donjon. Si le château disposait de 2 enceintes, c'était l'espace situé entre les deux. La basse-cour servait de refuge aux populations.

Bascou, Bascon : Bâtard. Voir aussi Bourc. Foissard contera l'histoire du Bascot de Mauléon, célèbre capitaine de routiers.

Bataille : corps d'armée d'un Prince

Baveux : Yon III de Garençières dit le Baveux, parent de Jehan de Garençières (voir ci-dessous Mort) fut Capitaine de Caen en 1409.

Béguine : Une béguine est une femme, le plus souvent célibataire ou veuve, appartenant à une communauté religieuse qui vit chacune dans une petite maison individuelle, mais sans former de vœux perpétuels. « *Les barrés sont près des Béguines* », Satire de Rutebeuf intitulée *Les Ordres de Paris*

Blancs-Manteaux : surnom donné aux Templiers à cause de leur uniforme

Bourc : bâtard au moyen-âge

Boudine : Le 1er janvier 1380, Charles II dit Le Mauvais, roi de Navarre meurt à Pampelune : On a raconté que pour soigner sa lèpre, Charles se couchait dans des draps imbibés d'eau-de-vie

souffrée ; en approchant une chandelle, un valet de chambre y mit le feu entraînant la mort du prince qui aurait grillé comme un boudin, comme le leur aurait prédit une diseuse de bonne aventure...

Bourdelles : putains. Les Bourdeaux étaient les bordels que l'on reconnaissait à la feuille de laurier. Avant saint Louis, on allait au bois. Quand ce fut interdit et qu'il fallut aller aux Bourdeaux, on « *coupa les lauriers* » et on en mit une branche pour reconnaître ces mauvais lieux. La comptine se rapporte à cet épisode : Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés...

Bourdon : grand bâton de pèlerin qui aidait à la marche ou à se défendre et garni de la coquille de saint Jacques. (Voir Jacquet)

Brigands : à cette époque on appelait ainsi les soldats. Le terme Brigade en rappelle le souvenir.

Cagot : Dans les Pyrénées, il s'agissait de populations villageoises marginales, frappées d'interdits divers et qui se mariaient donc entre eux : de là de nombreuses malformations. En Bretagne, on les appelait les caqueux. Les derniers groupes disparurent lors de la guerre de 14.

Calle (Guillaume) : (ou Carle, Karle) Chef de la Grande Jacquerie (mai-juin 1358) Charles le Mauvais lui donne un sauf-conduit pour parlementer, mais se parjure, le capture, sans leur chef, les 6.000 Jacques sont tous massacrés, la répression fera 20.000 morts...

Campane : cloche

Carreaux : flèches courtes pour arbalètes, particulièrement meurtrières. Voir aussi Dondaine

Charles : futur Charles V, Dauphin de Jean II Le Bon, qui devient Lieutenant-Général du Royaume en 1356 quand son père Jean Le Bon fut prisonnier des Anglais après Poitiers.

Charnier : endroit de l'église ou du cloître où l'on rangeait les ossements des défunts que l'on extrayait périodiquement du cimetière pour faire de la place.

Chèvetaine : maison principale d'une congrégation militaire, notamment chez les Templiers.

Compagnies (Grandes) : bandes de soldats licenciées après chaque nombreuse trêve de la guerre de Cent Ans. C'était une plaie : Duguesclin fut chargé par Charles V d'emmener les Grandes Compagnies en Espagne. Arrivée devant Avignon, elles obligèrent le connétable à rançonner le Pape.

Compagnon ou Compagnon ou routier : membres des Compagnies, bandes de soldats : Voir Compagnie.

Con : L'Art de fabriquer les cons. Ce texte savoureux est tiré du Roman de Renart (au moyen-âge on met T et non D) de la « Branche XII à XVII » traduite par **Maurice Toesca** dans son jubilatoire livre « *Le Roman de Renart, transcrit du vieux français* » réédité en Poche chez Stock en 1979.

Contagion (Grande) : La Grande Peste de 1348 qui partant du port de Marseille finit par gagner toute l'Europe en tuant peut-être le quart de la population...

Desdrier : cheval de bataille, Ronchin cheval transportant colis et armes du chevalier

Cornard : « *Dans ce petit endroit à part/Gît un très gentil cornard* » Épitaphe dans l'église Saint-Côme de Paris : en 1599 mourut un « homme sauvage » appelé François Trouillac qui portait deux petites excroissances comme des cornes sur le front. C'est le Maréchal de Bassompierre qui l'avait trouvé dans une forêt du Maine. Il mourut de chagrin de se voir exhibé dans des foires pour de l'argent. Claude Seignolle cite cette anecdote dans Contes et Légendes des Pays de France

Damnamus : en 1140, saint Bernard et Abélard s'affrontent au concile de Sens. Bernard obtient la condamnation de certaines thèses d'Abélard. Les partisans d'Abélard iront jusqu'à prétendre que Bernard avait organisé un banquet juste avant les réunions de façon à endormir les pères conciliaires et les rendre ainsi favorables à ses thèses.

Danse : « La Danse Macabray » strophe LXVI poème de 68 huitains publié à Paris par Jacques Varague en 1589

Déduit : l'amour physique

Déféquer : en pharmacie et en alchimie, la défécation, aussi appelée décantation était une opération décrite dans la pharmacopée ancienne pour obtenir la quintessence des sucres de plantes par décantation.

Docteur Angélique : Sant Thomas d'Aquin : Tota Mulier in utero : Toute la femme se résume à ses sentiments

Donat : Un donat, c'est un homme libre qui s'est « donné » corps et âme à un ordre religieux qui les accueille alors comme des « frères », selon des statuts très divers selon les époques et les régions. Dans les chartes, on trouve les mots : donatus, oblat, famulus, conversus...

Se donner était souvent un moyen employé pour échapper à ses créanciers ou à son seigneur.

Dondaine : Type de flèche tirée par une arbalète : son fut très renflé en augmente le poids donc la pénétration. Voir aussi carreaux qui est le terme générique des projectiles d'arbalète

Emblèmes : Un animal comme le Tigre de Charles V, le hérisson de Louis XII ou la salamandre de François 1er. Ce peut être aussi un objet comme le rabot que Jean sans Peur avait adopté avec la devise « Je tiens » pour contrer le bâton noueux adopté par son ennemi le duc d'Orléans avec la devise « Je l'ennuie ». Les

armoiries distinguaient la famille tandis que l'emblème et la devise représentaient la personne qui d'ailleurs en changeait parfois plusieurs fois dans sa vie. Les nobles avaient des Armes (blasons) mais aussi des Cris (ici Bernemichaud pour notre héros

Enchanteur [Merlin l'] : Les prophéties dites de Merlin seront écrites et sans cesse augmentées au XIII^e s. Elles concernent la Fin du Monde mais aussi bien des événements politiques. Ici, par exemple, c'est Eustache Deschamps qui se réfère à Merlin pour prédire la chute de l'Angleterre (voir ci-dessus Angleterre).

Enfer : « *Criez après l'enfer : de l'enfer, il ne sort/Que l'éternelle soif de l'impossible mort* » : ces deux vers figurent en fait dans Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné.

Enfeu : Caveau creusé dans le mur intérieur ou extérieur d'une église pour abriter un tombeau.

Fer (Âge de) : « *l'abomination de la désolation aux peuples nombreux et grégaires qui vivent les lustres ultimes de l'âge de fer* » : Citation de Canceliet (1899-1982) qui commente « Le Mystère des Cathédrales » de l'alchimiste Fulcanelli dont il fut le disciple. Mais on dit aussi que Canceliet et Fulcanelli ne font qu'un... Et d'après Ovide, le monde traverse dans sa course cyclique quatre âges : l'âge d'or chanté par Virgile, l'âge d'argent, l'âge d'airain et enfin le plus terrible l'âge de fer... Puis le monde reviendra à son commencement avec un nouvel âge d'or. C'est l'éternel retour remis à la mode par Nietzsche.

Gaste forêt : Forêt isolée (sauvage, non cultivée) où Perceval – chevalier des romans de la Table Ronde – passa son enfance avec sa mère veuve qui voulait le prémunir des armes. Voir Forêt d'Orient dans ce Glossaire. Les noms cités dans cette page appartiennent au Cycle arthurien : le marais de Guingueroi, l'Orgueilleux de la Lande, le Chevalier Vermeil, la Veuve Écarlate...

Gentillesse : en ancien français : noblesse, ex. Gente Dame, Gentilhomme, Gentleman, etc...

Giron : « *Tout meurt, l'âme s'enfuit et, reprenant son lieu, / Extatique, se pâme au giron de son Dieu* » Ces vers sont tirés des Tragiques d'Agrippa d'Aubigné.

Goddoms : surnom méprisant donné aux Anglais pendant la guerre de Cent Ans. Contraction de God Damned juron des soldats

Gyrovague : prêtre ou clerc errant, sans affectation territoriale. C'était interdit.

Héraut (d'Armes) : Officier d'un grand seigneur, il est chargé de porter les messages importants, de lire les armoiries sur le champ de bataille, d'être le porte-parole de son maître dans certaines circonstances. Il y a une hiérarchie : Roi d'Armes, Maréchal d'Armes, Héraut, Poursuivant d'Armes. (voir ci-dessous : Poursuivants)

Hermanos (Gibet de Los dos Hermanos) : il s'agit d'un lieu « magique » où se retrouvent à chaque chapitre les personnages du magnifique roman : « *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* » de Jean Potocki (1761-1815)

Higoumène : supérieur d'un couvent grec.

Hosannière : Croix devant l'église ou le cimetière où l'on chantait les Hosannas

Hourd : construction en bois avançant sur le bord des créneaux qui permettait de surplomber le sol

Huron : voir Jacques et Jacquerie..

In-pace : Signifie : en paix. Par exemple : Requiescat in pace : qu'il repose en paix. Un in-pace était aussi un endroit où l'on retenait quelqu'un prisonnier. Mais aussi parfois un homme ou une femme se faisait enfermer volontairement pour expier une faute ou simplement pour méditer en ermite.

Jacobins : « *Prions Dieu que les jacobins* » ce quatrain est de Jean Molinet (1400...) dans son recueil *Faitz et Ditz*.

Les Jacobins sont des moines dominicains qui se sont installés à Paris en 1258 dans l'Hospice St Jacques-le-Majeur, d'où leur surnom. À la Révolution le club des Amis de la Révolution s'y installera et en prendra le nom.

Jacquets : les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. On les reconnaissait à la coquille saint Jacques qu'ils portaient au bout de leur bourdon. On leur réservait une bonne hospitalité si bien que certains n'hésitaient à se déguiser en Jacquets (Faux-Jacquets) pour dépouiller les vrais pèlerins. Les pèlerins pour Rome étaient appelés Romieu. (Voir aussi Bourdon)

Jacquerie (Grande Jacquerie) : Paysans révoltés pendant la Grande Jacquerie de 1358 conduite par Guillaume Carle en Île-de-France. Dans ma jeunesse on apprenait à l'école Communale l'épisode raconté par Michelet du grand Ferré qui tua beaucoup d'Anglais, puis mourut après cet exploit pour avoir bu de l'eau glacée de son puits.

Jacques : Paysans révoltés pendant la Grande Jacquerie de 1358. On les appelait aussi Hurons, ou Bonhomme. Le prénom de Jacques signifiait alors couramment paysan.

Jean le Bon : Roi de France (1319-1364) 1^{er} roi Valois, fut capturé à la bataille de Poitiers, et mourut à Londres en captivité.

Josaphat : Vallée située juste sous les murs de Jérusalem, le prophète Joël en a fait le lieu de la Fin du monde : « En ces jours-là, je rassemblerai toutes les nations, je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat ; là j'entrerai en jugement avec elles au sujet d'Israël, mon peuple et mon héritage » (Jl 3, 2).

Kabbaliste : tradition hermétique juive, réputée être la Loi orale, secrète et réservée aux savants et donnée par Yahvé à Moïse en

même temps que les Tables de la Loi qui, elles, concernent toute la population. Le kabbaliste étudie la Kabbale.

Orient : la forêt d'Orient en Champagne fut le premier domaine des Templiers en France.

Ladres : lépreux

Léthée : un des cinq fleuves de l'enfer grec. Il procurait l'oubli.

Librairie : bibliothèque. Par ex. La librairie de Montaigne

Litre : bande noire horizontale funéraire qui ceinturait la nef d'une église pour honorer un défunt, jalonnée des blasons du défunt

Maladrerie : hôpital pour lépreux (les ladres)

Marginalia : notes en marge des livres. Celles de Voltaire et d'Edgard Poe sont célèbres et ont été publiées.

Marguiller : membre du Conseil de Fabrique chargé d'administrer le temporel d'une paroisse

Mandorle : relief elliptique dans lequel s'inscrit une statue en général le Christ.

Marcel (Étienne)

Menus (Frères) : ce sont les frères Franciscains. (Voir Jacobins)

Montjoie : Tour entre Saint-Germain-en-Laye et Chambourcy, aujourd'hui en ruine. Son appartenance au cri Montjoie-Saint-Denis est discutée.

Mort : « *Je hais ma vie et désire ma mort* » le poète **Jehan de Garancières** (1371-1415 à Azincourt) appartient à une grande famille de la région parisienne, Maître de l'Hôtel du roi Charles VI, Maîtres des Eaux et Forêts de Picardie, Chambellan du Duc d'Orléans. Du 11 au 13 octobre 1389, Jehan de Garancières, le Duc d'Orléans et le roi Charles VI font étape à l'Abbaye de Cluny. Ils y rencontrent un groupe de chevaliers retour de Terre sainte et

passent la nuit ensemble à composer et déclamer leurs poèmes. Ce poème ainsi que les deux qui suivent ont été composés par Jehan de Garençières pendant cette fameuse nuit connue en littérature comme la Nuit des Cent Ballades.

Nocher : pilote de la barque. Charon pilote celle qui conduit aux enfers grecs en traversant les marais de l'Achéron et le fleuve Styx. On mettait une pièce de monnaie (obole) dans la bouche des morts pour payer le passage. Dans la Divine Comédie, le nocher de Dante est Virgile.

Ordonnance (Grande) : En 1355, les États généraux sont convoqués par Jean II le Bon pour permettre de lever un impôt pour financer la Guerre contre les Anglais. Étienne Marcel, prévôt des Marchands et député du Tiers État en profitent pour faire promulguer la Grande Ordonnance qui instaure le contrôle des États sur les finances royales... Puis Étienne profitant de la captivité du Roi en profite pour gouverner à la place du Dauphin devenu régent...

Obiit : vient du latin Diem obeo : il a atteint son jour, c'est-à-dire il est mort. Obiit est raccourci du passé latin : obivit, il est mort. Les inscriptions gravées sur les murs des églises pour célébrer un défunt sont souvent précédées ou suivies de ce terme. En généalogie, Obiit signifie un blason que l'on accrochait à la litre (voir ce mot ci-dessus). Avec un seul « i » Obit est le raccourci du participe passé latin Obitus, décédé : Obit désigne le service religieux catholique pour un défunt. Une messe d'Obit.

Official : tribunal ecclésiastique.

Oloron : On donnait souvent à ses domestiques, héraut, soldats, divers des noms de ville ou de province. Pour les domestiques, cela continuera jusqu'à la Révolution.

Ost : Armée féodale. Chaque Vassal devait le service d'Ost à son suzerain, mais pour un temps limité. C'est pourquoi en pleine

bataille de Poitiers, de nombreux chevaliers abandonnèrent la bataille au beau milieu, car ils avaient fini leur temps féodal strictement réglementé, ce qui ne fut pas compris par le peuple qui accusa la noblesse de trahison.

Paluds : étangs insalubres, marécages

Passage : « Passant, penses-tu ne pas passer par ce passage/Où pensant j'ai passé ? » Ce court poème était gravé dit-on sur la porte du cimetière des Saints-Innocents à Paris sous l'Ancien régime

Pays (Plat) : la campagne par opposition à la ville qui avait des franchises.

Pincerai : Pays de Poissy dans la région Parisienne

Planctus : *Succedit quartus simulans in carmine planctus* : À Autun et Cluny, cette devise illustre des chapiteaux de sonneur de cloches...

Plussisse : *Le Cormoran et le Renon*. Il s'agit de la fable de La Fontaine modifiée selon le procédé de l'Oulipo de R. Queneau (S+7) qui consiste à remplacer chaque mot par le 7e qui le suit dans le dictionnaire. Avec lui, la fable était devenue LA CIMAISE ET LA FRACTION. Ici, Pierre le Redde emploie le S+6... ou Plussisse...

Poitiers (Bataille de) : Jean le Bon 1356 y fut battu et fait prisonnier par les Anglais

Poulain : nom donné aux Francs (croisés) qui naissaient en Terre sainte au moment des croisades.

Poulaines : chaussures très souples et pointues à la mode d'alors

Poursuivants d'Armes : apprentis des hérauts d'Armes. Ils devaient lire les blasons, connaître les lignées, porter les messages, etc.

Puisaye : canton de Saint-Sauveur – en Puisaye, près de Saint-Fargeau dans l'Yonne. On peut y voir des danses macabres remarquables, notamment à la Ferté-Loupière.

Quintaine : Jeu d'adresse qui consistait à se lancer au galop du cheval, lance en avant pour l'enfiler dans des anneaux tendus par le bras d'un mannequin tournant au vent.

Quintessence : la Quinte essence était obtenue par la cinquième distillation, c'était une des ultimes étapes vers le « Grand œuvre »

Raison (Livre de) : du latin liber rationis, livre de Comptes. On y mettait souvent en marge, des commentaires. Certains se transmettaient de génération en génération assurant ainsi les traditions familiales. Ils sont aujourd'hui étudiés par les historiens.

Renart : Au moyen-âge on l'écrit avec un T et non pas un D. (Voir plus haut : Con)

Rogné : À cette époque, on rognait les monnaies, on en limait des bouts minuscules pour récupérer un peu d'or. À force d'être rognées, les pièces perdaient de la valeur, et les changeurs étaient obligés de les peser.

Rollifer : moine itinérant d'abbaye en abbaye pour annoncer décès, nomination ou évènements divers.

Roncin : voir destrier

Routiers : voir Compagnon, Grande Compagnie...

Sceau : Dans l'Apocalypse de saint Jean, l'Agneau, c'est-à-dire le Christ, ouvre les quatre premiers sceaux, à chacun un Vivant apparaît qui introduit un Cavalier... les fameux quatre cavaliers... l'ouverture du septième sceau amène la fin du Monde. Allez voir le magnifique film de Bergman : le Septième Sceau qui se passe au 14^e siècle...

Soubise (Père) : fait partie de la trilogie du Compagnonnage. Dans la tradition ce fut le moine constructeur du Temple de Salomon, Maître Jacques en étant l'architecte et Hiram le maître d'œuvre.

Tau : Le Tau est la dernière lettre de l'alphabet hébraïque. Livre d'Ézéchiél : « L'Éternel lui dit : passe au milieu de la ville, au milieu de Jérusalem, et fais une marque sur le front des hommes qui soupirent et qui gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent. » (Ez 9, 4) C'est le signe qui marque les élus (apocalypse 9-4) saint François en fait un des emblèmes des franciscains, et on l'attribue aussi à saint Antoine abbé à cause de sa béquille.

Terrier : Archives féodales. Pouillé : archives ecclésiastiques

Tibert : Personnage des Romans de Renard, aussi rusé que Renard : « *Seigneur Renart, le chat n'est pas né d'hier, votre fourberie vaut bien peu. Vous resterez ici cette nuit, à malin, malin et demi.* »

Tunique d'Argenteuil : La Tunique offerte par Charlemagne à l'abbaye d'Argenteuil, « sans couture », car tissée en laine d'une seule pièce, couleur garance, aurait été portée par le Christ dans sa montée au Calvaire. Elle fut volée à de très nombreuses reprises, la dernière fois par des anarchistes en 1963. Sa dernière ostension remonte à 2016.

Vidame : officier qui remplaçait un seigneur ecclésiastique dans des fonctions juridiques et militaires.

Valois : pays au nord de Paris, nom des rois à partir de Philippe VI dit de Valois qui fut battu à Crécy en 1346.



Nos ancêtres nous envoient cette fraîcheur vivifiante qui monte des plages du temps vers notre société médiatique, cette société de dames patronnesses qui regroupe tous les bien-pensants seuls habilités à désigner ceux qui seront admis au débat parmi ceux qui sont déjà d'accord : dehors, les autres ! Eugénique dans la vie, eugénique dans les idées, tel est notre temps confiné et niveleur. Ah, que les siècles passés se sont mal conduits ! Oh, que nos aïeux ont mal pensé ! Nous, les bien-pensants d'aujourd'hui, seuls détenteurs de la vérité, jugeons impitoyablement ceux qui nous ont précédés ! Et nous faisons repentance pour leurs idées et leurs actes ! Nous épurons nos livres d'Histoire de tous ces déviants ! Nous mettons le langage au pas de nos idées et réglons nos idées au cordeau ! Que pas une tête ne dépasse le niveau ! Nous les guillotinions médiatiquement et nous traînons leurs auteurs en justice... hier, c'était pour atteinte aux bonnes mœurs, aujourd'hui pour atteinte aux idées que nos « juges-pénitents » chers à Camus ont décrété illégales : notre

siècle se vante d'avoir aboli les tabous, il en a seulement déplacé et élargi les frontières !